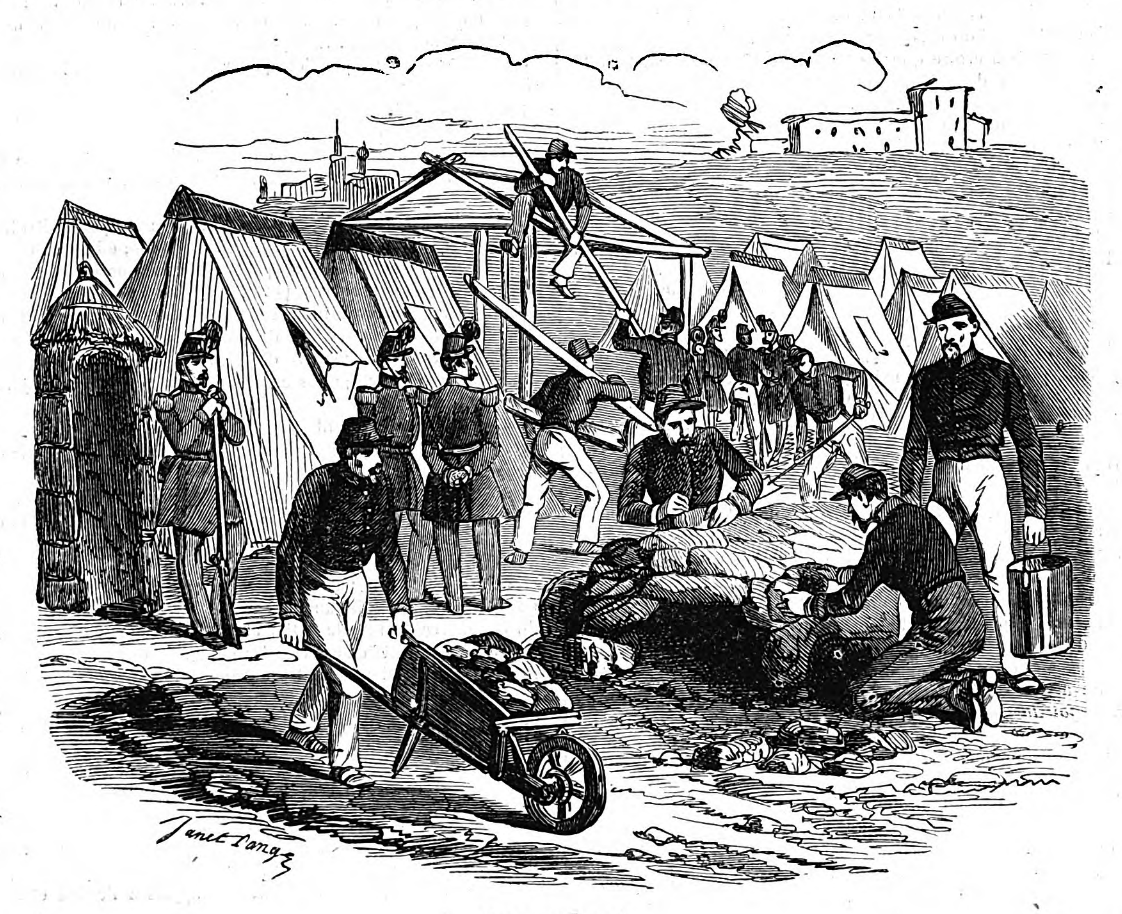
ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE

HISTOIRE
DE LA
GUERRE DU MEXIQUE

DEUXIÈME PARTIE.



Campement français.

CHAPITRE PREMIER

Préparatifs du siége de Puebla. — Lettres du préfet politique d'Orizaba au général Forey. — Manière dont la France fait la guerre. — Article de l'*Écho du Pacifique*.

Nous avons, dans la première partie de cette histoire, exposé les origines de la guerre lointaine dont le développement, poursuivi malgré tant d'obstacles, a excité si vivement l'intérêt universel.

Nous avons noté minutieusement les phases diplomatiques qui avaient été traversées, et à la suite desquelles la France s'était trouvée seule engagée dans une lutte périlleuse.

Nos lecteurs ont pu suivre les longs et patients préparatifs qui ont amené la prise de Puebla, et ouvert à notre glorieuse armée le chemin de Mexico.

Afin de compléter le récit du siége de Puebla, reprenons les événements au moment où le général Forey quitte Orizaba pour se porter en avant.

On connaît la proclamation du général Forey aux habitants d'Orizaba, en date du 16 février; elle fut remise à leur préfet politique, M. Péon, qui en accusa réception en ces termes :

Seigneur général,

J'ai eu l'honneur de recevoir les 300 exemplaires des adieux que Votre Excellence adresse aux habitants d'Orizaba; ils seront distribués comme Votre Excellence le désire.

« Los Reyes est un charmant village, situé en avant de Quecholac, sur la gauche d'Acutzingo et à 62 kilomètres de Puebla. Comme les maisons y sont peu nombreuses, nous n'avons pas voulu déranger les habitants, et nous couchons tous sous la tente, officiers et soldats. Notre santé est parfaite.

« Il y a ici, avec nous, le bataillon de marins fusiliers, commandé par M. le capitaine de frégate Bruat, et la batterie d'obusiers de la marine. Ces deux corps, bien organisés, nous ont été très-utiles pendant la campagne.

« D'après les ordres que nous avons reçus du quartier général, nous nous mettrons en marche le 8 mars à quatre heures du matin; nous passerons par Tepeaca, où nous séjournerons.

« Nos étapes sont toutes indiquées, et nous arriverons le 18 devant Puebla. Les mouvements de l'armée sont parfaitement réglés, et elle est pleine d'ardeur. »

La seconde lettre est adressée au journal la *France:*

Quecholac, 3 mars 1863.

« Je vous écris à la hâte. On se mettra prochainement en marche: d'ici partiront 5,000 hommes; de Los Reyes 2,000, de Tecamachalco 2,000, d'Acutzingo 5,000, d'Amozoc 2,000, de Nopalucan 5,000, de Tianguistengo 4,000, auxquels s'ajouteront les 2,000 cavaliers indigènes de Marquez, les 1,000 partisans de Vicario et 4,000 hommes du train d'artillerie; en tout 32,000 hommes. On n'évalue pas à plus de 18,000 les juaristes armés de Puebla, et à 4,000 ceux de la vallée de San Martin.

« Le général Bazaine a mission de déloger ces derniers et de s'avancer au delà de la *Garita* sur la route de Puebla à Mexico, jusqu'au pont del Atoyar. On comprend l'importance de ce mouvement qui doit enfermer l'ennemi dans nos baïonnettes.

« D'après ce qui transpire à l'état-major, l'armée abordera tout d'abord le cerro de Guadalupe; car une fois maîtres des hauteurs, nous le serons de la ville elle-même, grâce au feu plongeant de nos soldats. On épargnerait ainsi beaucoup de sang français et mexicain. »

Nous ferons incidemment observer que le plan indiqué par le correspondant de la *France* fut précisément celui qu'on repoussa, et pour des raisons majeures. Mais poursuivons notre citation.

« La résistance est assez sérieusement organisée à Puebla, où toutes les forces juaristes se trouvent concentrées. Il n'y a plus à Mexico que 2,000 gardes nationaux, ce qui n'empêche pas les fusillades et les extorsions d'aller leur train.

« Une dame très-considérée, la comtesse de Perez Galvez, a dû s'enfuir par la terrasse de sa maison, afin d'échapper aux hommes de police qui, pour la troisième ou la quatrième fois, exigeaient d'elle 40,000 piastres. On est venu pour arrêter la maréchale Castilla, malade et alitée; ses amis, en se cotisant, l'ont empêchée d'aller mourir en prison.

« Sur les routes, on dévalise les *arrieros*, sous prétexte que les chargements sont pour l'ennemi. Dans les haciendas, les juaristes s'emparent des troupeaux de mules, en vertu de la même fiction, et mettent à mort, pour éviter les clameurs, leurs propriétaires. Ce qui se fait à Mexico se fait à Puebla.

« On y gaspille les misérables restes des créations de charité. La fondation de 47,000 piastres de la pieuse famille Monjardin, quoique déclarée non ecclésiastique, et consacrée à une classe spéciale de pauvres, a été vendue 940 piastres à un acquéreur étranger, pour donner un banquet à Juarez lors de sa dernière visite.

« On a jeté à la rue les *monjas;* mais comme un décret a prohibé la mise en vente des maisons conventuelles, Gonzalez Ortega a enlevé les grilles et les portes, vendant les unes comme vieux fer, et les autres comme bois à brûler. »

Un ordre du jour du 10 mars, fixa une répartition nouvelle des troupes d'infanterie dans les première et deuxième divisions du corps expéditionnaire.

1re division: général Bazaine. — 1re brigade: général Bertier; 7e chasseurs à pied. — 51e et 62e de ligne. — 2e brigade: général de Castagny; 20e chasseurs à pied, 3e zouaves, 95e de ligne, bataillon de tirailleurs algériens.

2e division: général Douay. — 1re brigade: général l'Hériller; 1er chasseurs à pied, 99e de ligne, 2e zouaves, bataillon de fusiliers marins. — 2e brigade: 18e chasseurs à pied, 1er zouaves, 81e de ligne; deux bataillons du 2e d'infanterie de marine.

Le 18 mars, les deux divisions investissaient la place, l'une par le nord, l'autre par le sud; et le général Forey se disposait à établir son quartier général dans un monastère abandonné, sur la cime du mont San Juan, d'où il dominait toutes les fortifications. Les îlots de maisons dont se compose la ville, et que séparent des rues coupées à angle droit, étaient tous métamorphosés en forteresses, si nombreuses, que, dans l'impossibilité de les désigner nominativement, les assiégés les classèrent par numéros d'ordre. Les défenses de Guadalupe et de Loreto avaient été augmentées, et les deux couvents reliés entre eux par un chemin couvert d'une longueur d'environ six cents mètres. Les élégants clochers du vénérable sanctuaire de Notre-Dame avaient été détruits; tous les forts, grands et petits, échelonnés de la circonférence au centre de la ville, étaient bien armés.

Au lieu de commencer l'attaque par Guadalupe, comme l'avait fait le général de Lorencez, le 5 mai 1862, le général Forey dirigea ses opérations du côté opposé.

Nous avons vu par son rapport comment il les conduisit, jour par jour, pendant le mois de mars. Simultanément, les généraux mexicains transmettaient des dépêches à Mexico.

CHAPITRE III

Dépêches des généraux mexicains. — Combat de Cholula. — Ordre du jour. — Prise du fort San Xavier.

Ortega, qui commandait la place, écrivait le 20 mars:

« Il devient d'heure en heure plus évident que les envahisseurs esquivent l'attaque de la place.

« Les positions qu'occupe actuellement l'ennemi sont comme suit: Il a un de ses campements en face du fort des Ingénieurs et un autre en face des forts de Carmen et du Parral. Ces campements renferment une force qui ne dépasse pas 5,000 hommes, et leur établissement sur les points que je viens de dire a pour seul but de préoccuper mon attention, tandis que l'on opère un mouvement général dans d'autres directions. Ces manœuvres ont continué toute la journée d'aujourd'hui, et j'apprends que le campement d'Amalucan, déjà très-affaibli, va être levé pour couvrir son arrière-garde.

« ... De tout ce que je vous ai dit, vous pouvez inférer que l'ennemi veut seulement déployer devant la place une force fictive, et qu'il est en conséquence trop faible pour nous attaquer réellement. Il paraîtrait se proposer de nous isoler de Mexico, pour faire tomber la ville par le manque de vivres.

« C'est ce qu'il est permis de conclure jusqu'ici de la position qu'il occupe. Cette croyance se trouve corroborée par le fait que l'ennemi, ayant pu établir ses batteries contre plusieurs de nos forts, ne l'a cependant pas fait. »

Le 21 mars, Comonfort qui se tenait en observation à Rio Prieto, envoyait ce message au président Juarez:

« J'ai reconnu à n'en pas douter l'occupation, par l'armée française, des points nommés la Noria et l'église de Santiago, dans les faubourgs de Puebla. Les batteries de la place n'ont pas inquiété l'ennemi; peut-être des maisons intermédiaires masquent-elles le feu des forts San Xavier et Carmen. »

Le même jour, dans l'après-midi, Comonfort mande, en datant sa dépêche du village de Cuatlancingo:

« L'ennemi a fortifié la fabrique de Santa Cruz; il a doublé ses grand'gardes et posté sur le Zapote de l'infanterie avec une pièce de canon. »

Le lendemain, il signalait en ces termes un mouvement qu'il semblait considérer comme annonçant une attaque en règle:

« *Rio Prieto, 22 mars.* — Les avant-postes placés sur les hauteurs d'Uranga annoncent que des colonnes françaises se détachent de la ferme des Posadas et du village de San Felipe pour se porter sur Puebla. On entend un commencement de canonnade dans la direction du fort San Xavier. »

Le 23, il écrivait:

« Les colonnes que l'on voyait hier se déployer sur Puebla ne sont, je crois, qu'un mouvement stratégique de l'ennemi, pour distraire notre attention vers différents points, tandis

qu'il achève d'établir ses batteries. On a échangé quelques coups de canon ; mais à la tombée du jour tout est rentré dans le silence, et les choses en étaient là lorsque j'ai quitté les hauteurs de Cuatlancingo. »

Les détonations, que le général Comonfort prenait pour un commencement de canonnade, étaient celles d'un glorieux combat. La colonne du général Lhériller et la cavalerie du général Mirandol refoulaient, près de Cholula, les troupes commandées par le général Alatorre, tuaient 200 Mexicains, et faisaient 50 prisonniers. Le général en chef annonçait ainsi ce fait d'armes le 24 au corps expéditionnaire :

ORDRE DU JOUR.

Le 22 de ce mois, le général de Mirandol, envoyé en reconnaissance du côté de Cholula, à la tête de trois escadrons du 2e régiment de marche, commandé par le colonel du Barail, a rencontré un fort parti de cavalerie ennemie, estimé par le général à 2,000 hommes environ. Sans hésiter et quoiqu'il n'eût sous ses ordres que 400 chevaux, dont 100 appartenant au 1er régiment de marche, il aborda l'ennemi qui lui opposa d'abord une vive résistance, retranché dans une barranca d'un accès très-difficile, et d'où il dirigeait sur ses escadrons un feu violent et meurtrier.

Puis ses pelotons, ayant traversé avec peine cette barranca, furent chargés à trois reprises par la cavalerie ennemie, qui, ne pouvant cependant résister à l'élan de la nôtre, fut mise, après une mêlée sanglante, dans une déroute complète, et laissa sur le terrain environ 200 hommes tués, un certain nombre de blessés, beaucoup de chevaux et d'armes, ainsi que des prisonniers.

Nos pertes ont été de 3 tués et 19 blessés.

Dans ce brillant combat de cavalerie, chacun a fait vaillamment son devoir, et le choix des officiers, sous officiers et soldats à citer comme s'étant plus particulièrement fait remarquer est difficile. Cependant le général de Mirandol, qui mérite une mention toute spéciale pour la vigueur et l'intelligence qu'il a déployées dans cette circonstance, signale :

Dans son état-major particulier, le capitaine Lehalle, son aide de camp, et le lieutenant des guides de la garde Saulnier, son officier d'ordonnance ;

Dans le 2e régiment de marche, le colonel du Barail qui a imprimé à ses escadrons un élan irrésistible ;

Dans le 3e régiment de chasseurs d'Afrique, le chef d'escadrons de Tucé, le chef d'escadron Carelet, le capitaine Petit, blessé très-grièvement ; le capitaine Aubert.

MM. Plessis et Compagny, sous-lieutenants ;

Gerdolle et Gastagney, adjudants sous-officiers ;

Les maréchaux des logis Gaillard, mort de ses blessures ; Feuillard, blessé grièvement ; de Lasalle, Leenhonder ;

Les brigadiers Réés, Mancini et Bétoux ;

Les chasseurs Feltz, Lallier et Bareyré,

Dans le 12e régiment de chasseurs, le capitaine Vata, le lieutenant Noël ;

Enfin, le brigadier Clavel, du 2e régiment de chasseurs d'Afrique, porte-fanion du général de Mirandol.

Le général en chef est heureux d'avoir cette nouvelle occasion de signaler au corps expéditionnaire l'entrain avec lequel la cavalerie aborde l'ennemi en quelque nombre qu'il se présente.

Au quartier général devant Puebla, le 26 mars 1863,

Le général de division commandant en chef,

FOREY.

Tout commandant de place qui se voit assailli par des forces contre lesquelles il désespère de lutter avec avantage, essaye du moins de pallier sa défaite, et ne manque pas de mettre en relief le moindre succès partiel. C'est ce que fait le général Ortega dans ses dépêches. Elles rapportent ainsi le siége et la chute du fort San Xavier :

« 25 *mars.* — Le feu a continué avec une grande intensité pendant toute la nuit. Il est huit heures du matin. J'apprends que les Français commencent l'attaque. Je vais tout préparer pour la défense.

« 26 *mars, neuf heures du matin.* — Hier, à onze heures du soir, une forte colonne d'attaque s'est avancée. Tous les mouvements faisaient présager un assaut. J'ordonnai aussitôt d'ouvrir le feu. L'artillerie française a répliqué et elle tonne encore. Le centre et l'ouest de la ville commencent à souffrir du bombardement. Nous avons quelques pertes à déplorer ; mais elles sont relativement peu nombreuses, si l'on considère la violence du feu de l'ennemi.

« 27 *mars.* — La vaillante armée que j'ai l'honneur de commander vient de remporter un important succès. Pendant la journée d'hier, les boulets et les bombes de l'ennemi avaient en partie détruit le fort San Xavier, et entre huit et neuf heures du soir il a lancé des colonnes d'attaque pour donner l'assaut. Ces colonnes ont été repoussées en moins d'une heure, et je n'ai pas eu besoin, pour obtenir ce résultat, d'engager une seule des sept fortes brigades d'infanterie que j'avais en réserve. Il était six heures du soir quand je m'aperçus des préparatifs de l'assaut. J'ordonnai à quatre batteries de ma réserve générale, trois de Zacatecas et une de la Vera-Cruz, de se tenir prêtes à marcher au premier ordre en pleine campagne.

« Cet ordre a été exécuté avec tant de précision par les généraux Paez et Garcia, qu'en même temps que le feu de la mousqueterie était ouvert, l'ennemi était enveloppé par le feu de notre artillerie et recevait aussi celui des forts commandés par le général Ghilardi et par le colonel Auza. La ville a beaucoup souffert du bombardement ; nous avons toutefois à nous féliciter de ce que nos pertes totales en tués et blessés pendant cette affaire ne dépassent pas 60 hommes.

« 28 *mars.* — Aujourd'hui, à une heure et demie du matin, un nouvel assaut a été donné contre le fort San Xavier ou Iturbide. Le fort a été attaqué de face et de flanc avec une extrême vigueur ; les colonnes françaises atteignaient la base immédiate des ouvrages à l'abri derrière les parallèles qu'elles avaient construites avec une grande habileté. Tout le feu de l'artillerie était d'abord concentré contre ce fort et contre le fort Morelos, défendu par le colonel Auza. Le bombardement de la ville continuait pendant l'assaut, qui, de même que les précédents, a été repoussé. Je ne connais pas notre perte en tués et blessés. »

Ces nouvelles, propagées par les journaux de Mexico, y entretenaient l'espoir ; mais il fut déçu quand on lut dans le *Monitor* lui-même, le 30 mars :

« Il est au moins douteux que le général Ortega ait pu se rendre exactement compte de la situation pendant les combats nocturnes du 25, du 27 et du 28 mars. A la suite de ces combats, les Français ont occupé le fort San Xavier. C'est le *Monitor* de Mexico, du 30, qui annonce lui-même ce résultat :

« Le fort San Xavier, où les troupes françaises ont été plus d'une fois repoussées, a été définitivement occupé par elles. Comme le fort était demantelé et presque en ruine, le général Ortega, avec sa prévoyance habituelle, avait enlevé toute l'artillerie et retiré ses forces, à l'exception de 300 hommes. Une autre fortification se trouve déjà élevée en arrière de San Xavier. D'après le plan de défense, le fort San Xavier, aujourd'hui au pouvoir des Français, reçoit un feu croisé dans plusieurs directions... »

Une dépêche du général Comonfort, du 31 mars, était ainsi conçue :

« Moyotzingo, 31 mars, minuit.

« Le feu si soutenu que l'on entendait dans la direction du fort San Xavier a cessé tout à coup. Il semble que l'on ne se dispute plus ce fort.

« Jusqu'à ce moment, minuit, je suis sans aucune nouvelle du général Ortega, ce qui me donne quelque inquiétude.

« J. COMONFORT. »

Dans une autre dépêche portant la date du 1er avril, Comonfort constatait que ses communications avec le général Ortega n'avaient pas été rétablies.

La manière dont elles furent interceptées et dont le siége de San Xavier fut conduit est exposée avec clarté dans le rapport que nous avons reproduit. Un ordre du jour du général Forey, en date du 26 mars, détermine dans quelle proportion chacun des corps prit part au succès.

« L'artillerie, dit-il, a dignement répondu à ce que j'attendais de son habileté en faisant taire l'artillerie de la place sur le point d'attaque. Elle contribuera puissamment à réduire la ville de Puebla dont les défenseurs apprendront que leur artillerie, si nombreuse qu'elle soit, ne peut lutter avec la savante artillerie française.

« Déjà la cavalerie, en toutes rencontres, a donné de rudes

leçons à l'ennemi; le génie, dans les travaux de tranchée, qu'il a exécutés avec son habileté ordinaire, a préparé l'action de l'infanterie. C'est à cette arme maintenant à faire sentir à l'ennemi la pointe de ses baïonnettes. »

Ce fut à cette invitation que l'infanterie répondit dans la journée du 29 mars, où le fort San Xavier fut enlevé rapidement, malgré une résistance vigoureuse.

« Nous avons pris la clef de Puebla, écrivait le lendemain un Rouennais, sergent de zouaves, à sa famille; nous avons pris, nous autres zouaves, une revanche terrible du 5 mai 1862. Le 28 mars, un ordre du général Forey annonçait qu'un bataillon du 2e zouaves et le 1er bataillon de chasseurs à pied auraient l'honneur, comme soldats du 5 mai, d'aller enlever d'assaut le formidable retranchement de San Xavier appelé le Pénitencier. Le 2e bataillon de zouaves fut désigné à mon régiment pour marcher avec les chasseurs. Le lendemain 29, jour des Rameaux, les deux bataillons d'assaut furent placés dans la dernière parallèle, à 20 mètres du fort; la réserve était formée par les tirailleurs algériens, le 3e zouaves et le 62e de ligne. A quatre heures et demie, le signal fut donné par le général Bazaine, général de tranchée. Par un transport unanime, un cri général de: « Vive l'Empereur! » sortit des poitrines. Franchissant le parapet et sans tirer un seul coup de fusil, zouaves et chasseurs traversant la mitraille arrivèrent sur les batteries, tuant à la baïonnette les artilleurs épouvantés d'une pareille audace et ne comprenant pas comment des hommes avaient pu franchir un fossé de 16 pieds de profondeur, qu'ils avaient cru inaccessible.

« Les premières pièces furent prises, tournées face à l'ennemi, et chacun, devenu artilleur, fit feu sur l'ennemi avec les pièces qu'il avait chargées pour nous.

« Arrivés dans la deuxième cour, le rez-de-chaussée, le premier étage, les terrasses, tout était crénelé et défendu à outrance; mais sans repos, sans hésitation, on se précipita sur eux et à l'arme blanche; à cette arme si redoutable on eut bientôt jonché de morts et de mourants toutes les pièces qui renfermaient ces soldats.

« La troisième cour et l'église offraient, au bout de deux heures de tuerie, un spectacle affreux; les baïonnettes, les carabines étaient aussi rouges de sang que les dalles où coulait en abondance le sang de ces malheureux; les zouaves et les chasseurs venaient de laver dans le sang les insultes mille fois rapportées par les feuilles mexicaines.

« Avant de sortir de l'édifice, nous avons eu le spectacle le plus affreux: une poudrière appuyée à la partie droite de l'église, face à la ville, prit feu. Près de cette poudrière, 60 Mexicains prisonniers étaient enfermés, ayant les mains liées. Leurs chefs n'avaient, sans doute, pas eu le temps de les délivrer à cause de la rapidité de l'action; nous avons sauvé ceux que nous avons pu atteindre, les autres sont retombés dans la fournaise, qui a brûlé toute la nuit, et ce matin il ne restait plus que des chairs carbonisées et répandant une odeur affreuse.

« Sortant de l'établissement, nous sommes arrivés dans un redan faisant face aux batteries de Morelos; là un feu nous a assaillis; mais en un instant des sacs à terre nous ont protégés et toutes leurs forces d'artillerie et d'infanterie réunies n'ont pu nous faire reculer d'un pas. Un feu roulant, commencé à quatre heures et demie, n'a cessé qu'à trois heures du matin. Celui de l'infanterie a duré jusqu'à neuf heures. Les batteries s'établissent chez nous avec la plus grande rapidité, et maintenant ils seront acculés chaque jour jusqu'au moment où, à genoux, ils imploreront encore notre pitié.

« Je me repose aujourd'hui; j'espère qu'avant deux ou trois jours, un succès aura encore lieu et qu'avant peu le drapeau français flottera sur le dôme de la cathédrale, quoique ces messieurs aient prétendu que jamais le drapeau français ne flotterait dans Puebla.

« Voilà l'ouvrage de 10 compagnies le jour des Rameaux. 700 hommes ont écrasé derrière des murs et des pièces de canon 5,000 hommes des Zacatecas, réputés les plus braves et commandés par le général Antillon.

« Je ne suis ni blessé ni contusionné, et c'est un prodige; je désire que vous vous portiez tous aussi bien que moi, qui ne suis malade que de fatigue.

« Nos pertes, par miracle, sont minimes. Nous avons 2 capitaines tués (le mien), un lieutenant de zouaves et un lieutenant de chasseurs à pied, 20 hommes tués et 100 hommes blessés, parmi lesquels beaucoup sont contusionnés et continuent leur service de compagnie. Les pertes de l'ennemi sont, disent les derniers prisonniers, de 1,500 hommes tués ou disparus, sans compter un nombre énorme de blessés que je ne peux vous préciser; en outre, 25 pièces et un nombre considérable d'armes, des poudrières, etc.; 2 drapeaux de bataillon ont été pris par deux zouaves et 7 ou 8 fanions de compagnies. »

CHAPITRE IV

Le Cerro San Juan. — Lettres prophétiques. — Rapport d'Ortega. — La guerre des rues. — Quinze mille coups de canon.

Le brave sergent de zouaves n'hésitait pas, comme on le voit, à prophétiser la prise de Puebla. C'était une confiance pour ainsi dire instinctive. Nous la trouvons exprimée, avec des arguments à l'appui, dans un grand nombre de lettres parmi lesquelles, comme spécimen, nous choisirons celle-ci qu'un officier adressait le 3 avril au *Moniteur de l'armée* :

« J'ai quitté hier le fort San Xavier, dont nous sommes maîtres, pour venir camper au cerro San Juan, d'où nous voyons à nos pieds, d'une manière très-distincte, la place et ses attaques. Je profite de cette circonstance pour vous en envoyer une petite description, faite d'après nature.

« La ville de Puebla est construite dans une vallée entourée de hauteurs sur lesquelles s'élèvent des couvents que l'on a convertis en forteresses. Le cerro San Juan, que nous occupons, et où le général en chef a établi, en arrivant, son quartier général, est une colline de 67 mètres d'élévation; celle sur laquelle est placé l'ouvrage célèbre de Guadalupe en a 100, et celle au sommet de laquelle est construit le fort San Loreto en a 50.

« La ville est belle; ses rues larges et régulières se coupent à angles droits; ses maisons, qui ont généralement deux étages, sont spacieuses et groupées de manière à former des îlots séparés, très-favorables pour la défense. Elle possède un grand nombre de monuments religieux, et d'ici nous comptons plus de 110 coupoles et clochers appartenant à des églises ou à des couvents. Elle a 4 kilomètres de longueur depuis la garrita ou porte d'Amatlan jusqu'à celle de Tlaxcala.

« L'armée mexicaine, depuis un an, règne dans la ville par la terreur. Elle en a expulsé les prêtres, les religieuses, les moines; elle a emprisonné et dépouillé les gens riches; elle s'est emparée des maisons, des églises, des couvents, pour s'y fortifier; elle se bat avec courage, mais elle n'est pas suivie par la population, qui a toujours été hostile à Juarès. Aucun habitant n'a pris les armes pour combattre, et toutes les femmes sont en prières pour demander à Dieu la fin de la lutte.

« Indépendamment des dix forts que les relations officielles ont fait connaître, un grand nombre de couvents, de maisons et d'églises ont été mis en état de défense. Parmi ces ouvrages, les deux plus importants sont la cathédrale et le réduit de la place d'armes, autour de laquelle sont groupés vingt îlots de maisons, qui ont été reliés entre eux et entourés d'une enceinte fortifiée.

« La cathédrale est le monument le plus beau, le plus riche et le plus solidement construit que possède Puebla. Occupant un des côtés de la *Plaza mayor*, ou Grande Place, en face de l'hôtel de ville, elle est isolée, ce qui a permis de l'entourer d'une enceinte fortifiée, et s'élève sur une plate-forme de 3 mètres de hauteur, sur laquelle on a établi des batteries. Ses murs ont 4 mètres d'épaisseur.

« L'attaque des Français est dirigée et soutenue avec un courage, une intelligence, une sûreté admirables. La défense est énergique; mais par sa nature, elle entraîne la destruction de l'armée mexicaine, qui, nous l'espérons bien, tombera tout entière en notre pouvoir avec ses approvisionnements et son matériel. Ce sera un fait considérable pour le succès de la campagne.

« Lorsque nous serons maîtres de la ville, je compléterai l'aperçu que je vous envoie aujourd'hui. »

Cette lettre n'a pas été fabriquée après coup; elle a paru dans le *Moniteur de l'armée* un mois avant que Puebla succombât. Remarquons donc comme une particularité qui fait encore honneur à la sagacité du correspondant, qu'il prédit sans ambages, non-seulement la prise de la ville, mais encore la des-

truction de l'armée mexicaine. C'était une opinion que tous les soldats français partageaient dès les premiers jours d'avril ; seulement quelques-uns jugeaient la prise de Puebla imminente, parce qu'ils ne se rendaient pas compte des difficultés. D'autres, plus réfléchis, ne pensaient acheter la victoire que par de longs sacrifices.

Le général Ortega manifestait l'intention de s'ensevelir sous les débris de la place ; il écrivait le 24 mars :

« L'action est engagée sur divers points, le feu a été très-vif hier surtout de notre côté. Vers le soir, l'ennemi a commencé à bombarder les deux forts d'Iturbide ou San Xavier et de Morelos ou Panal, et elle a repris aujourd'hui, alternant avec la mousqueterie des deux armées. J'ai fait ouvrir le feu à 80 hommes armés de carabines rayées, appartenant à la garnison de San Xavier, et le colonel Auza, commandant le fort Morelos, a disposé les carabiniers du 5e bataillon de Zacatecas sur toutes les hauteurs autour du fort, à la plus courte distance possible.

« Nous n'avons eu qu'un petit nombre de tués et de blessés. Nos troupes ont fait plusieurs sorties et ont délogé l'ennemi des postes qu'il occupait la veille. Des détachements qui tentaient de se rendre maîtres de Santiago ont été repoussés. Les forces de Morelia ont été également heureuses à San Martin. L'ennemi a occupé aujourd'hui quelques maisons du quartier San Matias, mais il n'a pu s'y maintenir, car tous ces bâtiments ont été détruits. Vous pouvez déclarer au gouvernement suprême que si les vicissitudes de la guerre nous font perdre cette ville, l'ennemi n'aura conquis qu'un amas de ruines, car la garnison a juré de défendre jusqu'à la dernière extrémité les forts qui entourent la place. Les magasins restent ouverts en dépit du feu continu des deux côtés. Nous avons fait prisonnier un Mexicain, sergent dans l'armée ennemie ; j'ai ordonné de le marquer à la face comme traître et de le renvoyer. »

A l'époque où le général Ortega envoyait le précédent rapport, on écrivait à la *Presse* :

« Vous vous étonnerez sans doute de la longue défense de Puebla, quand toutes les prévisions faisaient croire à une prompte reddition. Il est vrai qu'une attaque soudaine aurait eu plus tôt raison de cette place, mais elle eût coûté un sang précieux que le général en chef a voulu ménager par l'emploi de moyens moins prompts, mais qui devaient le conduire infailliblement, dans un temps donné, au même but. C'est bien par son point le plus vulnérable (le fort San Xavier) que la ville a été attaquée ; mais l'investissement, la formation des colonnes d'attaque, le placement des batteries, qui ont pris quatre jours, ayant clairement désigné à la garnison les points d'attaque, celle-ci a fort habilement mis à profit le répit qu'on lui laissait pour opposer une ligne de défense formidable. Vous savez sans doute maintenant que la guerre des rues qu'on nous fait est indiquée par la disposition même des maisons, qui forment des carrés surmontés de terrasses crénelées, d'où la fusillade s'échappe sans danger pour les tirailleurs aussi longtemps que l'ennemi n'a pas pénétré dans l'intérieur.

« A toutes les époques, les Mexicains ont fait la guerre des rues, échangeant, à chaque pronunciamento, des coups de fusil de clocher à clocher, quelquefois pendant des mois entiers. On se rappelle que c'est un de ces coups partis au hasard qui tua roide le docteur Plane, notre regrettable compatriote, lorsqu'il se rendait à l'hôpital pour panser les blessés. A ces obstacles est venue se joindre la crainte de voir éclater des mines sur les points abandonnés, et comme les découvertes que le génie militaire a faites sont venues confirmer les révélations des prisonniers, on comprend que l'on a dû cheminer lentement et en usant de grandes précautions ; aussi bien un pharmacien, qui n'a pas quitté un moment les ambulances, m'assure-t-il que le nombre des morts n'excède pas 80 de notre côté, tandis que les rues, les places, le palais, le Pénitencier sont jonchés de cadavres mexicains.

« Si la résistance se prolonge, ce n'est pas que les chefs qui l'ont organisée y prennent goût ; loin de là, car voici la quatrième fois qu'ils arborent le drapeau blanc..., mais ils font leurs conditions, et le général en chef exige une reddition pure et simple, obéissant en ceci au sentiment unanime de l'armée. La première condition posée par Ortéga était que ses troupes resteraient libres d'aller où elles voudraient, et qu'aucun officier ne serait déporté à la Martinique... Il va sans dire que la fortune personnelle de ces messieurs, fruit d'odieuses rapines, leur était garantie.

« Pour prouver combien peu les *puros* ont mérité les égards qu'ils réclament, citons un fait entre mille :

« En évacuant le Pénitencier, Ortega y fit mettre le feu, livrant ainsi aux tortures les plus cruelles les suspects et les condamnés politiques qu'on y avait entassés les fers aux pieds, et qui tous trouvèrent la mort dans les flammes, à l'exception d'une femme qui est parvenue à s'échapper presque nue de cette prison. Cette malheureuse, couverte de brûlures, est l'objet des plus grands soins, mais elle a perdu la raison, et il est douteux que les bons traitements qu'elle reçoit la lui rendent jamais, ce qui pourtant est désirable, car elle pourrait donner des renseignements précis sur le nombre et la qualité des victimes d'une cruauté aussi froide qu'inutile. Jusqu'ici, on sait seulement que le nombre des détenus excédait 100, et que parmi les victimes se trouvent quelques officiers et sous-officiers d'artillerie impliqués dans la récente conjuration dite de Puebla, lesquels, on ne sait pourquoi, n'avaient pas été fusillés comme leurs complices.

« Il importe néanmoins qu'on en finisse avec Puebla pour marcher sur Mexico, car il est à craindre que cette cité ne devienne un foyer d'infection. C'est le parti que prendra sans doute le général Forey, avec d'autant plus de raison que ce qu'a fait Comonfort, il l'a fait pour l'acquit de sa conscience, et qu'il ne peut ni ne veut, avec ses 6,000 hommes, opposer aucun obstacle à notre marche. »

A la date du 7 avril, un correspondant écrivait à *l'Eco del comercio*, journal de Cuba :

« Les assiégés ont tiré plus de 15,000 coups de canon et plus d'un million de coups de fusil. Toute cette dépense de munitions n'a coûté aux Français que 41 hommes tués et 160 blessés. La prise de possession du fort San Xavier n'a pas coûté aux Français plus de 12 hommes tués et 20 blessés.

« L'artillerie française a démonté rapidement les pièces mexicaines, et beaucoup de Mexicains ont été tués lors de l'assaut. On évalue leur perte, au fort San Xavier, à 1,000 hommes. Dans cette circonstance et dans l'assaut des maisons, les Français ont fait usage de la baïonnette avec l'impétuosité que l'on connaît. L'occupation de la cathédrale permettra de battre en brèche les forts de Guadelupe et Loreto.

« Les troupes mexicaines sont démoralisées ; outre les 1,500 prisonniers faits par les Français, il se présente en foule des déserteurs. Généralement les feux d'artillerie et de mousqueterie des Mexicains sont mal dirigés. La ville de Puebla est complétement enveloppée par les Français ; personne ne peut sortir de la ville sans être arrêté. D'après les ordres du général Forey, afin d'épargner le plus possible la ville et de ne faire de mal qu'aux soldats mexicains, les troupes françaises font surtout usage de l'arme blanche, ne canonnant la ville qu'autant que cela est indispensable. Les familles de Puebla qui s'étaient réfugiées à Cholula ont salué les troupes françaises à leur arrivée par de vives acclamations. »

CHAPITRE V

Blockhaus ambulants. — La Tortue. — Belle conduite de M. Le Galland. — Combat d'Atlesco.

Le mois d'avril fut employé à cheminer vers l'intérieur de la ville. L'artillerie, qui avait su par son habileté et son dévouement suppléer à l'infériorité relative de ses moyens d'action, avait fait construire une sorte de blockhaus sur roue pouvant contenir un obusier de montagne, ses servants et cinq ou six artilleurs. Pendant que le canon battait les barricades, enfilait les rues et empêchait les rassemblements de se former, le blockhaus, manœuvré seulement par quelques hommes, s'avançait impunément.

Le passage des rues par les fusiliers s'exécutait encore au moyen de caponnières volantes analogues à ce que les anciens appelaient la Tortue. Chaque compartiment était porté par des hommes qui s'en servaient comme d'un large bouclier, et ces compartiments se raccordaient sur le terrain.

Pendant le cheminement, M. le Galland, lieutenant du 1er zouaves, se trouva cerné dans une maison avec une trentaine d'hommes ; il s'y défendit pendant toute une journée avec une énergie et une habileté qui firent l'admiration de l'ennemi.

Vers le soir, il avait épuisé toutes ses cartouches, il n'avait plus à ses côtés que cinq hommes blessés comme lui; il a essayé pourtant de s'ouvrir un chemin à la baïonnette, mais n'ayant pu y réussir, il dut céder, ce qu'il ne fit qu'après avoir dicté lui-même les conditions de la capitulation; lui et ses compagnons conservèrent leurs armes, et furent traités dans la maison du général Ortega avec tous les égards dus au courage malheureux.

A mesure que le siége se prolongeait, le manque de vivres, le découragement déterminèrent à la désertion des soldats de l'armée mexicaine. Le 13 avril, arriva au quartier général un capitaine d'artillerie, qui fut conduit le lendemain au commandant en chef, et lui offrit de prendre pendant la nuit le fort Carmen si on voulait lui confier six cents hommes. Son lieutenant, qui l'avait remplacé devait, à un signal donné, enclouer les canons. On n'accorda pas grande confiance à cette proposition, et il est probable que l'on fit bien.

Le 12 avril, le général en chef envoya sur Atlesco une forte reconnaissance dirigée par le colonel Brincourt, ayant sous ses ordres un bataillon du 1er zouaves, 500 fantassins du général Marquez, trois escadrons français, et l'escadron allié du colonel de la Pena, ainsi que deux pièces de montagne.

Quelques soldats qui gardaient Atlesco s'éloignèrent sans chercher à combattre; mais, le 13 avril, on signala l'approche de deux détachements, qui s'élevaient ensemble à 3,000 fantassins et 1,000 chevaux, avec trois pièces rayées. Ils étaient commandés, l'un par Carbajal, l'autre par Echeagaray, chef d'état-major du général Comonfort.

Aussitôt les cloches furent mises en branle, les rues devinrent désertes, les églises se remplirent de femmes et les rapports des éclaireurs constatèrent la présence de quelques escadrons de cavalerie mexicaine rôdant aux environs de la ville.

L'ennemi ne se montra, d'ailleurs, distinctement dans la plaine, que dans la matinée du 14 avril : on aperçut alors de la cavalerie et trois corps d'infanterie à une lieue environ et sur divers points. Les Mexicains semblaient avoir le dessein de circonscrire Atlesco.

Echeagaray était parti de la ville de Huejviago et s'était imprudemment engagé dans une route de traverse presque impraticable. Son artillerie restait en arrière et son infanterie s'était encore concentrée au pied des collines de Tanguir, lorsque la cavalerie s'avança vers le pont d'Oxocopan.

Comme les forces mexicaines étaient séparées par de larges espaces de terrain, le colonel Brincourt organisa son attaque de façon à leur couper la retraite par l'occupation du pont qui traversait le petit ruisseau d'Oxocopan, et à les battre en détail.

Ce plan réussit admirablement. Les chasseurs d'Afrique rompirent la cavalerie ennemie, la dispersèrent en même temps qu'ils jetaient la plus grande confusion dans les rangs de l'infanterie.

L'ennemi, voulant alors essayer de regagner du champ, afin de se reconnaître et de revenir à la charge, se dirigea vers le pont d'Oxocopan. Il ignorait qu'il fût gardé par deux compagnies de zouaves, 100 hommes de l'infanterie de Marquez et une section d'artillerie. Les Mexicains, reçus à coups de canon, se dispersèrent avec la plus grande confusion dans la plaine, poursuivis par les chasseurs d'Afrique.

Cet engagement eut pour résultat principal d'empêcher une grande partie de la division ennemie de se présenter en masse devant la petite colonne française. La cavalerie mexicaine abandonna l'infanterie, qui, elle aussi, se retira en grande hâte, laissant sur le terrain un nombre considérable de morts, de blessés, de prisonniers, d'armes et de chevaux. Nos pertes furent de 3 chasseurs d'Afrique, un officier et 7 cavaliers blessés; 17 hommes de l'escadron allié tués et 32 blessés.

Le colonel de la Pena fut mis pour cette affaire à l'ordre du jour de l'armée. Il avait été blessé en tuant de sa main plusieurs hommes, et avait sauvé la vie à plusieurs cavaliers démontés et déjà saisis par le fatal *lasso*. Quelques jours après, le colonel Brincourt fut appelé au commandement du 18e bataillon de chasseurs, dont le chef, le commandant Lamy, blessé, avait succombé aux blessures qu'il avait reçues à l'attaque d'un clocher.

Echeagaray adressa un rapport pompeux à Comonfort, dans lequel, suivant l'habitude des généraux mexicains, il revendiquait la victoire. Seulement il était obligé de reconnaître que les troupes françaises étaient demeurées maîtresses d'Atlesco, et que lui-même avait été forcé de revenir à son point de départ. C'étaient là deux faits significatifs, qui établissaient clairement de quel côté était resté l'avantage.

CHAPITRE VI

Le vingt-huitième siége. — *Viva Saragosa!* — Mort du général Laumière.

Un ordre du général du 14 avril partagea les attaques en deux parties : celle de droite, dont le commandement fut confié au général Bazaine, et celle de gauche, dont le général Douay fut chargé avec la 2e division. Les attaques de droite, dirigées contre les forts Carmen et des Ingénieurs (*Ingenieros*), étaient celles qui avaient le plus d'importance.

Le général Douay choisit le Pénitencier pour quartier général.

Le général Bazaine éleva près de l'église de San Balthasar des ouvrages de défense et des batteries qui lui permettaient de prolonger les feux dans toute la longueur des rues.

Le 15, vers cinq heures du soir, l'ennemi tenta une sortie contre les ouvrages de San Balthasar; mais il fut refoulé dans l'intérieur de la ville.

Du 23 mars, jour de l'ouverture de la tranchée, au 17 avril, le chiffre de nos pertes était de :

Tués : 5 officiers, 65 hommes de troupes.

Blessés : 43 officiers, 535 hommes de troupes. (Un grand nombre de ces blessés, légèrement atteints, ont été soignés dans les infirmeries.)

Disparus : 1 officier, 42 hommes de troupes.

Un officier écrivait, les 17 et 18 avril, ces lettres qui ont été publiées par le *Commerce breton*, journal de Saint-Malo.

Devant Puebla, le 17 avril.

« Après l'attaque du Pénitencier, sept pâtés de maisons furent enlevés sans grandes pertes. Mais, à mesure que nous avançons dans la ville, les Mexicains, connaissant mieux le point que nous allons attaquer, se fortifient sur les toits et dans les rues par des barricades armées de canons et nous obligent à cheminer à force coups de canons.

« Le général Forey, après plusieurs tentatives infructueuses, ne voulant plus risquer la vie de ses hommes contre des ennemis invisibles, va opérer au moyen de la sape et de batteries opposées à celles de l'ennemi. Chaque pâté de maisons va peut-être nécessiter un siége; nous en viendrons à bout.

« L'état sanitaire de notre armée est jusqu'ici excellent. Les vivres, à l'exception du vin, qui coûte 12 francs la bouteille, sont abondants. Puebla, au contraire, manque de vivres, et de nombreux déserteurs nous prouvent qu'ils commencent à souffrir de toutes les horreurs d'un siége.

« Nos pertes, jusqu'ici, sont peu de chose. Depuis près d'un mois que le siége dure, nous n'avons perdu que de 50 à 60 hommes, et nous n'avons pas plus de 250 blessés dans les ambulances. Sur une armée active de 20,000 hommes, ce n'est rien. Nous avons cependant fait une perte sensible, c'est celle du général d'artillerie, tué dans les tranchées. Je ne crois pas que cela dure longtemps; ils souffrent beaucoup dans la ville.

« Quant à notre bataillon, il n'a éprouvé que des blessures insignifiantes. »

Devant Puebla et un peu en dedans, 18 avril.

« Le lundi de Pâques, je vais avec une compagnie au travail de tranchée. Quelle journée! à six heures du matin, nous arrivons au Pénitencier; mon sous-lieutenant y reste avec une partie des travailleurs. Je vais avec le reste de la compagnie au point le plus avancé de nos possessions dans Puebla. Nous traversons des cours, des maisons, des rues, des murs dans lesquels on a fait des brèches; plusieurs endroits ne sont pas à l'abri des feux de l'ennemi, et les balles sifflent à nos oreilles. Je traverse l'église San Marco, Sant-Ildefonse, et me voilà installé dans une cour, ancien jardin, et au milieu de ruines; nos soldats piochent et emplissent des sacs de terre; les gens des maisons, car une partie est encore habitée, s'occupent de déménager. Quelques femmes pleurent, mais beaucoup rient en fumant leur cigarette, et font cela en gens habitués (c'est la vingt-huitième fois que Puebla est assiégée).

« Nous occupons le magasin d'un marchand de verrerie où nos soldats trouvent mille choses utiles; à une heure, on vient me prévenir qu'à trois heures il doit y avoir *du nouveau;* on



presse la confection des sacs à terre. A quatre heures, le commandant du génie vient me chercher et me conduit dans la cour de l'hospice qui avoisine celle où doit avoir lieu le combat du soir. La cour de l'hôpital est carrée, une face extérieure nous appartient, c'est celle par laquelle nous pénétrons en venant du Pénitencier; les trois autres donnent sur des rues qui appartiennent aux Mexicains.

« En entrant dans la cour, à gauche, 2 pièces de 12 sont placées pour battre la caserne et y faire brèche.

« A 5 heures 1/4, le feu continue, nos pièces de 12 font merveille, le commandant d'artillerie assure qu'on peut passer par la brèche. On demande au 1er régiment de zouaves 15 volontaires pour s'emparer de la caserne mexicaine; de suite 15 hommes sortent des rangs, un sergent-major en tête; tout le monde est dans l'attente, la brèche est faite, les braves volontaires zouaves s'élancent au cri de : « *Vive l'Empereur! Vive la France!* » ils sont admirables!

« On avait retiré les canons pour leur faire place : ils disparaissent; un lieutenant de zouaves, à la tête de sa section, les suit, et enfin une compagnie de zouaves, ayant à sa tête le chef de bataillon et un capitaine; mais une pluie de balles, d'obus, de grenades, salue et accable ces braves héros; le capitaine est tué, le commandant reçoit une balle dans la jambe, je le fais enlever; le sergent-major des braves volontaires tombe aussi, blessé d'une balle à la jambe. Il fait nuit, la pluie tombe à torrents, la fusillade roule à outrance. On dit que la section de zouaves est entrée dans le bâtiment; le génie assure que des pièces de bois placées dans l'intérieur par l'ennemi ont fait que personne n'a pu y pénétrer.

« On est assourdi par les détonations de tout genre. Les soldats de ma compagnie portent des fascines et des sacs à terre pour s'abriter du feu de l'ennemi; l'un d'eux est tué à mes côtés d'une balle qui lui traverse le cou. Pendant ce temps, les Mexicains emplissent les rues qui nous entourent, tirant sur nous à travers les portes qui dominent sur les rues, en criant: « *Viva Saragosa! Viva la libertad!* » En même temps leurs clairons sonnent la fanfare, les balles nous arrivent de tous côtés.

« Il est huit heures et demie du soir, les Mexicains menacent de défoncer les portes pour nous envahir... Le 99e vient relever les travailleurs; depuis quatre heures du matin nous sommes sur pied, et depuis neuf heures nous n'avons pas mangé; la nuit est très-noire et le chemin difficile dans les ruines qu'il nous faut traverser; pour se reconnaître, on n'ose s'appeler dans la crainte qu'une balle ne soit la réponse; nous tombons sur les pierres, roulons dans les fossés; enfin nous voici dans les tranchées. J'arrive au camp, il est dix heures et demie, très-heureux de me rapporter moi-même, et je dîne avec le bonheur d'un homme qui renaît à la vie, après avoir assisté à un feu terrible où l'existence est légère!... »

« *P. S.* L'officier de zouaves qui était parti avec sa section, ainsi que les quinze braves, ont pénétré dans la caserne mexicaine le jour de la fameuse attaque. Le lieutenant Galland (c'est le nom de l'officier de zouaves) a écrit qu'il était resté avec trente-cinq hommes, qui se sont battus comme des lions; il est en ce moment prisonnier à Puebla, et loge au palais du général Ortega, où il est parfaitement traité, et ne s'est rendu qu'avec tous les honneurs de la guerre, en conservant ses armes. Les zouaves, qui sont aussi prisonniers, sont bien traités; les Mexicains les admirent. »

Un autre correspondant militaire mandait à ses amis d'Europe, le 19 avril :

« La prise du fort de San Xavier, qui nous donne accès dans Puebla, nous a coûté cher par la mort du général de Laumière, qui a succombé à sa blessure peu de jours après et quand tout annonçait qu'il allait entrer en convalescence. Le colonel Garnier, du 51e, qui remplissait les fonctions de général de tranchée et qui a été grièvement blessé, va beaucoup mieux et nous espérons qu'il sera sur pied dans quelque temps. Dans les dernières affaires, ont été tués, parmi ceux que je connaissais, Jabely, sous-lieutenant au 12e chasseurs à cheval; Escourrou, capitaine au 2e zouaves; Chardon, lieutenant au 1er bataillon de chasseurs à pied; de Sparre, sous-lieutenant au 1er de zouaves, et Kermabon, sous-lieutenant au 2e de zouaves. Au nombre des officiers blessés est le capitaine de Vezins, dont le père, entré dans les ordres après son veuvage, est aujourd'hui évêque d'Agen. M. de Vezins commandait une batterie chargée de l'attaque du fort San Xavier. Atteint à la cuisse par un éclat d'obus, ce brave officier est néanmoins resté à son poste jusqu'au moment où les colonnes d'attaque eurent emporté le réduit entier. Ce n'est qu'alors qu'il s'est rendu à l'ambulance pour se faire panser. La blessure de M. de Vezins, quoique sérieuse, ne paraît pas devoir mettre ses jours en danger.

« Le siége se continue dans les rues et il faut prendre maison par maison. L'ennemi se défend avec énergie, mais l'attaque est, aussi, énergique, et comme la garnison est complétement bloquée, il faudra bien qu'avant peu elle se rende ou se fasse jour à travers nos lignes, ce qui ne sera pas facile pour elle. Bon nombre de soldats mexicains désertent, et tous disent que la garnison est très-fatiguée, démoralisée, mal nourrie et que la plus grande partie n'attend qu'une occasion pour passer de notre côté. La solution approche donc et j'y crois avant peu. Si nous réussissons à faire toute la garnison prisonnière de guerre (18 à 20 mille hommes), on espère de ne pas trouver de sérieuse résistance à Mexico, de sorte qu'il peut bien arriver que nous y entrions dans la première quinzaine de mai.

« Notre état sanitaire est très-bon, le moral de nos soldats à la hauteur des circonstances, et nos magasins sont bien approvisionnés. Nous sommes donc dans d'excellentes conditions. »

En remplacement de M. Vernhet de Laumière, M. le général de brigade d'artillerie Courtois Roussel d'Hurbal, membre du comité d'artillerie, grand officier de la Légion d'honneur, fut nommé au commandement de l'artillerie de l'armée du Mexique. Il se hâta de s'embarquer à Saint-Nazaire, à bord de *la Floride;* mais, malgré sa diligence et son zèle, il ne devait pas arriver assez à temps pour participer aux dangers et à la gloire de la prise de Puebla.

Les travaux de siége marchaient avec vigueur. Le 19 avril, le colonel Mangin, du 3e zouaves, enleva les deux îlots ou quadres numérotés 29 et 31. Dans la matinée du 20, on s'empara de l'îlot n° 30, dont le général Forey vint passer en revue les vainqueurs. Il décora de sa main un jeune sergent-major du 18e bataillon de chasseurs, Melchior-Achille Descombes. C'est sous l'impression produite par l'aspect des îlots qui venaient d'être conquis, que le général Forey écrivait au maréchal ministre de la guerre : « Il faut voir soi-même les défenses incroyables accumulées par l'ennemi dans ses quadres pour s'en faire une idée et apprécier tout ce qu'il faut que nos soldats déploient d'audace, d'énergie, de patience, pour s'emparer de ces forteresses, bien autrement difficiles à enlever qu'un fort régulier.

« La défense de Puebla, organisée par la démagogie européenne, prouve qu'il y a là de passés maîtres en fait de barricades. On ne peut d'ailleurs comparer à rien de ce qu'on voit en France la disposition de Puebla, disposition qui est celle de toutes les villes du Mexique, qui comptent presque autant d'églises que de maisons, et où toutes les maisons en terrasses se dominent les unes les autres. Dans le quadre 29, entre autres, il y avait une usine dans la cour de laquelle les Mexicains avaient fait une espèce de redan dont les deux faces s'appuyaient sur deux côtés de la cour à des maisons crénelées.

« Ce redan était précédé d'un énorme fossé de 4 à 5 mètres de largeur et d'autant de profondeur. Le parapet avait plus de 4 mètres d'épaisseur, et le talus inférieur était formé d'énormes madriers en bois de chêne. Derrière ce redan, toutes les constructions étaient crénelées et les issues préparées et couvertes de tambours. D'un quadre à l'autre, la communication était établie par une galerie souterraine. Nos soldats n'auraient jamais pu enlever cet ouvrage si la brèche pratiquée dans le quadre, sur l'indication d'un habitant, n'avait donné accès dans les écuries de l'usine, espèces de caves voûtées parallèles à la grande face du redan qui a pu être tourné par les écuries. Il y a eu là une déroute complète des Mexicains, qui, en fuyant par la galerie souterraine, ont indiqué ainsi le chemin du quadre 31 à nos soldats, qui les y ont suivis et en ont tué un grand nombre et fait 200 prisonniers.

« Nos pertes ont été minimes, grâce à l'entrain de nos chasseurs du 18e bataillon et des zouaves du 3e régiment qui ont été admirables. Par un bonheur providentiel, pas un seul officier de troupe n'a été touché. M. de Gallifet seul, de mon état-major, a été gravement blessé par un éclat d'obus ou de grenade, mais je conserve l'espoir de le sauver. »

Dans l'après-midi du 20 avril, le général Forey visita la batterie aérienne qu'il faisait construire par les marins sur l'église de San Ildefonse. Le même jour, la colonne qui avait occupé Atlesco rentra au camp de San Juan.

Le 21, l'ennemi se voyant sans doute dans l'impossibilité de conserver les îlots 26, 27 et 28, les a évacués et y a mis le feu au point du jour. L'incendie fut considérable et dura toute la matinée.

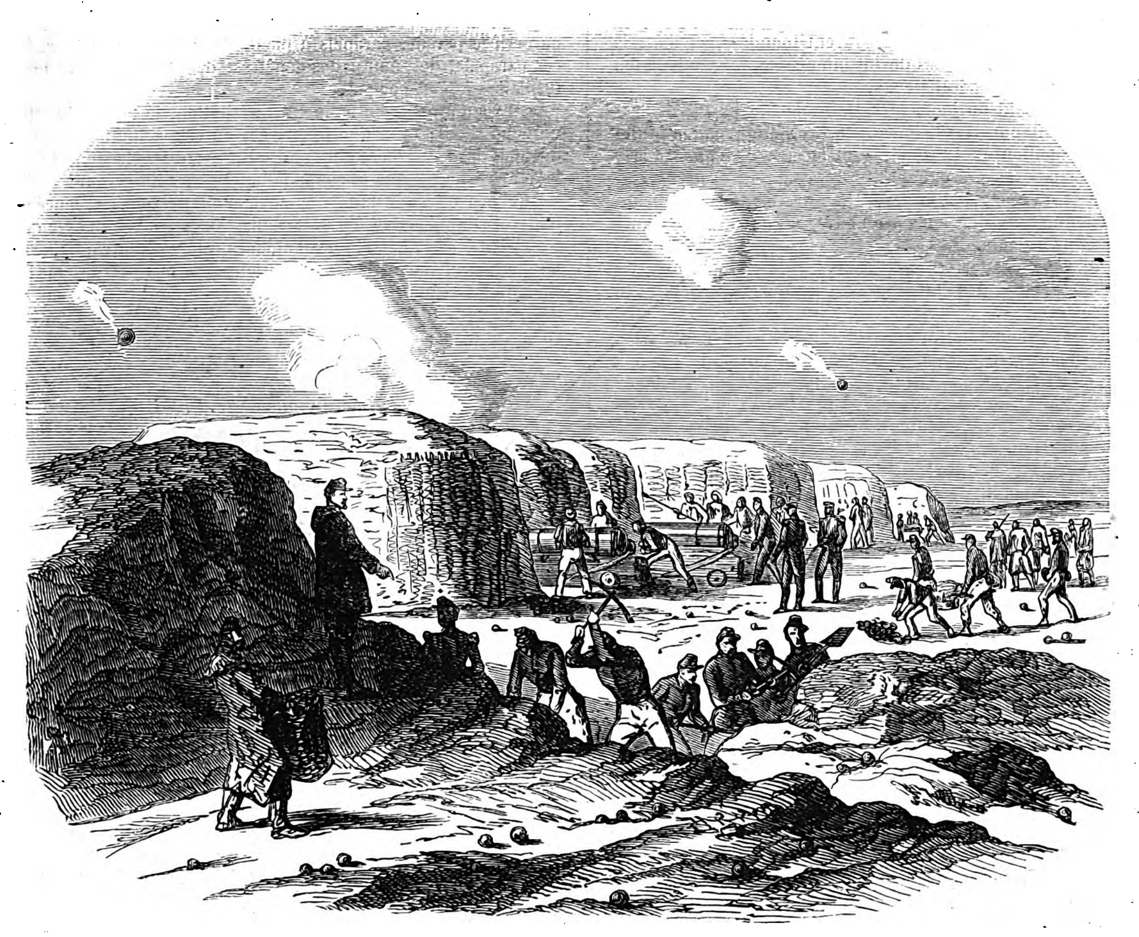
Dans le but de faire tomber le fort de Carmen, en l'isolant du reste de la place, le général Forey fit préparer une attaque sur l'église et le couvent de Santa Inez. L'artillerie commença une batterie de brèche, et le génie l'ouverture de quatre rameaux de mines, pendant qu'après avoir donné ses ordres, le général parcourait les ambulances du grand quartier général et de la 1re division. Dans la soirée, les Mexicains tentèrent, mais sans succès, deux sorties contre les positions françaises de San Francisco et de San Baltasar.

Le 22 avril, les préparatifs de l'attaque de Santa Inez furent continués; on acheva une batterie de brèche pour huit pièces; trois îlots furent occupés et mis en état de défense. Après avoir ordonné ces travaux, le général Forey partit pour Cholula, où était établi un hôpital, placé sous la garde de l'escadron du 3e régiment de chasseurs d'Afrique, que commandait M. de Tucé, et des troupes mexicaines aux ordres du colonel de la Pena. Tous ces soldats avaient pris part au combat d'Atlesco, et il y avait lieu de répartir entre eux des récompenses.

La petite garnison se réunit sur la grande place, où elle fut promptement entourée par les habitants, sans distinction de rang, d'âge ou de sexe. La foule était compacte, et en voyant son air de confiance, on ne se serait point douté qu'à quelques kilomètres plus loin, une lutte terrible était engagée entre les Mexicains et les Français, dont le chef recevait à Cholula un accueil si sympathique.

Il distribua des croix et des médailles militaires aux chasseurs d'Afrique, et les assistants indigènes, en suivant des yeux cette distribution, ne se départirent point de la gravité caractéristique qu'ils ont empruntée à l'Espagne. Mais quand le général passa devant le front de l'escadron mexicain, quand il remit au colonel de la Pena la croix de la Légion d'honneur, des applaudissements retentirent.

Avant de quitter Cholula, le général prit des mesures pour y loger les blessés ennemis qui encombraient les ambulances. Il ne voulait conserver à proximité du camp français que les prisonniers de guerre valides détenus dans une filature connue sous le nom de Bayarino.



Ouverture de la tranchée.

CHAPITRE VII

Affaire de Santa Inez.

Les préparatifs de l'attaque de Santa Inez se poursuivaient sans interruption, et comme elle pouvait être décisive, toutes les forces extérieures dont l'ennemi disposait secondaient l'activité de la garnison de Puebla. Tous les points occupés par les Français étaient successivement menacés. C'était, dans la nuit du 23 avril, l'hacienda San Francisco; dans la matinée, la ligne d'ouvrages qui reliait San Baltazar au moulin de Guadalupe. Le choc, en cette dernière affaire, fut soutenu par le 62e régiment de ligne. Les grenadiers, à la tête marchait le capitaine Audin, refoulèrent les assiégés; mais ils eurent la douleur de voir leur valeureux chef tomber mortellement frappé.

Cinq cents cavaliers, détachés de l'armée de Comonfort, se montrèrent, le 24 avril, près du moulin de Santo Domingo, et battirent en retraite devant un escadron des troupes du général Marquez. Un second détachement essaya vainement, le lendemain, d'arrêter le colonel du Barrail, qui, à la tête d'un corps mixte de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, était allé chercher des subsistances à l'hacienda de Chahuac; ces expédi-

convoi, formé de quatre pièces rayées approvisionnées à 200 coups chacune, devait parvenir à Puebla le 1er mai. Enfin, le gouverneur de la Martinique faisait charger 300 barils de poudre à bord du transport *la Cérès*, qui se rendait directement de fort de France à la Vera-Cruz. Un grand convoi de voitures vides partit de Puebla sous le commandement du capitaine Bruat.

CHAPITRE VIII

Affaire de la garrita del Pulque. — Défense héroïque de soixante-deux soldats du régiment étranger. — Suspension d'armes. — Arrestation et délivrance du lieutenant Tulpin. — Affaire de San Pablo del Monte. — Mort du commandant de Foucault.

Encouragés par leur succès, les Mexicains avaient pris l'offensive; ils battirent en brèche, dans l'après-midi du 27, l'angle de l'îlot numéroté 31, mais ils furent reçus à la baïonnette et promptement repoussés par les chasseurs du 1er bataillon.

Le 28, le pénitencier fut relié au fort de San Miguelito, en avant duquel on établit un redan pour inquiéter le fort de Santa Anita. Deux batteries furent élevées, l'une à San Miguelito, l'autre près de Santiago, destinées à battre les terrasses de la ville, depuis Belen jusqu'à Santa Inez.

L'ennemi, de son côté, n'était pas inactif. Auprès d'une redoute appelée la garrita del Pulque, le 24 avril au matin, deux cents cavaliers et un détachement d'infanterie, avec leurs pièces de campagne, enveloppèrent vingt-quatre zouaves qui marchaient en éclaireurs sous la conduite d'un lieutenant. Quelques Mexicains tombent. L'officier qui commandait la cavalerie ennemie décharge son mousquet sur le lieutenant et le manque, mais il s'élance sur lui et le somme de se rendre.

Le caporal Leth se précipite au secours de son chef, tue l'officier mexicain et son cheval à coups de baïonnette. Les zouaves s'élancent à la baïonnette; les Mexicains essayent de résister, mais bientôt, ayant perdu 40 hommes, ils tirent deux coups à mitraille et s'enfuient. Les zouaves n'eurent qu'un caporal tué et deux hommes blessés.

Le 30, des tranchées des points fortifiés des fortins de campagne que reliaient ensemble des embuscades, achevèrent de resserrer la ligne d'investissement au sud de Puebla; cette ligne partait de l'ouvrage appelé du nom de Morelos; elle passait par la garrita d'Amatlau, l'église de San Baltasar, la garrita du même nom, le moulin de Guadalupe, Santa Barbara, Molino del Cristo et la garrita d'Amazoc.

Au nord, une tranchée réunissait la garrita dite de Mexico à celle del Pulque.

Le 1er mai, les cavaliers ennemis, sans pouvoir forcer nos lignes, firent une sortie du côté de Mezanilla.

Le même jour, le colonel Jeanningros, du régiment étranger, ayant appris que des guerilleros se montraient près de Palo Verdo, fit partir du Chiquihuitle, à minuit, 62 hommes de bonne volonté sous les ordres du capitaine adjudant-major Danjou, du lieutenant Vilain et du sous-lieutenant Maudet, pour aller au-devant du courrier qu'on attendait de la Soledad. Arrivée à Camaron à six heures du matin, cette compagnie se disposait à faire le café, lorsqu'une multitude de cavaliers ennemis l'enveloppèrent.

Le feu s'engagea, la compagnie chargea à la baïonnette; mais, attaquée par une nombreuse infanterie, elle dut se replier en formant plusieurs fois le carré, et s'établir dans la première maison de Camaron, où elle perça des créneaux. Elle y soutint un véritable siége pendant toute la journée. Ses munitions s'épuisaient, lorsque l'ennemi, désespérant de triompher d'une telle défense, mit le feu à la maison, et ceux de ces braves que la mort n'avait pas atteints furent faits prisonniers. Un tambour seul parvint à s'échapper malgré sa blessure. On estime à 1,000 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie les forces mexicaines auxquelles 62 soldats du régiment étranger ont si héroïquement résisté, en leur mettant 260 hommes hors de combat, dont 140 tués. Le capitaine adjudant-major Danjou et le lieutenant Vilain ont été tués; le sous-lieutenant Maudet a été fait prisonnier.

Des nouvelles venant de nos soldats mêmes, prisonniers à Huatusco, portaient leur nombre à 38, parmi lesquels 28 sont blessés ou contusionnés.

Dans l'après-midi du 1er mai, une suspension d'armes de quatre heures fut conclue, pour qu'on pût enlever les morts qui étaient restés au milieu de la rue. Aussitôt que l'armistice fut connu, Français et Mexicains mêlèrent leurs rangs. « Les officiers mexicains, dit le rapport officiel, sont venus avec empressement donner la main aux nôtres, et ont paru très-désireux de voir la guerre terminée. »

A la nuit, on continua la tranchée entreprise dans la direction de Santa Anita, et on éleva à la hauteur de Santiago une batterie qui prit le nº 11 de la série de droite. Le 2 mai, M. Tulpin, lieutenant du 2e zouaves, attaché au service des tranchées, vit flotter un drapeau blanc sur le *quadro* de San Agnès, et s'avança pour savoir quel était le but de cette démonstration.

Le chef des défenseurs de San Agnès le fit immédiatement arrêter.

— *Señor*, lui dit-il, vous pouvez écrire à votre famille. Vous vous êtes introduit par surprise dans le *quadro;* les lois de la guerre vous condamnent à être fusillé.

— Monsieur, répondit le lieutenant du 2e zouaves, je ne crains pas la mort, et je la subirai sans pâlir, si j'y suis voué par ces lois de la guerre que vous invoquez; mais en êtes-vous juge? N'est-il pas nécessaire d'en référer au général en chef?

— Volontiers, dit le Mexicain.

Le lieutenant fut conduit auprès d'Ortega, qui ordonna de le mettre immédiatement en liberté.

Les Mexicains tentèrent, le 5 mai, une opération combinée entre les troupes de Comonfort et la garnison de Puebla, pour essayer d'introduire dans la place un convoi depuis longtemps attendu. Une nombreuse cavalerie évaluée à 1,000 chevaux environ, et soutenue en arrière par de l'infanterie et de l'artillerie, s'étant présentée en avant au village de San Pablo del Monte, le général L'Hérillier, après l'avoir fait reconnaître, dirigea de ce côté le 4e escadron du 1er régiment de marche et une section de grenadiers du 99e de ligne. Le chef d'escadron de Foucault, auquel le jour même on avait remis son brevet, reçut l'ordre d'attaquer l'ennemi, couvert d'une série de barrancas. Protégés par le feu de notre infanterie, les chasseurs d'Afrique traversèrent les barrancas et chassèrent devant eux les Mexicains.

Le commandant de Foucault reforma son escadron, chargea la cavalerie ennemie jusqu'à la ferme d'Acapulco où ce brave officier fut tué d'un coup de lance. Au même instant, le porte-étendard du 1er régiment de cavalerie de Duranzo, avec sa garde, était attaqué par les chasseurs Bordes et Imbert qui, malgré la plus vigoureuse résistance, s'emparèrent de l'étendard.

Après la mort du commandant de Foucault, le capitaine de Montarby prit le commandement de l'escadron; trois fois il chargea l'ennemi jusqu'à ce que, blessé lui-même d'un coup de sabre au poignet, il dut laisser le commandement au capitaine Naigeon. La cavalerie ennemie, appuyée par son infanterie et son artillerie, tenta un retour offensif sur la ferme d'Acapulco; mais l'arrivée du général L'Hérillier avec trois compagnies du 2e zouaves et deux obusiers de montagne mit fin à cette lutte. L'ennemi laissa entre nos mains un étendard, 21 prisonniers et des armes.

Pendant cet engagement, la place tenta une sortie pour se relier aux troupes de Comonfort, et dirigea principalement ses efforts sur le poste de San Jose, occupé par une compagnie du 99e. Malgré le feu d'une nombreuse artillerie, cette compagnie soutint l'attaque jusqu'à ce que le général Douay eut dirigé de ce côté un bataillon d'infanterie, un escadron de cavalerie et deux pièces de canon, dont le tir, habilement dirigé, parvint à faire rentrer l'ennemi dans la place. Les pertes des Mexicains, dans cette journée, peuvent être évaluées à 200 hommes tués ou blessés; les nôtres ont été de 4 tués, dont 1 officier, et 15 blessés, dont 3 officiers.

Les militaires signalés comme s'étant particulièrement distingués furent :

1er *régiment de marche*. — Le commandant de Foucault, mort en combattant; le capitaine de Montarby, blessé; le capitaine de la Feronays; les chasseurs Bordes et Imbert, qui ont pris l'étendard; le brigadier Leclaire, qui a dégagé un officier; le sous-lieutenant de James, couvert de blessures; de Lespinasse, de Bournazel, maréchal des logis; les brigadiers Burlet, Souparis, Schultz, blessés; le chasseur Cuénin; le capitaine Naigeon; le lieutenant Leroy.

99e *de ligne*. — Le capitaine Pierre, les sous-lieutenants Mercier et Guillé; les sergents Lydy, Vernay, Gourtiade, Cro-

chef; le caporal Cretin; les brigadiers Chiappiani et Suignard; le fusilier Cribeillet.

CHAPITRE IX

Combat de San Lorenzo.

Malgré leur défaite, les Mexicains ne s'éloignèrent pas; ils se retranchèrent sur le mamelon de San Lorenzo, d'où le général en chef confia au général Bazaine le soin de les déloger, et ce hardi coup de main, exécuté avec autant de coup d'œil que d'entrain, sera une des pages les plus glorieuses de l'histoire de notre expédition. Six bataillons, une batterie d'artillerie de la garde et trois escadrons de cavalerie, choisis dans les divers régiments, bivouaquèrent le 7 au soir en groupe à un kilomètre derrière le camp, et se mirent en marche le 8, à deux heures du matin, pour opérer de nuit le mouvement tournant qui devait cerner et prendre l'ennemi au point du jour. Il n'y eut pas un instant de retard, pas une faute : au moment désigné, les troupes étaient aux places indiquées : au premier rayon du jour on mit le feu aux pièces; ce fut pendant une heure une lutte formidable d'artillerie; mais à travers les boulets et les obus, l'infanterie, divisée en trois colonnes, marchait toujours vers le sommet de San Lorenzo. A 150 mètres environ, le général Bazaine donne le signal de l'assaut, et les turcos et le 3e zouaves tombent au milieu des lignes ennemies avec ces cris stridents qui accompagnent partout leur victoire. Pas de coups de fusil; c'est un combat à la baïonnette qui fait des Mexicains un effroyable carnage; plus de 800 restèrent morts sur le terrain. A sept heures, tout était terminé. Nous occupons toute la position, ayant en notre pouvoir 32 voitures de farine et maïs, 2 voitures de poudre, 8 canons rayés et 3 drapeaux.

Cette victoire avait assez d'importance pour que la nouvelle en fût immédiatement transmise en France par le général Forey. Sa dépêche, qu'un courrier remit au colonel commandant supérieur de la Vera-Cruz, était adressée au maréchal ministre de la guerre.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Depuis plusieurs jours, Comonfort avait pris de fortes positions à trois lieues d'ici, dans la direction de Tlascala, cherchant à faire entrer un convoi dans Puebla.

Je résolus de le tourner par sa droite, et je chargeai le général Bazaine de cette opération, dont j'attendais un succès complet.

En effet, cette nuit à deux heures, le général Bazaine, avec quatre bataillons d'infanterie, quatre escadrons de cavalerie et huit pièces d'artillerie, partit du camp pour essayer de surprendre l'armée de Comonfort aux environs de San Lorenzo. Ainsi que je l'avais prévu, le succès a couronné cette opération. L'ennemi a été complètement battu; nous avons pris huit canons rayés avec leurs attelages et leurs caissons, trois drapeaux, sept fanions; les pertes de l'ennemi sont estimées à 2,500 hommes tués, blessés ou prisonniers; parmi ces derniers on compte 25 officiers de tous grades, en outre, 20 voitures, dont 3 d'artillerie, et 200 mulets environ sont restés entre nos mains.

Je ne connais pas encore le chiffre de nos pertes; le général Bazaine, par un premier aperçu, les estime à 40 tués et 40 blessés.

Je suis avec respect, etc.,

Le général commandant en chef,

FOREY.

Le rapport officiel, dont les lignes précédentes ne sont que le sommaire, était ainsi conçu :

Le général commandant en chef l'armée du Mexique à S. Exc. le ministre de la guerre.

Cerro San Juan, le 18 mai 1863.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence du combat qui a eu lieu le 8 de ce mois à San Lorenzo.

Depuis longtemps je suivais les mouvements de Comonfort, espérant trouver une occasion favorable de l'aborder vigoureusement. Les troupes du général mexicain étant restées, jusqu'aux premiers jours de ce mois, dispersées sur plusieurs points entre Puebla et San Martin d'un côté, entre Puebla et Tlascala d'un autre côté, il ne pouvait résulter aucun succès définitif d'une attaque partielle sur un de ces points, qui n'eût abouti qu'à donner l'éveil sur les autres. Mais, le 5 mai, un mouvement de concentration du corps mexicain se prononça, et sa cavalerie s'avança jusqu'à San Pablo del Monte pour tâter le terrain. L'intention de Comonfort était évidemment de chercher à percer notre ligne d'investissement pour faire arriver un convoi à la garnison, qui, de son côté, fit ce jour-là une sortie pour lui tendre la main. Cette tentative ayant échoué, le général mexicain restant toujours sur la route de Tlascala, vis-à-vis de San Pablo, étendit sa droite sur le plateau de San Lorenzo, dont il fit un point d'appui, où il amena du canon et se fortifia, espérant sans doute s'emparer des hauteurs du Cerro de la Cruz, battre de ce point notre ligne d'investissement en même temps qu'il eût fait un effort sur San Pablo del Monte, et réussir à jeter son convoi dans la place.

En effet, le 6 il parut vouloir mettre ce projet à exécution. Des masses d'infanterie se blottirent dans les barrancas qui séparaient les deux armées, attendant sans doute l'effet de l'artillerie de San Lorenzo pour assaillir le Cerro de la Cruz; mais ces hauteurs furent fortement occupées par le général Marquez, renforcé par quelques-unes de nos troupes. L'artillerie ennemie fut contre-battue avec succès par la nôtre, qui débusqua l'infanterie mexicaine des barrancas où elle était massée, et ce fut encore, de la part de l'ennemi, une tentative avortée.

La journée du 7 se passa, de son côté, à mieux combiner ses projets, à se retrancher fortement sur le plateau de San Lorenzo, méditant sans doute un coup décisif prochain. De mon côté, je jugeai le moment favorable au dessein que j'avais formé d'assaillir le corps de Comonfort dès qu'il serait assez concentré pour espérer obtenir un succès important en le détruisant, et j'arrêtai les dispositions pour attaquer l'ennemi le 8 au matin, en le tournant par sa droite établie solidement à San Lorenzo.

Dans la soirée du 7, quatre bataillons, quatre escadrons, huit pièces de canon et une section du génie furent réunis au pont de Mexico, l'infanterie sous les ordres du général Neigre, la cavalerie sous les ordres du général de Mirandol, l'artillerie sous la direction du commandant de la Jaille. J'avais confié le commandement de cette colonne au général Bazaine.

Celui-ci avait l'ordre de quitter son campement à une heure du matin, de suivre la route de Mexico dans le plus grand silence jusqu'à hauteur de San Lorenzo, et là, de tourner à droite pour arriver au point du jour en vue de la position à enlever.

Tout réussit à souhait et sans autre incident que la rencontre de quelques vedettes et d'un avant-poste qui fut enlevé par la cavalerie du colonel de la Pena. A cinq heures du matin, les troupes, en échelons par bataillon en colonne à distance entière, précédées de la batterie de la garde et flanquées à gauche par la cavalerie, se dirigeaient, l'aile gauche en avant, sur les retranchements construits autour de l'église de San Lorenzo. Les Mexicains, quoique surpris par cette attaque, avaient cependant eu le temps de courir aux armes et avaient ouvert un feu violent d'artillerie à 1,200 mètres. La nôtre y répondit bientôt avec succès, et toute la ligne, au pas de charge, se précipita avec un élan irrésistible et aux cris enthousiastes de : *Vive l'Empereur!* sur la position, qui fut enlevée, malgré une résistance désespérée des soldats mexicains, dont une grande quantité fut tuée à coups de baïonnette. Les autres se débandèrent et cherchèrent à se sauver par le gué de Pensacola en se précipitant dans la barranca de l'Atoyac; mais, mitraillés par notre artillerie, poursuivis par la cavalerie du général de Mirandol d'un côté et celle du général Marquez, qui était descendu du Cerro de la Cruz, ces malheureux Mexicains jonchèrent la campagne de morts et de blessés jusqu'à Santa Inez, où le général Marquez, voyant l'ennemi dans une déroute complète et fuyant de toutes parts dans un affreux désordre, cessa la poursuite.

Dans ce brillant combat, l'ennemi a laissé entre nos mains : huit canons, dont six rayés, trois drapeaux, onze fanions, un millier de prisonniers, parmi lesquels plusieurs colonels et officiers supérieurs, la plus grande partie du convoi destiné au ravitaillement de la place de Puebla, et consistant en voitures et mulets chargés de vivres et d'effets de toute nature, ainsi qu'en troupeaux. Des munitions d'artillerie, 3,500 kilogrammes de poudre sont, en outre, tombés en notre pouvoir. Huit ou neuf cents hommes tués ou blessés et l'armée entière de Comon-

fort totalement dispersée, tel est le résultat de cette victoire, qui ne nous a coûté que 11 tués et 89 blessés.

Avant de payer le tribut d'éloges qui revient à tous dans cette belle journée, je veux donner un témoignage particulier de ma haute satisfaction au général Bazaine pour la manière dont il a exécuté mes instructions; grâce à son intelligence de la guerre, à la confiance qu'inspirent aux troupes son coup d'œil, son sang-froid et sa bravoure entraînante, elles ont été couronnées d'un plein succès.

Le général Marquez, qui a su saisir à propos le moment favorable pour compléter la déroute de l'ennemi, mérite aussi une mention spéciale. Je suis heureux de saisir cette occasion de rendre la justice qui est due à nos alliés, dont le zèle seconde si bien les opérations du corps expéditionnaire.

Dans cette brillante affaire, tous ont fait noblement leur devoir. Il en est cependant qui se sont plus particulièrement distingués et dont les noms m'ont été cités, ce sont:

En première ligne, le général Neigre, qui a puissamment contribué au succès par son activité, son intelligence et sa bravoure qui ne s'est arrêtée devant aucun obstacle, aucun danger.

État-major.

Boyer, chef d'escadron, qui, par suite de la maladie du lieutenant-colonel Lacroix, remplissait près du général Bazaine les fonctions de chef d'état-major, et qui, dans cette journée, a rendu les meilleurs services à son général.

Villette, capitaine, aide de camp du général Bazaine. Il a pris une part active au combat, quoiqu'il fût très-souffrant.

Chabrol, capitaine, aide de camp du général Neigre, qui a montré un brillant courage.

Garcin, capitaine de l'état-major général, qui a été renversé de son cheval par une balle en donnant l'exemple d'une grande bravoure.

Béguin, capitaine de l'état-major général, tué roide en se portant en avant avec intrépidité.

Lahalle, capitaine, aide de camp du général de Mirandol.

Clary, officier d'ordonnance du général Neigre.

De Pérussis (sous-lieutenant au 81e), officier d'ordonnance du général Neigre.

Du Bouchage, capitaine aux carabiniers, mon officier d'ordonnance, qui a cherché toutes les occasions de marcher à l'ennemi, et s'y est bravement comporté.

De Tournières, lieutenant de vaisseau, mon officier d'ordonnance, qui, dans cette journée, a été très-brillant et plein d'humanité en sauvant la vie à des prisonniers.

Baron de Stein, lieutenant-colonel au service du roi de Prusse, qui, dans ce combat, comme toujours, a montré un zèle infatigable en allant au-devant du danger.

Artillerie de la garde.

De La Jaille, chef d'escadron, qui a dirigé le feu de l'artillerie avec un succès complet et a fait preuve de bravoure et de calme, là comme en toutes circonstances.

De Vaudrey, capitaine, commandant la batterie de la garde, dont le feu a promptement fait taire la batterie ennemie, de huit pièces, qui est tombée entre nos mains.

Berge, capitaine.

Gaertner, lieutenant.

Cèbe, maréchal des logis.

Cahusac, maréchal des logis.

Mouzin, canonnier conducteur.

Barier, canonnier.

Artillerie de marine.

De Paris, enseigne de vaisseau, commandant la batterie de montagne, qui a montré une bravoure et un zèle remarquables.

Couprie, canonnier.

Chouffot, conducteur.

Génie.

Danhiez, sergent-major.

Services administratifs.

L'intendant général Wolf, par les soins et le zèle de qui l'ambulance a pu donner immédiatement des soins aux nombreux blessés français et mexicains, et qui, à la suite du combat, a dirigé avec son activité et son intelligence ordinaires une opération administrative de la dernière importance.

Lipacher, brigadier au 3e escadron du train des équipages.

51e de ligne.

De Longueville, chef de bataillon, blessé, a enlevé son bataillon avec une énergie extrême.

De Musset, capitaine adjudant-major, a eu son cheval tué d'un coup de baïonnette.

Trinité, capitaine.

Gobillard, lieutenant (nommé capitaine depuis), a été amputé d'un bras.

Simonnot, lieutenant.

Lauthelme, médecin major, a fait preuve d'un grand courage en pansant les blessés sous le feu de l'ennemi.

Chanteur, sergent.

Vicensini, sergent-fourrier.

Pépin-Malherbe, sergent-major.

Louviot, sergent-fourrier.

Gonnord, fusilier, a enlevé un fanion à l'ennemi.

Maingon, caporal, a enlevé un fanion à l'ennemi.

Dupuis, sergent, a lutté corps à corps avec l'ennemi.

Canard, fusilier, a sauvé son lieutenant, qui allait se noyer dans l'Atoyac.

3e de zouaves.

Arnaudeau, lieutenant-colonel, a puissamment contribué au succès par son énergie et son intelligence.

De Briche, chef de bataillon.

Parquez, capitaine, très-brillant au feu, a eu un cheval tué sous lui.

Rigault, capitaine, très-brillant au feu, a eu un cheval tué sous lui.

Mariani, capitaine, a enlevé avec sa compagnie la batterie et le réduit de l'Église.

Malignon, capitaine.

Legué, lieutenant.

Lemaître, lieutenant, blessé grièvement et mort depuis.

Henry, sous-lieutenant, a pris un drapeau.

Collon, sous-lieutenant, a dégagé un capitaine qui allait succomber sous le nombre.

Trieson, officier au service du roi de Suède, blessé grièvement, qui s'est conduit avec une grande bravoure.

Bordes, sergent, blessé grièvement.

Royer, sergent, blessé grièvement.

Loué, sergent, amputé.

Gonai, caporal, blessé.

Raimbaux, zouave.

Luc, zouave.

Vickmans, sapeur.

Stum, zouave, quoique blessé, a lutté avec un porte-drapeau et lui a enlevé son drapeau.

Tirailleurs algériens.

Cottret, chef de bataillon, blessé.

Arzon, capitaine adjudant-major.

Bézard, capitaine, grièvement blessé en abordant San Lorenzo à la tête de sa compagnie.

Estelle, capitaine, d'une rare bravoure, a entraîné tout le bataillon par l'exemple de sa compagnie.

Loppès, sous-lieutenant, blessé grièvement, mort depuis.

Mohamed-Bounep, lieutenant.

Bouguès, lieutenant.

Beak, médecin aide-major.

Ahmed-ben-Mijoub, tirailleur, a pris un drapeau.

Khenil-ben-Ali, tirailleur, a pris un drapeau.

Ali-ben-Djilali, clairon, a entraîné sa compagnie en sonnant la charge sous un feu violent.

Boudjema-ben-Aouncin, caporal, a pris un fanion.

Mohamed-ben-Hassein, tirailleur, a pris un fanion.

Salem-ben-Guibi, tirailleur, a pris un fanion.

Barka-ben-Mohad, tirailleur, a pris un fanion.

Ducreux, sergent-major.

Mohamed-ben-Choumy, a fait mettre bas les armes à cinq Mexicains.

Cavalerie.

Le général de Mirandol, qui, quoique souffrant, a oublié, comme toujours, ses souffrances et conduit sa cavalerie à l'ennemi avec une extrême énergie.

2e régiment de marche.

Le colonel Du Barail, type de l'homme de guerre, véritable entraîneur de cavalerie.

Le lieutenant-colonel Margueritte, dont on ne sait plus en quels termes faire l'éloge.

Carrelet, chef d'escadron.

De Yallon, capitaine.

Castagnié, capitaine adjudant-major.

Rœderer, lieutenant.

Ténot, maréchal des logis.

Nicolas, brigadier.

Clavel, chasseur.

Lallier, chasseur.

Je suis avec respect, etc.

Le général de division commandant en chef,

FOREY.

CHAPITRE X

Résumé des événements au commencement du mois de mai.

Les événements du commencement du mois de mai sont ainsi résumés dans une lettre écrite par un zouave à sa mère, habitant Moulins.

Redoute de San José El Chico, 9 mai.

Je suis de garde depuis 24 heures avec mon escouade, à 6 kilomètres de ma compagnie, à San José el Chico, redoute occupée par deux compagnies du 99e. Je profite de cela pour écrire, car nous ne courons que la nuit pour éclairer le chemin. Je rentre ce soir au rancho de Guadalupe, où est campée ma compagnie.

Mon bataillon était de garde aux tranchées le 1er mai et nous occupions en ville les cadres du Pénitencier et le couvent de Guadalupe. Au moment de notre arrivée on nous annonçait qu'un lieutenant du 2e zouaves, attaché au service des tranchées, venait d'être fait prisonnier au quadro de San Agnès de la manière suivante.

Les troupes mexicaines occupant San Agnès faisaient flotter un drapeau blanc, signal du parlementaire.

Le lieutenant s'avança pour savoir ce dont il s'agissait, et au moment où il arrivait dans le quadre ennemi, confiant dans le pavillon parlementaire, il fut arrêté par le chef de la garnison de San Agnès et celui-ci lui disait : Vous pouvez écrire à votre famille, Monsieur, vous vous êtes introduit ici par surprise; vous serez fusillé. L'officier, sans s'émouvoir, demanda le général en chef et il fut de suite conduit devant lui. Ce dernier comprit bien vite ce dont il s'agissait et il renvoya l'officier.

Dans l'après-midi, une suspension d'armes de 4 heures fut conclue, afin qu'on pût enlever les morts qui avaient été laissés au milieu de la rue depuis l'échec du 1er zouaves.

Aussitôt que l'on connut chez nous l'ordre de la suspension d'armes, nous nous portâmes en foule dans les retranchements mexicains. L'ennemi, de son côté, vint chez nous partager notre pain et admirer nos carabines. A 3 heures du soir, chacun rentra chez soi, et la canonnade recommença à 5 heures.

Depuis ma dernière lettre, aucune attaque n'a eu lieu en ville, ou du moins je n'ai rien appris de semblable. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que les familles déménagent tous les jours et que toutes les bouches inutiles sortent de la ville.

Le 4 mai, nous quittions les hauteurs, à 8 heures, et nous partions du camp de San Juan à 1 heure de l'après-midi pour aller nous établir au rancho de Santa Maria, où se trouvait déjà notre 2e bataillon. Le lendemain, 5 mai, les Mexicains voulant, sans doute, célébrer un anniversaire qu'un succès facile leur a fait regarder comme une grande victoire, ont tenté une opération combinée entre la troupe de Comonfort et la garnison de Puebla, pour essayer d'introduire dans la place un convoi depuis longtemps attendu et destiné au ravitaillement de la garnison.

Il s'en est suivi un engagement qui a fourni une nouvelle occasion à nos braves chasseurs d'Afrique de montrer ce que peut une faible troupe vigoureusement commandée.

Deux mille cavaliers, soutenus en arrière par des colonnes d'infanterie et d'artillerie, s'étant présentés en avant du village de San Pablo del Monte, le général L'hérillier, après l'avoir fait reconnaître, dirigea de ce côté le 2e escadron du 1er chasseur d'Afrique et une section de grenadiers du 99e de ligne occupant avec lui le rancho de Guadalupe.

C'est avec ces forces que M. Foucauld, chef d'escadron aux chasseurs, n'hésita pas à attaquer l'ennemi couvert par une autre barranca et sous la protection du feu de l'infanterie. L'escadron traversa la barranca et chassa devant lui les Mexicains, qui se replièrent derrière une autre barranca. Celle-ci une fois traversée, M. de Foucauld se précipita sur l'ennemi avec son escadron.

La mêlée devint alors générale; mais, devant tant d'audace, l'ennemi céda le terrain et se retira, en combattant, vers la ferme d'Acapulco. Là, M. de Foucauld, percé d'un coup de lance, tomba pour ne plus se relever.

Au même instant, un groupe de cavaliers mexicains, qui escortaient le drapeau du 1er régiment de cavalerie de Durango, était assailli par deux chasseurs d'Afrique. Le premier abattait le porte-étendard d'un coup de sabre et s'emparait du drapeau, pendant que le second, poursuivant le porte-drapeau qui fuyait à pied, le frappait d'un coup de sabre et lui arrachait le baudrier doré dont il était encore orné.

Après la mort de M. de Foucauld, l'escadron continua ce qu'il avait commencé. Trois fois l'escadron se rallia, trois fois il chargea l'ennemi. Enfin devant un retour offensif de la cavalerie ennemie, suivie cette fois par de l'infanterie et de l'artillerie, il se replia en bon ordre, sur la ferme d'Acapulco. Nous arrivâmes au même instant (3 compagnies) avec le général L'hérillier et 2 obusiers de montagne. Nous pûmes alors reprendre l'offensive. L'ennemi ne tarda pas à battre en retraite, et nous rentrâmes au camp, ramenant comme trophée de la victoire, le chapeau de Durango, 21 prisonniers, des chevaux, des lances et des fusils.

Pendant que ces événements se passaient près de San Pablo, des troupes nombreuses en infanterie, cavalerie et artillerie, sortaient de Puebla pour donner la main, s'il était possible, aux troupes de Comonfort, et dirigeaient leurs efforts principalement sur le poste de San José el Chico. — Cette redoute est située à 2,000 mètres environ des batteries du cerro Guadalupe. Les boulets arrivent parfaitement dans les épaulements des tranchées. C'est depuis cette affaire qu'on envoie à San José une escouade de zouaves pour servir d'éclaireurs. — Battus par une artillerie nombreuse à laquelle ils ne pouvaient répondre que par un feu de mousqueterie, les soldats du 99e soutinrent cette attaque sans broncher et réussirent à tenir l'ennemi à distance jusqu'à ce que le général Douay eût dirigé de ce côté le reste de mon bataillon, un escadron de cavalerie et deux pièces de canon, dont le feu força l'ennemi à rentrer dans la ville.

Dans cette journée, les pertes des Mexicains, difficiles à apprécier d'une manière exacte dans un terrain très-accidenté et couvert de barrancas, ont été évaluées à environ 400 hommes tués ou blessés. Les pertes chez nous sont de 4 tués, dont un officier, 15 blessés, dont 3 officiers.

Le 7 au matin, tout le 1er bataillon quittait Santa Maria. Deux compagnies, dont la mienne, allaient camper au rancho de Guadelupe, et le reste du bataillon au village de San Pablo del Monte.

Après sa défaite du 5 mai, Comonfort s'était retiré au village de Lorenzo; nous connaissions le pressant besoin d'Ortega en vivres, et chacun s'attendait à une nouvelle et prochaine attaque.

Le village de Lorenzo est situé sur un petit monticule masqué en partie par d'épais bouquets de sapins et entouré de profondes barrancas. Sur le sommet le plus élevé du mamelon, Comonfort fit établir des batteries, des retranchements, et plaça là 21 pièces de canon, dont 12 rayés, les seules que possédât le Mexique. Le convoi était massé dans une barranca.

Cette position ainsi défendue pouvait nous causer de fréquentes alertes, aussi fut-il décidé qu'on l'enlèverait avant que l'ennemi s'y établît solidement.

Dans la nuit du 7 au 8 mai, 5 bataillons d'infanterie quittaient le camp de San Juan sous les ordres du général Neigre. Le général Mirandol suivait avec 4 escadrons de cavalerie. Nos troupes marchèrent toute la nuit, et à la pointe du jour elles arrivèrent au village de Lorenzo.

Comonfort avait avec lui 10,000 hommes, cavalerie et fantassins. La canonnade commença aussitôt. Au bout d'un quart d'heure à peine, la position de Lorenzo était enlevée, et 11 pièces rayées étaient déjà tombées en notre pouvoir.

L'ennemi se forma ensuite dans la plaine. Les 5 bataillons se rangèrent alors en bataille, et protégés par les barrancas, ils arrivèrent au pas de charge au milieu des colonnes ennemies, tandis que le général Mirandol et sa cavalerie allaient en arrière pour empêcher la retraite.

Le combat ne fut pas long, mais il fut glorieux et décisif pour nos armes. Les Mexicains terrifiés fuyaient en désordre et sautaient dans les ravins, dans d'effroyables précipices, pour se soustraire à la baïonnette française et aux obus qui venaient, à une distance de 2,500 mètres, décimer leurs rangs. 40 voitures de poudre, 500 mulets chargés de vivres destinés aux troupes de Puebla, le trésor de l'armée, 4 drapeaux de régiment, 13 fanions de bataillons, 12,000 prisonniers, tout cela fut arraché à l'ennemi, qui bientôt fuyait par bandes dans toutes les directions. Les 11 canons et toutes les prises furent de suite dirigés sur le quartier général, et nos troupes continuèrent à poursuivre l'ennemi jusqu'à San Martinez. On évalue les pertes de l'armée de Comonfort à plus de 3,000 tués ou blessés.

Le 8 mai, pendant que l'on se battait à Lorenzo, nous quittions le rancho de Guadalupe, et nous allions, avec deux obusiers de montagne, rejoindre le bataillon à San Pablo del Monte. Nous nous dirigeâmes alors dans une épaisse forêt de sapins afin d'arrêter un corps de cavalerie qui, disait-on, voulait inquiéter le 99e à San Aparicio.

Nous traversâmes la forêt dans tous les sens, guidé par les Indiens. La course fut fatigante et sans résultat. Après trois heures de marche forcée à travers des barrancas taillées à pic (*barranca* signifie ravin), nous arrivâmes en grimpant dans une partie de la forêt presque impénétrable. Il fallait se tracer, se frayer un passage au milieu d'épaisses lianes s'enlaçant dans d'énormes sapins, et arriver ainsi sur le bord d'une effroyable barranca au fond de laquelle coulait un torrent impétueux. Quelques arbres étaient jetés en travers, d'une rive à l'autre, et formaient un pont; nous le traversâmes en jetant nos regards sur la sublime horreur de la barranca.

De l'autre côté, nous aperçûmes un village indien, dont les habitants vinrent au-devant de nous, se plaignant du pillage que les cavaliers venaient de leur faire subir. Nous restâmes là une heure, puis nous reprîmes la route pour rentrer au rancho de Guadalupe.

Le 9 mai, pour profiter de la victoire de San-Lorenzo, le commandant en chef envoya une partie des troupes sous les ordres du général Neigre et accompagnées par M. Wolff, intendant militaire, s'établir à Santo Domingo, pour recueillir des denrées dans ce canton très-riche. Ce point resta occupé jusqu'au 14; de nombreux convois en ramenèrent chaque jour de grandes quantités de vivres; mais bientôt il fallut rappeler les troupes chargées de cette opération administrative, car les travaux du siége, un moment ralentis, venaient de reprendre beaucoup d'activité et réclamaient la présence de toutes les forces françaises.

Le 10 et le 11, on commença les préparatifs pour attaquer le fort de Totimehuacan, dont la réduction devait entraîner infailliblement celle de la citadelle de Carmen qu'il flanquait et dominait.

Ce jour-là mourut le chef d'escadron Capitan, auquel nous croyons devoir accorder une mention spéciale, car ce fut un type de militaire et de citoyen. Chef d'escadron d'état-major et officier de la Légion d'honneur, il n'avait pourtant que trente-quatre ans.

Sa carrière, commencée devant Sébastopol, où il reçut sa première blessure, continuée en Afrique et en Italie, terminée devant Puebla, offre le plus bel exemple qui soit de l'abnégation dans le devoir professionnel. Ce jeune officier, dont la vie s'écoulait ainsi presque tout entière dans la guerre et devait finir si loin de son pays, était étroitement lié par les sentiments, antérieurs et supérieurs à tous les autres, qui imposent ordinairement aux hommes, même les plus capables de renoncement, le soin et le devoir de leur conservation personnelle.

Il avait épousé, au sortir de l'École polytechnique, et dès son entrée à l'École d'application d'état-major, une jeune personne dont la hauteur d'âme égalait la sienne, et qui est aujourd'hui bien connue, dans le quartier le plus populeux de Paris, sous le nom de « l'ange des pauvres. » A vingt-quatre ans, il était le chef respecté d'une petite famille admirablement dirigée, devenue un centre de bons exemples. C'est à cette vie intérieure si solide et si douce qu'il s'arrachait incessamment, avec une rare fermeté, mais toujours avec des larmes amères, que j'ai souvent vues couler, pour aller à la guerre et pour s'exposer à ses chances les plus redoutables avec une témértié qui l'a perdu.

Aux armées de Crimée, d'Afrique, d'Italie, du Mexique, il recueillait des citations à l'ordre multipliées, d'éclatants témoignages d'estime, des distinctions de toute sorte. Son intelligence, son activité, son esprit d'initiative, ses facultés directrices en affaires, avaient fait de lui l'une des plus chères espérances de l'avenir. Son dossier, qui est au ministère de la guerre une manifestation officielle des mérites de cette jeune carrière, serait enviée par ceux d'entre nous qui ont le plus brillamment et le plus longuement vécu dans le service du pays.

Au Mexique, où il était arrivé le premier, chargé de tous les devoirs et de toutes les responsabilités d'une organisation militaire pleine d'inattendu et de difficultés, il mérita l'admiration et l'affection paternelle du vice-amiral Jurien de La Gravière et du général de division de Lorencez, tous deux bons juges, et dont les efforts dans le passé, mesurés par les efforts du présent, resteront glorieux dans l'histoire de cette guerre lointaine.

Le général de division Trochu, en rendant un dernier hommage à la mémoire de Capitan, écrivait : « Il succombait le 11 mai à de nouvelles blessures, sans avoir eu la consolation d'apprendre l'occupation par nos troupes de cette place de Puebla, devant laquelle d'éclatantes preuves d'expérience, d'intelligence et de bravoure, avaient porté au comble sa réputation. C'est au milieu d'une armée tout entière en deuil, à qui sa valeur, sa simplicité, son incomparable modestie l'avaient rendu cher, qu'a été descendu dans la tombe ce noble jeune homme, dont le général en chef et les généraux sous ses ordres ont voulu honorer la carrière et la mort, en exprimant dans un langage pénétré la douleur commune et en lui disant, au nom de tous, le derrnier adieu.

« Ce ne sont pas là des faits ordinaires. Ils parlent plus haut que tout ce que je pourrais dire. Ils montrent que dans ces temps qu'on accuse d'être trop exclusivement livré au culte des satisfactions matérielles, il est encore des hommes voués au culte des principes et des sentiments qui créent l'esprit de dévouement et de sacrifice. Le chef d'escadron Capitan était plein de foi, profondément religieux, et le récit de sa trop courte existence, l'une des plus pures et des mieux remplies dont l'armée française contemporaine ait à garder le souvenir, offre des consolations à ceux qui désespèrent de la société, et des exemples à ceux qui s'écartent de sa voie. »

Le 12, à la tombée du jour, la première parallèle fut ouverte. Les batteries de gauche firent une forte diversion pour détourner l'attention de l'ennemi.

Le 13, à sept heures du matin, l'ennemi fit une sortie du fort de Totimehuacan, qu'il a vigoureusement poussée contre notre parallèle; accueilli par un feu des mieux nourris, il dut rentrer en désordre dans l'ouvrage, laissant sur le terrain un grand nombre de morts. Un zouave écrit à cette date :

« Les troupes mexicaines occupant les fortifications de Carmen, situées en avant de la ville, sur la face du cerro Tepozuchil, ont essayé d'enlever une tranchée qui avait été creusée durant la nuit par deux compagnies du 1er bataillon de chasseurs et 150 zouaves du 1er régiment. Nous les avons attendus à bout portant; puis, la baïonnette dans les reins, nous les avons reconduits dans leur retranchement en leur tuant 30 hommes.

« Tous les jours, il arrive dans tous les postes des déserteurs qui, disent-ils, désertent parce qu'ils savent que nous serons vainqueurs et qu'à Puebla on sentira bientôt toutes les horreurs de la faim. Tous nos prisonniers ont été rendus, et tout porte à croire que l'ennemi les aurait gardés s'il avait pu les nourrir. Presque tous les soldats de Comontort qui sont tombés en notre pouvoir se sont enrôlés volontairement dans les régiments du général Marquez.

On a complétement abandonné en ville le système d'attaque qu'on avait commencé, et chacun en est content. En effet, chaque maison était un fort à enlever, et il est toujours désavantageux de combattre un ennemi dont on ne voit presque toujours que la pointe de la baïonnette ou le canon du fusil.

On travaille à resserrer la ville dans un cercle de tranchées qui se rapproche de plus en plus. Ces travaux, qui sont en par-

tie terminés, nous permettent de repousser de suite toute tentative de sortie ou d'attaque venant de la ville. Toute notre artillerie est braquée sur les différents quartiers de la ville, et maintenant on se sert aussi des pièces des Mexicains pour leur envoyer en ville les boulets qui nous étaient destinés. En comptant les 14 pièces prises le 8 mai, nous en avons plus de 20 en notre pouvoir. Nous attendons chaque jour 16 pièces de gros calibres qui viennent des vaisseaux de la flotte de Vera-Cruz, afin de commencer un bombardement général à la suite duquel on donnera un assaut décisif.

« D'après le rapport des espions, les habitants de Mexico se refusent de laisser créneler leurs maisons, car ils savent tous que de Puebla il ne restera que des ruines. On travaille cependant à Mexico à faire des fortifications extérieures afin de nous arrêter devant la ville; mais l'armée est démoralisée par les différents échecs de Comonfort, et elle commence à comprendre qu'elle est impuissante à repousser l'armée d'invasion, comme *ils* nous appellent. »

Dans la soirée du 13 mai, l'artillerie commença ses batteries, et l'on compléta la parallèle ainsi que les communications qui les reliaient au moulin de Guadalupe et à la garrita de San Baltazar.

Le 14 une suspension d'hostilités fut accordée à l'ennemi pour lui permettre de relever ses morts en avant de Totimehuacan. On poursuivit les travaux d'approche et les batteries.

Le 15, à la nuit, on enleva le rancho de la Magdelena. L'ennemi fit vainement une sortie pour le reprendre. On continua les communications. L'artillerie termina et arma les batteries 13, 14, 15, 16, 17, 18 et 19 de la série de droite.

Le 16, à 6 six heures du matin, toutes ces batteries ouvrirent le feu sur le front d'attaque de Totimehuacan. Les batteries auxiliaires de droite portèrent leurs projectils sur Carmen. En même temps les batteries des attaques de gauche 12, 15, 16, 21, 22 et 23, ainsi que les canons et mortiers mexicains en notre pouvoir battaient la ville.

L'ennemi riposta avec beaucoup d'énergie. Un militaire de garde à la garrita de Pulque, le 16 mai, écrivait que les boulets y pleuvaient :

« Le séjour de la garrita est une véritable prison; il est impossible d'en sortir parce que les forts de Loreto et de San Annita envoient toute la journée des obus et des boulets dans la direction des postes. Nous avons été cependant tranquilles aujourd'hui, parce que ce matin, dès l'aurore, toute notre artillerie a recommencé sur la ville un bombardement général. Le feu a cessé depuis une heure, et le feu des forts n'a pas encore repris. »

En effet, écrasé par un tir convergent et bien dirigé, l'ennemi, vers huit heures du matin, ne répondait plus que faiblement.

Depuis le 14, des ouvertures confidentielles de capitulation avaient été faites au général Forey par un aide de camp du général Ortega. Dans l'après-midi du 16, le général Mendoza vint en parlementaire avec les pouvoirs nécessaires pour traiter d'un armistice et pour poser verbalement les bases d'une capitulation. Le général français refusa absolument de suspendre les opérations et déclara que, s'il y avait lieu, on traiterait tout en combattant. Mis en demeure de s'expliquer sur la capitulation qu'il demandait, le général Mendoza proposa de laisser sortir de la place la garnison avec armes et bagages, une partie de son artillerie de campagne, les honneurs de la guerre, et de l'autoriser à se retirer à Mexico.

De pareilles prétentions ne pouvaient être accueillies; aussi le général Forey répondit que les seules conditions admissibles seraient pour la garnison de sortir avec les honneurs de la guerre, de défiler devant l'armée française, de déposer ses armes et de se rendre prisonnière de guerre. Après une longue conversation sur la situation du Mexique, le général Forey congédia le parlementaire et le chargea de dire au général Ortega de lui envoyer des propositions écrites.

Pendant la nuit, l'ennemi brisa ses armes, encloua ses canons, détruisit une partie de ses munitions, licencia ses soldats, et, au point du jour, le général Ortega écrivit au général vainqueur que la place était à sa disposition.

Qui détermina cette brusque reddition?

« Pour se l'expliquer, dit le général Forey dans son rapport, l'ennemi a allégué qu'il n'avait plus ni vivres ni munitions. Cela n'est pas exact. La ville offre encore des ressources importantes et une grande quantité de munitions. Ce ne sont donc pas là les vrais motifs qui ont fait cesser la résistance; il faut les chercher ailleurs. La défaite et la dispersion de l'armée de Comonfort le 8 mai, en enlevant à la garnison tout espoir d'être secourue ou ravitaillée, l'avait fortement démoralisée. L'attaque de Totimehuacan ne l'accabla pas moins. Nos adversaires avaient pris la première parallèle pour une simple tranchée d'investissement, et la sortie du 13 avait pour but de vérifier si les issues étaient complétement fermées dans cette partie. Malgré le fâcheux résultat de cette tentative, les généraux mexicains paraissaient avoir conservé des illusions sur la possibilité de s'échapper de ce côté, et ne pas avoir soupçonné l'importance des travaux que nous y avions exécutés.

« Le feu terrible de nos batteries dans la matinée du 16, en bouleversant tout le front de Totimehuacan, les tira de leur erreur et leur fit entrevoir le côté faible de la défense. Nous voyant attaquer par l'ouest, ils y avaient accumulé tous leurs moyens de résistance, et négligé la partie orientale. Lorsque nos efforts se portèrent de ce côté, ils ne se dissimulèrent pas que l'assaut de Totimehuacan serait promptement suivi de la prise de la ville.

« Or, je n'avais pas laissé ignorer au parlementaire, que si la garnison attendait l'assaut général, elle serait, selon les lois de la guerre, passée au fil de l'épée.

« Telles sont les véritables raisons qui ont déterminé la reddition de Puebla.

« Les Mexicains cessèrent la résistance, non parce qu'ils manquaient de vivres ou de munitions, mais parce que la prise de vive force de la ville était imminente et qu'ils se reconnurent impuissants à l'empêcher. »

Le 17, dès le point du jour, les premières mesures que comportait l'occupation de la place furent prises par le colonel Manèque, sous-chef d'état-major général, à la tête du 1er bataillon de chasseurs à pied.

Un soldat de ce bataillon écrivait, à onze heures du matin :

« Victoire! Puebla est à nous, et le pavillon français flotte sur les tours de la cathédrale et au sommet du fort Guadalupe!

« Ce matin, à 5 heures, de fortes détonations se faisaient entendre dans la ville. Nous cherchions tous à nous expliquer ce que ce pouvait être, lorsqu'un parlementaire sortit de la ville apportant la soumission de la garnison.

« Presque au même instant, tous les soldats qui avaient été enrôlés par force débouchaient de tous les points, jetant au loin leurs armes, leurs cartouches, enfin tout ce qui pouvait paraître du costume militaire. En moins d'une heure, il y en avait 6,000 au moins au rancho de Santa Maria. C'était un tapage à ne pas s'y reconnaître; toute cette masse vivante criait : *Viva la Francia!* et demandait du pain. On lui a immédiatement distribué des vivres.

« Le général en chef Ortega s'est constitué prisonnier de la France avec tous ses officiers et son armée régulière. Les Mexicains, avant de quitter la ville, avaient mis le feu à deux poudrières : c'étaient là les détonations du matin.

« Toute l'armée française occupe maintenant les différents quartiers de la ville. Les troupes qui occupaient San José el Chico, la garrita del Pulque, et tous nos chasseurs d'Afrique, occupent Guadalupe et Loreto. Le reste de l'armée vient d'entrer en ville musique en tête et drapeaux déployés. »

Dans la journée du 17 mai, de nombreux travailleurs furent employés à détruire les barricades, de manière à assurer la traversée facile depuis la garrita de Mexico jusqu'à celle d'Amazoc.

L'artillerie, le génie, l'intendance, procédèrent à l'inventaire du matériel et des subsistances laissés par l'ennemi.

Des médecins parcoururent la place pour examiner les établissements au point de vue de la salubrité.

Les mesures d'occupation et de police, les recensements, furent complétés pendant la journée du 18 mai.

Un chanoine de la cathédrale de Puebla mandait, le même jour, à monseigneur la Bastida, archevêque de Mexico :

« Puebla, 18 mai 1863.

« Hier, à six heures du matin, les Français sont entrés dans notre ville. Le siége s'est terminé à notre grande joie et d'une façon plus heureuse que nous n'eussions osé le prévoir; nous craignions, en effet, que Puebla ne fût prise d'assaut; c'était du moins la menace que répétait sans cesse la garnison d'Ortega, jurant de ne jamais se rendre. Aussi nous regardons



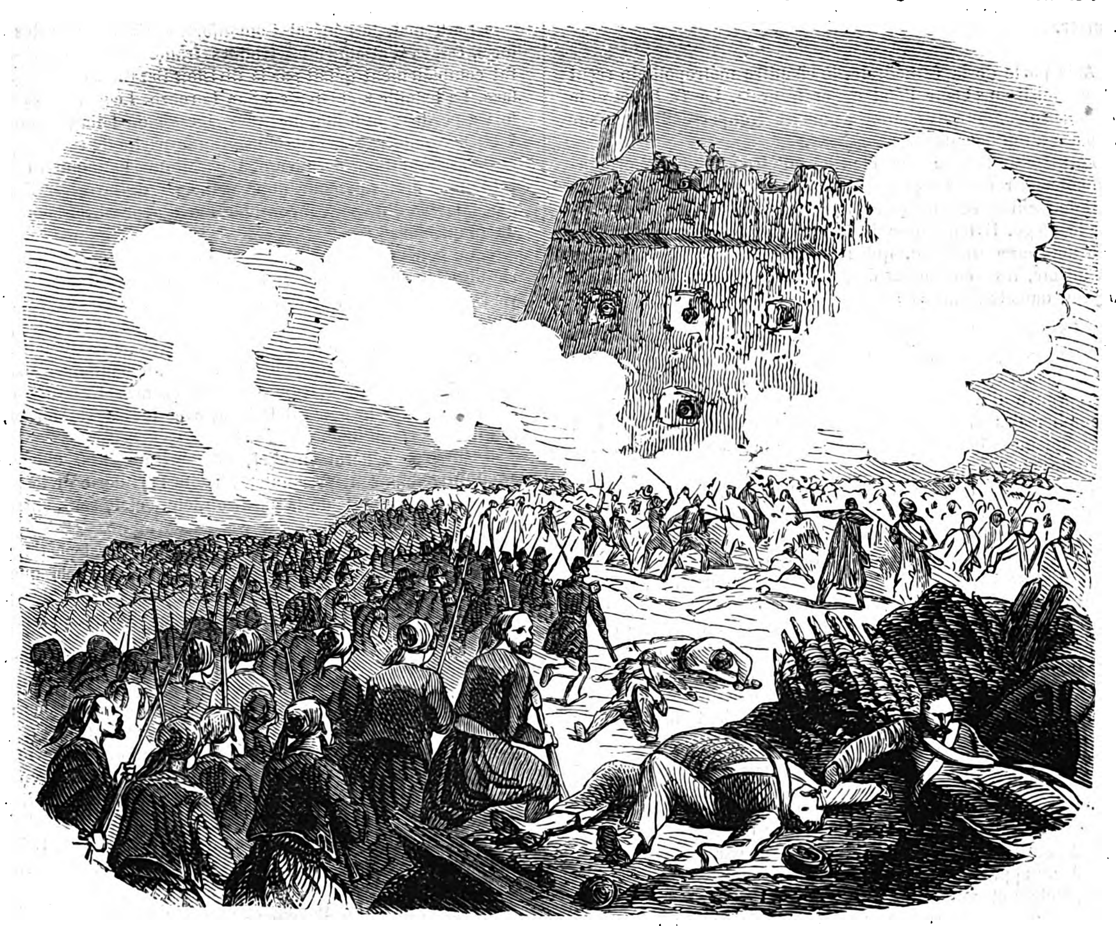
tous cet heureux dénoûment comme un bienfait le plus signalé de la Providence.

« Impossible de vous décrire, Monseigneur, les transports de joie et l'allégresse de toutes les classes de la population quand on vit rentrer, avec les Français, l'ordre et la liberté dans nos murs. Les habitants pouvaient enfin se montrer dans les rues de leur cité. L'enthousiasme populaire était au comble. Il n'y a eu ni de la part des soldats français, ni de la part de la population mexicaine, le moindre désordre, la moindre insulte. Le défilé des troupes françaises avec leurs uniformes aux couleurs vives et variées, au milieu des acclamations de joie et de victoire, donnait à notre ville l'aspect animé des fêtes de notre carnaval. »

CHAPITRE XI

Entrée du général Forey et de l'armée française à Puebla. — Adresse des autorités municipales. — Cérémonie religieuse. — Inquiétudes relativement à la prise de Puebla. — Elles sont dissipées par un article du *Moniteur*. — Premières nouvelles apportées par le *Darien*. — Le *Diario de la Marina*. — Le *Courrier des États-Unis*. — La *Tribune de New-York*.

Le 19, le général Forey fit son entrée solennelle dans Puebla accompagné des généraux Douay et Bazaine, des états-majors, des chefs de service, et des représentants de tous les corps de l'armée. Les autorités municipales vinrent à la rencontre du général Forey et le haranguèrent en ces termes :



Attaque du fort San Xavier.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

La ville de Puebla, représentée par ses autorités, vous félicite cordialement de votre heureuse bienvenue.

La Providence divine a jeté un regard miséricordieux sur le tableau de tristesse et de désolation que présente la république mexicaine, et, émue de sa malheureuse situation, elle a résolu de la tirer de l'abîme où la précipitaient les exagérations d'un parti; elle a voulu la régénérer, la mettre dans la voie du progrès, et la conduire au point lumineux marqué pour elle dans le livre du destin.

Pour accomplir cette œuvre si grande, elle a choisi l'instrument le plus digne, le plus efficace et le plus propre pour cette entreprise. Ce fut la belle France, la nation qui réunit les éléments nécessaires de force et de puissance, qui est gouvernée par le souverain le plus illustre du globe terrestre, et qui réunit à ses brillantes qualités les sentiments les plus nobles et les plus généreux envers l'humanité opprimée.

Le digne Empereur des Français vous a choisi, monsieur le général, entre toutes les illustrations militaires qui abondent

« Aujourd'hui, après six ans de persécution, le chapitre de Puebla s'est réuni à la cathédrale; les cloches appelaient les fidèles à l'office divin, selon l'usage si longtemps interrompu par la tyrannie de Juarez, qui avait supprimé les chapitres et converti notre métropole en une forteresse. Demain, tout le clergé viendra en costume ecclésiastique, ce costume qui nous était interdit, assister à la cérémonie religieuse, où l'on chantera le *Te Deum* en action de grâces de tant de bienfaits signalés. Notre population si religieuse va enfin revoir au milieu d'elle un culte indignement proscrit et tant regretté. Nous attendons prochainement l'entrée solennelle du général Forey, qui réglera tout ce qui concerne l'administration.

« L'aspect de la ville atteste nos longues souffrances; une grande partie des édifices sont en ruines; mais ces ruines, c'est le gouvernement de Juarez qui les a faites. Sauf quelques éclats d'obus et de bombes, lancés pendant le siége, et qui n'ont produit que des dégâts insignifiants, les bandes mexicaines de Juarez ont amoncelé les décombres et dévasté notre malheureuse ville, sans autre motif que l'infernal plaisir de faire le mal. »

dans votre grande nation, et sa juste et sublime pensée s'adressa à vos talents distingués, à votre valeur, à votre capacité militaire dont vous avez donné tant de preuves dans votre carrière glorieuse.

L'histoire impartiale, la conscience publique et l'évidence des faits honorent à juste titre votre mérite dans l'accomplissement d'une si grande mission.

La ville de Puebla, représentée par sa municipalité, vous offre tous ses remercîments et sa reconnaissance pour la création de ce corps; elle apprécie votre action à sa juste valeur et ne peut, quant à présent, vous offrir que sa sincère gratitude. Elle vous supplie de continuer votre glorieuse entreprise, afin d'ajouter une gloire de plus à la France, qui en compte déjà de nombreuses, et une nouvelle feuille à votre couronne de laurier.

A la porte de la cathédrale, le chapitre métropolitain reçut et conduisit au chœur l'état-major français. Le *Te Deum* et le *Domine salvum* furent chantés; puis les troupes défilèrent sur la place au milieu des acclamations.

La prise de Puebla était bien loin d'être attendue si promptement en France. Le public, qui se lasse et s'inquiète avec tant de facilité, commençait à désespérer en voyant se prolonger le siége. Il fallut que la feuille officielle le rassurât par une note circonstanciée, qui reflétait au début, comme dans un miroir, les sentiments dont il était animé. On lisait, le 9 juin, dans le *Moniteur :*

« La prolongation des opérations militaires devant Puebla, la résistance qu'y rencontrent nos troupes, impressionnent le public. Plus on avait eu confiance dans un rapide succès, plus on éprouve d'impatience de voir le corps expéditionnaire triompher des obstacles imprévus contre lesquels luttent si énergiquement le courage des soldats, l'habileté et le dévouement des chefs.

« A ces préoccupations vient naturellement s'ajouter la question des approvisionnements en vivres et en munitions, qui n'ont cependant jamais cessé d'être assurés de manière à suffire à tous les besoins. Ainsi, à la date des dernières nouvelles officielles, 19 avril, les troupes sous Puebla étaient pourvues pour cinquante jours de vivres dont le renouvellement s'opérait avec facilité. En outre, une réserve de 3 millions de rations complètes, correspondant à une durée de trois mois pour tout le corps expéditionnaire, était concentrée à Vera-Cruz.

« Quant aux munitions d'infanterie et d'artillerie, successivement embarquées et réunies à celles qu'avaient emportées les diverses fractions du corps expéditionnaire, elles consistaient, pour ne parler que des objets principaux, en 12,800,000 cartouches d'infanterie, soit en moyenne 600 cartouches par homme; 42,348 coups de canons rayés, soit 675 coups par pièce de montagne, 1,120 coups par pièce de campagne, 1,023 coups par pièce de réserve, 1,000 par pièce de siége.

« A ces approvisionnements, et aux ressources en bouches à feu, poudres et munitions trouvées à Vera-Cruz ou fournies par la marine, viendront prochainement s'ajouter 1 million de cartouches, 19,800 coups de canons rayés, 9,000 bombes et 55,000 kilogrammes de poudre, qui sont actuellement en partance dans les ports de Saint-Nazaire et de Toulon.

« Dans le double but de maintenir les approvisionnements de toute nature à la hauteur des consommations, le ministre de la marine, indépendamment des départs mensuels qui ont lieu de Saint-Nazaire par les paquebots transatlantiques, a organisé, dès le mois de mars, un service de bâtiments partant le 23 de chaque mois, soit de Toulon, soit de Cherbourg pour Vera-Cruz, et qui ramenent, au retour, les hommes auxquels leurs blessures ou leur santé altérée rendent l'air et les soins de la mère patrie nécessaires. »

Les premières nouvelles du Mexique furent portées de la Vera-Cruz à la Havane par le *Darien*, et de la Havane à New-York par le *Sheldrake*. Le bateau à vapeur le *China*, arrivé le 13 juin de cette dernière ville à Southampton, les transmit en France par la télégraphie; la dépêche adressée par le consul de France à la Vera-Cruz au ministre des affaires étrangères, était datée du 21 mai, trois heures du matin; elle annonçait que Puebla s'était rendue à discrétion, le 17, après une attaque sur le fort de Totimehuacan; et que 23 généraux, 900 officiers, 13 à 14,000 hommes, ainsi que tout le matériel de la place étaient en notre pouvoir.

Elle ajoutait : « L'effet de la prise de cette place est immense. Sur toute la route, le porteur de la nouvelle a été reçu avec enthousiasme. On a sonné les cloches; les musiques parcouraient les rues aux cris de : Vive la France! vive l'Empereur! »

Puis vinrent en Europe les récits des journaux d'Amérique. Le *Diario de la Marina*, journal de la Havane, disait dans son numéro du 26 mai :

« Le vapeur de guerre français *le Darien*, qui vient d'arriver de Vera-Cruz, est porteur de dépêches importantes adressées par le général Forey à l'empereur Napoléon. *Elles annoncent l'occupation de Puebla* par les forces placées sous son commandement. Voici les détails que nous avons pu recueillir pour le moment.

« Le 8 mai, le général Comonfort, qui avait reçu des renforts, essaya d'attaquer les troupes françaises par derrière. Il fut complétement défait par la division Bazaine, qui lui faisait face. La bataille a été livrée à San Lorenzo. Le général Comonfort a perdu 2,500 hommes tués, blessés ou faits prisonniers, 7 ou 8 canons rayés, et la plus grande partie de ses équipages et de ses munitions de guerre. Il paraît que l'attaque du général Comonfort avait pour objet principal de favoriser l'entrée dans Puebla d'un convoi considérable d'approvisionnements et de munitions.

« Le général Forey, ayant reçu en temps opportun l'artillerie de siége qu'il attendait, fit établir dès le 16 une batterie vis-à-vis du fort de Totimehuacan, l'un des ouvrages les mieux défendus de Puebla. Le même jour l'artillerie commençait à le bombarder, et le lendemain 17 une brèche était faite. Le général Forey commanda alors un assaut; mais toute résistance cessa immédiatement. Une partie de l'armée française entra dans la ville, et le général Ortega, avec toutes ses forces, se rendit sans conditions.

« Outre le général en chef, 23 généraux, 900 officiers et 17,000 soldats sont prisonniers. Toute l'artillerie de la place, tous les équipements de la garnison, etc., etc., sont entre les mains des Français.

« Le 20, une division de l'armée française est partie pour Mexico. Le général Forey ne doit laisser à Puebla que les troupes nécessaires pour empêcher les déprédations des guérillas, et le reste de ses forces a dû se mettre immédiatement en marche sur la capitale. »

En reproduisant cet article dans son numéro du 2 juin, le *Courrier des États-Unis* y plaçait comme titre, en caractères majuscules : *Prise de Puebla*, et il ajoutait ces réflexions :

« Ainsi s'est trouvé atteint le but du général Forey, pour qui la prise même de la ville n'était que la moitié de la victoire. Son objet principal était de capturer la garnison tout entière, et c'est pour ne pas lui laisser chance d'échapper qu'il avait adopté le plan d'action dont les lenteurs ont causé tant d'impatience et donné lieu à tant de bruits défavorables. L'événement prouve et la suite prouvera plus encore combien son calcul était juste.

« La conquête de Puebla accomplie dans ces circonstances ouvre à l'armée française la route de Mexico, sans perspective d'y rencontrer grande résistance. La seule force qui puisse entreprendre de barrer le chemin sont les 12,000 hommes de Comonfort; mais il est probable qu'ils préféreront se replier jusqu'à la ville même, pour s'abriter derrière les retranchements qui en défendent, dit-on, les abords. Du reste, le général Forey n'a pas perdu de temps; on annonce que, dès le 20 mai, une division s'est mise en marche sur la capitale.

« Le reste devait suivre de près, en laissant dans Puebla une garnison suffisante pour tenir les guérillas en respect.

« La distance de Puebla à Mexico est de 76 milles, c'est-à-dire, de 8 à 10 jours de marche, en faisant la part des difficultés naturelles du pays. »

Dans son numéro du 3 juin, le *Courrier des États-Unis* complétait ses informations sur la prise de Puebla :

« Une lettre particulière, dont les renseignements sont puisés à une source officielle, nous permet de compléter par les détails suivants les nouvelles que nous avons publiées hier matin :

« Dans la nuit du 7 au 8 mai, vers deux heures du matin, le général Bazaine a surpris Comonfort, et après un vif engagement, lui a enlevé 8 pièces rayées, 20 voitures d'artillerie, 200 mules et 2,500 hommes.

« Le samedi 16, les troupes de siége, qui avaient ouvert une

parallèle à 180 mètres du fort de Totimehuacan, commencèrent un feu nourri sur cette position, et démontèrent toutes ses pièces.

« Les assiégés se défendirent bravement.

« Le lendemain, les parallèles furent continuées et poussées jusqu'au pied de l'ouvrage.

« Le général Mendoza se présenta alors au camp, demandant au général Forey de laisser sortir de Puebla les troupes mexicaines avec armes, bagages, et une partie de leur artillerie, et, qu'à ces conditions, la reddition de la place aurait lieu.

« Le général Forey s'y refusa énergiquement.

« A cinq heures, un parlementaire apporta une lettre d'Ortega au général Forey, annonçant qu'il se rendait à discrétion avec ses troupes.

« Le colonel Manèque, second chef d'état-major du général en chef, fut envoyé occuper la place avec le premier bataillon de chasseurs à pied, commandant Courey, et avec un peloton de hussards. L'entrée des troupes se fit successivement sans qu'aucun événement surgît.

« Le 19, à onze heures du matin, le général Forey fit son entrée dans Puebla au bruit d'une salve de cent un coups de canon.

« Nous avons fait prisonniers : 25 généraux, parmi lesquels le général en chef Gonzalez Ortega; 900 officiers; de 16 à 17,000 hommes, avec tout le matériel d'artillerie, armes et bagages renfermés dans la place.

« Le 20, le général Bazaine, à la tête d'une division, est parti pour Mexico. »

La *Tribune de New-York* publia une lettre émanant de son correspondant à Washington, qui était comme une confirmation officielle donnée par la légation mexicaine elle-même à la chute de Puebla.

Voici la traduction de cette correspondance :

« Washington, jeudi 4 juin 1863.

« Je suis informé que les dépêches transmises par les consuls étrangers de Vera-Cruz aux légations étrangères de cette ville confirment pleinement la nouvelle de la prise de Puebla, et jettent un nouveau jour sur les circonstances qui, aux yeux de certaines personnes, tendaient à la faire révoquer en doute.

« La reddition de la ville sans qu'un seul coup de canon ait été tiré des principaux forts, ceux de Guadalupe et de Loretto, excite une profonde surprise parmi ceux qui ne comprennent pas comment une ville peut être réduite, tandis que sa citadelle reste intacte. Voici l'explication que j'ai entendu donner de ce fait. Le général Forey, ayant choisi pour son point d'attaque la partie de la ville qui se trouve dans la direction opposée aux forteresses en question, a obligé le général Ortega à reculer sur ce point avec le gros de son armée et à confiner ses opérations dans un cercle dans lequel le feu de ces forts ne pouvait lui être d'aucune utilité, non plus que pour les troupes combattant sous ses ordres.

« Il semble que le général Ortega a été graduellement refoulé dans cette zone de la ville qui est entourée du nord au sud-ouest par une ceinture de forteresses qu'il a dû défendre l'une après l'autre; en sorte que les canons de Guadalupe et de Loretto ne pouvaient être dirigés contre les assaillants sans atteindre à la fois la ville même et ses propres soldats.

« On donne encore une autre raison de la reddition d'Ortega. Le général Comonfort, de qui il avait reçu de temps en temps quelques approvisionnements, ayant été défait dans la nuit du 8 et celle du 9 mai par le général Bazaine, les Français avaient pu établir un cordon plus étroit autour de la ville, et intercepter par une approche graduelle, non-seulement l'arrivée des provisions, mais encore les eaux fournies par les rivières Atoyac et Rio-Prieto. On croit aussi généralement que, après cinquante-trois jours de défense héroïque, et après avoir éprouvé des privations de toute sorte, les soldats d'Ortega étaient tellement épuisés par le manque de vivres et d'eau, qu'il lui était impossible de tenir plus longtemps sans être exposé à voir ses troupes se mutiner.

« On dit que l'aide de camp du général Ortega a accompagné à Vera-Cruz l'escouade de chasseurs français qui a apporté la nouvelle de la prise de Puebla, et que c'est cet aide de camp lui-même qui a donné avis de la prise de la ville au ministre mexicain à Washington, lequel est parfaitement informé du fait. »

CHAPITRE XII

Dépêche du général Forey sur la prise de Puebla. — Lettre de Napoléon III. — Le général Forey est nommé maréchal de France. — Nominations et promotions.

Enfin le canon des Invalides gronda, et, le 5 juillet, le *Moniteur* livra à l'avide curiosité des Français la dépêche suivante :

Le maréchal ministre de la guerre a reçu du général Forey la dépêche suivante :

« Puebla, le 18 mai 1863.

« Monsieur le maréchal,

« Puebla est en notre pouvoir !

« Le combat de San-Lorenzo ayant dispersé le corps d'armée de Comonfort qui prétendait forcer notre ligne d'investissement et ravitailler Puebla, la garnison qui souffrait déjà depuis longtemps de la faim, bien qu'elle eût enlevé tout ce que possédait la population, était aux abois.

« D'un autre côté, la tranchée ayant été ouverte devant le fort de Totimehuacan, et nos batteries armées de 30 pièces de divers calibres ayant ouvert le feu le 16 contre ce fort, et détruit complètement en deux heures son armement, la situation de la place, contre laquelle étaient dirigées deux vigoureuses attaques, était des plus critiques.

« Dans cet état de choses, le général Ortega m'a fait des ouvertures pour que je lui accordasse une capitulation. Mais ses prétentions n'allant à rien moins qu'à sortir de la place avec les honneurs de la guerre, armes, bagages et artillerie de campagne, et la faculté de se diriger sur Mexico, j'ai repoussé ces étranges propositions, et lui ai déclaré que j'entendais qu'il sortît avec les honneurs de la guerre, mais que son armée défilât devant l'armée française, et qu'elle déposât les armes en restant prisonnière de guerre, lui promettant d'avoir tous les égards en usage chez les peuples civilisés pour une garnison qui avait fait bravement son devoir.

« Ces propositions ne furent point acceptées par le général Ortega, qui, dans la nuit du 16 au 17, prononça la dissolution de son armée, fit briser les armes, enclouer les canons, sauter les magasins à poudre, et m'envoya un parlementaire m'annoncer que la garnison avait fini sa défense, et qu'elle se mettait à ma discrétion.

Le jour se faisait à peine que 12,000 hommes, la plus grande partie sans armes, sans uniformes, sans équipement, le tout ayant été brisé et jeté dans les rues de la ville, se constituaient prisonniers dans nos camps, et les officiers au nombre de 1,000 à 1,200, dont 26 généraux et plus de 200 officiers supérieurs, me faisaient dire qu'ils étaient réunis au palais du gouvernement, attendant mes ordres.

« Tout le matériel de la place reste en notre pouvoir et paraît n'avoir été qu'en partie et incomplétement détérioré.

« Je m'empresse d'envoyer cette dépêche à Votre Excellence, avec ordre à Vera-Cruz de l'expédier par un bâtiment bon marcheur à la Havane, d'où elle pourra parvenir en Europe par New-York et arriver avant le packet anglais qui partira de Vera-Cruz le 1er juin, et qui vous portera un rapport détaillé de notre situation.

L'armée est au comble de la joie, et va marcher sous peu de jours sur Mexico.

Je suis avec respect, etc.

« Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,

« FOREY. »

Le premier mouvement de Napoléon III, en recevant la nouvelle de la capitulation de Puebla, fut d'adresser au général Forey une lettre de congratulation que le *Moniteur* fit paraître, le 14 juin, en même temps que la dépêche du 18 mai et autres pièces officielles qui arrivaient du Mexique :

« Palais de Fontainebleau, le 12 juin 1863.

« GÉNÉRAL,

« La nouvelle de la prise de Puebla m'est parvenue avant-hier par la voie de New-York. Cet événement nous a comblés de joie.

« Je sais combien il a fallu aux chefs et aux soldats de prévoyance et d'énergie pour arriver à cet important résultat. Témoignez en mon nom à l'armée toute ma satisfaction; dites-lui combien j'apprécie sa persévérance et son courage dans une

expédition si lointaine, où elle avait à lutter contre le climat, contre la difficulté des lieux et contre un ennemi d'autant plus opiniâtre qu'il était trompé sur mes intentions. Je déplore amèrement la perte probable de tant de braves, mais j'ai la consolante pensée que leur mort n'a été inutile ni aux intérêts ni à l'honneur de la France, ni à la civilisation. Notre but, vous le savez, n'est pas d'imposer aux Mexicains un gouvernement contre leur gré, ni de faire servir nos succès au triomphe d'un parti quelconque. Je désire que le Mexique renaisse à une vie nouvelle, et que, bientôt régénéré par un gouvernement fondé sur la volonté nationale, sur les principes d'ordre et de progrès, sur le respect du droit des gens, il reconnaisse par des relations amicales devoir à la France son repos et sa prospérité.

« J'attends les rapports officiels pour donner à l'armée et à son chef les récompenses méritées; mais, dès à présent, Général, recevez mes vives et sincères félicitations,

« NAPOLÉON. »

Les récompenses promises ne tardèrent pas.

Le général Forey fut appelé à la dignité de maréchal de France.

Dans l'ordre de la Légion d'honneur furent promus :

Au grade de grand-croix, le général de division Bazaine.

Au grade de grand officier, le baron Neigre, général de brigade, commandant la 2e brigade de la 2e division d'infanterie du corps expéditionnaire du Mexique : 39 ans de services, 10 campagnes.

Au grade de commandant, M. Manèque, colonel, sous-chef d'état-major général du corps expéditionnaire du Mexique : 32 ans de services, 11 campagnes, 1 contusion.

Furent nommés généraux de brigade, MM. Du Barail, colonel du 3e régiment de chasseurs d'Afrique ;

Vialla, colonel commandant du génie au corps expéditionnaire du Mexique ;

D'Auvergne, colonel, chef d'état-major général du corps expéditionnaire du Mexique ;

Brincourt, colonel du 1er régiment de zouaves ;

Méri de la Canorgue, colonel du 81e régiment d'infanterie.

Dans le cadre du corps d'état-major, furent nommés :

Au grade de colonel, le lieutenant-colonel Hartung.

Au grade de lieutenant-colonel, le chef d'escadron Boyer.

A deux emplois de lieutenant-colonel :

Au 44e régiment d'infanterie de ligne, M. Desmerliers de Longueville, chef de bataillon au 51e de ligne, et au régiment étranger, M. de Briche, chef de bataillon au 3e de zouaves.

CHAPITRE XIII.

Contre-guerillas organisées. — Mort héroïque de MM. Danjou, Vilain et Maudet. — Chemin de fer de la Vera-Cruz à la Soledad. — Mort du colonel Labrousse.

Il avait été indispensable, pendant le siége de Puebla, de maintenir entre la côte et l'intérieur des terres des communications que les Mexicains cherchaient à intercepter, de même que les Français s'occupaient de couper celles de l'armée de Comonfort avec la place assiégée. Des contre-guérillas composées d'infanterie et de cavalerie, furent organisées dans les terres chaudes sous le commandement du colonel Dupin, et de nombreux engagements soutenus héroïquement tant par elles que par nos troupes. Les 18 et 20 avril, des engagements eurent lieu au village de Jamapa, entre des guerilleros et un bataillon du régiment étranger commandé par le chef de bataillon Munier. Les guerilleros furent dispersés avec pertes, et leur chef Antonio Diaz fut tué. Ces opérations, vigoureusement conduites, ramenèrent la confiance chez les travailleurs du chemin de fer, menacés par l'ennemi. Le général en chef cite particulièrement dans son rapport, le commandant Munier, dont le cheval fut tué ; le capitaine Dubosq et le lieutenant Milson, qui tua le chef des guerilleros, le sous-lieutenant Achilli, les voltigeurs Füller et Koukewitz, blessés.

Pour protéger un convoi et le courrier partis de la Soledad le 30 avril, 62 hommes de la 3e compagnie du 1er bataillon du régiment étranger furent détachés. Cette compagnie n'ayant pas de capitaine, ces hommes furent placés sous les ordres de l'adjudant-major Danjou, auquel deux autres officiers, MM. Vilain et Maudet, furent adjoints.

Ils prenaient le café le 30 avril, vers midi, à Palo Verde, lorsqu'ils aperçurent venant sur eux à toute bride et la lance en avant un gros de cavalerie, qui se composait d'environ 1,400 hommes.

Le commandant Danjou forma aussitôt ses soldats en colonnes de demi-section et opéra, sans être attaqué, sa retraite jusqu'à un point appelé Camaron.

Quelques coups de feu furent échangés, et les soldats français allaient continuer leur mouvement, lorsqu'ils se virent cernés par de la cavalerie plus nombreuse, qui chargea avec impétuosité.

Le commandant Danjou fit aussitôt former ses hommes en carré et soutint le choc; mais comme il ne pouvait tenir ainsi au milieu d'un chemin, il ordonna un mouvement qui le conduisit vers une maison située à gauche de l'entrée de Palo-Verde. A ce moment les Français n'avaient qu'un blessé.

Une fois entré dans la maison, M. Danjou en fit barricader les portes et disposa ses soldats pour une résistance énergique, se portant partout où sa présence était nécessaire.

Le feu des assiégeants continuait vif et nourri ; 20 soldats français étaient hors de combat, les portes et les fenêtres étaient criblées. Montés sur les toits, les assaillants ne perdaient pas un coup; tandis que la fumée aveuglait les assiégés, le feu prit à la maison. Au moment où l'incendie se déclarait, M. Danjou fut tué.

MM. Vilain et Maudet, intrépides comme lui, se multipliaient, excitant leurs soldats de la voix et de l'exemple. M. Vilain reçut au front une balle qui l'étendit mort. M. Maudet continuait à la tête de ses braves une résistance héroïque.

Le combat avait commencé à neuf heures du matin, il durait encore à deux heures après midi, lorsque le son du tambour et des clairons annonça l'arrivée de nouvelles troupes mexicaines ; c'était un bataillon de la garde nationale de Jalapa qui arrivait pour renforcer les assiégeants.

Vers cinq heures, un dernier assaut fut donné ; les portes étaient tombées; M. Maudet, un fusil à la main, faisait le coup de feu, en commandant; les Mexicains criaient aux Français : « Rendez-vous ! nous sommes des soldats comme vous; nous ne sommes pas des *guerilleros*, il ne vous sera fait aucun mal ! »

La résistance continuait héroïque et désespérée; enfin M. Maudet tomba, et le reste de la compagnie, consistant en 14 hommes criblés de blessures et couverts de sang, se rendit, croyant avoir fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour l'honneur du drapeau et du régiment.

Afin de mettre les ports en relation directe avec tout le reste du pays, un chemin de fer avait été commencé de la Vera-Cruz à la Soledad. A la date du 30 avril les chantiers de la Pulga contenaient environ 600 ouvriers, sous la protection de la légion étrangère, qui avaient été cantonnés à la Loma de Motta. Les terrassements étaient terminés sur 9,100 mètres, et les voies posées sur 4,200. Le pont de la Soledad avançait rapidement.

La Vera-Cruz, qui rattachait le corps expéditionnaire à la mère patrie, accrut en importance, bien que la fièvre jaune y exerçât quelques ravages, et que dans le courant de mai 1863 l'on comptât parmi les victimes le colonel Labrousse, commandant supérieur, Yabrit-Allah, commandant le bataillon égyptien, et M. Thiébaut, vétérinaire.

Le colonel Labrousse, qui avait été nommé le 14 avril, commandant supérieur du cercle de la Vera-Cruz et des terres chaudes, avait passé une grande partie de sa carrière en Algérie, où, comme militaire et comme administrateur, il montra autant de vigueur que d'intelligence. Son aptitude particulière au travail l'avait fait désigner spécialement pour le service des bureaux arabes, où il ne tarda pas à se faire remarquer.

En 1851, il eut un cheval tué sous lui à l'affaire des Bénisakak de Collo. Il servit successivement, comme chef de bataillon au 25e de ligne, comme lieutenant-colonel aux 24e et 75e de ligne, puis au 1er zouaves; ce fut avec ce régiment qu'il fit la campagne d'Italie et celle du Mexique.

Nommé colonel du 100e de ligne, le 21 janvier 1863, il fut placé immédiatement hors cadres et chargé du commandement supérieur de la Vera-Cruz et des terres chaudes.

Cette position, si délicate et si laborieuse en raison des opérations, des intérêts de toute nature dont elle était devenue comme le centre, trouva le colonel Labrousse, jusqu'à sa dernière heure, à la hauteur de ses devoirs et de sa responsabilité. Quand il se vit atteint d'un mal dont il mesura résolûment la portée, il fit venir le chef de bataillon Munier, de la légion

étrangère, commandant à la Tseria, et lui remit le commandement supérieur de la Vera-Cruz.

Le colonel Labrousse expira dans la nuit du 31 mai; ses obsèques eurent lieu le 1er juin, et l'amiral commandant la station navale y assista à la suite des états-majors de tous les bâtiments sur rade, y compris la *Bellone*, la *Cérès*, l'*Eure* et le *Rhône*, qui étaient depuis quelque temps en mission à Carmen, et qui étaient arrivés la veille à Sacrificios. Toutes les troupes étaient sous les armes, y compris les Égyptiens et les marins. L'autorité civile s'empressa de payer aussi son tribut de regrets dans cette triste circonstance, et un grand nombre d'habitants vinrent spontanément rendre un dernier hommage à une mémoire environnée de l'estime et des respects de tous.

CHAPITRE XIV

Droits de douane fixés par les autorités françaises. — L'Espagne et l'Angleterre. — Napoléon III et don Xavier de Isturitz. — Joseph Michel, capitaine de la *Mary-Wangh*.

A la fin de mai, voulant faciliter les opérations commerciales au Mexique, le général Forey prit un arrêté en vertu duquel les marchandises importées au Mexique dans les ports occupés par l'armée française et à destination des contrées où s'exerçait son autorité, n'acquitteraient que la moitié du droit principal d'importation inscrit au tarif actuel.

Cette disposition devait profiter aux produits extraits de l'entrepôt de Vera-Cruz, autant qu'ils auraient été introduits après l'occupation.

On continuait à soumettre au payement intégral des droits :

1° Les marchandises débarquées en dehors des ports d'occupation, alors même qu'elles seraient déclarées pour les pays placés sous l'autorité française;

2° Les marchandises qui, débarquées dans l'un des ports qu'occupait la France, devaient être dirigées sur la partie du Mexique restée jusqu'ici séparée de notre rayon d'action.

La réduction dont il était question au premier paragraphe ne s'appliquait pas aux droits additionnels tels qu'ils étaient établis.

Le commerce trouvait dans cet arrêté un puissant motif pour abandonner les petits ports mexicains, qui percevaient des droits considérables destinés à l'entretien des guérillas. L'organe de la cité de Londres, le *Times*, apprécia ainsi la portée de la mesure dans son numéro du 22 juin :

« L'avis formel reçu de Paris que les droits d'importation au Mexique sur marchandises consignées à des ports en la possession des Français seront réduits de 50 0/0, est de la plus haute importance pour les porteurs de bons mexicains. Ils ont une garantie sur le quart de ces droits. Le décret qui a baissé ces droits de moitié semblerait de prime abord devoir leur infliger une perte considérable. Mais il y a lieu de supposer que le résultat sera avantageux en réalité.

« D'abord la mesure tendra à faire que toutes les importations seront introduites par la Vera-Cruz, où les droits des porteurs de bons sont soigneusement maintenus; ensuite il y aura accroissement de consommation, et peut-être en peu de temps le commerce actuel aura plus que doublé. La tentation de faire de la contrebande se trouvant amoindrie, ce sera là aussi une importante considération.

« S'il arrivait cependant que ces probabilités ne se réalisassent pas et que les porteurs de bons encourussent des préjudices, il y aura lieu à représentation au gouvernement français en faveur de quelque allocation à faire pour indemniser de la perte, et d'après les dispositions déjà manifestées on ne saurait douter que tout juste appel serait écouté. »

Une seconde décision, concernant les douanes, attesta la générosité de la France.

Lorsque la présidence de Juarez avait été installée à Mexico, des conventions spéciales avaient réservé à la France, à l'Angleterre et à l'Espagne une certaine portion diversement fixée des revenus des douanes maritimes.

Cette part des droits d'importation ou d'exportation leur était attribuée en payement de créances de différentes natures, ce mode de liquidation ayant paru offrir à la fois plus de facilités au gouvernement mexicain et plus de sécurité aux intéressés.

Par un décret du 17 juillet 1861, le gouvernement de Juarez suspendit l'exécution des conventions étrangères en déclarant qu'à dater de ce jour il percevrait intégralement le produit net de tous les revenus fédéraux; et ce fut la publication de ce décret qui décida les ministres de France et d'Angleterre à rompre simultanément les relations diplomatiques qu'ils étaient chargés d'entretenir à Mexico.

Déjà le renvoi de l'ambassadeur d'Espagne avait, à ce moment, mis fin depuis quelque temps à celles que cette puissance avait précédemment cherché à renouer avec le Mexique.

Quand la similitude de leurs griefs amena, par suite, les cabinets de Paris, de Londres et de Madrid à signer la convention de décembre 1861, les arrangements spéciaux précédemment obtenus en règlement de leurs réclamations antérieures, avaient pour tous trois également cessé de recevoir leur exécution.

Le premier acte de l'intervention armée des trois cours fut naturellement de remettre en vigueur les conventions étrangères; des mesures furent prises de concert, dans ce but, à Vera-Cruz.

Il n'y avait alors que justice à ce que, faite en commun, l'expédition valût, à cet égard, à chacun le même avantage. Partant de cette idée qu'on avait à sauvegarder au Mexique des intérêts identiques, on avait cru à l'opportunité d'une action combinée; chaque puissance avait, en conséquence, fourni son contingent de forces militaires ou maritimes pour atteindre l'objet de la convention de Londres.

En prenant sa part des sacrifices, on devait à coup sûr avoir en retour sa part des résultats obtenus; mais la situation changeait évidemment, le jour où la France fut, contre toute prévision, abandonnée par ses deux alliées.

Tant que les trois puissances avaient uni leurs drapeaux et confondu leurs soldats, tant que la coopération morale tout au moins avait subsisté, l'occupation du territoire mexicain et les conséquences qui en découlaient devaient également profiter à chacune d'elles. L'usage des droits de souveraineté que la conquête fait passer aux mains d'un belligérant ne pouvait tourner à l'avantage exclusif de l'une de ces puissances.

Il en fut autrement dès l'instant où nous nous trouvâmes seuls en face du gouvernement mexicain et où il n'y eut plus que le drapeau français qui flottât sur Vera-Cruz. Ce jour-là nous entrions vis-à-vis du gouvernement mexicain en possession de nos droits de belligérant, et nous étions pleinement autorisés à mettre la main sur ses revenus, à l'effet de le priver de ses ressources et de nous assurer les réparations que nous poursuivions.

Nous n'étions plus tenus rigoureusement au partage avec des alliés qui nous avaient retiré leur concours. C'était l'emploi seul de la force qui leur avait restitué momentanément à Vera-Cruz la faculté de se payer avec les revenus de la douane, sur lesquels le décret de Juarez ne leur reconnaissait plus de délégation; dès qu'ils renonçaient à continuer cette coercition, ils ne pouvaient prétendre à en conserver les bénéfices. Dans la position toute nouvelle que leur changement d'attitude nous avait faite, nous demeurions les seuls maîtres de Vera-Cruz, et nous étions fondés sans doute à considérer la totalité des revenus de la douane comme nous étant acquise en vertu du droit de la guerre.

Le gouvernement français ne voulut pas cependant user de ce droit dans toute sa rigueur. L'Angleterre et l'Espagne rentrèrent pendant quelque temps, par une nouvelle adhésion à nos vues et à notre politique, en possession des garanties qu'elles avaient perdues comme nous. Un rapprochement eut lieu notamment entre la cour des Tuileries et celle de Madrid; et nous pouvons rappeler ici l'accueil que reçut en audience publique, le 2 mars, dom Xavier de Isturitz :

« Sire, dit-il à l'Empereur, j'ai l'honneur de remettre à Votre Majesté la lettre de la reine d'Espagne, mon auguste souveraine, qui m'accrédite en qualité de son ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire auprès de Votre Majesté Impériale. La reine me commande de dire à Votre Majesté que ses vœux les plus ardents et les plus sincères sont pour le bonheur de Votre Majesté et de son auguste Famille, ainsi que pour la prospérité du grand peuple commis aux soins de Votre Majesté.

« Ma mission sera de resserrer les liens qui unissent deux nations faites pour s'aimer et se respecter. Si je réussis à l'œuvre, j'espère avoir l'honneur d'obtenir la haute bienveillance de Votre Majesté. Daignez agréer, Sire, l'expression de mes hommages les plus respectueux. »

L'Empereur répondit :

« Je n'ai jamais eu qu'à me louer des hauts personnages que S. M. la reine a envoyés pour la représenter près de moi. Je ne doute pas que vous ne suiviez les nobles exemples de vos prédécesseurs, et vous ne pouvez douter de l'accueil bienveillant que vous trouverez en France. Je forme également des vœux sincères pour le bonheur de la reine, pour la grandeur de l'Espagne, et je serai toujours heureux de maintenir avec le gouvernement de la reine les rapports les plus amicaux. »

En ces dispositions, le gouvernement français n'hésita pas à conserver à l'Espagne, et même à l'Angleterre, les garanties que l'une et l'autre avaient perdues par leur retraite. Ayant envoyé des soldats au Mexique pour exiger l'accomplissement d'obligations solennelles indignement méconnues, il tint à témoigner du respect scrupuleux dont il s'inspirait lui-même quand il était en présence d'engagements internationaux qui intéressaient des tiers. Faisant donc abstraction des circonstances exceptionnelles qui lui eussent permis de n'en pas tenir compte, il ne mit aucun obstacle à ce que les délégués anglais et espagnols désignés pendant l'occupation commune pour surveiller les fonds de leurs conventions continuassent à remplir ce rôle au profit de leurs gouvernements.

Les prélèvements que ces conventions leur assuraient ne furent donc pas interrompus, bien que ce fût à notre seule occupation de la Vera-Cruz qu'ils devaient aujourd'hui de pouvoir s'effectuer. La remise de la quotité assignée à l'Angleterre et à l'Espagne, en vertu de leurs règlements spéciaux, leur fut faite dans le courant du mois de mai.

Au reste, les négociants et marins de toutes les nations, pendant toute la durée de l'expédition, n'eurent qu'à se louer des bons offices de l'administration et de la marine française, et ils y répondirent par des témoignagnes de gratitude, toutes les fois qu'ils en trouvèrent l'occasion.

En voici un exemple, entre vingt autres.

Le 25 octobre 1862, la *Mary-Wangh*, appartenant à MM. Lington et Langrigg, de Liverpool, était en vue de l'île de Sacrificios, et approvisionnait de charbon le *Navarin*, vaisseau français de 84.

Vingt matelots français étaient montés à bord de la *Mary-Wangh* pour accélérer les manœuvres.

Tout à coup un fort vent du nord empêche le bâtiment anglais de communiquer avec le *Navarin*, et l'oblige à faire vent arrière. Dans sa manœuvre précipitée, elle heurte un navire français, perd son beaupré, et va échouer, le 26 octobre, au matin, dans la baie de Meddelin, à trois lieues de la Vera-Cruz.

Les premières clartés du jour font voir la plage gardée par des guérillas mexicaines. Des tonneaux ont été amenés sur le rivage; les soldats, ivres pour la plupart, crient d'un ton impérieux aux naufragés de débarquer, et vocifèrent contre eux des menaces.

Être faits prisonniers ou même massacrés est le sort réservé aux vingt matelots français.

— Laissez-moi faire, leur dit Joseph Michel, capitaine du brick la *Mary-Wangh!* ne prononcez pas une parole, de peur d'être reconnus.

Il se met en rapport avec le chef des guérillas, et demande passage pour ses hommes et pour lui jusqu'aux lignes françaises. De longs pourparlers s'engagent; le Mexicain finit par céder, et l'équipage avec ses auxiliaires se met en marche.

Cependant le guérillero les suit d'un air soupçonneux; il lui semble qu'il laisse échapper une proie.

— Tous vos gens ne sont pas Anglais, dit-il à Joseph Michel.

— Qui peut vous le faire supposer?

— Leur tournure, leur physionomie; il est facile d'éclaircir la chose en les interrogeant.

La captivité ou la mort attend les Français au sortir de l'épreuve. Joseph Michel parlemente pour s'y opposer; il affecte de la considérer comme injurieuse et vexatoire.

Soudain une idée le frappe, et interrompant brusquement la discussion, il fait les signes auxquels les francs-marins se reconnaissent entre eux.

Le guérillero y répond!

Le capitaine Michel n'hésite pas dès lors à se confier à lui; une entente s'établit, et les Français sont sauvés.

Et, le 17 juin 1863, la direction locale de la marine de Liverpool était réunie en solennelle assemblée. Le capitaine Sproule, président, exposait les faits que nous venons de raconter, et remettait à Joseph Michel, de la part du gouvernement français : 1° une médaille d'or suspendue à un ruban tricolore; 2° un brevet signé par le ministre de la marine, et attestant les services que le capitaine du brick la *Mary-Wangh* avait rendus à la marine française.

Aux félicitations du président, le capitaine Michel répondit : « Je n'ai fait que mon devoir; mais je dois rendre hommage à la bravoure et à la bonne conduite des matelots français à mon bord, dans des circonstances qui exigeaient autant de courage que de sang-froid. Je prie la direction de vouloir bien remercier l'Empereur des Français de son présent, qui me sera toujours précieux. «

CHAPITRE XV

Affaire d'Acapulco. — La *Sainte-Barbe*. — Opérations de la flotte.

La marine française avait participé au succès de la campagne en transportant les renforts, les munitions, les approvisionnements, et en occupant divers points de la côte.

Nous avons déjà mentionné l'affaire d'Acapulco, port fortifié du Mexique sur l'océan Pacifique. D'intéressants détails sur l'expédition dont ce port fut l'objet ont été donnés par la *Gazette de France*, d'après le rapport officiel de l'amiral Bouet, commandant la division navale de l'océan Pacifique.

Les forts qui défendaient la Vera-Cruz avaient été désarmés avant l'ouverture des hostilités. Pendant les conférences d'Orizaba, en présence de la corvette la *Galathée*, qui stationnait sur la rade d'Acapulco, on travailla à désarmer la magnifique citadelle de San Carlos, qui la défendait, et dont les fortifications avaient été faites avec le plus grand soin par les Espagnols. Si leur ouvrage était détruit, c'était par suite d'un plan général de défense qu'avait adopté le gouvernement de Juarez, et qui consistait à évacuer le littoral pour se réfugier dans l'intérieur du pays.

Un jour, la goëlette s'éloigna, et les autorités d'Acapulco pensèrent, immédiatement après son départ, à revenir sur leur première décision. Sans se mettre en peine du château de San Carlos, elles établirent autour de la baie de nouvelles et formidables batteries.

L'entrée de la rade d'Acapulco n'a pas moins d'un mille de largeur entre les deux presqu'îles Guitarron et Griffon. Ce sont des terres hautes, qui tombent à pic sur la mer, et qui sont couvertes d'une puissante et épaisse végétation : à peine y rencontre-t-on quelques sentiers praticables pour un piéton. C'est par là que les Mexicains, à la suite d'un travail gigantesque, pour eux surtout, étaient parvenus à transporter d'énormes pièces de 24 et de 30, et à établir, à 90 mètres au-dessus du niveau de la mer, deux batteries dont les feux croisés semblaient devoir interdire l'entrée de la passe. Trois autres batteries établies sur le pourtour intérieur de la baie : la Galeta, la batterie Rouge et la batterie des Cocotiers étaient destinées à prendre en enfilade les navires que des canons des deux presqu'îles battraient par le travers. Tout ce système de défense était complété par la batterie du Pavillon, vaste retranchement établi en arrière des trois batteries intérieures, sur un plateau élevé de 130 mètres, au milieu d'un terrain presque inaccessible, armé de huit pièces du plus gros calibre qui battaient tous les alentours, et défendu par trois mille hommes.

Les choses étaient en cet état lorsque l'amiral Bouet, arrivant de Panama, se présenta devant Acapulco le 6 janvier. Il montait la frégate à vapeur la *Pallas*, armée de 24 canons rayés, et était accompagné des corvettes à voiles la *Cornélie*, commandant Lévesque, et la *Galathée*, commandant de Cornulier, et de l'aviso à vapeur le *Diamant*, qui ne portaient que de l'artillerie ordinaire. Des pourparlers furent immédiatement engagés avec le général Alvarez, gouverneur de la place et de la province de Guerrero; l'amiral lui demandait à prendre l'eau, les vivres et le charbon dont sa division avait besoin pour continuer sa route, consentant, du reste, à s'abstenir de toute hostilité. Ces négociations se poursuivirent durant plusieurs jours; le *Diamant* entrant et sortant sous pavillon parlementaire.

Cet intervalle fut marqué par un triste incident. Le 8, à neuf heures et demie du matin, un homme de la *Pallas*, qui était occupé à sonder, tombe à la mer, on lui jette la bouée de sauvetage, il nage vers elle et va l'atteindre, lorsqu'on le voit disparaître subitement sans se débattre ni faire aucun mouvement



d'agonie. Selon toute apparence, il est saisi par un de ces énormes requins dont ces mers fourmillent.

Le 10 janvier au matin, toutes les conventions paraissant arrêtées d'une manière pacifique entre l'amiral et le gouverneur mexicain, la division donne dans la passe, la *Pallas* remorquant la *Cornélie*, puis le *Diamant* suivant avec la *Galathée* à sa remorque, le tout en pleine sécurité et sans s'être même mis en branlebas de combat. Cependant la *Pallas* est à peine parvenue à la hauteur des canons établis sur les deux presqu'îles, que la batterie des Cocotiers, qui se trouve devant elle, ouvre le feu, et son exemple est immédiatement suivi par toutes les autres. La *Pallas* ne tarde pas à être en mesure de riposter à cette attaque imprévue, et les trois bâtiments qui la suivent joignent leur feu au sien à mesure qu'ils arrivent en position de découvrir les batteries ennemies. Tous s'embossent en mouillant dans la baie et sans ralentir leur feu; la *Pallas* et la *Cornélie* au milieu de la rade, la *Galathée* et le *Diamant* entre la batterie des Cocotiers et la batterie Rouge, auxquelles ils s'attachent plus particulièrement, et qu'ils réduisent bientôt au silence. La *Cornélie* bat les batteries de la Galeta et Griffon, qui ne tardent pas non plus à être démontées; enfin, la *Pallas* tire un peu partout selon l'occurrence. Dès le troisième projectile long qu'elle envoie à la batterie Guitarron, et qui éclate au beau milieu, elle est évacuée.

Tout ce qui était près du rivage ne répondant plus, la *Pallas* dirige son feu sur le morne des Pavillons, distant de trois mille mètres, que ses canons rayés, de seize centimètres, peuvent seuls atteindre. Les boulets mexicains n'arrivent pas jusqu'à nous; il s'en faut de deux cents mètres que leurs plus grandes portées n'atteignent nos bâtiments, tandis que le tir de la *Pallas* est d'une précision merveilleuse; à cette énorme distance de trois kilomètres pas un de ses projectiles ne manque le but, tous y arrivent comme si on les y posait avec la main, aucun ne faillit à éclater, et à chaque explosion on voit les Mexicains fuir épouvantés dans toutes les directions. Cette affaire est la première dans laquelle notre marine ait employé sérieusement cette arme redoutable; sa puissance a fait une impression profonde sur l'esprit de tous les officiers.

L'extinction du feu des batteries placées près du rivage n'était pas le plus difficile de la besogne, il s'agissait encore de les mettre hors d'état de recommencer plus tard, c'est-à-dire de les détruire de fond en comble, ce qui exigeait un débarquement. Bien que le fort San Carlos ne fût pas armé d'une manière apparente, on supposait que des troupes pouvaient y être cachées dans les casemates pour exécuter une sortie dans un temps opportun. Afin de s'en assurer, la *Pallas* et la *Galathée* y lancent un certain nombre de boulets creux qui ne produisent aucune émotion, d'où l'on conclut qu'il ne renferme personne. Rassurées de ce côté, les embarcations armées en guerre de la *Galathée* et du *Diamant* abordent au pied de la batterie des Cocotiers, leurs équipages l'escaladent, enclouent les pièces et brisent leurs tourillons, démolissent leurs affûts et mettent tout hors de service. Cette petite expédition est protégée par un feu d'obus bien nourri, que les deux bâtiments desquels elle a été détachée dirigent sur les halliers qui environnent la batterie. On trouve là quelques cadavres horriblement mutilés, une grande quantité de boulets, de beaux fusils à pierre et un fort approvisionnement de gargousses en excellente *poudre de chasse;* on en emporte une partie, et l'on détruit le reste; ceci se passait à deux heures après midi.

Cette première opération terminée, le *Diamant* lève l'ancre et va prendre à la remorque quatre embarcations de la *Pallas* et de la *Cornélie*, armées en guerre, qui vont pareillement détruire la batterie Rouge. La nuit se fait sur ces entrefaites et se passe tranquillement.

Le lendemain matin, 11 janvier, nouvelle descente, mais dans des conditions qui présentaient des difficultés plus sérieuses. Il s'agissait d'aller détruire la batterie Griffon, à laquelle on ne pouvait parvenir que par un long détour. Le seul point abordable de la plage était éloigné, l'amiral envoya la *Galathée* et le *Diamant* s'établir à proximité pour protéger la colonne de débarquement composée de 150 hommes.

Prendre terre était peu de chose en comparaison du trajet de près de deux kilomètres qu'il fallait faire par un sentier à peine tracé sous bois et hors de la vue des bâtiments. Seul, un jeune aspirant de la *Galathée*, fils du commandant de Cornulier, connaissait un peu le terrain pour y avoir chassé une couple d'heures quelques mois auparavant : on le donne pour guide à la colonne. Elle arrive heureusement à son but sans avoir rencontré l'ennemi en route, et trouve la batterie abandonnée : on la démolit plus complétement encore que les autres, s'il est possible. Les canons mutilés et les boulets sont précipités à la mer du haut de l'escarpement où on les avait hissés; on brise les affûts, on démolit la plate-forme et l'on fait du tout un bûcher qui brûle jusqu'au lendemain matin. Pareille exécution est faite ensuite à la batterie de la Galeta. La *Galathée* et le *Diamant* se trouvaient là à meilleure portée de la batterie du Pavillon; elle en profite pour leur adresser quelques boulets perdus; aucun ne les touche, et, l'expédition terminée, ils regagnent le milieu de la rade. Il ne restait plus que le morne retranché que les Mexicains nommaient leur Puebla, mais il était positivement inabordable avec les moyens restreints dont disposait l'amiral; il ne pouvait débarquer que trois cents hommes au grand *maximum*, et les Mexicains étaient au nombre de plus de trois mille dans cette position reculée et doublement défendue par l'art et par la nature.

La journée du 12 s'ouvrit dans le plus grand calme, les équipages lavant leur linge comme ils l'auraient pu faire dans un port armé; cependant la batterie du Pavillon essayait encore ses moyens impuissants, tirant à toute charge et à toute volée, elle nous envoyait de loin en loin quelques boulets si mal dirigés, qu'on ne pouvait deviner à quel navire ils s'adressaient de préférence. A une heure après midi, l'amiral, fatigué de cette bravade, recommence un feu lent mais sûr, dirigé non-seulement contre la batterie, mais encore dans les plis du terrain où l'on suppose que les troupes se sont cachées. Dès les premiers coups, les Mexicains disparaissent et leurs retranchements sont abandonnés. Quand il est bien constaté que ce ne sont pas leurs canons qui nous chassent, nous appareillons et sortons du port; mais nous ne sommes pas plutôt cachés derrière la presqu'île Griffon, que nous entendons tirer encore quelques coups; prétexte innocent que se donne sans doute le général Alvarez pour adresser un bulletin triomphant à Mexico.

« En résumé, dit un correspondant de la *Gazette de France*, nous n'avons pas été les agresseurs dans cette affaire, mais nous avons sévèrement châtié la perfidie du général mexicain. La ville, qui était fort innocente de la conduite de son gouvernement, a été complétement épargnée; ses habitants, qui l'avaient abandonnée, auraient pu y demeurer en pleine sécurité; tous nos coups ont été dirigés contre la force armée de Juarez; nous ignorons les pertes qu'elle a éprouvées.

« De notre côté, pas un homme n'a été atteint. La *Pallas*, entrée la première, a seule reçu deux boulets qui n'ont pas traversé sa coque, et eu quelques manœuvres coupées. Les premières volées essuyées, nous n'avons pas donné le temps aux Mexicains d'en pointer d'autres avec quelque sang-froid; la supériorité de notre feu a été telle, qu'il a immédiatement éteint le leur; c'est là ce qui explique les résultats. Nous n'avons jamais eu aucune incertitude relativement à l'issue du combat de l'artillerie, mais les descentes paraissaient beaucoup plus chanceuses; les Mexicains auraient pu, jusqu'à un certain point, y prendre leur revanche s'ils avaient eu un peu d'audace, mais ils étaient terrifiés; ce coup de main n'avancera pas l'expédition du Mexique, mais il maintient certainement l'honneur de nos armes, qui ne pouvaient reculer devant une provocation directe, tout en désirant éviter un conflit inutile. »

A la fin de janvier, la preuve fut transmise aux autorités maritimes françaises que des achats d'armes se faisaient à San Francisco pour le compte de Juarez; une surveillance active fut établie par les navires de guerre français, et on reconnut que ces armes étaient débarquées à Guaymas, port de la province de Sonora, sur le golfe de Californie, au Mexique.

Le commandant de la division navale se rendit à la fin de janvier sur la frégate à vapeur la *Pallas*, à Guaymas; il envoya des embarcations armées en guerre remonter le cours de la rivière San José, et on découvrit un dépôt d'armes dont il fut facile de reconnaître la provenance.

Depuis ce moment on mit une croisière sur la côte, et le port de Guaymas se trouva étroitement bloqué.

Vers la même époque, la canonnière la *Sainte-Barbe*, commandée par le lieutenant de vaisseau Rallier aîné, fut envoyée avec la *Tempête* dans les eaux d'Alvarado. L'ignorance ou la perfidie du pilote indigène qui la conduisait la poussa sur un banc de sable de la barre où elle échoua. Battue par une mer en fureur, elle passa près de quarante-huit heures en perdition, et ne fut relevée que par une continuité d'efforts.

Dès qu'elle fut dégagée, la *Sainte-Barbe*, suivie de la *Tempête*, remonta le fleuve. Le vent soufflait avec rage, la pluie tombait par torrents, les vagues tumultueuses étaient comme celles de la mer. Personne ne pouvait supposer que des bâtiments ennemis avaient l'audace de s'aventurer, par un temps pareil, dans des parages inconnus; aussi vinrent-ils surprendre et occuper Tlacotalpan sans éprouver de résistance de la part des guérillas stupéfaites.

Peu de jours après, la *Sainte-Barbe* transportait à Tlacotalpan vingt-sept volontaires de la Martinique, lorsque dans une localité appelée le Miadero (le mi-chemin), elle aperçut sur la rive des troupes de Juarez aux prises avec un détachement de cavalerie mexicaine alliée que commandait le capitaine Stoechling et auquel le passage du fleuve était disputé.

— Nous arrivons à propos, dit le commandant Rallier aîné, et il fit tirer sur l'ennemi quelques coups de canon qui le dispersèrent.

Le capitaine Stoechling pouvait donc continuer sa route, mais il déclara au lieutenant Rallier qu'ayant à franchir une passe dangereuse sur l'autre rive, il avait besoin du concours des volontaires de la Martinique.

Cette requête contrariait le commandant Rallier dont elle dépassait les instructions. Mais là où les instructions manquent il y a cette loi de l'honneur militaire qui défend de laisser dans l'embarras le compagnon d'armes qu'on peut secourir. L'escorte fut donc accordée avec l'injonction de se replier sur la canonnière aussitôt le passage franchi, et, pour favoriser ce retour, qui pouvait offrir des difficultés, le commandant mit à terre un peloton de marins sous le commandement d'un enseigne, M. Lecointre, auquel le chirurgien du bord s'adjoignit spontanément. Ce peloton reçut pour instructions de ne perdre de vue ni la canonnière, ni autant que possible la colonne expéditionnaire servant ainsi de trait d'union entre elles.

Bientôt des coups de feu se firent entendre en avant, et aussitôt le peloton de marins essuya presque à bout portant une décharge partant des broussailles. Deux hommes furent tués et huit blessés. Sans se laisser déconcerter par cette attaque, nos hommes ripostèrent d'abord à coups de fusil, puis se précipitèrent tête baissée dans les broussailles, luttant pour ainsi dire corps à corps avec les guerilleros, les dispersèrent et les poursuivirent à coups de revolver. De son côté, la colonne s'était bravement battue et avait mis en fuite ses agresseurs; mais ayant fait des pertes sensibles (elle ramenait huit blessés), elle se replia sur la canonnière, qui achevait de disperser l'ennemi avec son artillerie. Le rembarquement s'opéra avec calme et sans être inquiété.

A raison de cet engagement, un décret inséré au *Moniteur* accorda la croix de la Légion d'honneur à MM. Lecointre, enseigne, et Lecomte, quartier-maître, plus un bon nombre de médailles militaires.

Au 1er mars, voici quelle était la position de l'escadre :

Le *Darien* et la *Sèvre*, à Saint-Jean-d'Ulloa.

Le *Montezuma*, à Tampico.

Le *Bertholet*, à Matamoras.

Le *Fontenoy*, la *Dryade* et l'*Allier* à Sacrificios.

La *Grenade*, la *Tempête*, la *Tourmente* et l'*Orénoque* à Carmen.

La *Sainte-Barbe* et le *Marceau* à Alvarado.

Le 9 mars, deux navires français allaient prendre possession du port de Minatitlan.

CHAPITRE XVI

Remplacement de l'amiral Jurien de la Gravière par le contre-amiral Bosse. — Dépêche du capitaine Ropert.

Au moment où l'on apprenait les bonnes dispositions prises par l'amiral Jurien de la Gravière, on sut tout à coup en France qu'il avait pour successeur le contre-amiral Bosse, et cette nouvelle inattendue donna lieu à des interprétations dont le *Moniteur* fit justice en ces termes :

« Plusieurs journaux ont annoncé que l'amiral Jurien de la Gravière avait été remplacé dans la division navale du Mexique, sur sa demande. Le fait n'est pas exact. L'importance des forces navales du Mexique n'était plus de nature à justifier la présence d'un officier de son grade; et d'ailleurs, l'Empereur a jugé que depuis deux ans l'amiral avait, par ses services, largement payé sa dette au pays. Tel est le double motif de sa rentrée en France. »

Nommé commandant et chef de la marine navale au Mexique, le contre-amiral Bosse arriva à Cherbourg le 27 février, descendit à l'hôtel de l'*Univers*, et y attendit que l'armement de la frégate mixte la *Bellone* fût complété.

M. Jurien de la Gravière, en attendant son successeur, inspecta les stations de la côte et veilla activement au transport des approvisionnements. Il écrivait, le 16 avril, qu'il avait fait partir pour Puebla :

3 obusiers de 30 avec 60 coups par pièce;
4 obusiers de montagne;
280 bombes de 31 centimètres;
800,000 cartouches;
2,500 kilogr. de poudre.

Le 20 avril, il annonça que la situation était bonne à Alvarado, Minatitlan et Carmen; qu'un mouvement en notre faveur s'était manifesté à Merida; qu'une goëlette mexicaine avait été prise par le *Marceau;* le *Lavoisier* était entré à Goatzacolcos; que la *Bellone*, portant le contre-amiral Bosse, était en vue au moment du départ du courrier.

Le contre-amiral Bosse mouilla, le 21 avril, sur la rade de la Vera-Cruz. M. le vice-amiral Jurien de la Gravière lui remit immédiatement le service, et s'embarqua pour la France à bord de la frégate la *Dryade*.

Le 22 mai, le contre-amiral Bosse eut la vive satisfaction de transmettre au ministre de la marine, la lettre suivante, qu'il venait de recevoir du commandant du *Darien :*

« *Darien*, 21 mai 1863.

« Amiral,

« A cinq heures, ce matin, un avis officieux m'apprit la reddition de Puebla et m'annonça la demande du commandant supérieur d'en envoyer immédiatement la nouvelle en France.

« D'après la marche inférieure de la *Cérès*, je compris de suite que le *Darien*, qui en novembre avait déjà apporté la nouvelle de la prise de Tampico, devait se rendre promptement à la Havane; mais je songeai (et le commandant Lefèvre partagea mon avis) à passer par Carmen pour vous en informer et vous donner moi-même les diverses nouvelles arrivées à trois heures du matin à la Vera-Cruz :

« Puebla s'est rendue.

« Le samedi 16, nos troupes qui avaient ouvert une parallèle à 180 mètres du fort de Totiméhuacan ouvrirent un feu nourri d'artillerie sur cette position et démontèrent toutes les pièces (les trois canons obusiers de 30, débarqués par vos ordres le 23 avril, ont produit un grand effet).

« Les assiégés se défendirent bravement.

« Le lendemain, des parallèles furent continuées et poussées près de l'ouvrage et brèches faites, déjà suffisantes pour l'assaut.

« Le général Mendoza se présenta alors au camp, demandant au général Forey à laisser sortir de Puebla les troupes mexicaines avec leurs armes et une partie de leur artillerie; à ces conditions, la place se rendrait.

« Le général Forey s'y refusa formellement.

« A cinq heures, un parlementaire apporta une lettre du général Gonzalez Ortega au général Forey, annonçant qu'il se rendrait à discrétion avec ses troupes.

« Le colonel Manèque, second chef d'état-major du général, fut envoyé occuper la place avec le 1er bataillon de chasseurs à pied aux ordres du commandant de Courcy et un escadron de hussards, ce qui eut lieu paisiblement. Les troupes françaises continuèrent à entrer les 17, 18, et le 19, à onze heures du matin, le général Forey fit son entrée dans Puebla.

« Une salve de 101 coups de canon fut tirée immédiatement.

« 25 généraux, y compris le général en chef Ortega,

« 900 officiers,

« 15 à 17,000 soldats, avec leur matériel d'artillerie, munitions, armes et bagages, sont tombés entre nos mains.

« Hier 20, le général Bazaine, à la tête d'une division composée de troupes prises dans deux divisions, s'est mis en marche sur Mexico.

« Voilà, Amiral, toutes les nouvelles parvenues au premier moment à la Vera-Cruz, qui a salué de 21 coups de canon, ainsi que l'ont fait le fort Saint-Jean-d'Ulloa et la *Cérès*. Tous les bâtiments de guerre et du commerce sont pavoisés.

« Je suis, etc.

« Ropert,
« Commandant du *Darien*. »



CHAPITRE XVII

Composition de la garnison de Puebla. — Décrets relatifs aux finances.

La garnison de la ville conquise fut composée du 1er régiment de zouaves, d'un bataillon d'infanterie de marine, d'un peloton de chasseurs, de 300 cavaliers alliés aux ordres du général Chalcon, et de cent cinquante cavaliers, commandés par le colonel Trujeque; cette force, pourvue d'un détachement d'artillerie et des services administratifs nécessaires, fut placée sous les ordres du colonel Brincourt, nommé commandant supérieur. Le lieutenant-colonel Jamin remplissait les fonctions de commandant de place.

Après la prise de Puebla, nous voyons le rôle de l'élément civil augmenter d'importance au Mexique. M. Budin, receveur général en mission, prête au général Forey le concours de ses lumières spéciales en matière de finances, et plusieurs décrets sont rendus conformément à ses conclusions. Dès le 21 mai sont publiés ce rapport et ce décret :



Mort du général Vernhet de Laumière.

Puebla, 21 mai 1863.

MON GÉNÉRAL,

Lorsque vous êtes arrivé au Mexique à la tête de l'armée dont le commandement vous a été confié par l'Empereur dans le but de venger les excès dont la France et ses nationaux ont été victimes de la part du gouvernement mexicain, vous avez annoncé à ce pays, tant par vos proclamations que par vos actes importants qu'il est inutile de rappeler, quel était l'objet de l'intervention française et des intentions bienveillantes de l'Empereur. Vous n'avez pas cessé de répéter que la France ne songeait nullement à des conquêtes, que dans les plis de son drapeau elle n'abritait d'autre pensée que celle de rendre ce pays à son libre arbitre en l'affranchissant du despotisme qui pesait sur lui depuis plusieurs années, qui gaspillait ses finances, entravait les progrès matériels auxquels l'appelaient son sol fertile et ses immenses ressources. Voulant atteindre plus promptement le but de l'intervention, vous avez fait appel aux hommes honnêtes de tous les partis, vous vous êtes adressé à toutes les convictions honorables. Le nombre de ceux qui, répondant à cet appel, sont venus se ranger sous la bannière de la France, a été relativement considérable, si l'on tient compte de l'influence et de la confusion que les changements de régime, les secousses dont ces malheureuses contrées ont été le théâtre depuis quarante ans, exercent sur la morale et sur les notions du juste et de l'injuste.

En présence de vos déclarations si catégoriques, en présence de cette politique loyale et désintéressée qui caractérise toutes les expéditions lointaines de l'empire, était-il permis de mal interpréter les intentions de la France? Le Mexique avait-il le droit de traiter de mensongères les paroles d'encouragement que vous lui adressiez au nom d'une puissance dont les vœux sont en faveur de la liberté, dont les efforts et les sacrifices n'ont d'autre vue que d'apporter le flambeau de la civilisation aux peuples opprimés? Évidemment non! Et si des hommes intéressés au maintien de l'ordre de choses que vous combattez, et dont ils tirent avantage, ne s'étaient interposés entre la nation qu'ils exploitent et vos paroles loyales, il est certain que leur pouvoir, qui ne vit que de désordre, serait maintenant renversé.

Le moment est venu de prendre des mesures efficaces contre ces agitateurs, mesures qui les atteindront dans leurs intérêts matériels et qui leur feront comprendre sans doute que la période de longanimité est close. Ce que vos conseils, ce que la sollicitude de l'Empereur dont vous avez été l'interprète n'ont pu obtenir, peut-être l'obtiendrez-vous en frappant les biens de ces hommes à mauvais vouloir qui persistent à rester dans les rangs de l'ennemi et à combattre ainsi les vrais intérêts de leur patrie.

La mesure qui, à mon sens, peut réagir avec le plus de force sur ceux qui se tiennent éloignés de notre intervention a déjà rendu service dans d'autres circonstances : c'est la séquestration ; la séquestration de tous les biens immeubles appartenant aux Mexicains qui portent les armes contre nous. Cette mesure pourrait s'appliquer en même temps aux valeurs mobilières, en tant que les revenus sont saisissables.

Vous connaissez, mon général, les effets du séquestre. Il transfère aux mains de l'État, représenté ici par les préfets, l'administration des biens appartenant aux citoyens qui rentrent dans la catégorie signalée plus haut. Les conditions du séquestre peuvent varier selon les circonstances.

Dans le projet de décret que j'ai l'honneur de vous soumettre et que je vous prie de signer si vous l'approuvez, j'ai réservé au commandant en chef la faculté d'adoucir, en faveur de ceux qui en seraient jugés dignes, les dispositions sévères qu'il s'agit d'appliquer. De ce nombre seraient ceux qui, dans un délai fixé, abandonneraient les rangs de l'ennemi, ou ceux qui, pouvant justifier d'un cas de force majeure, seraient contraints d'y rester.

Agréez, etc.

Signé : Budin.

Suit un décret dont le gouvernement français n'accepta pas les conclusions, et qui ne reçut, en conséquence, qu'un commencement d'exécution bientôt interrompu :

Art. 1er. Sont mis sous séquestre tous les biens immobiliers appartenant aux citoyens de la république qui portent les armes contre l'armée française, soit qu'ils servent dans l'armée régulière, soit qu'ils fassent partie des guérillas ou autres bandes se trouvant en guerre contre la France.

Art. 2. Sont également mis sous séquestre les biens mobiliers des personnes désignées ci-dessus, en tant qu'on pourra les saisir.

Art. 3. Le préfet politique de chaque province ou de chaque État soumis aux forces de l'intervention française nommera une commission composée de quatre membres qu'il présidera lui-même. Cette commission désignera les personnes qui sont comprises dans les catégories indiquées à l'art. 1er, et établira la liste de leurs propriétés tant rurales qu'urbaines, ainsi que le montant de leurs biens mobiliers.

Art. 4. Cette liste, établie d'après le modèle annexé au décret, sera signée par tous les membres de la commission et approuvée par le préfet.

Art. 5. Une copie de cette liste sera publiée et affichée dans toutes les places soumises à l'expédition française, en même temps qu'un avis sera adressé par le préfet aux locataires, fermiers et débiteurs de ces personnes, leur annonçant qu'ils ne pourront s'acquitter légalement qu'en payant entre les mains du receveur principal (administrateur des douanes terrestres) dans la circonscription duquel les immeubles sont situés et où les payements sont à faire.

Art. 6. Une copie de cette même liste, approuvée par le préfet, sera, immédiatement après sa publication, transmise au receveur principal, afin de servir comme registre de perception (*hebungs register*).

Art. 7. Les baux et les autres contrats qui devront être consentis par le préfet, afin de rendre productifs les domaines qui ne sont pas affermés maintenant, seront également transmis au receveur principal des douanes, afin qu'il puisse procéder contre le débiteur.

Art. 8. Il est expressément interdit à tout employé chargé de concourir à l'exécution de ce décret, sous peine de la loi, de percevoir des débiteurs une somme plus élevée que celle qui est fixée dans le registre de perception. Quant aux frais personnels que leur occasionnera la rentrée des sommes dues à la perception, ils leur seront intégralement remboursés.

Art. 9. Les receveurs principaux donneront quittance pour toutes les sommes perçues et les feront inscrire dans leurs livres et dans leurs états mensuels sous le titre de : *Recettes des biens séquestrés.*

Art. 10. Le commandant en chef se réserve, sur le rapport des préfets, de décider sur toutes les demandes de levée de séquestre ou de restitution de revenus perçus pendant le séquestre.

Art. 11. Le présent décret sera immédiatement publié et affiché sur tous les points du territoire soumis à l'expédition française, et il sera procédé de la même manière dans tous les États de la république, pour y être exécuté par les préfets dans sa forme et dans son contenu, à mesure que ces États seront occupés.

Art. 12. Quinze jours après cet avis, la commission désignée à l'art. 3 commencera à dresser l'état des propriétés. Seront alors compris dans cette liste les biens de tous ceux qui, à cette époque, ne seront pas rentrés dans leurs foyers ou qui ne sont pas prisonniers de guerre. Si, après que la liste aura été dressée et remise au receveur principal, le préfet était informé que l'un ou l'autre des administrés soumis à sa juridiction ait quitté le pays, il fera, dans ce cas, dresser une liste complémentaire dans la même forme qui devra servir de titre à la perception.

Art. 13. Le receveur général est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera transmis aux commandants de chaque ville et de chaque province.

Le général de division, sénateur, commandant en chef les forces de l'expédition,

Forey.

Un rapport sur le numéraire, également accompagné d'un décret conforme, parut le 27 mai :

Mon général,

Vous savez que dans tous les centres de population qui ont été successivement occupés par l'intervention, le payeur général a éprouvé de sérieux embarras pour se procurer, en échange de ses traites, les ressources nécessaires pour les besoins de l'armée, et qu'il n'est parvenu à réaliser quelques fonds qu'en payant une prime exagérée pour la piastre.

Les mêmes difficultés se présentent à Puebla. J'ai étudié sérieusement le pays sous ce rapport, et je puis vous dire, mon général, que, sans être entièrement abondant, il existe cependant assez de numéraire pour espérer que les mesures que je me propose de soumettre à votre approbation donnent des résultats plus avantageux que ceux obtenus jusqu'à présent.

Le continent américain, et le Mexique en particulier, tire de l'Europe beaucoup d'objets de consommation et des marchandises que le pays ne fabrique pas. Les statistiques douanières de la république en donnent des preuves irrécusables ; elles font voir aussi que l'exportation n'atteint pas, et il s'en faut de beaucoup, le chiffre des importations. On peut donc dire qu'il y a avantage pour le commerce à profiter de l'émission des bons du trésor afin de solder les différences qui, sous le gouvernement précédent, s'expédiaient à grands frais d'escorte, d'assurances et de transport.

Pourtant nos bons, malgré la sécurité et l'économie qu'ils donnent, ne sont pas recherchés, et, quand on les négocie, ce n'est, comme j'ai l'honneur de vous le dire, qu'en élevant la valeur de la piastre à une prime qui impose au trésor de lourds sacrifices.

Beaucoup de causes ont influé d'une manière sensible sur les échanges ; j'aurai l'honneur de vous les signaler.

Le commerce a bien vite compris que les besoins du trésor, habilement exploités par un accord entre les détenteurs du numéraire, devaient procurer de grands bénéfices. Aussi en a-t-il largement profité, même en abusant de cette situation. Voilà pourquoi la piastre s'est élevée successivement du pair à cinq pour cent de prime.

Mais l'action des agioteurs ne s'est pas bornée à cela. Lorsque le trésor, voulant peser sur le marché local, crut devoir s'adresser au commerce de la Havane et lui demander des fonds à des prix très-élevés, les commerçants de Vera-Cruz ont fourni, en l'envoyant là-bas, une partie du numéraire que les caisses de l'armée y allaient chercher. Nous savons que l'état de guerre n'a pas empêché jusqu'à présent les convois de numéraire expédiés de l'intérieur du pays aux ports occupés par l'ennemi, et leur embarquement sur des navires anglais. D'un autre côté, le consul de Vera-Cruz vous a fait savoir, mon général, qu'une opération de cette classe avait eu lieu à Tampico au mois d'avril, et que la somme exportée s'élevait à 1,200,000 piastres.

Ces envois sont faits sans doute en grande partie par les commerçants qui résident en dehors des lignes suivies par l'armée française et des villes que nous occupons. Mais il me semble non moins douteux que les relations qui n'ont cessé d'exister entre les points occupés par nous et les autres villes de la république, que la sécurité garantie par les convois mili-

taires qui vont à Vera-Cruz ont favorisé la spéculation au détriment des intérêts du trésor.

Nous savons qu'il y a eu des envois de numéraire à Vera-Cruz, parce que le commerce trouvait un meilleur emploi de ses fonds, soit en les dirigeant sur la Havane, soit en les exportant pour l'Europe par le port de Vera-Cruz ou par tout autre point du littoral.

Il vous appartient, mon général, de prendre des mesures qui, sans porter préjudice aux transactions commerciales, fassent cesser une situation si onéreuse pour le trésor et qui compromet sérieusement le service de l'armée. Le payeur a fixé provisoirement la piastre à 5 pour cent. Ce prix est déjà élevé relativement aux droits qui frappaient les expéditions antérieures et qui étaient grevées de frais assez considérables.

Si le commerce que nous venons protéger, et auquel la présence de votre armée assure déjà de grands bénéfices par une consommation plus forte, était moins avide et comprenait mieux ses devoirs envers l'intervention, j'ai la conviction intime que les ressources du pays suffiraient en grande partie aux besoins de l'armée.

En conséquence, je crois qu'il est indispensable, mon général, par les moyens qui sont en votre pouvoir, d'amener le commerce à adopter d'autres dispositions envers le trésor de l'armée, et, si telles sont vos intentions, je vous prie de signer le décret ci-joint qui met fin à cette situation.

Veuillez accepter, mon général, l'expression de mes sentiments respectueux.

Le receveur général en mission,

Signé : BUDIN.

Suit le décret ci-dessous :

Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire au Mexique, sur la proposition du receveur général, commissaire spécial des finances, décrète :

Art. 1er. Sont prohibées, jusqu'à nouvel ordre, l'exportation du numéraire, excepté l'argent de poche, et celle des matières d'or et d'argent, par les ports de la république occupés par l'armée française, quels que soient le lieu de destination, la nationalité de l'expéditeur et celle du navire d'embarquement.

Ne sont pas compris dans cette prohibition les envois que les consuls d'Angleterre et d'Espagne auraient à faire, pourvu qu'il ne s'agisse que des indemnités dues à leurs nationaux, et que les sommes proviennent des droits des douanes maritimes destinés au payement des conventions.

Art. 2. Sont prohibés les envois de numéraire et des matières d'or et d'argent d'un point ou d'une ville occupée par l'armée française à un point quelconque ou à une ville au pouvoir de l'ennemi.

Art. 3. Les fonctionnaires ou employés de tous grades des douanes maritimes et terrestres sont autorisés à saisir toutes sommes, excepté l'argent de poche, et toute matière d'or et d'argent, qui seraient exportées d'un lieu soumis à l'intervention à un lieu qui ne l'aurait pas reconnue.

Art. 4. Tout contrevenant à la présente disposition sera puni d'une amende qui ne sera pas au-dessous de 25 pour cent du montant de la somme ou de la valeur des matières d'or et d'argent que l'on aura eu l'intention de soustraire à la vigilance des employés des douanes.

Art. 5. La moitié de cette amende sera appliquée à ceux qui auront opéré la saisie, et l'autre moitié sera versée au trésor public.

Art. 6. Dans les villes où l'on aura organisé des tribunaux civils, on remettra le procès-verbal de la saisie aux susdits tribunaux, qui prononceront leur sentence sur la peine à infliger, tous les frais restant à la charge du fraudeur. Dans les autres endroits où il n'existe pas de tribunaux, le commandant de place connaîtra du délit.

Art. 7. Les administrateurs des douanes inscriront le produit des amendes à un chapitre spécial intitulé : *Produit des amendes recouvrées pour infraction au décret du 27 mai de la présente année, relatif à l'exportation du numéraire et des matières d'or et d'argent.*

Art. 8. Le receveur général, commissaire spécial des finances, est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera affiché dans tous les lieux de la république soumis à l'intervention, et publié dans le *Bulletin officiel* de l'armée.

Donné à Puebla, le 27 mai 1863.

Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire,

FOREY.

CHAPITRE XVIII

Résultats de la prise de Puebla. — Les prisonniers de guerre. — Évasion d'Ortega. — Marche des Français sur Mexico.

D'autres décrets encore furent rendus pour la réorganisation administrative et financière de Puebla. Un ayuntamiento provisoire fut nommé, et le corps électoral convoqué pour choisir les membres d'un ayuntamiento définitif.

Les magasins se rouvrirent; on détruisit les barricades, dont la force et la disposition frappaient d'étonnement les vainqueurs.

« Les Mexicains, écrivait le général Forey après une promenade dans la ville, ont déployé une activité inouïe et une rare habileté d'invention dans la création de leurs obstacles défensifs, qui sont, je crois, sans précédent. J'ai parcouru la partie de Puebla qui a été l'objet le plus direct de nos attaques; elle est dans un état de destruction difficile à décrire. Elle a moins souffert peut-être de nos projectiles que de l'accumulation des défenses de l'ennemi. »

Les résultats de la prise de Puebla étaient considérables. Les drapeaux avaient été détruits ou cachés; on en retrouva pourtant quelques-uns, et notamment ceux du bataillon de Zacatecas. Les armes et munitions étaient abondantes, malgré la dévastation volontaire effectuée par les Mexicains, et il ne restait pas moins de 150 pièces de canon en état de service.

Le lendemain de la prise de Puebla, le général Forey demanda aux officiers mexicains de donner leur parole d'honneur, 1° de ne pas intervenir de nouveau dans la politique du pays et de rester neutres durant la guerre; 2° de ne pas dépasser les limites de la localité qui leur serait assignée pour résidence; 3° de communiquer avec personne, même avec leurs familles, sans le consentement de l'autorité française.

Les officiers mexicains, n'ayant pas voulu accepter ces conditions, durent subir les lois de la guerre.

Les prisonniers étaient au nombre de 11,000, dont 26 généraux, 225 officiers supérieurs et 800 officiers subalternes. Que faire de tout ce monde? 2 ou 3,000 hommes environ furent incorporés dans l'armée auxiliaire.

Trois autres mille furent utilisés pour la destruction des barricades et retranchements de Puebla.

Quelques-uns furent conduits au camp de la Pulga pour y travailler au chemin de fer.

Le 20 mai, plus de 2,000, avec leurs officiers supérieurs et subalternes, quittaient Puebla pour être dirigés sur Vera-Cruz, à la destination de France, ou pour aller travailler à la route de Cordova. L'escorte fut constituée aussi fortement que possible, eu égard aux circonstances, afin d'éviter les évasions qu'auraient pu favoriser les attaques des guérillas. Toutes les précautions prises n'empêchèrent pas quatre officiers de s'enfuir avant le départ, et les généraux Ortega, la Llave, Pinson, Patoni, Garcia et Prieto de s'évader, le 27, à la faveur des déguisements que leur avaient apportés des marchands autorisés à leur vendre des vivres.

Quoique la capitale fût couverte par l'arrière-garde du général de Garza, le général Bazaine reçut l'ordre de se porter sur Mexico aussitôt que les troupes et les convois en marche sur Buena-Vista se seraient ralliés à lui. Le général en chef avait choisi cette localité comme point de concentration, afin de laisser l'ennemi dans l'ignorance de la direction qu'il prendrait en se dirigeant vers Mexico.

Pendant la marche des Français sur Mexico, les Mexicains, commandés par Marquez, devaient stationner à San Cuantitlan et à San Christobar, afin de couvrir Puebla.

Le mouvement sur Mexico commença le 21. La brigade Bertier partit pour San Martin, où elle arriva deux jours après, et où elle s'occupa immédiatement de former un dépôt de vivres.

Le 26, le général Bazaine, avec la brigade de Castagny, les différents services de la 1re division et le général de Mirandol, partit de Puebla pour San Martin. Il y arriva le 27, et fit occuper aussitôt Puente Tezmelucan.

Le général Bazaine fit, le 28, une reconnaissance en avant de Puente Tezmelucan. Chargé par lui d'occuper la Venta de Cordoue, Marquez trouva le chemin embarrassé d'abatis d'arbres, et quelques cavaliers établis au village de Rio-Frio se dispersèrent après une légère escarmouche. Les dégâts faits à la route furent réparés le lendemain par les troupes, assistées de travailleurs indiens.

Le 30, le général Bazaine porta la brigade de Berlier au Rio-Frio, et s'établit lui-même à Puente-Tezmelucan avec le reste de sa division. Le même jour, partit de Puebla un convoi de 176 voitures de munitions, de matériel et de vivres qui devaient rejoindre la 1re division à Buena-Vista.

Le 31 mai, vers quatre heures après midi, le président Juarez quitta Mexico avec ses ministres, un certain nombre de membres du congrès et une escorte. Il avait eu d'abord l'intention de se réfugier à Morelia, où les *puros*, les patriotes radicaux, dominaient; il avait même désigné, le 18 mai, cette ville comme celle où devaient se réunir les Français qu'il avait expulsés de Mexico, en leur ordonnant de remettre toutes leurs armes au gouvernement. Changeant brusquement d'avis, Juarez conféra l'autorité à M. Agustin del Rio, et tandis qu'une garde urbaine improvisée veillait à la sûreté de la ville, il partit pour San-Luis de Potosi, qu'il déclara capitale provisoire de la République mexicaine; il emporta les armes, les munitions et deux millions qui se trouvaient dans le trésor. La garnison, qui comptait de 15 à 20,000 hommes, se replia sur Cuernava.

Après le départ du président, les consuls d'Espagne, de Prusse et des États-Unis, après s'être concertés avec l'ayuntamiento de Mexico, partirent immédiatement pour Puebla, et vinrent demander au général Forey de faire occuper Mexico par des troupes françaises, tandis que les notabilités du parti hostile à Juarez et un grand nombre d'ecclésiastiques se réunirent pour délibérer.

Les colonnes françaises s'avancèrent rapidement. Le 1er juin, le général Marquez atteignait Ayotela, le général Bazaine le Rio-Frio, et le général de Berlier Buena-Vista, où devait le rejoindre la plus forte partie de la division Douay avec les services qui y étaient attachés, du matériel et des subsistances.

Le 2 juin, à la fin d'un rapport qu'il serait inutile de reproduire, parce que nous en avons fondu tous les détails dans notre narration, le commandant en chef mandait au ministre de la guerre :

« L'état sanitaire des troupes est bon. Le changement de saison nous donne un peu plus de malades que par le passé. Les affections sont en général peu sérieuses et n'ont d'autre inconvénient que de retirer momentanément du rang un certain nombre d'hommes. J'ai visité les bâtiments qui ont été affectés aux malades, blessés et convalescents. Ce sont de vastes couvents dont l'installation a été rendue aussi bonne que possible.

« A la date de ce jour, il y avait :

« Aux hôpitaux de Puebla, 822 hommes.

« Au dépôt des convalescents, 262 hommes.

« Au dépôt provisoire de convalescents de San-Martin, 120 hommes.

« Je crois devoir consigner ici le chiffre des pertes éprouvées par le feu depuis l'ouverture de la campagne par les troupes du corps expéditionnaire. Elles s'élèvent à :

« Tués : 18 officiers, 167 hommes de troupe.

« Blessés : 79 officiers, 1,039 hommes de troupe, parmi lesquels plusieurs sont morts des suites de leurs blessures.

« Ce relevé montrera à Votre Excellence que, quoique ces pertes soient sensibles, le succès n'a pas coûté aussi cher qu'on pouvait le croire, et que le sang de nos soldats a été aussi ménagé que possible.

« La fièvre jaune a fait son apparition à Vera-Cruz dans les premiers jours de mai, et elle a déjà causé quelques ravages. Dans le nombre des victimes se trouve malheureusement compris le colonel Labrousse. Aux dernières nouvelles, son état était désespéré et ne laissait plus aucune chance de guérison. C'est une grande perte sous tous les rapports. J'ai prescrit immédiatement au colonel Jeanningros d'aller prendre le commandement provisoire de Vera-Cruz.

« On a profité de toutes les ressources trouvées dans Puebla pour réorganiser l'armée alliée. On lui a donné des canons, des armes, quelques effets de harnachement, d'équipement et d'habillement, mais en très-mauvais état. On a incorporé dans les troupes de Marquez tous les prisonniers qui ont désiré y servir. Le chiffre des forces qui obéissent directement au général Marquez s'élève ainsi à 7,300 hommes de toutes armes et 1,100 chevaux. »

CHAPITRE XIX

Marche sur Mexico. — La Fête-Dieu. — Députation des notables. — Dom Juan Ortega à Chiapas. — Le Rio Frio. — Proclamation de Juarez.

Le 3 juin, une colonne de troupes alliées quitta Puebla pour rejoindre le général Marquez.

Le 4, une forte colonne de matériel du génie et de l'artillerie, avec l'ambulance du grand quartier général, ainsi que le matériel nécessaire pour établir un hôpital à Mexico, partit de Puebla sous l'escorte d'un bataillon du 95e, pour se rendre à Buena-Vista.

Ce même jour, à l'occasion de la Fête-Dieu, le général Forey assista à la messe et à la procession. Toutes les troupes présentes à Puebla accompagnaient le cortége ou bordaient la haie sur son passage. On avait cru convenable de donner beaucoup d'éclat à cette cérémonie religieuse, et la bonne tenue de nos troupes produisit une grande impression.

Dans l'après-midi, le commandant en chef reçut à Puebla une députation des notables de Mexico, chargée de lui annoncer qu'il y avait eu un pronunciamento en faveur de l'intervention de la part des habitants de la capitale. Cette députation formait à peu près la contre-partie de celle des consuls étrangers qui était venue le trouver deux jours avant. Il remit aux notables une note dans laquelle il invitait les habitants de Mexico à la modération; leur faisant connaître son intention formelle de ne pas souffrir de réaction violente, et en leur demandant comme la meilleure preuve de leur sympathie pour nous, le calme et la confiance dans l'intervention française.

Le 5 juin, la division Bazaine occupait les portes de Mexico, et le grand quartier général quittait Puebla avec tous les services et une colonne de troupes de toutes armes. Il coucha le même jour à l'hacienda de Santo Domingo, et le 6 au Puente Tezmelucan. Sur la rive droite du Rio de Tezmelucan, les officiers remarquèrent en passant une série de retranchements assez bien entendus, qui formaient une espèce de camp et auraient permis à nos adversaires de faire là une résistance prolongée s'ils l'eussent voulu.

Les 8,400 hommes commandés par le général Marquez opéraient en même temps autour de Mexico. Ils étaient secondés, du côté de la province de Chiapas, par le général dom Juan Ortega, qui portait le même nom que le défenseur de Puebla, mais qui avait des opinions entièrement opposées. A son mouvement se rallièrent les habitants de Pichacala, ville située sur la ligne qui séparait l'armée française de Tabasco, et, pour encourager ses partisans, dom Juan Ortega lança cette proclamation :

San Christobal, 7 juin 1863.

Juan Ortega, général en chef des forces qui ont sauvé l'État de Chiapas :

Citoyens, vaillants camarades, vous tous habitants de Chiapas, me voici parmi vous. Le moment est venu de montrer la valeur de la conviction ; l'heure a enfin sonné où nous devons combattre ces tyrans qui, sous le nom sacré de liberté, se sont baignés dans le sang de vos familles, ont foulé aux pieds vos droits les plus chers. J'en appelle à vous tous, je n'excepte personne; n'ayons qu'une seule devise : établir un gouvernement fondé sur le principe d'ordre, réglé sur la plus stricte justice; un gouvernement robuste et fort qui écarte pour toujours le retour sanglant des divisions et des partis; un gouvernement à l'ombre bienfaisante duquel vivent en paix tous les sentiments généreux, tous les intérêts légitimes; un gouvernement enfin qui satisfasse tous les besoins du pays, et qui répare en même temps toutes les grandes injustices commises ou tolérées par des gouvernements impuissants.

Que ces principes soient notre règle, et aux armes ! Camarades, votre compagnon vous attend les bras ouverts. Ne vous laissez pas retenir par l'ambition des uns et la mauvaise volonté des autres. Ortega vous le demande au nom de la patrie, il vous le demande en même temps au nom de vos intérêts aussi bien qu'au nom des intérêts de tous, parce qu'il est de l'intérêt de tout le monde que le pays soit ce qu'il doit être, que la politique des passions ait un terme et qu'elle soit remplacée par l'auguste politique de la raison.

Commerçants, propriétaires, vous tous qui avez à perdre, moi je vous réponds de nos actes. La discipline rendra tous ceux qui combattent sous notre drapeau, s'ils ne le sont déjà, aussi sobres que laborieux, aussi tolérants qu'honorables, aussi patients que courageux, aussi modestes que désintéressés, certains d'être indemnisés de leurs fatigues et de leurs peines par la voix énergique qu'élèvera en leur faveur leur frère et compagnon d'armes.

JUAN ORTEGA.

Le 7 juin, le quartier général campait au Rio Frio, presque à la crête des montagnes. Plusieurs chevaux ou mulets moururent de congestions occasionnées par la raréfaction de l'air dans cette région élevée; l'altitude du col étant d'environ 3,300 mètres.

Après avoir bivouaqué le 8 à Buena-Vista, où il rejoignit la division Douay, le général en chef alla coucher au Peñon. Une nouvelle députation de notables l'y attendait pour le complimenter.

Quant à l'ennemi, il avait disparu. Les troupes restées fidèles à Juarez se massaient à Cuernavaca, ville de la province de Mexico, située au sud de la capitale, à la distance de quinze lieues environ. Elle est enveloppée de montagnes, et ne communique avec la capitale que par des routes difficiles et fort mal entretenues; mais ce qui donne une certaine importance à cette localité, c'est le vieux monument connu sous le nom de *retranchement militaire Xochicalco*.

C'est une colline isolée, de 117 mètres d'élévation, entourée de fossés et divisée à mains d'hommes en cinq assises ou terrasses, qui sont revêtues de maçonnerie. Le tout forme une pyramide tronquée, dont les quatre faces sont exactement orientées selon les quatre points cardinaux. Les pierres de porphyre à base basaltique sont d'une coupe très-régulière et ornées de figures hiéroglyphiques, « parmi lesquelles, dit M. de Humboldt, on distingue des crocodiles jetant de l'eau, et, ce qui est très-curieux, des hommes assis les jambes croisées à la manière asiatique. »

La plate-forme de ce monument extraordinaire a près de 9,000 mètres carrés et présente les ruines d'un petit édifice, qui servait sans doute de retraite à des troupes assiégées.

Ajoutons que Cuernavaca est séparé de la route de Puebla à Mexico par un immense pâté de montagnes, ce qui semblait exclure tout projet agressif contre la ligne de nos communications avec Vera-Cruz.

Pourtant, malgré l'inaction des troupes mexicaines, elles ne renonçaient pas théoriquement à la lutte. Juarez les y excitait, et faisait répandre le manifeste suivant :

« San Luis de Potosi, 10 juin 1863.

« Mexicains, mû par de graves considérations nécessaires à la défense de notre nation, j'ai ordonné que notre armée évacuât la cité de Mexico, en retirant les nombreux matériaux de guerre que nous y avions agglomérés, et j'ai voulu que la cité de Luis de Potosi devînt provisoirement la capitale de la République. La première de ces résolutions a été exécutée ; la seconde commence à s'accomplir par l'installation du gouvernement suprême dans cette ville, qui offre tant de facilités pour soutenir la guerre contre l'ennemi de notre grande et bien-aimée patrie.

« A Mexico, de même qu'à Puebla de Sarragoza, nous eussions pu repousser les Français et ne céder qu'à l'invincible nécessité; mais il ne convient pas d'accepter ces situations malheureuses, quoique glorieuses, et de ne songer qu'à notre honneur, comme si nous avions désespéré de notre fortune.

« L'ennemi, concentré sur un point comme il l'est, sera faible sur les autres; disséminé, il sera faible partout; il se verra obligé de reconnaître que la république n'est pas renfermée dans les cités de Mexico et de Sarragoza; que le mouvement et la vie, la conscience du droit et de la force, l'amour de l'indépendance et de la démocratie, le noble orgueil soulevé contre l'inique envahisseur de notre sol, sont des sentiments répandus chez tout le peuple mexicain, et que cette majorité soumise et silencieuse, au concours de laquelle Napoléon III a demandé la réussite et la justification du plus grand attentat qu'ait vu le dix-neuvième siècle, n'est qu'une chimère inventée par une poignée de traîtres.

« Les Français se sont trompés quand ils ont cru dominer la nation par le seul bruit de leurs armes, et couronner leur imprudente entreprise en violant les lois de l'honneur, et quand ils ont cru être les maîtres de Sarragoza pour avoir occupé le fort Saint-Janvier.

« Ils se trompent encore misérablement en se flattant de posséder le pays, lorsqu'ils commencent à peine à comprendre les énormes difficultés de leur folle expédition; car s'ils ont consumé tant de temps, usé tant de pas, et sacrifié tant de vies pour obtenir quelques avantages, en nous laissant l'honneur et la gloire des nombreux combats de Puebla, que peuvent-ils espérer, quand nous leur opposerons pour armée notre peuple tout entier et pour champ de bataille notre contrée dans toute son étendue? Napoléon est-il resté maître de l'Espagne après avoir pris Madrid et beaucoup d'autres villes de ce royaume? Est-il resté maître de la Russie après l'occupation de Moscou? Ses armées conquérantes n'ont-elles pas été chassées? Ne sommes-nous pas nous-mêmes délivrés du joug espagnol?

« Croyez-moi, mes compatriotes, votre valeur, votre persévérance, vos sentiments républicains, votre ferme union en faveur du gouvernement que vous avez choisi comme dépositaire de votre confiance, de votre pouvoir et de votre glorieux drapeau, suffiront pour faire mordre la poussière à vos injustes et perfides adversaires! Oubliez vos querelles. Mettez de côté vos aspirations, raisonnables ou non, si à cause d'elles vous vous sentez moins résolus ou moins déterminés à la défense de la patrie. Unissons-nous et n'épargnons aucun sacrifice pour sauver notre indépendance et notre liberté, ces grands biens sans lesquels tous les autres sont tristes et honteux. Unissons-nous et protégeons-nous. Unissons-nous, et nous ferons que toutes les nations béniront et exalteront le nom du Mexique.

« Benito JUAREZ. »

CHAPITRE XX

Entrée des Français à Mexico.

A l'heure même où Juarez lançait cette proclamation, l'armée française entrait à Mexico.

Parti le 10 du Peñon avec toutes les troupes qui l'y avaient accompagné la veille, le général Forey arriva à la porte de Mexico à dix heures du matin. Il y trouva les autorités provisoires et les principaux habitants, qui lui offrirent les clefs de la ville. Quelques instants après, les troupes alliées faisaient leur entrée dans la capitale du Mexique, au son des cloches de toutes les églises et au bruit du canon. Il expédia aussitôt au maréchal ministre de la guerre la dépêche suivante :

Le général Forey au ministre de la guerre.

« Mexico, le 10 juin 1863.

« Je viens d'entrer à Mexico à la tête de l'armée. C'est le cœur encore tout ému que j'adresse à la hâte cette dépêche à Votre Excellence pour lui annoncer que la population de cette capitale, tout entière, a accueilli l'armée avec un enthousiasme qui tenait du délire. Les soldats de la France ont été littéralement écrasés sous les couronnes de bouquets, dont l'entrée de l'armée à Paris, le 14 août 1859, en revenant d'Italie, peut seule donner une idée.

« J'ai assisté à un *Te Deum* avec tous les officiers de l'état-major dans la magnifique cathédrale de cette capitale, remplie d'une foule immense; puis l'armée, dans une admirable tenue, a défilé devant moi aux cris de : Vive l'Empereur! vive l'Impératrice!

« Après le défilé, j'ai reçu au palais du gouvernement les autorités qui m'ont harangué. Cette population est avide d'ordre, de justice, de vraie liberté. Dans mes réponses à ses représentants, je leur ai promis tout cela au nom de l'Empereur.

« Pour la plus prochaine occasion, j'aurai l'honneur de vous donner de plus amples détails sur cette réception sans égale dans l'histoire et qui a la portée d'un événement politique dont le retentissement sera immense.

« Le général en chef,
« FOREY. »

Le jour même où le général Forey expédiait sa dépêche, 10 juin 1863, on écrivait de Mexico au *Moniteur :*

« Toutes nos prévisions sont dépassées; le général a fait aujourd'hui son entrée solennelle à Mexico à la tête des troupes alliées, et je n'essayerai même pas de vous donner une idée du spectacle que nous avons sous les yeux depuis ce matin.

« Déjà hier, au bivouac de Peñon, des députations des principaux personnages du pays et même des dames, dont plusieurs fort jolies, sont venues saluer le général en chef.

« Aujourd'hui, la fête, commencée à neuf heures du matin, dure encore, et il est dix heures du soir.

« Notre entrée n'a été qu'une longue marche triomphale sous une pluie de fleurs qui, cette fois, n'étaient pas un mythe, je vous en réponds et pour cause; car, après les premiers pas, j'ai dû renoncer à faire ramasser les couronnes qui tombaient de toutes les fenêtres : nous en avions notre charge.

« Ce sont les soldats formant la haie qui se sont chargés de ce soin ; ils en étaient tous parés pour le défilé. Un *Te Deum* en grande pompe a clos cette première partie de la cérémonie. Le général s'est ensuite rendu au palais, où l'attendaient les dames et les notables. Je vous fais grâce des harangues ; mais la plus énergique sympathie nous a été témoignée aux cris de *Vive l'Empereur!* Celui de *Vive l'Impératrice!* prononcé avec enthousiasme par les Mexicains, nous a tous vivement impressionnés.

« Ce que je vous dis, quoique bien à la hâte, parce que le courrier spécial envoyé par le général va partir dans une heure, n'est pas de l'exagération : vous savez que je vois assez froidement les choses; mais j'avoue que tout ce que j'ai vu m'a beaucoup confirmé dans les idées que j'ai pu former sur ce pays étrange et si peu connu.

« La journée s'est passée en pronunciamientos en faveur de l'intervention et de l'union franco-mexicaine.

« Ce soir, la belle place de Mexico est pleine de monde circulant devant le palais. Tout est illuminé : feu d'artifice, concerts, acclamations, rien n'y manque. En résumé, la fête est bien complète ; demain commenceront les affaires sérieuses.

« Profitons des dispositions de ce peuple impressionnable et profondément bon dans les masses, et avec l'aide de Dieu nous réussirons.

« Je n'ai qu'un regret, c'est que vous n'ayez pas pu assister vous-même à ce grand événement de la première armée européenne, depuis Cortès, venant s'installer dans les murs de la capitale du Mexique, et cela aux acclamations sympathiques de tout un peuple. »

Complétant son récit dans un rapport du 14 juin, le commandant du corps expéditionnaire ajoutait :

« J'avais laissé aux forces du général Marquez l'honneur de prendre la droite, et l'armée alliée s'est placée en tête des troupes du corps expéditionnaire. Les rues étaient pavoisées et garnies de tentures, de feuillage et de fleurs. Deux arcs de triomphe s'élevaient dans la principale rue. La population se pressait aux fenêtres, aux balcons, sur les terrasses et dans les rues. Toutes les classes de la société semblaient rivaliser d'ardeur pour témoigner leur sympathie aux troupes françaises, qui s'avançaient au milieu d'immenses acclamations et couvertes de couronnes et de fleurs. Ces démonstrations ont été plus vives encore, s'il est possible, en approchant du premier arc de triomphe, élevé par les soins des Français de Mexico, et au pied duquel se trouvaient réunis tous nos compatriotes, qui sont ici animés des meilleurs sentiments en faveur de l'intervention. A la porte de la cathédrale, j'ai été reçu par le clergé. Un *Te Deum* et le *Domine salvum* ont été chantés en grande pompe. Après la cérémonie religieuse, je suis remonté à cheval et les troupes franco-mexicaines ont défilé devant moi au milieu d'un immense concours de population. Quoique depuis longtemps éloignées de France, bien qu'elles aient supporté les travaux d'un siége de deux mois et accompli des marches pénibles, nos troupes avaient une tenue magnifique et elles ont été très-admirées par les Mexicains. Le soir, la ville était brillamment illuminée, et un feu d'artifice a été tiré sur la place devant le palais. »

Cette relation est tiède comparativement à celle d'un journal de Mexico, la *Sociedad*, organe du parti conservateur. Jamais l'enthousiasme ne s'est exprimé en termes plus chaleureux! Nous traduisons de la *Sociedad*, du 11 juin, cet article caractéristique :

L'ARMÉE ALLIÉE A MEXICO.

Des fleurs, des couronnes, des tentures de soie, des drapeaux de presque toutes les nations amies, mais spécialement les drapeaux français et mexicains, des arcs de triomphe, des palmes victorieuses, des inscriptions, des fusées brillantes, plus de 100,000 personnes couvrant les clochers, les terrasses, les voûtes des églises, les balcons, les portiques des maisons, encombrant les rues, les places de la ville, pour voir l'entrée et le défilé de l'armée alliée.

Voilà le spectacle dont a joui hier, le cœur plein de joie, la plus ancienne et la plus belle ville du Nouveau-Monde. Le souvenir d'une telle journée ne s'effacera jamais ni de nos cœurs ni de nos fastes, quel que soit le sort que l'avenir nous réserve, soit qu'on arrive à la régénération du pays, but auquel tant de nobles efforts concourent, soit que, par faiblesse et par manque de foi et de constance, nous finissions par disparaître dans l'abîme dont il est si manifeste que la Providence veut nous arracher.

De très-bonne heure, les habitants, même ceux des rues éloignées de la route du cortége, commencèrent à orner leurs fenêtres de riches tentures. On était prévenu d'avance que le cortége, partant de la porte de Saint-Lazare, suivrait la rue des Maravillas, la place de la Sainte-Trinité, l'hospice Saint-Nicolas, les rues Sainte-Thérèse, des Escalerillas, de Tacuba, de Sainte-Claire, de Saint-André, le pont de la Maréchale, les rues Saint-Jean-de-Dieu, Saint-Jacques, Corpus-Christi, le pont et les rues de Saint-François et des Orfévres, pour déboucher sur la place d'Armes. Le très-petit nombre de maisons qui, sur ce parcours, restèrent sans tapisseries, prouve qu'on était libre de n'en point couvrir ses balcons et, par conséquent, combien a été spontanée l'ovation générale décernée à nos libérateurs.

Il ne nous est pas encore possible de donner les détails circonstanciés sur l'entrée de l'armée et la réception magnifique que lui a faite la ville ; nous nous bornerons aujourd'hui à décrire rapidement ce que nous avons pu voir.

Depuis la porte de Saint-Lazare jusqu'au palais National, la haie était formée par des bataillons français qui se joignaient à la colonne de marche à mesure qu'elle avançait. Les drapeaux français et mexicains flottaient sur le palais, sur l'hôtel de ville, sur la cathédrale et sur les principaux édifices publics.

Il y avait deux arcs de triomphe dans les rues des Orfévres et de Saint-François : le premier, élevé au coin du portail des Marchands, était en maçonnerie, surmonté d'un brillant trophée d'armes et portant dans son pourtour, entre des guirlandes de lauriers, les noms du commandant en chef de l'expédition, de M. de Saligny et des principaux généraux français. De l'autre côté, au levant, on lisait les noms du général Almonte et ceux des chefs les plus importants de notre armée. Les colonnes, sur les deux faces du monument, étaient couvertes d'inscriptions et de poésies en l'honneur de l'Empereur, de l'armée alliée et de son illustre chef.

L'arc de triomphe des rues de Saint-François était couvert de verdure, de fleurs, de peintures allégoriques, et présentait au fronton les portraits de l'Empereur et de l'Impératrice. Toutes ces rues ressemblaient à une forêt de pavillons doucement agités par la brise d'une des plus pures, des plus belles matinées de la saison.

A dix heures un quart, dans la direction de Saint-Lazare, on entendit le bruit du canon qui annonçait l'arrivée du général Forey, qui, selon le programme de la commission directrice de la fête, devait être reçu à cet endroit par le préfet et sa suite. Ce magistrat, après une courte harangue, mit le général en possession de la ville, en qualité d'ami et d'allié. A cette porte se trouvait aussi une garde d'honneur formée par le corps national des invalides.

Une foule immense encombrait la place d'Armes, les arcades de Florès, de la Municipalité et des Marchands, et le portique de la cathédrale, lorsque apparut, annoncée par des fusées et des vivat enthousiastes, la division Marquez, formant l'avant-garde de l'armée franco-mexicaine. Son brave général, en grand uniforme, accompagné des généraux Zirès et Andrade, s'avança à la tête des trois armes formant son corps et fut salué par les officiers de l'état-major du général en chef, qui s'étaient placés en face de la cathédrale et qui adressèrent aussi un salut gracieux au vaillant colonel Ortiz de La Pena, décoré de la croix de la Légion d'honneur pour son brillant fait d'armes à Atlixco. Derrière la division Marquez on vit paraître les éclaireurs de la cavalerie et de l'infanterie française, et la fluctuation de la masse des spectateurs annonça aussitôt l'approche de l'illustre commandant en chef de l'armée expéditionnaire.

Le général Forey, qui, par l'aisance et la vivacité de tous ses mouvements, paraît avoir conservé toute l'ardeur juvénile,



était à cheval, ayant à sa droite le général Almonte, et à sa gauche M. de Saligny, ministre plénipotentiaire français. Ils descendirent tous les trois de cheval en face l'entrée de la grande porte de l'église métropolitaine, et furent reçus par le chapitre, qui s'avança vers eux jusqu'aux marches du portique. Le commandant en chef salua gracieusement nos dignitaires ecclésiastiques, et entra avec MM. Almonte et de Saligny dans la cathédrale, où tous trois prirent siége sous un dais préparé près de la sacristie, à la droite du grand autel.

Le premier et le plus grandiose de nos temples était orné à profusion et brillamment illuminé. Des milliers de personnes emplissaient les côtés de la sacristie, la croix, le chœur et les nefs. Dans celle du milieu, la haie était formée d'avance par des soldats français avec leurs officiers et les corps de musique des régiments. Dès que le général Forey et MM. Almonte et de Saligny furent assis, les officiers de l'état-major général se rangèrent à des places réservées, et l'on commença un *Te Deum* à grand orchestre. Combien fut solennelle et émouvante cette manifestation de notre reconnaissance adressée à la fois au Très-Haut, par le peuple délivré de la tyrannie et par les nobles champions qui sont venus briser ses chaînes! Une fois les prières terminées, la voix mâle des officiers se fit entendre, les tambours battirent aux champs, les trompettes retentirent, les troupes fléchirent le genou et présentèrent les armes au Dieu des armées. Aussitôt, l'assemblée se retira et le Chapitre reconduisit jusqu'à la porte le général Forey, qui se rendit au Palais, non sans s'être vus tous trois accueillis par une pluie de fleurs, de vers et de couronnes en traversant la grande place.

Les cloches de toutes les églises, qui n'avaient cessé de sonner depuis l'entrée de l'armée par la porte Saint-Lazare, si ce n'est pendant le *Te Deum*, reprirent leurs chants à pleine volée, et le défilé de l'armée française eut lieu immédiatement, fournissant ainsi l'occasion d'admirer à la fois sa bonne tenue et sa discipline. Ces troupes, comme celles de la division Marquez, portaient à leurs armes une foule de couronnes, de bouquets, de rubans jetés des balcons, sur tout le parcours, avec l'enthousiasme exalté qu'inspirait la vue des vainqueurs de la démagogie.

A l'heure où nous écrivons, il n'est point encore possible de donner une idée des démonstrations qui ont eu lieu dans la soirée d'hier; qu'il nous suffise de dire que l'armée alliée a dû être satisfaite de son entrée dans la capitale et que l'ordre le plus complet a régné partout, en même temps qu'éclatait la joie la plus sincère, que nos généreux auxiliaires ont pu se former une idée exacte du caractère et des tendances de notre population, sans distinction de classes ou de catégories, et les partisans du régime précédent, assistant en toute liberté à l'acte solennel de joie et de gratitude exprimées par toute la société et ses libérateurs, ont été à même de se convaincre du peu de profondeur des racines que leurs funestes doctrines tentèrent de jeter dans cette même société, et de la différence qu'il y a entre les sentiments librement exprimés et les manifestations imposées, entre la véritable opinion publique et l'opinion factice créée par une pression violente et dans le seul but de défendre des intérêts bâtards et passagers.

L'esprit de la généralité des Mexicains se déclare ouvertement en faveur de l'ordre et de la paix, et la conviction qu'inspire cette vérité éclatante doit servir de consolation à tous les bons citoyens non moins que de stimulant énergique à tous ceux qui consacrent leurs efforts à la noble cause de la régénération de notre pays.

Nous ne terminerons pas cet article sans adresser un vote de remercîments à la France, à l'Empereur, à ses invincibles légions, au général qui les commande, et aux autres chefs qui ont coopéré et qui coopèrent encore à l'œuvre grandiose à la réalisation de laquelle nous assistons.

Il y a dans le cœur des Mexicains une partie réservée, sanctuaire de l'amour et de la reconnaissance pour cette Impératrice aussi belle que généreuse, dont l'âme est aussi noble, aussi élevée que la place qu'elle occupe parmi les puissances de la terre, pour le bien de l'humanité.

Pour répondre aux sentiments qu'on lui exprimait, le général Forey parla en ces termes aux Mexicains :

« Mexicains!

« Est-il nécessaire que je vous dise encore dans quel but l'Empereur a envoyé au Mexique une partie de son armée? Les proclamations que je vous ai adressées, malgré la politique ombrageuse du gouvernement déchu, vous sont certainement connues, et vous savez que notre magnanime Souverain, ému de votre triste situation, n'a voulu qu'une chose en faisant traverser les mers à ses soldats : vous montrer le noble drapeau de la France, qui est le symbole de la civilisation. Il a pensé avec raison qu'à sa vue ceux qui vous opprimaient au nom de la liberté, ou tomberaient vaincus, ou s'enfuiraient honteusement.

« La mission que l'Empereur m'a confiée avait un double but : j'avais à faire sentir aux prétendus vainqueurs du 5 mai 1862 le poids de nos armes et à réduire à sa juste valeur ce fait de guerre auquel la jactance de quelques chefs militaires avait donné les proportions d'une grande victoire.

« J'avais ensuite à offrir le concours de la France au Mexique pour l'aider à se donner un gouvernement qui fût l'expression de son libre choix; un gouvernement pratiquant avant tout la justice, la probité, la bonne foi dans ses relations extérieures, la liberté à l'intérieur, mais la liberté comme elle doit être entendue, marchant avec l'ordre, le respect de la religion, de la propriété, de la famille.

« La déroute des troupes ennemies dans toutes les circonstances où elles ont osé affronter nos sabres ou nos baïonnettes, puis le siége de Puebla, ont donné ample satisfaction à notre honneur militaire.

« Arrivés avec de faibles moyens d'attaque devant Puebla, dont le gouvernement déchu avait fait une place de premier ordre et qu'il regardait comme un boulevard où viendraient se briser nos efforts et où, dans sa forfanterie habituelle, il prétendait que nous devions trouver notre tombeau, nous l'avons forcé à se rendre à discrétion; et, chose extraordinaire dans les fastes militaires, une garnison de 20,000 hommes a été obligée de se constituer prisonnière avec tous ses généraux, tous ses officiers, à abandonner en notre pouvoir un immense matériel de guerre, et cela lorsqu'elle avait encore de puissantes ressources, ainsi que nous avons pu le constater.

« Après la chute de Puebla, nous allions marcher sur la capitale, qui, disait-on, se préparait à une sérieuse résistance; nous avions pour la vaincre de puissants moyens d'action, et la victoire, fidèle au drapeau de la France, n'était pas douteuse. Mais Dieu n'a pas permis une nouvelle effusion de sang, et le gouvernement, qui savait très-bien qu'il ne pouvait s'appuyer sur le peuple de cette capitale, n'a pas osé nous attendre derrière ses remparts; il s'est enfui honteusement, laissant cette grande et belle cité à elle-même.

« S'il doutait encore de la réprobation générale dont il était l'objet, la journée du 10 juin 1863, qui appartient désormais à l'histoire, doit lui enlever toute illusion et lui faire sentir son impuissance à conserver les débris d'un pouvoir dont il a fait un si déplorable usage.

« La question militaire est donc jugée.

« Reste la question politique.

« La solution, Mexicains, dépendra de vous. Soyez unis dans des sentiments de fraternité, de concorde, de véritable patriotisme; que tous les honnêtes gens, les citoyens modérés de toutes les opinions se confondent en un seul parti, celui de l'ordre; n'ayez pas pour but mesquin et peu digne de vous la victoire d'un parti sur un autre; voyez les choses de plus haut. Abandonnez ces dénominations de libéraux, de réactionnaires, qui ne font qu'engendrer la haine, que perpétuer l'esprit de vengeance, qu'exciter enfin toutes les mauvaises passions du cœur humain. Proposez-vous avant tout d'être Mexicains et de vous constituer en une nation unie, forte par conséquent, grande, parce que vous avez tous les éléments nécessaires pour cela.

« C'est à quoi nous venons vous aider, et nous arriverons ensemble à créer un ordre de choses durable si, comprenant les vrais intérêts de votre pays, vous entrez résolûment dans les intentions de l'Empereur que je suis chargé de vous exposer.

« Ainsi, à l'avenir, il ne sera plus exigé aucune contribution forcée, ni réquisition de quelque nature et sous quelque prétexte que ce soit; il ne sera commis aucune exaction sans que leurs auteurs ne soient punis.

« Les propriétés des citoyens, ainsi que leurs personnes, seront placées sous la sauvegarde des lois et des mandataires du gouvernement.

« Les propriétaires des biens nationaux qui ont été acquis

régulièrement et conformément à la loi ne seront nullement inquiétés et resteront en possession de ces biens; les ventes frauduleuses seules pourront être l'objet d'une révision.

« La presse sera libre, mais réglementée d'après le système des avertissements établi en France; deux avertissements entraîneront la suppression du journal.

« L'armée sera soumise à une loi de recrutement modéré, qui mettra fin à cette odieuse habitude de prendre de force et d'arracher à leur famille les Indiens et les laboureurs, cette intéressante classe de la population, que l'on jette dans les rangs de l'armée la corde au cou, et qui ne peuvent que donner ce triste spectacle de soldats sans patriotisme, sans la religion du drapeau, toujours prêts à déserter ou à quitter un chef pour un autre; et cela se conçoit par cela seul qu'il n'y a point au Mexique d'armée nationale, mais des bandes aux ordres de chefs ambitieux qui se disputent le pouvoir, dont ils ne se servent que pour détruire de fond en comble les ressources du pays, en s'emparant des richesses d'autrui.

« Les impôts seront réglés comme dans les pays civilisés, de manière que les charges pèsent sur tous les citoyens, proportionnellement à leur fortune, et l'on recherchera s'il ne convient pas de supprimer certains droits de consommation, plutôt vexatoires qu'utiles, et qui frappent principalement les producteurs les plus pauvres de la campagne.

« Tous les agents qui ont le maniement de la fortune publique seront convenablement rétribués; mais ceux qui n'exerceront pas leur emploi avec la probité et la délicatesse que l'État est en droit d'exiger d'eux seront remplacés, indépendamment des peines qu'ils auraient pu encourir pour malversation.

« La religion catholique sera protégée et les évêques seront rappelés dans leurs diocèses. Je crois que l'Empereur verrait avec plaisir qu'il fût possible au gouvernement de proclamer la liberté des cultes, ce grand principe des sociétés modernes.

« Des mesures énergiques seront prises pour réprimer le brigandage, cette plaie du Mexique qui en fait un pays à part dans le monde et paralyse tout commerce, toute entreprise d'utilité publique ou privée qui, pour prospérer, ont besoin de sécurité.

« Les tribunaux seront organisés de manière à ce que la justice soit rendue avec intégrité et qu'elle ne soit plus le prix du plus offrant et dernier enchérisseur.

« Tels sont les principes essentiels sur lesquels s'appuiera le gouvernement à établir : ce sont ceux des peuples de l'Europe qui se distinguent entre tous; ce sont ceux que le nouveau gouvernement du Mexique devra s'efforcer de suivre avec persévérance et énergie s'il veut prendre sa place parmi les nations civilisées.

« Cette seconde partie de la tâche qui m'est imposée, je ne pourrai la remplir que si je suis secondé par les bons Mexicains.

« Aussi je ne terminerai pas ce manifeste sans faire appel à la conciliation. J'invoque le concours de toutes les intelligences, je demande aux partis de désarmer, et d'employer désormais leurs forces, non à détruire, mais à fonder. Je proclame l'oubli du passé, une amnistie complète pour tous ceux qui se rallieront de bonne foi au gouvernement que la nation, librement consultée, se donnera.

« Mais je déclarerai ennemis de leur pays ceux qui se montreront sourds à ma voix conciliatrice, et je les poursuivrai partout où ils se réfugieront.

« Fait à Mexico, le 12 juin 1863.

« Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,

« FOREY. »

CHAPITRE XXI

Décrets rendus par le général Forey. — Mouvements militaires. — Coup d'œil sur Mexico.

Dans les premiers jours qui suivirent l'occupation de Mexico, le général Forey rendit de nombreux décrets.

Le 11 juin, parut un ordre qui interdisait, jusqu'à ce que l'on eût réglementé la presse, toutes publications périodiques, à l'exception du Bulletin officiel. C'était l'octave de la Fête-Dieu, et il y eut une procession solennelle à laquelle assistèrent toutes les troupes de la garnison, y compris le 18e bataillon de chasseurs à pied, qui arriva de Buena-Vista, escortant les voitures de batteries et de matériel restées en arrière.

Sur la proposition de M. Dubois de Saligny, ministre de l'Empereur, un décret nomma dom Manuel Garcia Aguirre préfet politique de Mexico.

Un décret nomma don Miguel Maria Azcarate préfet municipal et président du conseil municipal de Mexico.

Un décret nomma les membres du conseil municipal.

Un ordre, communiqué au commandant militaire de la place, réglementa le logement des chefs et des officiers.

Aux termes d'un décret sur la presse, aucun journal ne pouvait s'établir sans la permission de l'autorité; il y aurait des éditeurs responsables, et les articles seraient suivis de la signature de l'auteur. On permet une discussion modérée des actes de l'administration, et on interdirait les attaques contre les personnes, les discussions qui pourraient compromettre les intérêts sacrés ou diminuer la considération et l'honneur du clergé, enfin toute controverse sur les lois et les institutions que donneraient aux pays ses représentants. Comme pénalité, le système d'avertissement et de suppression en vigueur en France était adopté.

Un autre décret déclarait nulles et non avenues, afin d'empêcher l'accomplissement de la loi de confiscation, toutes les ventes des biens des personnes comprises dans ladite loi, qui avaient été faites à Mexico depuis le 10 juin, ou dans les autres localités occupées par les troupes françaises.

Un décret fixait le cours légal des principales monnaies d'or de l'Amérique du Nord, de l'Espagne et de la France.

Dans la soirée, la municipalité offrit un grand banquet au corps expéditionnaire et aux auxiliaires français qui avaient fait avec lui le trajet de Puebla à Mexico.

Après avoir lancé sa proclamation, et tout en travaillant provisoirement à régler l'administration civile, le général Forey ne négligeait point les précautions militaires. Le 13 juin, un convoi que le colonel Marquez ramenait de Vera-Cruz entra dans Mexico, où arriva, le lendemain même, le général Neigre avec toutes les troupes restées en arrière. Les trois points de la route entre Puebla et Mexico, savoir : San Martin, Puente Tezmelucan et Buena-Vista, furent occupés par six compagnies d'infanterie.

Ayant appris que l'ennemi dirigeait ses forces sur Real-del-Monte pour détruire les machines et piller les mines qui produisent une quantité considérable d'argent, le commandant en chef envoya des troupes pour sauvegarder cet établissement important. Une colonne, composée du 62e, d'une section d'artillerie, d'un bataillon du général Marquez et de 400 chevaux alliés, partit le 15 juin de Mexico pour occuper Pachuca, qui en est éloigné de 80 à 84 kilomètres.

Là, le commandant de la colonne devait prendre les mesures nécessaires pour protéger l'exploitation des mines de Real-del-Monte, dont l'établissement s'étend depuis Pachuca jusqu'à Regla.

Un des vainqueurs, qui était entré à Mexico, mandait à ses compatriotes de Besançon :

Mexico, 15 juin 1863.

Mon régiment est arrivé à Mexico le 7 courant; il y est entré sans coup férir, le gouvernement et l'armée ayant abandonné la partie et s'étant retirés dans l'intérieur à notre arrivée. De Puebla notre marche n'a donc été qu'une promenade militaire sur une route défendue par de nombreux travaux de fortification jusqu'à Mexico, mais tous abandonnés et désarmés. Nous nous attendions cependant à trouver de la résistance au passage du Rio-Frio ainsi qu'à Mexico; nos mesures étaient prises en conséquence.

Les défilés du Rio-Frio traversent une des grandes chaînes de la Cordillère et ressemblent assez au passage des Alpes. On monte plus de mille mètres au-dessus du plateau pour arriver au point culminant; de là on descend à peu près autant et l'on est dans la vallée de Mexico. Nous avons mis deux jours pour traverser cette chaîne de montagnes, couverte d'une forêt de sapins dont les arbres s'élèvent à une hauteur prodigieuse. Seulement, sur les points les plus élevés il n'y a plus de végétation ; ce sont des volcans, des glaciers.

Le bassin de Mexico renferme de nombreux lacs; celui qui baigne la ville n'a pas moins de dix-huit cents kilomètrns carrés : c'est une petite mer.

Mexico est une magnifique capitale de cent soixante-dix mille habitants, parfaitement bâtie. Les palais sont d'une richesse dont il est difficile de se faire une idée. De beaux jardins pu-



blics, de belles promenades et quelques beaux édifices. Le palais de l'Ayuntamiento et la place sont ce qu'il y a de plus vaste au monde; la grande cathédrale qui forme une des façades est aussi une des plus splendides de la chrétienté. Elle a été la plus riche, tout à l'intérieur étant argent ou or massif; mais aujourd'hui, quoique riche encore, elle est considérablement dépouillée. — La grande balustrade, qui était en argent massif, a été remplacée par du cuivre argenté; beaucoup de saints ont subi le même sort.

Les rues de la capitale sont larges et commodes; les magasins, tenus en partie par des Européens, ont au moins l'éclat de ceux de Paris, sinon davantage. Le luxe, ici, est poussé au plus haut degré; il n'est pas rare de voir de simples *hidalgos* couverts d'un chapeau de vingt-cinq mille francs. Les négociants européens font presque tous fortune; ce qui leur est d'autant plus aisé que le Mexicain ne tient pas à l'argent et nous est, sous ce rapport, de beaucoup supérieur. Une chose lui plaît, il paye vingt fois la valeur sans dire un mot; il est rare de le voir marchander.

Malheureusement le jeu est la passion d'un grand nombre. Le Mexicain perd parfois dans quelques heures tout ce qu'il possède sur lui, quelle que soit la somme; il ne dit pas un mot, ses traits ne présentent pas la moindre émotion : s'il gagne, il ne témoigne aucune joie. Aujourd'hui riche, demain pauvre. Il n'est pas rare de voir des individus faire et défaire une fortune à millions trois ou quatre fois dans leur vie. S'ils ne tiennent pas à l'argent, ils sont peu scrupuleux quant aux moyens d'en gagner. Ils donneront un coup de poignard pour prendre la bourse d'un passant et dépenseront en quelques heures le fruit de leur assassinat. En revanche on ne connaît pas ici les querelles dans les rues ou dans les cabarets; les mœurs, sous ce rapport, valent mieux que celles de nos ouvriers des villes.

Le général Forey a fait son entrée avec la majeure partie du corps expéditionnaire le 9; une fête était préparée par la municipalité. En résumé, Mexico offre toutes les ressources : il nous semble que nous nous trouvons dans une grande ville de France. On y parle toutes les langues, c'est pour ainsi dire une petite république dans une grande.

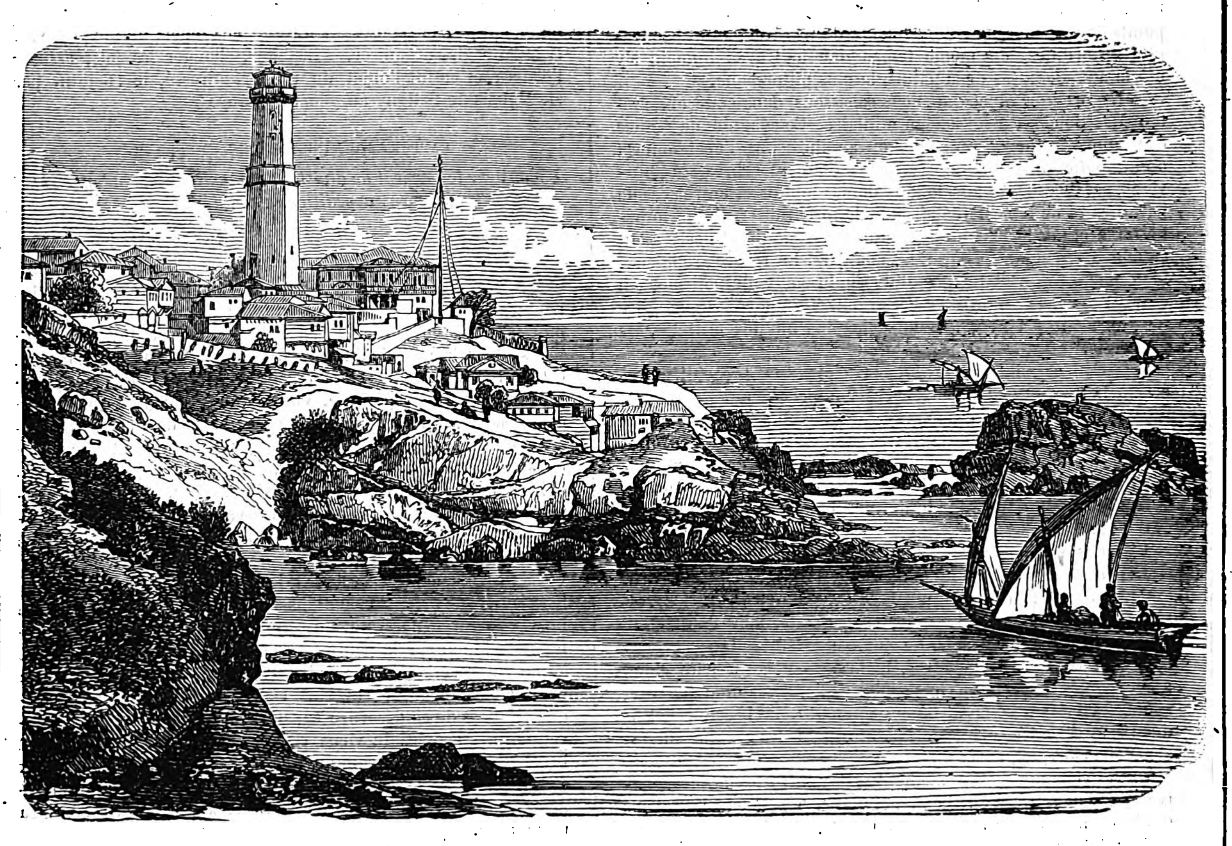
Voilà tout ce que je sais de la ville, et n'aurai pas le temps d'en savoir davantage. Mon régiment part demain, 15, pour Pachuca, à 22 lieues en avant, dans un pays de mines occupé par des détachements ennemis. C'est de là que probablement je vous écrirai par le courrier du 15 juillet.

A l'occasion de la prise de Puebla, nous espérions des récompenses qui n'ont pas été données; nous espérons toujours, bien que le général Forey soit peu prodigue de récompenses.

Les huit jours passés ici nous ont semblé bons, d'autant meilleurs que depuis le mois de janvier nous étions à peu près retranchés du monde, car nous n'avions pour société que des Indiens. Quel changement! Être dans un hôtel, avoir bon lit et bonne table pour 15 fr. par jour, c'est délicieux, un peu cher peut-être; mais nous sommes généralement riches et ne comptons pas.....

Combien de temps resterons-nous au Mexique? Quels sont les projets du gouvernement? Nous n'en savons rien. Nous voit-on avec plaisir? Oui et non! Ce peuple paraît assez jaloux de sa nationalité et de ses droits, qui lui permettent de faire à peu près ce qu'il veut.

P. L. T...



Tampico.

Comme le correspondant que nous venons de citer, tous nos soldats étaient charmés de Mexico, et chacun partagera leur avis quand il aura lu la description récente qu'en a faite M. Grégoire Léon :

« De ce point culminant, dit-il, que tout habile dessinateur choisit comme le plus propice à saisir d'ensemble et à bien reproduire la vue générale de Mexico et l'immense vallée qui l'enveloppe de sa riche et splendide végétation, l'œil jouit d'un spectacle vraiment féerique. Le plus pittoresque des panoramas se déroule sous vos pieds; et, à la contemplation des beautés si diverses que la nature prodigue lui étale avec une majestueuse ampleur, l'âme humaine, ravie d'admiration et comme

pénétrée d'une félicité inattendue, se croit transportée dans un nouvel Éden.

« Mais après le vague enchantement que vous cause cette nature primesautière et si pleine de variété, avec ses lacs, ses canaux, ses groupes arborescents et ses berceaux de plantureuse verdure que terminent au loin des montagnes gigantesques, découpées sans nuages dans les profondeurs d'un ciel d'azur, contrastant avec les splendeurs de la lumière la plus subtile, votre œil ébloui se sent comme forcé de chercher une diversion et de se rendre compte de ses impressions par une étude des détails. Il se fait alors, pour celui qui sait combiner la vie de l'esprit avec celle des sens, une série de rapprochements qui le reposent et lui laissent un arrière-goût durable du charme puissant, mais trop peu défini, qui l'avait tenu comme fasciné.

« Sachons descendre avec lui des hauteurs de la contemplation, et parcourons, si l'on peut ainsi dire, un à un, les divers points de ce panorama, dont quelques-uns réveillent des souvenirs historiques, en même temps que le travail humain s'y marie aux richesses de la nature la plus pittoresque.

« Le premier objet que nous saisissons dans cette observation des détails est le Collége militaire. Ce magnifique édifice couronne l'éminence où s'étale en amphithéâtre l'épaisse forêt de *Chapultepec*, groupe de cèdres et d'autres arbres antédiluviens, à la stature colossale, aux dômes touffus et entrelacés de parasites et de lianes. C'était jadis la forêt sainte, l'asile impénétrable et mystérieux où la famille impériale des Aztecks allait se délasser pendant les grandes chaleurs. Le respect religieux, bien mieux que la terreur d'un ombrageux despotisme, en écartait les masses, et les plus grands dignitaires de l'empire ne pouvaient y entrer que dans la plus humble attitude, les pieds nus.

« Le Collége militaire est d'une belle et puissante architecture, et son immense tour à deux corps nommée *el Caballero alto*, lui donne l'aspect d'une forteresse. Sa position vaut mieux que ses travaux défensifs, ce qui fut prouvé en 1847 par l'admirable résistance que fit aux colonnes américaines, avec une poignée d'élèves, le brave général Népomucène Perez Castro, qui perdit la vie en défendant le dernier boulevard de l'indépendance mexicaine.

« Jetons nos regards plus en avant. Voilà Mexico, la reine des cités du Nouveau Monde, la belle, l'incomparable Mexico, si admirablement campée au centre de cette ample vallée, immense ovoïde large de douze lieues et demie, long de dix-huit lieues environ, qu'enserrent comme une série de forteresses aériennes ces géants bleuâtres, blancs de neige à leur cime, gigantesques masses où le porphyre, l'amygdaloïde poreuse, connue à Mexico sous le nom de *tesontli*, le basalte, l'obsidienne et diverses sortes de laves forment des gradins successifs s'étageant jusqu'au ciel.

« Elle vous apparaît mollement assise entre les lacs transparents, vastes miroirs où, pendant le jour, se reflètent les rayons dorés d'un soleil de feu prenant une teinte d'argent bruni où se joue l'azur d'un ciel pur. Et la nuit, pendant les heures silencieuses et calmes, ces milliers d'astres qui, se détachant limpides, vifs, incandescents, du sein de la voûte azurée, semblent comme autant d'yeux de la Providence veillant à l'harmonieux repos du monde.

« Voilà l'antique *Tenochtitlan*, nom qui signifiait *figuier sur la roche*, et plus tard *Mexitli* ou *fleur de magney*, cette plante nourricière de l'homme primitif. Voilà la cité des souvenirs historiques, la Venise américaine, dont les canaux bordés de fleurs se rougirent de sang et se comblèrent de cadavres dans l'héroïque défense que les vaillants Aztecks, sous les ordres de leur intrépide chef Guatimozin, opposèrent à Fernand Cortez. Ils y soutinrent un terrible siége de trois mois, pendant lequel la famine, la mousqueterie et la mitraille dévorèrent tous les assiégés, une masse de deux cent mille hommes... Terrible hécatombe qui arrêta les développements d'un empire jeune encore, et dont la capitale, déjà remarquable par ses monuments et sa grandeur, n'avait que deux siècles d'existence. La fondation de Mexitli par les Aztecks ne date en effet que du 18 juillet 1327.

« Mais franchissons ces douloureux souvenirs et embrassons un moment l'espace lointain qui se découpe en terrasses gigantesques, de hauteurs inégales et variées de tons, suivant leur éloignement ou leur voisinage des régions éthérées. En face du printemps éternel qui réjouit toute cette vallée, il n'est rien peut-être de plus saisissant que le spectacle de l'hiver permanent se déroulant à l'œil, et, pour ainsi dire, à quelques pas (tant la Cordillère de Mexico semble rapprochée !), avec ses pitons immenses couronnés de neiges éternelles, et dont les points culminants sont l'*Ixtlazchnatl* ou la *Femme-Blanche*, et le *Popocatepetl*, c'est-à-dire la *Montagne qui vomit de la fumée;* car c'est un vrai volcan s'élevant à 5,400 mètres au-dessus du niveau de la mer, et dont l'intrépide capitaine espagnol Diego de Ordaz tenta, en 1519, l'ascension périlleuse. »

CHAPITRE XXII

Rapport de M. Dubois de Saligny. — Création d'une junte supérieure. — Organisation d'un gouvernement provisoire.

Si la majorité de ceux qui se délassaient à Mexico de leurs longues fatigues pouvaient jouir en paix des imposants aspects de la nature, le repos était interdit aux chefs de l'expédition. Il fallait agir, organiser, s'installer, changer les lois, assurer l'ordre; et ce fut l'objet du rapport adressé, le 16 juin, par M. Dubois de Saligny au général Forey.

RAPPORT DU MINISTRE DE L'EMPEREUR.

A monsieur le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique.

Mexico, le 16 juin 1863.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Les avantages successifs obtenus par l'armée française sur les troupes ennemies ont décidé définitivement du sort de la nation mexicaine. Le gouvernement, qui siégeait encore, il y a quelques jours, dans la capitale du pays, n'a pas attendu l'arrivée devant cette ville des soldats qui venaient de réduire le plus solide rempart de son despotisme. Vos colonnes n'avaient pas encore commencé leur mouvement pour se porter de Puebla sur Mexico, que le gouvernement de Juarez, comprenant que toute résistance était désormais inutile, évacuait la capitale avec les débris de son armée vaincue et démoralisée, en laissant derrière lui, comme souvenirs, les traces de ces spoliations honteuses et de cette abominable tyrannie qui étaient sa seule règle de conduite.

La Providence, qui s'est tant de fois servie du drapeau de la France pour porter aux nations humiliées par le despotisme la liberté et la régénération, lui réservait encore la gloire d'arrêter le Mexique sur la pente fatale qui le conduisait rapidement à une ruine complète par la dilapidation de ses ressources et la vente à l'étranger de ses plus riches provinces. Encore quelques années de ce désordre sans exemple, qui a motivé l'intervention des armées du vieux continent, et il ne restait de cet État, trois fois grand comme la France, que quelques lambeaux qui n'auraient pas résisté à l'action dissolvante de ce gouvernement corrompu et corrupteur. Le Mexique devait perdre sa nationalité.

Les aigles de la France ont apporté sur ce sol abîmé par la tourmente révolutionnaire la pensée bienveillante de l'Empereur pour ce peuple malheureux; et l'espoir est entré dans tous les cœurs. — Seul entre tous, l'infime parti qui, sous un nom dont il était indigne, s'imposait au Mexique par la terreur, a tremblé à son tour devant l'intervention. Il a fui devant ce drapeau qui est le symbole de la civilisation et de la loyauté.

Ai-je besoin, monsieur le général, de prouver ce que je viens de dire? Les cris sympathiques qui ont salué votre entrée dans la capitale du Mexique; cette marche triomphale de notre brave armée sous une abondante pluie de fleurs; ces couronnes jetées avec profusion aux vainqueurs de San Lorenzo, de Puebla et de tant d'autres combats partiels, ne suffisent-ils pas pour attester les sentiments de l'immense majorité envers les libérateurs du Mexique! L'ordre parfait, qui n'a pas cessé de régner un seul instant dans la capitale depuis la fuite du gouvernement déchu, ne dit-il pas avec plus de force que tous les raisonnements possibles que cette population fatiguée a soif de repos pour cicatriser les blessures faites à son industrie et à sa prospérité! Maintenant, c'est de l'initiative généreuse de la France que le Mexique attend les mesures qui doivent assurer ses premiers pas dans la régénération sociale, et préparer les voies à l'établissement définitif qui doit écarter à jamais les causes du mal dont il souffre depuis si longtemps.

Ces désirs de tout un peuple, monsieur le général, ne sauraient être méconnus, et c'est pour leur donner la satisfaction

qu'ils réclament et en même temps pour répondre à la pensée bienveillante de l'Empereur envers la nation mexicaine, que je viens vous apporter le fruit de l'étude approfondie que j'ai faite de la situation de ce pays, de ses besoins, et des mesures qui me paraissent propres à remplir le but que la France se propose, c'est-à-dire la réorganisation des pouvoirs publics, afin que la nation, rendue à elle-même, puisse, dans toute son indépendance et par l'organe de ses citoyens les plus intelligents et les plus considérables, faire connaître la forme définitive du gouvernement qui lui conviendra le mieux.

Il n'était pas possible de convoquer un congrès général pour délibérer sur les graves questions du moment. L'état du pays ne permettrait pas encore aux représentants des grandes cités et des provinces éloignées de répondre à l'appel qui leur serait fait dans ce but.

Je ne pouvais songer non plus à faire participer la masse indienne à cet acte important de la patrie mexicaine. Cette population, si digne d'intérêt à tous égards, tenue jusqu'ici en dehors des affaires publiques, n'en comprendrait ni la gravité, ni les conséquences.

La capitale, où il n'est pas un seul État qui ne se trouve représenté par ses citoyens les plus illustres, compte près de 200,000 habitants. Elle renferme un nombre considérable d'intelligences d'élite, habituées à la vie publique et aux affaires politiques. C'est d'ailleurs dans la capitale qu'a pesé plus lourdement le gouvernement qui vient de tomber. A cette grande population doit appartenir, par conséquent, dans les circonstances actuelles, le soin de faire connaître le meilleur moyen de fermer l'ère des révolutions périodiques dont le Mexique est le théâtre depuis près d'un demi-siècle.

Je viens donc vous proposer, monsieur le général, de décider qu'une junte supérieure, composée de trente-cinq citoyens choisis parmi les plus honorables de cette grande cité, soit chargée des pouvoirs suivants :

1° Désignation de trois citoyens mexicains pour former le pouvoir exécutif, et de deux suppléants pour ces hautes fonctions, en cas d'absence ou empêchement des titulaires ;

2° Élection de 215 membres pris parmi les citoyens mexicains, pour former, avec les membres de la junte supérieure, l'Assemblée des notables qui sera appelée à statuer sur la forme définitive du gouvernement du Mexique et à délibérer sur les autres questions qui lui seront soumises;

3° Fixation des frais de représentation des membres du pouvoir exécutif.

La junte supérieure se divisera en plusieurs sections pour délibérer sur les affaires des différents départements ministériels. Elle sera convoquée en assemblée générale par son président toutes les fois que les questions dont elle sera saisie l'exigeront.

Les présidents et secrétaires de la junte supérieure et de ses sections, ainsi que ceux de l'assemblée des notables, seront nommés par ces corps délibérants à la séance d'installation. Cette première opération sera dirigée par le président d'âge de chaque assemblée ou section, assisté des deux plus jeunes membres, en qualité de secrétaires.

Les membres de la junte supérieure et ceux de l'assemblée des notables ne recevront pas de traitement.

La durée de la première session de l'assemblée des notables sera de cinq jours; elle pourra être prorogée par le pouvoir exécutif.

Telles sont, monsieur le général, les dispositions contenues dans le décret constitutif ci-joint, que je vous prie de vouloir bien revêtir de votre signature, si vous lui donnez votre approbation.

Agréez, monsieur le général, l'assurance de ma haute considération.

Signé : A. DE SALIGNY. »

Un décret conforme à ces conclusions fut promulgué le 18, et désigna les trente-cinq membres d'une junte supérieure. La junte devait procéder d'abord à la nomination d'un président et de deux secrétaires, puis à l'élection de trois citoyens mexicains qui seraient investis du pouvoir exécutif.

La junte supérieure devait ensuite s'adjoindre 215 membres choisis indistinctement parmi tous les citoyens mexicains, pour former une assemblée de notables ; tous les membres de cette assemblée devaient être âgés d'au moins vingt-cinq ans.

Aux termes de l'art. 14, l'assemblée des notables discutait en premier lieu, quelle forme de gouvernement devait être définitivement établie au Mexique ; le vote sur cette question devait réunir au moins les deux tiers des suffrages.

Art. 15. Dans le cas où cette majorité ne serait pas obtenue, le pouvoir exécutif devra dissoudre l'assemblée, et la junte supérieure procédera sans délai à la formation d'une nouvelle assemblée.

Art. 16. Les membres de la précédente assemblée pourront être réélus.

Art. 17. Après avoir décidé de la forme de gouvernement qu'il faudra définitivement adopter, l'assemblée des notables prendra en considération les questions à elle soumises par le pouvoir exécutif.

Art. 21. Les membres du pouvoir exécutif se distribueront entre eux les six départements ministériels, et nommeront à tous les emplois qui en relèvent.

Art. 22. Le pouvoir exécutif recevra les résolutions de l'assemblée des notables, et les promulguera sous forme de décret; il aura le droit de vote sur ces résolutions. Les lois élaborées par la junte supérieure seront transmises à l'assemblée des notables.

Art. 23. Les fonctions du pouvoir exécutif cesseront dès que l'assemblée des notables aura proclamé l'installation du gouvernement définitif.

La junte organisée le 16 juin, élut, le 23, les trois membres du pouvoir exécutif, qui furent le général Almonte, M. de la Bastida, archevêque de Mexico, et le vieux général Salas.

Le premier fut nommé à l'unanimité; le second, à l'unanimité moins une voix ; le troisième, à l'unanimité moins trois voix, données à l'avocat Monjardin.

La junte nomma, à titre de suppléants, MM. Ormachea, évêque de Tulancingo, et Ignacio Pavon, magistrat.

Les différents ministères furent ainsi constitués :

Almonte, aux affaires étrangères et aux finances; Ormachea, aux ministères de la justice et de l'intérieur, en remplacement de M. de la Bastida, qui était parti pour Paris; le général Salas, à la guerre et aux travaux publics.

Après que la junte supérieure de gouvernement, élue par les notables, eut choisi les membres du pouvoir exécutif, le général Forey adressa aux Mexicains la proclamation suivante :

« MEXICAINS,

« La nation a prononcé par la voix de ses représentants institués par mon décret du 16 juin.

« Le général Almonte, le vénérable archevêque de Mexico et le général Salas ont été élus, dans la journée d'hier, par la junte supérieure, pour être chargés du pouvoir exécutif et diriger les destinées du pays jusqu'à l'établissement d'un pouvoir définitif.

« Les noms que je viens de citer vous sont connus. Ils jouissent de l'estime publique et de la considération qui s'attache aux services rendus et à l'honorabilité du caractère. Vous pouvez donc être tranquilles, comme je le suis moi-même, sur l'avenir qui va vous être préparé par ce triumvirat, qui prendra les rênes du pouvoir à partir du 24 juin.

« Mexicains ! en résignant entre les mains de ces trois chefs provisoires de la nation les pouvoirs que les circonstances m'avaient donnés pour les exercer à votre profit, je veux vous remercier encore du concours actif et intelligent que j'ai trouvé en vous. Je conserverai toujours un souvenir précieux de ces relations qui m'ont donné une juste mesure de votre patriotisme et de votre dévouement à l'ordre, qui vous rendent si dignes de l'intérêt de la France et de l'Empereur.

« Mexico, le 23 juin 1863.

« Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,

« FOREY. »

L'installation du pouvoir exécutif eut lieu, le 25, à midi, dans l'antique salle de session des députés. Le général Forey, M. le comte de Saligny, étaient assis en face de la junte supérieure et de toutes les autorités politiques et municipales de Mexico. Il y avait en outre un public nombreux de généraux, d'officiers d'état-major, de toutes les notabilités de la ville.

Le général Almonte, se tenant alors debout, le visage tourné vers l'image du Christ, la main droite sur les saints Évangiles, prononça, au nom de ses collègues, le serment suivant :

« Nous jurons de remplir fidèlement et exactement l'emploi qui nous a été confié, de défendre l'indépendance et la souve-

raineté de la nation, d'y assurer l'ordre et la paix, et de faire tous nos efforts pour le bien général.

« Si nous faisons ainsi, que Dieu nous récompense; sinon, qu'il nous punisse. »

Après ces paroles énergiques, le général Almonte, s'adressant à la junte supérieure, continua :

« Messieurs les conseillers, le serment que nous venons de prêter devant vous est un acte libre et spontané de notre volonté. Nous avons cru qu'il était de notre devoir de répondre de cette manière à la haute confiance que vous avez témoignée en nous. Par la même raison, et pour remplir vos désirs, et donner satisfaction à nos propres convictions, nous ne négligerons rien de notre côté; mais aussi, pour accomplir une mission si difficile, nous comptons sur vos lumières et sur l'expérience que vous avez acquise des affaires publiques, pendant le long temps où vous y avez été mêlés, puisque la plus grande partie d'entre vous a toujours été employée au service de la patrie.

« C'est à elle que nous devons donner toute notre sollicitude, c'est son salut que nous devons chercher par tous les moyens en notre pouvoir.

« Le pouvoir exécutif en agira ainsi, et pour arriver à terminer le mieux possible la tâche ardue qui incombe à la capacité limitée des membres qui le composent, il compte sur la protection efficace du gouvernement de S. M. l'Empereur des Français, sur l'appui de sa vaillante armée et sur l'aide du Tout-Puissant. »

A ces paroles, le président de la junte supérieure, M. Lares, répliqua par un discours qui exprimait la confiance la plus entière dans les membres du pouvoir exécutif, protestant des efforts qu'ils étaient disposés à faire en vue du bien commun, et pour mettre un terme à cette série de révolutions qui avaient fait tant de mal au pays depuis près d'un demi-siècle.

M. Lares termina son discours en remerciant la France de son noble et généreux concours, et en invoquant la Providence, « pour qu'elle vînt les éclairer, les diriger dans le chemin de la justice, qui est le seul qui conduise les peuples au faîte de l'honneur et de la gloire. »

La cérémonie terminée, tous les assistants se rendirent en grande pompe, à travers la haie formée par les troupes et au bruit des salves joyeuses de l'artillerie, à la cathédrale, où fut chanté un *Te Deum* solennel; puis, après la solennité, on revint au palais avec le même appareil imposant, et là, le général Almonte et ses collègues reçurent les félicitations de toutes les autorités civiles et militaires de Mexico.

Le général Forey, dans un rapport du 25 juin, rendit compte de l'installation du gouvernement provisoire, et des mesures qu'il avait prises.

Le commandant en chef du corps expéditionnaire du Mexique à S. E. le ministre de la guerre.

Mexico, le 25 juin 1863.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Votre Excellence trouvera dans le journal de marche le détail des mouvements opérés dans la dernière quinzaine écoulée. Je me borne à traiter ici quelques questions qui mettront Votre Excellence au courant de l'ensemble de notre situation.

J'ai organisé à Mexico les pouvoirs municipaux et le gouvernement provisoire d'après les instructions que j'ai reçues. Une junta de gouvernement, composée de trente-cinq membres, a désigné le général Almonte, l'archevêque de Mexico et le général Salas, comme membres du pouvoir exécutif.

J'ai appelé à la direction des affaires des hommes honorables, modérés, appartenant aux divers partis et qui m'ont paru disposés à se livrer avec activité au rétablissement de l'ordre dans ce pays si profondément désorganisé. Ces choix ont obtenu l'assentiment général.

J'ai publié un décret sur le régime de la presse. Il a été rédigé conformément à la législation en vigueur en France.

La junta de gouvernement s'est divisée en sections pour l'administration des divers départements ministériels. Je préside celle de la guerre, afin de constituer l'armée mexicaine; mais sa réorganisation définitive ne pourra se faire que lorsqu'il y aura un gouvernement bien établi et que le pays sera pacifié.

Depuis mon arrivée à Mexico, j'ai reçu des plaintes incessantes contre les déprédations et les crimes commis par le nommé Buitron, qui porte le titre de général. Cet homme n'a fait toute sa vie que de changer de parti, de manière à pouvoir se livrer constamment au pillage. De tels excès qui effrayaient les populations devaient avoir un terme. J'ai fait conduire Buitron à Mexico, pendant que le colonel du Barail, avec une petite colonne, s'emparait à San Angel de toute la bande de ce malfaiteur.

Des voleurs, sous le nom de guerilleros, infestent toutes les routes, paralysent les transactions commerciales, arrêtent les voitures publiques aux portes des villes, pillent les haciendas et jettent la terreur parmi la population. Des mesures énergiques étaient indispensables pour faire cesser une situation si déplorable. J'ai mis tous ces brigands hors la loi et j'ai institué des tribunaux composés d'officiers vigoureux pour faire justice de tous ceux qui tomberont entre nos mains.

Avant de songer à envoyer des forces au loin, il fallait s'occuper d'abord de purger les environs de la capitale des bandes qui en forment, pour ainsi dire, le blocus. D'un autre côté, Negrette, secondé par Aurellano, Carbajal, etc., organisait des forces considérables à Tlascala pour opérer dans l'État de Puebla et couper nos communications. L'occupation de cette ville devenait ainsi indispensable. J'ai donc pris des mesures pour faire face à ces diverses nécessités.

Une colonne française aux ordres du colonel de la Canorgue se porte sur Tlascala avec un détachement mexicain commandé par le général Gutiierez, qui s'établira à Apan. Les troupes du général Vicario occupent Tlalpan et Tepepa. Les troupes du général Marquez surveillent les digues de Guanhtitlan et de Zumpango. Le colonel Aymard, du 62ᵉ, est en position à Pachuca. Le général Mejia, très-influent dans le Queretaro, va se rendre dans cette ville avec une force suffisante. Une autre colonne ira sous peu prendre possession de Toluca. Enfin, la cavalerie est répartie aux environs de Mexico, où elle vivra mieux et assurera la tranquillité.

Par ces dispositions, j'assure la sécurité dans une zone suffisamment étendue autour de Mexico, et je maintiendrai intactes mes communications avec Puebla.

Je n'ai pas négligé non plus l'occupation de la côte.

La question des douanes de Menatitlan est très-sérieuse, car on estime leur revenu à 30,000 piastres par mois, dont moitié serait versée au Trésor et l'autre moitié employée à payer la contre-guerilla, ainsi que les agents de la douane et de la police. Sur la proposition de M. Natzner, administrateur des douanes, j'ai autorisé la création d'une nouvelle force auxiliaire qui prendra le titre de *contre-guerilla de Menatitlan.*

Le général Juan Ortega a soulevé en notre faveur la province de Chiapa.

Le général Marin a organisé à Carmen une expédition sur Tabasco. Il s'est emparé de quelques points du littoral et pourra donner la main à la contre-guerilla de Menatitlan. Nous arriverons bientôt à tenir toute la côte, de Vera-Cruz au Yucatan.

Je désire faire occuper Tampico par une force française que le général Mejia appuiera par le corps indien aux ordres du général Moreno, qui se trouve de ce côté.

L'artillerie a trouvé dans les ouvrages élevés autour de Mexico 97 pièces, pour la plupart de gros calibre; 980,000 cartouches, 22,196 projectiles, 4,429 charges préparées pour canons, 12,300 kilogr. de poudre, 300 mille capsules et des fusées de divers calibres. Le service de l'artillerie en envoie l'état détaillé à Votre Excellence. Parmi les pièces se trouve le *Pèlerin*, canon fondu à Douai en 1744 et qui sera rapporté en France.

Je suis avec respect, etc.

Le général commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique.

FOREY.

Afin de nous entourer de documents et d'appréciations de toute nature et de toute origine, nous joindrons à ce rapport du général Forey une lettre écrite le même jour au *Times* :

« Mexico, 25 juin.

« Le général Forey a publié une proclamation que la portion respectable et sensée de la population a, je n'ai pas besoin de le dire, accueillie avec enthousiasme. C'est aux Mexicains de profiter des occasions favorables qui leur sont offertes. Beaucoup d'individus appartenant au parti ultra-réactionnaire, qui s'at-



tendaient à la restitution de tous les biens de l'Église et au rétablissement de la hiérarchie dans toute sa splendeur, sont naturellement désappointés. A cela près, je crois volontiers que le manifeste sera bien reçu dans toute l'étendue de la république et qu'il exercera une grande influence. La conduite des Français a été admirable. Je ne sache pas qu'il ait été porté une seule plainte contre eux. Leur éloge est dans toutes les bouches. Dans la ville de Mexico il règne aujourd'hui autant d'ordre et de sécurité qu'à Londres, à Paris ou dans toute autre capitale européenne. Les revolvers sont mis de côté ; l'on peut se promener à la nuit close sans nulle crainte d'être assassiné.

« Le changement est merveilleux, en vérité. Auprès du général français affluent de tous les points du pays des personnes qui demandent qu'on envoie pour les protéger de petits corps de troupes françaises. Il est impossible de satisfaire à toutes ces réclamations ; mais le général fait de son mieux pour contenter tout le monde. Juarez, qui a quitté Mexico avec 9,000 hommes, est arrivé à San Luis seulement avec 5,000. Le reste s'est débandé en route. Ortega, Antillon et d'autres généraux qui se sont échappés d'Orizaba l'ont rejoint depuis.

« On peut donc dire que notre forme actuelle de gouvernement consiste en un triumvirat auquel sont adjoints un sénat et une Assemblée de notables. Ceci naturellement n'est que provisoire, et tout le monde se livre maintenant à des conjectures sur ce que sera probablement la décision de l'Assemblée des notables. Je ne doute nullement qu'elle ne soit en faveur d'une monarchie, et que la grande majorité de la nation n'accueille cette décision avec allégresse. Le général Almonte, l'archevêque de Mexico et M. Salas ont été nommés membres du pouvoir exécutif. L'Assemblée des notables n'a point encore été élue.

« Le 15 au matin, un corps de troupes d'environ 2,000 hommes a été envoyé à Pachuca et à Real del Monte pour protéger les mines, et l'on pense que dans le cours d'une semaine ou de dix jours, il sera expédié des troupes pour occuper Toluca et Queretaro. La première ville est importante, parce qu'elle fournit des approvisionnements considérables de froment et de grains ; la seconde, parce qu'elle est le point d'où rayonnent les différentes routes conduisant dans l'intérieur. Comme les pluies viennent de commencer à tomber avec une extrême violence, je doute beaucoup que ces troupes puissent aller jusqu'à Guanaxuato et San Luis, quoiqu'il soit infiniment à désirer que cela soit sous le plus bref délai possible. Doblado n'a manifesté aucune intention de marcher au secours de Juarez ; il reste à Guanaxuato, où il est, dit-on, tenu en échec par le corps de Méjia. On sait parfaitement qu'il était en faveur d'une intervention, et je crois que les Français, s'ils y sont disposés, auront peu de peine à traiter avec lui. C'est un homme qui ne consulte que son propre intérêt, qu'il n'a jamais permis au patriotisme de contrarier. Une fois en possession de Guanaxuato, la route qui mène à Guadalajara, seconde ville de la république, est ouverte ; toutes communications entre San Luis et le Pacifique sont interceptées, et c'est chose d'une très-grande importance.

On rapporte que Tampico et Matamoras seront occupés l'un et l'autre du soin d'intercepter les approvisionnements envoyés de ce côté-là.

« Les lettres du dernier paquebot anglais, envoyées par le courrier de la légation, ne sont point encore parvenues. On suppose que l'infortuné courrier sera tombé dans une embuscade tendue par les brigands ou guerilleros, et que les sacs ont été emportés à San Luis pour l'édification particulière de Juarez et de ses ministres. C'est la première fois qu'un courrier de la légation britannique a été arrêté.

« Buitron, brigand et assassin renforcé, a été fait prisonnier avec toutes ses bandes, il y a peu de jours. On ignore le sort qui lui est réservé ; mais les Français ont été naguère si cléments que peu de personnes croient qu'il reçoive la punition qu'il mérite si largement. »

Une correspondance du *Monde* nous apprend que Buitron a été fusillé.

Les inquiétudes que pouvaient causer les guérillas, les préoccupations de l'armée, n'empêchaient point les fêtes de se succéder. L'armée française offrit aux dames de Mexico un bal dont les danses se prolongèrent jusqu'à sept heures du matin. La municipalité, le maréchal Forey, le comte Dubois de Saligny donnèrent tour à tour des bals. Vainqueurs et vaincus se confondirent, et ceux même qui avaient souhaité la continuation du pouvoir de Juarez n'hésitèrent pas à prendre part à des plaisirs dont ils avaient été longtemps privés. Un des organes du parti auquel l'intervention avait rendu le pouvoir, M. Castillo, écrivait le 26 juin 1863 :

« Les dames juaristes se rendent au bal par curiosité, et les autres ne sont pas fâchées de témoigner, par leurs façons gracieuses et aimables, le plaisir qu'elles ont à recevoir des hôtes qui leur ont rendu de si grands services.

« La population de Mexico fraternise parfaitement avec vos soldats, qui ont toujours à leur disposition cette gaieté, cette humeur originale, qui les rend aussi sympathiques pendant la paix, que leur bravoure et leur élan les rend terribles pendant la guerre.

Pendant ce temps-là, le gouvernement fonctionne régulièrement, ce qui ne s'était pas vu depuis bien longtemps chez nous. Il ne nous reste que peu de traces du désordre qui régnait à Mexico sous le régime terroriste. Cependant, on remarque encore avec peine, sur les façades de certaines boutiques d'estampes, des dessins, gravures ou lithographies, représentant des sujets insultant à la morale et à la religion, et mettant en relief des exploits ridicules et mensongers de l'armée juariste. Ces exhibitions excitent en général une grande réprobation et quelques animosités, et pourraient arriver à troubler la tranquillité publique.

« On dit que certains émissaires de Juarez ont tenté quelques démarches auprès de la légation française de Mexico, mais un avis, publié par cette légation dans le *Moniteur franco-mexicain*, a fait prompte justice de ces tentatives.

« Juarez ne veut pas encore, toutefois, abandonner la partie, et de San Luis de Potosi nous arrivent des décrets en foule, exhortant les citoyens à la défense, leur promettant le succès et considérant comme traîtres ceux qui auront des rapports avec les Français.

« Mais tout cela ne peut que prêter à rire ; dans peu le parti juariste n'existera plus, et le dernier coup lui sera porté par le vote de l'Assemblée sur la forme à donner à notre gouvernement.

« Je ne puis avoir aucune crainte sur l'issue de ce vote. Depuis quarante ans et plus que nous avons goûté de la république, que nous a-t-elle donné ? Elle n'a fait autre chose, pour nous, que de nous faire répandre des torrents de larmes et des flots de sang. Les révolutions continuelles ont mis le Mexique dans l'abaissement le plus complet ; et ce serait encore dans la république que nous chercherions un remède à ces maux ! Nous n'y songeons même pas.

« Nous voulons une monarchie, parce que avec elle nous fermons la porte à toutes les vanités, les ambitions démesurées causes de nos révolutions successives, et cette monarchie, nous la voulons avec un prince sage, libéral et catholique.

« Ce qu'il y a de plus difficile est le choix de ce prince, parce que de cette élection dépendent toutes nos destinées futures, et de toutes les qualités que j'ai indiquées celle à laquelle nous tenons le plus ici, c'est qu'il appartienne à la religion catholique, car notre pays se fait gloire d'être essentiellement catholique.

« Espérons que, dans ce choix si important, nous trouverons auprès de S. M. l'Empereur des Français, qui nous a rendu des services si éminents et pour lesquels nous lui avons tant de gratitude, le concours éclairé et bienveillant qu'il nous a accordé jusqu'ici. »

Les manifestations qui avaient lieu à Mexico comprimèrent, dans les Terres Chaudes, l'opposition des amis de Juarez. L'occupation de Mexico fut célébrée à Vera Cruz par un *Te Deum* chanté le dimanche 21 juin. La marine, ayant à sa tête le contre-amiral Bosse, le colonel Jeanningros, commandant supérieur de la place, les officiers de la garnison, les fonctionnaires et les consuls, assistaient à cette cérémonie, célébrée avec une pompe rendue plus imposante encore par le concours de la population tout entière, que la cathédrale avait peine à contenir.

Des patrouilles de cavalerie, de petits postes échelonnés entre la Purga et la Soledad, protégeaient les travaux du chemin de fer. Aux guérillas juaristes fut opposée avec succès la contre-guérilla du colonel Dupin, qui prit Huatasco et fit à travers la campagne une excursion de trois semaines.

Le général auxiliaire Marin, un moment bloqué à Carmen, avait été dégagé vers la fin de mai et avait recruté cent quinze volon-

taires nouveaux qui campaient au village de la Frontera, à l'embouchure du rio de Tabasco. Avec le concours de la marine, il put s'emparer, le 18 juin, de San-Juan-Batista, capitale de l'État de Tabasco.

Le plus sûr moyen de pacifier était de ne pas laisser longtemps les esprits dans l'incertitude. Le projet de rétablir l'empire d'Iturbide en l'environnant de garanties constitutionnelles, était depuis longtemps médité. Le nom de l'archiduc Maximilien-Joseph avait été mis en avant. En 1862, avant de quitter l'Europe pour rentrer dans sa patrie, le général Almonte avait rendu visite à l'archiduc, et, se portant fort pour le parti monarchique mexicain, il avait fait briller à ses yeux une couronne. Sans rien décider, Maximilien-Joseph avait subordonné son acceptation au consentement de l'empereur d'Autriche, son frère, et à l'engagement que prendrait la France de conserver un corps de troupes au Mexique jusqu'a ce que le nouvel empire fût affermi.

Dès 1840, M. Gutierrez de Estrada avait reçu du parti conservateur la mission d'obtenir le concours des grandes puissances européennes, et le choix de ceux qui méditaient une restauration s'était, dès cette époque, porté sur un archiduc de la maison de Habsbourg. Le prince de Metternich dirigeait alors les affaires de l'Autriche. M Gutierrez de Estrada se rendit à Vienne pour exposer au prince de Metternich les vœux de ses concitoyens :

« Vous pouvez compter sur un de nos archiducs, lui dit l'archichancelier ; seulement il faut les deux bras pour le placer sur le trône. »

Ces deux bras, c'était l'appui des puissances occidentales, qui, sondées par l'envoyé mexicain, avaient approuvé le projet à la réalisation duquel il s'était dévoué.

Au commencement de 1862, Mgr de la Bastida, alors évêque de Puebla et exilé, avait vu l'archiduc Maximilien au château de Miramar, et il avait fait part de ses impressions à son ami Gutierrez de Estrada, dans une lettre ainsi conçue :

« *A monsieur Gutierrez de Estrada.*

« Château de Miramar, ce 20 janvier 1862.

« Mon ami très-honorable et très-affectionné,

« A vous mes premiers souvenirs. Hier, vers dix heures du soir, je suis arrivé ici, et, à onze heures, j'ai été présenté au très-aimable prince, dont la vue enchante, dont la conversation attache et instruit, dont les manières douces et graves ont un tel charme qu'on oublie la fatigue du voyage, l'heure inopportune, le besoin de nourriture, et qu'on consentirait avec plaisir à renoncer, pour prolonger un tel entretien, au repos même de la nuit ; car dans ce visage il y a toujours la profonde empreinte d'une modestie sans égale et d'une abnégation qui sacrifie tout au bonheur d'un peuple que ce prince ne connaît point encore et que pourtant il aime déjà.

« Permettez-moi, mon ami, d'ajouter que vous êtes resté dans vos éloges bien au-dessous de la réalité. Une heure de conversation m'a découvert un trésor moral, que nous ne saurons jamais apprécier à sa valeur. Que manque-t-il à ce prince ? Cette question, je me la suis faite à plusieurs reprises durant les courtes heures écoulées ; et mon cœur et ma tête ont répondu : « Rien, absolument rien ! » Des avantages personnels supérieurs à l'idée qu'on essayerait d'en donner ; une instruction variée et secondée par la réflexion ; un talent que révèle son large front ; une mémoire fidèle même aux plus petites choses qui peuvent nous concerner ; une délicatesse infinie dans l'expression de ses sympathies pour les personnes dont il parle ou dont il a entendu parler ; un très-pressant désir de nous connaître tous ; la sollicitude du meilleur ami et du plus tendre des pères : tels sont les traits insuffisamment indiqués par moi du monarque que la Providence divine nous accorde pour réparer tant de désastres et ressusciter notre société. Quel châtiment pour l'Italie que son éloignement ! quelle perte pour l'Autriche ! quel malheur pour l'Europe entière ! Je ne m'étonne pas qu'il ait conquis toutes les sympathies, et je ne serai point surpris de l'universel regret que fera naître son départ ; notre démence sera inexplicable, si nous ne savons point apprécier le don que nous fait le ciel, quand tout paraissait perdu.

« Si je vais au Mexique, m'a dit plusieurs fois le prince, je me séparerai de l'Europe pour toujours et sans jamais tourner les yeux vers elle : ce sera terrible ; mais il ne me convient pas de faire les choses à demi, ma pensée n'aura plus d'autre intérêt, et j'agirai toujours comme si je fusse né Mexicain. Ma compagne a pris la même résolution.

« Mais pourquoi vous entretenir de ce que vous avez vu ? Pour deux raisons :

1° Pour renouveler les impressions que vous en avez éprouvées et nous unir dans les mêmes sentiments ;

2° Pour rendre grâce à Dieu d'une seule voix du don duquel il nous gratifie, et qu'il complétera, nous l'espérons ; car cette œuvre est sienne et parfaite, comme tout ce qui émane de sa divinité.

« Je viens d'être présenté à madame l'archiduchesse. C'est l'affabilité personnifiée. La princesse a commencé par faire l'éloge de la langue espagnole, qu'à cause de son accentuation et de sa majesté, elle préfère à la langue italienne sans contester à cette dernière ses grâces poétiques et son cachet éminemment musical. Elle m'a ensuite parlé du projet qui nous occupe, et elle a excusé le jeune général Miramon de ne lui être point favorable, s'il n'est mû en agissant ainsi que par un sentiment de patriotisme.

« Grand est le sacrifice que ces princes vont faire ; mais grande aussi sera la récompense. Quel couple angélique ! qu'ils sont tous deux sympathiques ! Comme ils séduisent quand ils parlent, quand ils sourient ! Il serait difficile de trouver des princes qui les égalent. Plaise à Dieu de nous juger dignes de les posséder pendant de longues années !

« Parfois il me semble rêver. Dieu soit béni pour tous ses bienfaits !

« Croyez-moi, etc., etc., »

Signé : P. A. DE LA BASTIDA,
évêque de Puebla.

Ainsi, comme le fait observer le *Mémorial diplomatique*, le rétablissement de la monarchie au Mexique, avec un prince autrichien sur le trône, loin d'être une combinaison fortuite et due à des influences extérieures, était une idée purement mexicaine, nourrie depuis plus de dix-sept ans par un parti.

CHAPITRE XXIII

Nomination d'une commission. — Rapport du 8 juillet 1863. — Note biographique sur l'archiduc Maximilien.

Le 8 juillet, l'assemblée des notables élut une commission composée de MM. Aguilaz, Velasquez de Léon, Orozco, Marin et Blanco, pour examiner la constitution sur laquelle le Mexique devait asseoir son avenir. Voici, d'après la traduction officielle, les passages essentiels du rapport du comité des Cinq :

La commission nommée pour examiner quelle forme de gouvernement la nation mexicaine doit adopter, après avoir étudié cette question avec toute l'attention que demande son immense gravité, a l'honneur de soumettre à la sagesse de cette illustre assemblée le résultat de ses observations.

Après avoir soumis durant un demi-siècle la nation mexicaine aux plus rudes épreuves, la main de la divine Providence semble vouloir la conduire au terme de ses maux, afin qu'elle serve à la fois d'exemple et d'enseignement.

En examinant les nombreux événements qui ont dû s'accomplir dans l'ancien comme dans le nouveau monde pour que, sous la garantie d'une nation puissante, nous soyons aujourd'hui réunis délibérant tranquillement sur l'établissement prochain d'un gouvernement qui nous donnera le bonheur, il est aisé de reconnaître que la solution de ce grand problème n'était point permise à la faiblesse humaine. Un instant de réflexion suffit pour convaincre que le sort du Mexique était lié aux grands événements qui s'accomplissent en Europe. Croyez-le, messieurs, sans ces événements, le Mexique était à jamais perdu.

La commission, qui pense que le but de cette assemblée est uniquement de répondre à la question de savoir quelle est la forme de gouvernement la plus propre à sauvegarder l'indépendance du pays, en lui donnant des bases durables de prospérité, la commission croit que pour atteindre ce but il est utile de jeter en arrière un regard sur notre histoire depuis le moment où, en 1821, nous brisâmes les liens qui nous unissaient à la mère patrie. Si le Mexique, en secouant, avec toute l'ardeur d'une jeunesse inexpérimentée, le joug de son ancienne métropole, n'eût oublié ses précédentes institutions, il

est hors de doute qu'il eût atteint le comble de la prospérité.

Mais il ne sut point se servir de son émancipation et abusa de son indépendance. L'adoption de la constitution de 1824, qui, succédant à la royauté d'Iturbide, établit la république fédérale et populaire, déjà proclamée en décembre 1822 dans une émeute militaire à Vera-Cruz, fut la source de tous nos maux, la cause de notre ruine. A cette imparfaite imitation des États-Unis, vint se joindre l'établissement des loges maçonniques divisées en rit écossais et rit d'York. Ces clubs ténébreux décidèrent, par leurs conspirations, par le poison, par le poignard, du sort du pays et de la vie des citoyens. C'est alors que l'on vit en 1828, pour la première fois, au pillage du grand bazar de Mexico, les autorités dirigeant elles-mêmes les attaques contre la propriété privée. Ce fut de ces loges que partirent les lois iniques d'expulsion contre les Espagnols européens, lois qui frappaient des innocents, qui ruinaient le commerce, chassaient les capitaux, et donnaient lieu à de honteux trafics dans lesquels on mit en vente comme aux enchères publiques les exceptions au décret d'exil que finirent par obtenir quelques personnes.

Le système fédéral fit naître le plus cruel antagonisme entre les gouverneurs des États et les commandants militaires chefs des forces de la fédération. Les États crurent contre-balancer le pouvoir de l'armée en augmentant les milices, et de là naquirent de nombreux conflits.

Les États s'unissaient contre le pouvoir central, qui se trouvait souvent sans forces suffisantes dans la capitale. Les troupes se laissaient séduire par l'appât de l'argent et des grades, la multitude par celui du pillage, d'autres personnes par la promesse d'emplois élevés ou par l'espoir de réaliser des spéculations ruineuses pour le trésor. Le gouvernement, battu en brèche de tous côtés, trahi par ceux qui auraient dû le soutenir, tombait et était remplacé par un autre, qui, peu après, passait lui-même sous les Fourches Caudines.

C'est ainsi que l'on a vu s'élever et disparaître Santa Anna, Montaño, Lobato, Zavala, Bustamante, Canalizo, Paredes, Urrea, Farias, Uraga, Zuloaga, Echegaray et tant d'autres, entraînant dans leur chute leurs *plans* de gouvernement, la *constitution* de 1824, les *sept lois constitutionnelles*, les *bases organiques*, l'*acte de réformes*, et enfin la fameuse *charte de* 1857, qui porta le dernier coup à la dignité et au reste de vie de la nation.

Les constitutions étaient donc impuissantes à établir l'ordre et la paix, et les partisans acharnés de la république, qu'on nous passe le mot, dans sa forme la plus rouge, violèrent les premiers les garanties les plus précieuses et se jetèrent dans une suite de dictatures militaires, se montrant, dans ces guerres fratricides, les plus cruels ennemis de la liberté. Sous ces gouvernements discrétionnaires, et principalement sous le dernier, il est inutile d'ajouter que le despotisme atroce du chef de l'État et de ses sicaires s'est manifesté, dans toute l'étendue du Mexique, par l'injustice, la violence, l'incendie, le vol et l'assassinat, pratiqués par les plus hautes comme par les plus infimes autorités.

Après cela, messieurs, il n'est pas surprenant d'avoir vu des voleurs de grand chemin occuper les postes les plus élevés, d'avoir vu la dilapidation des revenus du trésor, celle des biens du clergé confisqués iniquement et sans bénéfice pour le pays. La soi-disant réforme n'a réuni autour d'elle que les vagabonds, les bandits qui, sous ce drapeau populaire, très-populaire même, ont ravagé, brûlé les récoltes, les villages, et saccagé les grandes villes. Le progrès n'a consisté que dans le pillage des établissements et des propriétés ecclésiastiques au profit de quelques agioteurs qui n'ont même pas respecté les biens des communes ni ceux des hôpitaux.

En présence de ce triste tableau, résumé de quarante années de luttes stériles qui ont conduit à la dépravation un peuple autrefois de mœurs honnêtes, à la misère un pays opulent, au mépris, au démembrement, un royaume qui fut immense et respecté, y a-t-il parmi nous ou au dehors un seul homme qui croie à l'efficacité des institutions républicaines? Non, mille fois non. Le contraire n'est que trop prouvé par ce torrent de sang qui a presque englouti trois générations, ruiné les fortunes, détruit l'esprit national, et arraché de tous les cœurs la foi et l'espérance qu'on pouvait avoir dans ces funestes institutions.

Tout le monde connaît les efforts tentés par le gouvernement de Juarez, à Vera-Cruz d'abord, et plus tard à Mexico, pour obtenir des États-Unis un protectorat direct qui eût été la mort de notre indépendance, de notre race, de notre religion.

On n'ignore pas non plus les démarches faites en Europe par les hommes les plus éminents du parti conservateur pour obtenir l'intervention de ces grandes puissances auxquelles une insigne ignorance a pu seule attribuer des vues intéressées d'usurpation ou de conquête. Pour atteindre leur but, les démagogues étaient prêts à abandonner à la république voisine la portion peut-être la plus riche et la plus fertile de notre territoire, tandis que ceux qui demandèrent l'appui de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne, ne le firent qu'en sauvegardant, avant tout, l'indépendance et l'intégrité du Mexique. Juarez mutilant son pays se donnait pour le type du patriote, et il représentait comme traîtres à la patrie le reste des Mexicains, c'est-à-dire l'immense majorité des hommes de bien qui ont supplié l'Europe occidentale de mettre un terme à l'anarchie qui nous dévorait. Et pourtant ce n'est pas aux demandes des conservateurs qu'on doit l'intervention.

Elle a été amenée par les violations sauvages du droit des gens commises par Juarez contre les puissances amies qui résolurent de se faire respecter par la force. Le besoin d'une intervention était reconnu par tous en principe, et la popularité avec laquelle elle a eu lieu, grâce à l'inébranlable fermeté du magnanime Empereur des Français, n'a fait que prouver aux moins convaincus avec quelle inexprimable allégresse et quelles ovations splendides les grandes capitales se sont vues délivrées du joug de la démagogie. Les armes de la France, ses aigles victorieuses n'ont traversé l'Atlantique que pour dire aux Mexicains : « Libres de toute pression exercée par des factions fratricides, constituez votre patrie le mieux qu'il vous conviendra; pour vous aider, nos forces sont avec vous. »

La commission pense donc que nous ne devons pas en revenir à nos gouvernements d'un jour, au despotisme de nos pachas militaires; que nous ne pouvons rester froids spectateurs des derniers démembrements de notre territoire, des crimes d'une armée commandée par des malfaiteurs, de la proscription de la religion et du culte catholique, car tel est le tableau qu'a présenté le Mexique sous les formes diverses de la république.

Les monarques ne sont point aujourd'hui, comme on affectait de le dire autrefois, les maîtres absolus de la vie et des biens de leurs sujets. Le trône est soumis aux lois, et il donne, le premier, l'exemple du respect qui leur est dû. Le sentiment monarchique ne s'est jamais éteint chez nous depuis les premiers cris d'indépendance, en 1810, jusqu'à sa courageuse manifestation en 1845; le plan politique d'Iguala, les traités de Cordoba, l'acclamation triomphale d'Iturbide en sont une preuve. Ce sentiment, nous le tenons de nos pères.

Cette institution de nos traditions historiques, c'est la MONARCHIE, cet assemblage de toutes les conditions dont les sociétés ont besoin pour asseoir l'ordre sur des bases indestructibles : combinaison dans laquelle la personne sacrée qu'on élève au trône n'est pas à la vérité l'État, mais en est la personnification la plus auguste; dans laquelle le roi, plus fort que tous, plus puissant que tous, au-dessus des machinations des anarchistes, n'a besoin de personne, ne craint personne, et peut ainsi récompenser le mérite sans bassesse et rendre la justice en fermant les oreilles à l'esprit de vengeance. Les intrigues des partis, toujours plus faibles et s'agitant inutilement dans leur impuissance, ne sauraient le faire trembler, et il se livre, exempt de soucis, à la réalisation des plans les plus hardis d'agrandissement national, qu'il mène toujours à bonne fin, parce qu'il peut ce qu'il veut, et qu'il veut la gloire de son peuple, liée à la gloire de son nom. Ainsi se résout également le problème prodigieux que présente l'empire du Brésil, florissant, prospère et paisible, au milieu de ce fractionnement infini de l'Amérique du Sud en républiques microscopiques, qui s'agitent et se consument toutes au brasier de l'anarchie qui les dévore et de l'horrible discorde qui les mine.

Que ne devons-nous pas à cette succession de monarques espagnols qui nous ont transmis d'excellentes lois, une législation protectrice des Indiens, et de magnifiques établissements hospitaliers et universitaires! La monarchie nous avait laissé des routes, des canaux, des palais, d'admirables églises, des villes splendides; — la république ne nous lègue que des ruines.

Mais, si nous élevons un trône sur les décombres de la fédération, où irons-nous chercher le prince qui devra s'y asseoir? Ceindrons-nous du diadème le front de quelque Mexicain

illustre, ou bien offrirons-nous la couronne au descendant de quelque dynastie étrangère? L'exemple de l'infortuné Iturbide doit nous servir de leçon. Pour porter le sceptre, il faut être né sur les marches d'un trône.

La commission a pensé qu'il était inutile d'exposer les raisons, déjà connues de tous, qui s'opposent à ce qu'on choisisse un prince des maisons régnantes de France, d'Angleterre et d'Espagne, et il lui suffit de constater que, dans la presse comme dans les réunions publiques, un seul nom sort de toutes les bouches, et que ce nom est celui de S. A. I. et R. l'archiduc Ferdinand Maximilien d'Autriche.

Cette unanimité n'étonnera, certes, personne, car il y a longtemps que l'on connaît au Mexique l'histoire de ce prince.

Rejeton illustre de la maison d'Autriche et frère de François-Joseph, empereur régnant, S. A. I. et R. Maximilien a consacré sa jeunesse aux études nécessaires pour se rendre digne de la haute destinée qui lui était réservée.

Il est entré dans la marine, comprenant tous les avantages



Dame de Mexico.

qu'on retire des voyages. Il a visité la Grèce, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, Tanger, l'Algérie, le littoral de l'Albanie et la Dalmatie, les côtes de la Palestine, l'Égypte, la Suède, la Sicile, l'Allemagne septentionale, la Belgique et la Hollande, la Lombardie et l'Angleterre, les îles Canaries, Madère, et en dernier lieu le Brésil, augmentant ainsi la masse de ses connaissances. De cette façon il a appris l'art de gouverner les peuples dans un temps aussi difficile que le nôtre, quoique ce soit en même temps une époque de progrès et de civilisation incontestables. Ayant étudié les meilleures formes d'administration, connaissant toutes les découvertes importantes ainsi que les réformes les plus utiles pour les institutions, il est rentré dans son pays natal pour y faire adopter les modifications qu'il avait vues réussir à l'étranger.

La ville de Pola lui doit son rétablissement, la fondation d'édifices publics, d'arsenaux, etc. C'est à lui qu'on est redevable des expéditions de circumnavigation, de commissions pour l'exploration de l'Amérique du Sud, des côtes d'Afrique, d'études spéciales sur les ports d'Espagne, de France, d'Angleterre, des Pays-Bas, de l'Allemagne du Nord.

Nommé par l'empereur gouverneur du royaume lombardo-vénitien dans des temps très-difficiles, l'archiduc a su gagner l'affection des Italiens.

Jusqu'ici la commission s'est contentée de vous présenter un résumé de la vie de l'archiduc Maximilien, due à notre compatriote Gutierrez Estrada ; mais, arrivé à ce point, il importe de citer le texte même de cet ouvrage.

« En effet, dit M. Gutierrez Estrada, malgré les passions qui agitaient le peuple lombardo-vénitien à cette époque, on ne peut nier les bienfaits que répandait l'archiduc. Chaque jour de son administration était marqué par quelque œuvre utile. Il avait nommé une commission pour le cadastre, préparé l'exonération des dîmes, exécuté des travaux d'amélioration dans le port de Venise.

« Il avait déjà commencé des travaux d'endiguement à Côme ; fait disparaître la *malaria* qui existait à l'extrémité du lac ; fait dessécher le marais de Piano di Spagna, et la vallée Véronèse, qu'il transforma en terre fertile. Il avait fait étudier les plans pour le desséchement des lagunes vénitiennes, et pour l'arrosement artificiel du Frioul par la Ledra.

« Il avait embelli la ville de Venise par la prolongation de la Ribera, et augmenté les promenades publiques à Milan. »

Toutefois, le chef d'une grande nation a d'autres devoirs à remplir que ceux d'embellir les villes. Le jeune archiduc ne les oublia pas. Les populations indigentes de la Valteline furent l'objet de sa sollicitude constante ; et il sut trouver moyen de remédier à leur pauvreté.

A peine eut-il soulagé cette misère, que le Pô inonda les plaines limitrophes ; le prince accourut aux points les plus menacés, secourant les habitants les plus nécessiteux, et sollicitant en leur faveur les secours du gouvernement impérial.

La vie intellectuelle des nations, c'est-à-dire les arts, les sciences et l'instruction publique, ont toujours trouvé dans l'archiduc un ardent et généreux protecteur.

Mais les nobles aspirations, les instincts chevaleresques ne suffisent pas chez les princes appelés à gouverner ; il faut, en outre, qu'ils soient doués d'une raison ferme et solide. C'est ce que le prince Ferdinand-Maximilien possède au plus haut degré, ainsi qu'il en a donné la preuve quand il gouvernait en Italie. Dans une dépêche adressée à lord Loftus, ambassadeur d'Angleterre à Vienne, lord Malmesbury, ministre des affaires étrangères, écrivit le 12 janvier 1859, peu avant la guerre avec l'Autriche : « Le gouvernement de Sa Majesté Britannique reconnaît l'esprit libéral et conciliant qui a présidé au gouvernement du royaume lombardo-vénitien, quand l'archiduc Ferdinand-Maximilien en était le chef. »

On voit donc que l'archiduc a l'immense avantage d'être reconnu par l'Angleterre même, comme apte à gouverner dans les moments les plus difficiles.

Que dirions-nous de plus, sinon qu'un mariage heureux avec la princesse Marie-Charlotte-Amélie l'unit avec la dynastie qui règne en Belgique, et que dans cette union se trouvent les modèles des vertus et des qualités les plus parfaites.

Résumant donc ce qui précède, la commission croit avoir suffisamment démontré :

1° Que le système républicain, soit sous la forme fédérale, soit sous un pouvoir central, a été la source inépuisable, depuis qu'il est en pratique, de tous les maux qui accablent notre patrie, et que l'on ne peut détruire le mal qu'en arrachant sa racine ;

2° Que la forme monarchique est la seule que l'on puisse établir au Mexique surtout dans les circonstances actuelles, parce qu'en elle se réunissent l'ordre et la liberté et la force nécessaire pour dominer l'anarchie et la démagogie, principe immoral et désorganisateur ;

3° Que, pour fonder un trône, il est impossible de choisir un citoyen du pays (bien qu'il ne manque pas d'hommes éminents), parce qu'on ne peut improviser les qualités nécessaires chez un roi, et qu'un simple particulier ne saurait posséder dans la vie privée ;

4° et dernièrement. Que parmi les princes illustres par leur haute naissance non moins que par leurs qualités personnelles, c'est sur l'archiduc Ferdinand-Maximilien d'Autriche que doit se porter le vœu de la nation, afin qu'il dirige ses destinées, parce qu'entre les rejetons des familles royales il est des plus distingués par ses vertus, ses vastes connaissances, son intelligence élevée et son habileté dans l'art de gouverner.

En conséquence, la commission soumet au vote définitif de l'honorable assemblée les résolutions suivantes :

1° La nation mexicaine adopte pour forme de gouvernement

LA MONARCHIE modérée, héréditaire, avec un prince catholique ;

2° Le souverain prendra le titre d'empereur du Mexique ;

3° La couronne impériale du Mexique est offerte à S. A. I. et R. le prince Ferdinand-Maximilien, archiduc d'Autriche, pour lui et ses descendants ;

4° Dans le cas où, par des circonstances impossibles à prévoir, l'archiduc Ferdinand-Maximilien n'arriverait pas à prendre possession du trône qui lui est offert, la nation mexicaine s'en remet à la bienveillance de S. M. Napoléon III, empereur des Français, pour qu'il lui désigne un autre prince catholique.

Mexico, le 10 juillet 1863.

Signé : AGUILAR, VELASQUEZ DE LÉON, OROZCO, MAURA, BLANCO.

L'archiduc Ferdinand-Joseph-Maximilien était né le 6 juillet 1832. Frère de l'empereur François-Joseph, il avait les titres de vice-amiral, membre du conseil de l'amirauté, commandant de la marine autrichienne, propriétaire du régiment de lanciers autrichiens n° 8 et chef du régiment prussien des dragons de Neumark, n° 3. Le 27 juillet 1857, l'archiduc Maximilien avait épousé l'archiduchesse Marie-Charlotte-Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine-Léopoldine, fille de Léopold Ier, roi des Belges.

CHAPITRE XXIV

Rétablissement de l'empire mexicain. — Nomination d'une régence. — Lettre d'un Français sur la situation.

Les résolutions de la commission furent immédiatement adoptées à l'unanimité des membres présents. Dans la séance du lendemain, l'assemblée décréta la création d'une régence chargée de gouverner le pays au nom du nouvel empereur, et elle maintint les trois élus de la junte supérieure. Elle vota ensuite des actions de grâces à l'Empereur et à l'Impératrice des Français et décida que leurs statues seraient érigées dans la salle du congrès. La séance se termina par des votes de remercîments à l'adresse de M. le général Forey, de l'armée française, et de plusieurs autres personnages qui se sont distingués par des services rendus à la cause de l'intervention.

Les dispositions du décret du 18 juin se trouvaient donc appliquées. L'Assemblée des notables, aux termes de ce décret, avait à discuter en premier lieu quelle forme de gouvernement il fallait définitivement établir au Mexique. Le vote sur cette question devait réunir au moins la moitié des suffrages. Dans le cas où cette majorité ne serait pas obtenue, le pouvoir exécutif devra dissoudre l'Assemblée, et la junta supérieure procéder sans délai à la formation d'une nouvelle assemblée. Après avoir décidé de la forme de gouvernement, l'Assemblée des notables avait à prendre en considération les questions qui lui seraient soumises par le pouvoir exécutif, dont les fonctions cesseraient dès que l'Assemblée des notables aurait proclamé l'installation du gouvernement définitif. Provisoirement, le pouvoir restait entre les mains :

1° D'un triumvirat composé d'Almonte, du général Salas et de l'archevêque de Mexico ;

2° D'un sénat ou junte supérieure de 35 membres ;

3° D'une assemblée des notables, composée de 215 membres choisis par la junte supérieure.

Un Français qui ne faisait point partie de l'armée, mais qui était entré à Mexico avec elle, écrivait le lendemain de la mémorable séance de l'Assemblée des notables :

« 11 juillet 1863.

« ..... Je dois dire que l'édifice me paraît réunir toutes les conditions de solidité désirables, si l'on sait et si l'on veut, comme je n'en doute pas, faire usage des matériaux que l'on va trouver à sa disposition.

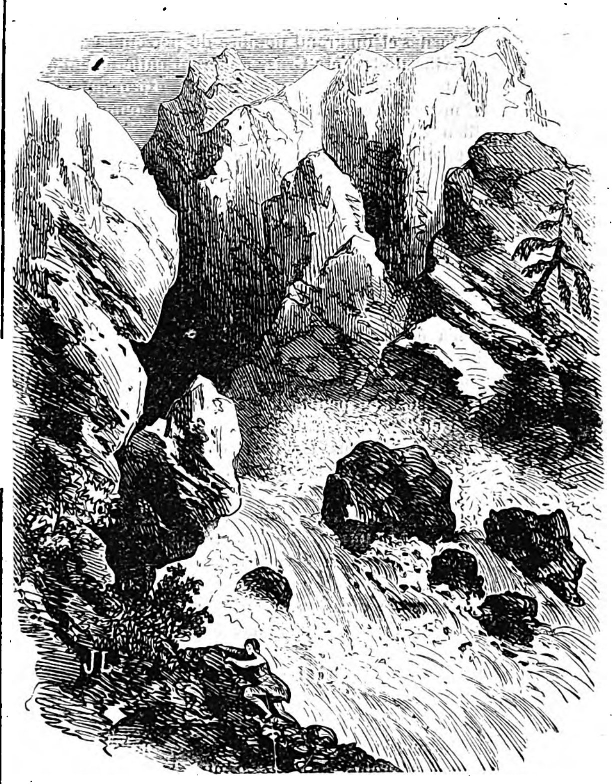
« L'Assemblée des notables, dans sa séance d'hier, a voté l'établissement de la monarchie, et offert la couronne impériale du Mexique à l'archiduc Ferdinand-Maximilien d'Autriche. Puis ont été adoptées deux autres résolutions : la première portant que, dans le cas où, par une circonstance quelconque, l'archiduc ne viendrait pas s'asseoir sur le trône du Mexique, la nation s'en remettrait à l'empereur Napoléon pour lui indiquer un autre candidat à la couronne. La deuxième votant des actions de grâces à notre Empereur.

« Toutes ces résolutions ont été adoptées à l'unanimité des membres présents, sauf deux personnes qui se sont hâtées, le soir même, de changer d'avis et de rentrer dans le giron.

« Aujourd'hui, l'Assemblée va s'occuper de la formation d'un conseil de régence, chargé de gouverner au nom du nouvel empereur et jusqu'à son arrivée. Il est à désirer qu'on conserve, pour ces hautes fonctions, les membres du triumvirat, qui auraient seulement à changer de titre. C'est ce qui va avoir lieu probablement.

« La ville entière est livrée aux transports d'une joie indicible, à laquelle tout le pays va s'associer plus ou moins hautement, suivant qu'il le pourra avec plus ou moins de sécurité.

« Tout marche pour le mieux. Chaque jour amène de nouvelles et importantes soumissions. Elles seront bien plus nombreuses encore quand nous serons portés dans l'intérieur. A l'exception de la brigade Berthier envoyée à Toluca, capitale de l'État de Mexico, où nous avons trouvé un accueil encore



Site aux environs de San-Luis.

plus enthousiaste qu'ici, si la chose est possible, nos troupes n'ont pas encore bougé ; mais notre action va s'étendre pour pacifier et protéger l'intérieur.

« Doblado a fait savoir, il y a quelques jours, qu'il ne serait pas éloigné de se prononcer pour l'intervention et la monarchie, s'il était certain de ne pas être traité par nous en ennemi. Comonfort est gravement malade à Silao. Plusieurs de ses amis qui voudraient le faire revenir à Mexico ont demandé pour lui un sauf-conduit. On croit qu'il ne tardera pas à arriver. C'est un homme qu'il ne faut pas confondre avec ceux qui entourent encore Juarez. Il n'a d'autre parti à prendre maintenant que de se joindre à nous.

« Tampico et Tuxpan vont être occupés par nos troupes. Il est bien important de prendre la même mesure à l'égard de Matamoros, qui a pour nous un intérêt spécial au point de vue du *coton*.

« Le bruit court que Miramon serait rentré dans le pays par la frontière du Nord ; il ne m'a pas été possible de savoir ce qu'il y a de vrai dans cette rumeur. »

La lettre précédente est un peu optimiste ; les adhésions à l'empire étaient, comme elle le dit, nombreuses et imposantes ;

mais, ainsi qu'on devait s'y attendre, les résolutions prises à Mexico n'étaient pas acceptées sans contestation sur tous les points de l'immense territoire du Mexique.

CHAPITRE XXV

Adhésion de la Vera-Cruz. — Lettre de M. H. Bineau, préfet politique. — Dépêche du colonel Jeanningros. — Soumission de Mérida. — Mouvement des guérillas. — Assassinat du général La Llave.

A Vera-Cruz, il n'y eut pas d'hésitation. Après que les notables de Mexico se furent prononcés, ceux de Vera-Cruz les appuyèrent de leur consentement. Le préfet politique du district, M. H. Bineau, se rendit auprès du commandant supérieur de la ville pour le prier de transmettre à l'Empereur l'adhésion des habitants, et il lui lut l'adresse ci-dessous :

« Vera-Cruz, 10 juillet.

« Monsieur le Commandant supérieur,

« Je m'empresse de vous remettre copie légalisée de l'acte signé par les autorités et un grand nombre de personnes considérables de la ville de la Vera Cruz, adhérant entièrement à la proclamation de l'Assemblée des notables de Mexico, qui déclare l'empire mexicain constitué sous le gouvernement du prince Maximilien d'Autriche.

« Ma satisfaction est complète d'être l'organe qui sert à vous transmettre les sentiments dont la ville de Vera-Cruz est animée. Elle voit dans la déclaration de l'Assemblée des notables de Mexico un gage heureux de paix, d'ordre et de prospérité ; elle a foi dans un gouvernement qui, respectable et respecté au dedans et au dehors, mettra fin aux infortunes et aux bouleversements enfantés par tant d'années d'anarchie.

« Cet acte m'a été remis pour qu'il soit envoyé à S. M. l'Empereur des Français comme un témoignage de gratitude pour la magnanimité avec laquelle il a daigné tendre une main protectrice et généreuse au peuple mexicain, afin de le relever de sa prostration et de son anéantissement. En suivant la voie de l'ordre et de la civilisation, notre pays verra se réaliser la destinée que semblaient lui réserver les riches éléments dont la Providence l'a doté.

« J'espère, monsieur le commandant, que vous voudrez bien vous charger de mettre au pied du trône de Sa Majesté les vœux de la population de la Vera-Cruz, représentée par les citoyens les plus dignes et les plus respectables.

« Je profite de cette occasion, monsieur le commandant, pour vous renouveler l'expression de ma considération la plus distinguée.

« Le préfet du district.
« H. Bineau. »

Par une dépêche en date du 16 juillet, le commandant supérieur de la Vera-Cruz rendait compte au ministre de la guerre de la situation de la Vera-Cruz et des Terres Chaudes au point de vue politique et sous le rapport de la santé des troupes.

« La ville de la Vera-Cruz, disait-il, est très animée ; la nouvelle de l'élection du prince Maximilien y a produit une grande sensation ; on y voit un gage en faveur des idées d'ordre et de stabilité. La population est lasse de cet état d'anarchie qui, depuis cinquante ans, pèse sur le Mexique. Un gouvernement se présentant avec l'intention de faire le bien et de réprimer la violence ne peut manquer d'être accueilli avec faveur par la grande majorité. Il y aura longtemps encore des opposants, mais chaque jour en verra diminuer le nombre. Les guérillas, les coupeurs de routes, seront seuls, quelque temps encore, la plaie des campagnes ; déjà l'opinion publique en fait justice, et les populations, sûres d'être soutenues efficacement, ne craignent plus aujourd'hui de leur résister. L'occupation des points les plus importants de la côte et du cercle permettra d'atteindre ces bandes dans leurs derniers repaires. La ville de Tlaliscapac et ses environs ont fait leur soumission. D'autres centres de population vont suivre cet exemple. L'état sanitaire laisse à désirer à la Vera-Cruz ; cependant les pluies commencent, on espère qu'elles modifieront la situation. Conformément aux ordres donnés, les troupes arrivant de France ne font que traverser la Vera-Cruz. A peine débarquées, elles prennent le chemin de fer et vont camper à la Purga, où les fièvres sont moins nombreuses et moins intenses. Dès que le matériel est mis à terre, les convois s'organisent pour Mexico et les postes intermédiaires. »

Plusieurs provinces s'associèrent au mouvement de la Vera-Cruz : Mérida, chef-lieu du Yucatan, arbora le drapeau français à côté du drapeau mexicain, et son exemple fut suivi par les places de Campêche, de Victoria, de Valladolid, d'Arena, de Lisal. Le Yucatan, qui forme une vaste presqu'île, est, par ses produits naturels, une des parties les plus riches du Mexique ; cette province, maltraitée par le gouvernement des présidents, s'était séparée à plusieurs reprises, et notamment en 1829 et en 1845, de la Confédération mexicaine. Les notables des districts de Puebla, d'Oaxaca, de Coahucha, de Durango, se prononcèrent pour le gouvernement nouveau. Pourtant dans une contrée si vaste, les tiraillements étaient inévitables, et ils avaient été prévus toutes les fois que l'on s'était occupé de la question mexicaine. M. Jules Favre avait dit le 26 février 1863 :

« Vous voulez que votre drapeau flotte sur Mexico. Assurément, si la France veut réussir, elle réussira. Mais quand vous serez à Mexico, quand vous aurez renversé Juarez, qu'arrivera-t-il? Tout à l'heure M. David disait : Mexico est le cœur du Mexique ; mais qu'il me permette de lui présenter, à lui qui connaît si bien l'histoire et la géographie de ce pays, deux considérations :

« La première, c'est que le Mexique a été continuellement déchiré par la guerre civile, et Mexico a été l'enjeu stérile qu'ont possédé tour à tour les partis. La seconde raison, et elle est géographique, c'est qu'il n'y a que les hommes qui ne connaissent pas le Mexique qui puissent croire que sa conquête est facile.

« Mexico est à 69 lieues de la Vera-Cruz ; la longueur du Mexique est de 950 lieues. Au nord-ouest, il y a des provinces peuplées et riches, des cités importantes ; l'une qui a 41,000 habitants et qui est le centre dans une province de 520,000 habitants. Une autre ville, Guadalajara, a 60,000 habitants ; Valladolid en a 18,000 ; l'État de Jalisco en possède 800,000.

« Eh bien, quand vous serez à Mexico, par quel gouvernement remplacerez-vous Juarez? Vous mettrez Almonte à sa place, ou même, si vous le voulez, l'archiduc Maximilien, ou tout autre prince allemand, et, en ce genre, la fécondité de l'Allemagne est inépuisable.

« Messieurs, savez-vous ce qui arrivera? Juarez ira dans les provinces libres, y lèvera des troupes, et vous ne pourrez l'y poursuivre ; car, après avoir fait 60 lieues pour arriver à Mexico, vous ne pourrez en faire 900 pour atteindre Juarez. »

En effet, Juarez se maintint à San-Luis de Potosi, et le littoral de la mer Pacifique lui resta fidèle. D'autre part une fraction du parti conservateur, qui s'était déjà prononcée pour la présidence d'Almonte, persista dans son choix malgré le vote des notables de Mexico. Le journal de Vera-Cruz publia la déclaration suivante qui lui avait été envoyée de Tlaliscoyam.

« Nous, citoyens soussignés, nous étant réunis dans la ville de Santa-Maria Tlaliscoyam, et considérant que le seul moyen de développer le bien-être des nations consiste dans l'établissement d'un gouvernement qui donne des garanties sérieuses au travail, considérant que les Mexicains aspirent à avoir la liberté et l'ordre, nous avons résolu :

« 1° L'intervention de l'armée française est reconnue ;

« 2° Le général don Juan Almonte est reconnu comme président de la République ;

« 3° Lesdites résolutions seront envoyées au préfet civil de la Vera-Cruz. »

La situation politique servit de prétexte à une multitude d'aventuriers qui, se réunissant en petits groupes, se mirent à dévaster le pays. Des boutiques furent dévalisées, des femmes enlevées à Tulancingo par des soldats des bandes de Carvajal et de Telley ; l'hacienda d'Ocatepell, auprès d'Apam, fut détruite ; de nombreux troupeaux de bœufs furent emmenés à Thischinang. Des troupes de partisans se formèrent et coururent le pays. Des guérillas conduites par Carvajal parurent aux environs de San-Miguel Zuacaltipan, à cent vingt kilomètres de Mexico ; les artisans des forges qui constituent l'unique ressource de cette localité cessèrent leurs travaux qu'ils craignaient de voir interrompus par une soudaine irruption.

Les généraux restés fidèles à Juarez faisaient de fréquentes tournées de Guanajuato à San-Luis de Potosi, et de cette ville à Guanajuato. Pendant une de ces excursions, le général Ortega

portait, dans un rouleau de cuir, une somme de cinq cents onces d'or (quarante mille francs).

Auprès de lui chevauchait le général La Llave.

Fatigué de son fardeau, Ortega voulut le remettre à son collègue, et des pièces d'or roulèrent sur le sol.

Douze cavaliers accompagnaient les deux généraux.

Peu d'instants après, des coups de feu retentissaient dans la montagne. La Llave tombait mortellement atteint, et Ortega ne devait son salut qu'à la vitesse de son coursier.

CHAPITRE XXVI

Instructions données aux commandants militaires. — Occupation de diverses villes. — Expédition de Real-del-Monte. — Correspondance sur la situation des provinces.

Si les généraux juaristes n'étaient pas eux-mêmes en sûreté, les partisans du nouvel ordre de choses ne pouvaient s'attendre à être ménagés, et aux Français incombait la mission de les défendre. Les commandants militaires reçurent pour instructions, de veiller à ce que les troupes françaises et alliées observassent une exacte discipline; de pacifier le pays, d'assurer la sécurité des routes, reconstituer les autorités, réveiller le courage civique des gens bien intentionnés, et faire comprendre aux populations qu'elles devaient se défendre elles-mêmes contre les pillards, qui cesseraient de les pressurer quand ils les verraient montrer un peu d'énergie.

Plusieurs colonnes parties de Mexico occupèrent Tlascala, Buena-Vista et Tezcoco. On établit, sur la route de Puebla à Mexico, des postes de distance en distance qui permettaient de former de petites colonnes mobiles destinées à poursuivre les guérillas.

Nous avons dit (page 32) que des troupes avaient marché sur Real-del-Monte pour protéger l'exploitation des mines d'argent; ces troupes réussirent dans leur entreprise, et un de leurs officiers mandait au *Moniteur de l'armée* :

« Notre colonne, composée de 2,000 baïonnettes, de 400 chevaux et d'une section d'artillerie de montagne, sous les ordres du colonel Aymard, du 62e, prit la route qui conduit à Pachuca et aux mines d'argent de Real-del-Monte, route très-pittoresque, franchissant d'abord pendant huit lieues, sur une belle chaussée, une série de beaux lacs, et s'engageant ensuite dans un pays accidenté, d'un magnifique aspect et merveilleusement cultivé.

« Nous savions au départ que la ville, mise en état de défense, était gardée par 3 ou 4,000 Mexicains sous les ordres du général Orellano; la population venait d'ailleurs, de faire l'accueil le plus flatteur au fugitif Ortega, et se montrait fort mal disposée à notre égard. Ces renseignements, devenant de plus en plus précis à mesure que nous avancions, étaient répétés de bouche en bouche dans la colonne et entretenaient un excellent moral parmi nos soldats, assurés d'un nouveau triomphe.

« Arrivés à Jaltepec, notre dernière étape, rien ne semblait modifier la situation, et notre brave colonel avait pris les dispositions les plus propres à nous ménager un éclatant succès; la confiance rayonnait sur tous les visages. Déjà Pachuca se montrait à nos regards et l'on apercevait distinctement ses maisons blanches grimpant sur les flancs de deux collines jumelles.

« A une lieue de distance, à neuf heures et demie du matin, on fit faire le café à la troupe, et nous reprîmes à onze heures notre marche, en colonne par sections à distance entière, éclairés sur notre front et sur nos flancs par les cavaliers de Marquez. Cet imposant défilé, exécuté sous les yeux de l'ennemi, lui fit juger prudent sans doute de précipiter le dénoûment; car le général Orellano plia lestement bagage et décampa avec son artillerie et sa petite armée, de sorte qu'en approchant des portes de la ville nous fûmes reçus par les notables, qui venaient nous la livrer avec les offres d'hospitalité les plus empressées.

« Que de figures surprises parmi nous à cet accueil imprévu! Cependant la population se pressait en foule sur nos pas au travers des rues tortueuses que nous parcourûmes en allant nous masser sur la grande place. Une heure plus tôt nous mangions, à l'hôtel de *las Diligencias*, le déjeuner préparé pour les officiers d'Orellano.

« Pachuca, éloignée de 100 kilomètres de Mexico, a une population de 9,000 âmes très-bigarrée : Français, Anglais, Allemands, Saxons, Américains, tous les aventuriers du globe semblent s'y être donné rendez-vous. — Il en est de même de Real-del-Monte et de tous les centres voisins d'exploitations minérales. — Une minorité violente y régnait, avant notre arrivée, et maintenant les gens paisibles respirent à l'ombre de notre drapeau; mais c'est une société vouée au désordre et aux mauvaises passions, qui prendra difficilement goût à la calme sécurité de nos mœurs.

« Les juaristes ne nous ont laissé ici que 200,000 fr. qu'ils n'ont pas eu le temps d'emporter; mais il était essentiel de soustraire à leurs déprédations ces mines d'argent d'où ils pouvaient tirer d'importantes ressources. Nous allons, je suppose, être laissés ici pour en protéger l'exploitation, et l'on dansera sans nous à Mexico. »

Le général Valdez, qui commandait une troupe d'environ 800 hommes, fit sa soumission, le 9 juillet, entre les mains du général de Berthier, à Toluca, place située au pied de la Sierra-Nevada, à 45 kilomètres au sud-ouest de Mexico.

Minatlan fut occupé sans coup férir, le 18 juillet, et la population ne manifesta contre les Français aucune disposition hostile.

Les mouvements en sens divers qui partageaient le Mexique, au 31 juillet 1863, sont résumés dans les deux lettres suivantes :

On mandait de la Vera-Cruz au *Moniteur*, le 31 juillet :

« Les événements ont marché rapidement depuis la prise de Puebla, et l'irrésistible explosion des sentiments de tout un peuple rendu à lui-même, après quarante années de malheurs inouïs, vient donner en ce moment même la sanction la plus éclatante à la politique de l'Empereur au Mexique. Les populations, partout où elles sont délivrées du joug odieux qui les opprimait depuis si longtemps, se prononcent pour le nouvel ordre de choses avec une unanimité et un enthousiasme qui étonnent ses amis même les plus clairvoyants. Cet enthousiasme a gagné les Terres Chaudes, dont la situation est devenue très-satisfaisante. Les habitants, sans attendre la présence et la protection des troupes françaises, ne demandent que des armes pour se défendre et se hâtent de se constituer en gardes nationales pour détruire les bandits qui, à l'ombre d'un drapeau politique, ne cherchent que le pillage et le meurtre. Dans un mois, tous les ports du golfe du Mexique ouverts au commerce étranger ne peuvent manquer d'être ralliés à la cause de l'intervention. Déjà Tabasco, Minatitlan, Carmen ont secoué le joug de Juarez, et il suffira, selon toute apparence, d'une démonstration qui se prépare contre Sisal et Tampico pour en chasser les *puros* qui y tiennent encore. Campêche ne semble pas éloigné non plus de recouvrer la liberté de ses manifestations. Quant à Vera-Cruz, elle a donné avec éclat son adhésion à l'empire par 919 voix contre 43 d'abstention et d'opposition réunies.

« Les mêmes progrès sont acquis à l'intervention dans toutes les autres provinces mexicaines où elle a pu faire sentir son action, tandis que Juarez, abandonné de tous ses partisans de marque, et réduit à quelques centaines d'hommes pour toute escorte, ne semble plus attendre à San-Luis de Potosi que l'heure de quitter le pays. Brouillé avec le général Ortega et la législature de Zacatecas, n'ayant plus un officier supérieur dévoué auprès de lui, il a dû improviser un général de brigade en la personne de son ancien ministre des finances, afin d'en faire une sorte de ministre de la guerre. Il a vu successivement se détacher de lui le général Doblado, qui, dit-on, vient de faire définitivement son pronunciamiento en faveur de l'intervention et de la monarchie, ainsi que le général Comonfort, qui paraît avoir quitté Silao avec l'intention de se rendre à Mexico, mais qu'une maladie grave retient en ce moment à Apasco, près de Guanajuato.

« Le général Tapia et quelques autres officiers qui l'avaient suivi à San-Luis refusent aujourd'hui de lui obéir, et son autorité n'est plus reconnue que nominalement par les quelques bandes, débris de son armée, qui désolent le Michoacan et s'y livrent aux plus abominables excès contre les populations paisibles.

« Il n'y a rien encore de définitivement arrêté quant au choix des membres de la députation qui doit porter à l'archiduc Maximilien les vœux de la nation mexicaine; mais il est certain cependant que cette députation sera promptement dési-

gnée, et l'on pense qu'elle pourra prendre passage pour l'Europe sur le paquebot qui doit partir de Vera-Cruz le 17 août. »

Cette lettre contenait des inexactitudes; car Doblado n'était nullement soumis et Comonfort n'avait témoigné aucune velléité de se rendre à Mexico ; mais elle peint très-fidèlement l'état du Mexique, au point de vue du parti conservateur.

Une lettre écrite de Vera-Cruz, le 31 juillet, au *Sémaphore* de Marseille, examine les choses plus froidement :

« Vera-Cruz, 31 juillet.

« Me voici de retour dans mon pays favori de Vera-Cruz ; j'y suis arrivé le 19 juillet, deux jours après le départ du courrier français de Saint-Nazaire, ce qui m'a privé du plaisir de vous envoyer la primeur de la grande nouvelle du jour. Oui, ces braves Mexicains veulent avoir un empereur, et ils le veulent bien sérieusement ; car depuis la proclamation des notables citoyens de Mexico, une copie en ayant été déposée à la mairie de toutes les villes occupées par nos troupes, avec invitation aux habitants d'y venir librement adhérer, tous se sont empressés de répondre à cet appel, en sorte que cette pièce se couvre partout de nombreuses signatures. Les Mexicains ont parfaitement raison ; mieux vaut pour eux, dans les circonstances actuelles, un pouvoir monarchique que la république bâtarde, dont on les menaçait avec les réactionnaires pour chefs du gouvernement. Bien des personnes, même de celles qui ont sérieusement étudié et connu les besoins et les tendances du Mexique, ont été étonnées de la facilité avec laquelle il a accepté l'idée d'un empire ; mais les faits sont là, et le mouvement paraît aller en grandissant. Ce qu'il faut cependant ajouter, pour être véridique en tout point, c'est que le choix de l'empereur n'est pas populaire. Les populations sont loin d'être de l'avis des notables de Mexico, qui ont donné la préférence à un Habsbourg sur un prince français. Les citoyens s'empresseront cependant de signer la proclamation, mais avec l'espoir que l'Autrichien ne se rendra pas à leurs vœux, ou du moins qu'il se rendra au vœu le plus cher qu'ils ont mentalement, et qu'il refusera. La conduite de notre brave armée dans tous les lieux où elle passe nous a acquis de nombreuses sympathies, et si les Mexicains veulent un prince étranger pour les gouverner, ils veulent que ce prince soit français. D'ailleurs, il serait possible que le dernier mot de cette affaire fût encore caché. Attendons donc et engageons les Mexicains à prendre patience.

« Le quartier général est toujours à Mexico, mais de nombreux détachements de l'armée française ont été envoyés dans diverses directions pour faire la chasse aux guérillas. Un corps d'armée considérable marche aussi dans la direction de San-Luis de Potosi, où Juarez a installé son gouvernement. On dit qu'il a encore une quinzaine de mille hommes, venus de différentes provinces après la chute de Puebla.

« Miramon, l'ex-compétiteur de Comonfort et de Juarez, ayant réuni dans le Texas quelques milliers d'aventuriers, vient de rentrer en armes sur le territoire du Mexique. On ne sait pas encore exactement ses intentions.

« Cette année, le vomito est beaucoup plus mauvais que l'an dernier, mais le nombre des morts est bien moins considérable, toute notre garnison se composant presque exclusivement de nègres ou de blancs déjà acclimatés, et ayant passé la maladie l'année dernière.

« Dans quelques jours une expédition partira d'ici pour aller réoccuper Tampico, le point le plus important après Vera-Cruz, comme position maritime. Un détachement occupe déjà depuis longtemps Alvarado, et un autre vient d'occuper Minatitlan. En allant porter une partie des troupes destinées à ce dernier point, le *Montézuma* s'est perdu dans la rivière de Coatzacoalcas ; on a espoir de sauver la machine. »

CHAPITRE XXVII

Expédition de Tampico.

L'expédition contre Tampico était depuis longtemps méditée, elle quitta Vera-Cruz le 6 août, et s'empara de cette ville sans grande difficulté, les Mexicains s'étant retirés après nous avoir envoyé seulement quelques coups de canon à la barre de la rivière. Les mille hommes d'infanterie de marine qui composaient cette expédition furent divisés en trois corps, et cantonnés à Panuco, Altamira et Tancasneca ; la garde de la ville fut confiée à deux cents hommes de milice volontaire, que l'on appelait habituellement contre-guérillas ou bachi-bouzouks. Le contre-amiral Bosse rendit compte en ces termes du succès de l'entreprise :

Mouillage de Tampico. — *Bellone*, le 13 août 1863.

MONSIEUR LE MINISTRE,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que l'expédition de Tampico s'est heureusement accomplie. Les troupes d'infanterie de marine, débarquées à l'entrée de la rivière, ont occupé cette ville, le 11 août, dans l'après-midi. Cette opération, qui présentait d'assez grandes difficultés en raison surtout de l'état de la barre, qui passe pour être la plus mauvaise du golfe, s'est effectuée sans que nous ayons de pertes sérieuses à regretter.

J'ai déjà fait connaître à Votre Excellence que les troupes que le maréchal Forey avait destinées à cette expédition se composaient du régiment d'infanterie de marine, de deux compagnies d'infanterie et d'un escadron de cavalerie de volontaires de Tampico. On avait en outre fait embarquer deux pièces de 4 et deux pièces de 12 rayées. Le commandant supérieur de la Vera-Cruz n'ayant pu fournir le matériel nécessaire pour armer ces pièces, je me suis vu dans l'obligation d'y pourvoir en débarquant des matelots canonniers de la flotte. L'effectif total de ces troupes, placées sous le commandement du colonel Henniquê, de l'infanterie de marine, s'élevait à 1,280 hommes et 172 chevaux.

Le départ de l'expédition avait été fixé au 6 août. Le matériel et trois mois de vivres avaient été embarqués à l'avance, et toutes les dispositions étaient prises pour que les troupes n'eussent pas à séjourner à la Vera-Cruz.

Arrivés dans cette ville le 6 août à trois heures de l'après-midi, par le chemin de la Téjéria, elles furent immédiatement conduites à bord, et, le même jour, à sept heures du soir, tous les bâtiments de l'expédition faisaient route pour Tampico. J'emmenai avec la *Bellone*, l'*Eure*, l'*Entreprenante*, le *Panama* et la *Tempête*. Le *Milan* était parti en avant pour étudier la côte aux environs de la rivière, et le *Brandon*, arrivé de France depuis deux jours, devait nous rejoindre le lendemain.

Dans la matinée du 8, tous ces navires arrivaient devant Tampico. Je trouvai au mouillage le *Milan*, qui avait été contrarié dans ses opérations par une mer assez grosse. Son second, le lieutenant de vaisseau de Beaussel, en allant faire une reconnaissance à la plage, s'était jeté à la mer, avait été entraîné par le courant et avait disparu. Après avoir fait des recherches inutiles, on le croyait noyé. Au moment de notre arrivée, un parlementaire envoyé par le gouvernement de Tampico vint nous prévenir qu'il avait été retrouvé sur la plage et fait prisonnier.

Les renseignements donnés par le *Milan* et les reconnaissances que je fis faire dans la journée me prouvèrent que le débarquement était impossible sur la côte en dehors de la rivière : une ceinture presque continue de bancs, sur lesquels la mer brise avec violence, en défendait l'entrée. Il fallut donc nous décider à franchir, avec des embarcations chargées de nos troupes et sans pilote (les autorités mexicaines les avaient emmenés à l'intérieur), une barre fort dangereuse, et sur laquelle nous ne possédions que très-peu de renseignements.

L'entrée de la rivière était commandée par un ouvrage en terre, armé de cinq pièces de canon placées sur la pointe nord de l'embouchure ; l'armement de cet ouvrage se composait de deux pièces rayées de 8, de deux pièces de 24 et d'une pièce de moindre calibre. Il avait tiré la veille sur des embarcations du *Milan*, occupées à sonder, et cette circonstance me décida à le faire attaquer sans retard. Je donnai l'ordre au *Milan*, au *Brandon*, et à la *Tempête* de prendre position le plus près possible de terre. Ces bâtiments, dirigés par M. le capitaine de frégate Duburquois, purent s'approcher à la distance de 1,500 mètres, et leur feu, bien dirigé, ne tarda pas à faire taire celui de l'ennemi. Ses boulets n'eurent d'autre résultat que de couper quelques manœuvres à bord du *Milan*.

Le jour était trop avancé pour que je pusse profiter de cet avantage ; je fis prendre les dispositions pour débarquer les troupes le lendemain matin. Avec les embarcations que j'avais emmenées de la Vera-Cruz, aidées de celles des navires, nous pouvions mettre à terre, en un seul voyage, environ 690 hommes. J'en fis désigner 200 pour embarquer dans quatre canots-tambours ; nos trois petits remorqueurs à vapeur de-



vaient les conduire rapidement à la plage, sous la protection des canots de la *Bellone*, armés en guerre. Ils devaient s'établir sur la rive, et assurer ainsi le débarquement des autres troupes. J'avais confié la direction de cette opération difficile à mon capitaine de pavillon, le commandant d'Elissalde.

Au point du jour, quelques cavaliers se montrèrent dans la batterie dont les canons avaient été enlevés; les avisos reprirent leur poste de la veille pour balayer la plage pendant que les embarcations se dirigeaient vers la barre. Quelques coups de canon suffirent pour nous débarrasser des guérilléros embusqués dans les broussailles. Après un retard assez long dû à l'état de la mer et à la difficulté de se guider sans pilote au milieu des brisants, le commandant d'Elissalde pût franchir la barre du sud, et toutes les embarcations passèrent après lui. Une seule, le yacht à vapeur la *Jeanne-d'Arc*, fut remplie par la lame et coulée à fond. On put heureusement sauver tout le personnel qu'elle avait à bord. Les canots se dirigèrent vers la rive nord, et le débarquement put s'effectuer sans résistance.

Dans l'après-midi, le manque d'eau sur la barre ne nous permit pas de continuer le débarquement; mais les troupes mises à terre avaient emporté trois jours de vivres, en sorte que j'étais sans inquiétude sur leur compte. Le 17, dans les quelques heures de la matinée où la barre se trouva praticable, nous mîmes à terre ce qui restait de troupes : 80 chevaux et deux pièces rayées de 4. Le succès de l'entreprise était dès lors assuré, et nous fûmes prévenus que les troupes mexicaines qui se trouvaient dans la ville renonçaient à la défendre et se retiraient dans l'intérieur.

Le 11, la majeure partie des bagages fut déchargée, le colonel Hennique put se mettre en marche et prendre possession de la ville sans coup férir.

Nos équipages ont fait preuve, dans cette expédition, d'une énergie et d'une abnégation à toute épreuve. Les travaux les plus difficiles ont été exécutés sous un soleil ardent, avec un entrain et une activité qui ne se sont pas démentis un seul instant. Votre Excellence jugera des difficultés que nous avons eu à vaincre par ce fait, que les navires avaient dû mouiller à trois milles de terre, et que c'est avec des moyens très-réduits que le transbordement a dû s'effectuer.

Je suis, etc.

Le commandant en chef des forces
françaises dans le golfe du Mexique.
A. Bosse.

L'occupation de Tampico, d'Apam, de Teotihuacan et de Tlalpan permit aux troupes de rayonner dans une zone suffisamment étendue, le long des côtes de la Vera-Cruz. A Mexico, le 3e régiment de zouaves poursuivit les bandes; un corps d'infanterie et de cavalerie prit Tlascala, place située à 35 kilomètres sud de Puebla, et un autre stationna à Jalapa. Enfin, le général Vicario, envoyé avec un corps mexicain allié à Cuernavaca, sur la gauche de la capitale, battit les troupes juaristes et leur fit 350 prisonniers, au nombre desquels se trouvaient 22 officiers. Ces prisonniers arrivèrent le 27 juillet à Mexico.

On écrivait de la Vera-Cruz, à la fin de juillet :

« La Terre Chaude est débarrassée des guérillas, et un voyageur peut maintenant se diriger vers la côte sans être volé deux ou trois fois par jour. Il ne se passe guère de jour sans que le gouvernement reçoive l'adhésion de quelque ville. Déjà la Vera-Cruz, Orizaba, Puebla, Toluca, Pachuca et un grand nombre de petites villes ont manifesté leur approbation du nouvel ordre de choses, et comme les Français ont été partout reçus en libérateurs, il est à supposer que la forme monarchique n'est pas aussi violemment opposée aux vœux de la nation que quelques-uns l'ont prétendu.

« Nous sommes tous impatients de connaître la décision de l'archiduc Maximilien. Si, comme quelques-uns le supposent, il ne regarde pas le mode d'élection comme exprimant suffisamment les vœux de la nation, il n'aura pas besoin d'ajourner longtemps sa décision pour voir tous ses doutes se dissiper. Si, comme d'autres le pensent, il fait dépendre son acceptation de l'appui de l'Angleterre, ce n'est certainement pas la Grande-Bretagne qui lui sera un obstacle dans sa voie, car nulle contrée d'Europe n'est aussi intéressée qu'elle au bien-être du Mexique. »

CHAPITRE XXVIII

Jugement de l'Europe. — Le *Times*. — Le *Sun*. — La *France*.

La prise de Puebla et de Mexico, la révolution pacifique qui s'était effectuée, causèrent en Europe aussi bien qu'en Amérique une sensation profonde, et donnèrent lieu à une multitude de commentaires.

« Il est impossible, disait le *Times* dès le 23 juillet, de faire autre chose que de deviner les intentions de Napoléon III à l'égard du Mexique; mais on peut prédire avec quelque certitude que l'armée française tiendra longtemps garnison dans la ville de Mexico. Lorsque Juarez aura été battu ou déserté par les partisans qui lui restent encore, toute opposition réelle aura cessé, et il ne restera plus à l'armée française qu'à recueillir le fruit de ses travaux en établissant à Mexico un gouvernement sous le protectorat de la France. Il n'y a pas de raison pour que les Français ne fassent pas de la république une province française en fait, si ce n'est de nom. Les Mexicains ne sont pas une nation énergique ni persévérante.

« Comme Anglais, nous n'avons aucune jalousie à cet égard, et nous serons charmés de trouver une des plus belles régions de la terre développée sans nous occuper de l'influence qui aura présidé à ce développement. Les ressources du Mexique sont encore immenses. La nature a tout fait pour cette noble terre. C'est l'homme seul qui lui manque. Nous ne connaissons pas les intentions de l'Empereur des Français; mais son patronage ne peut qu'être avantageux à une nation si désorganisée. Nos espérances seraient plus grandes si les Français savaient coloniser; mais, dans tous les cas, la présence d'une armée française et la surintendance des autorités françaises ne peuvent qu'être favorables à cette race hybride qui forme la population de la république mexicaine. »

Développant ses appréciations, le *Times* du 31 juillet entrevoyait, comme prix des travaux et des fatigues de l'expédition, une augmentation de force et de gloire pour la France. Il mettait en relief la hardiesse du plan qu'avait suivi le gouvernement français en se séparant des deux autres puissances.

« Bien que la distance, la maladie, la résistance inattendue de l'ennemi, ajoutait le journal, aient rendu presque douteux le résultat de la campagne, cependant il en est peu qui osent maintenant nier que le succès ait couronné les efforts de l'Empereur.

« Quoiqu'à l'entrée de la campagne l'Empereur ait ajouté trop de foi aux promesses d'Almonte et se soit allié à des réactionnaires qui ne pouvaient avoir aucun crédit, par sa persévérance il a surmonté toutes les difficultés, et il paraît aujourd'hui se séparer entièrement des intrigants illettrés et bigots que l'on supposait, il y a quelques mois, être par-dessus tout les amis de la France.

« Il n'est guère possible de se faire encore une idée des intentions de l'Empereur. Il est probablement encore lui-même dans le doute, et il ne songe probablement qu'à régler sa conduite sur les événements.

« Peut-être est-il indécis entre le rétablissement de la république, la fondation d'un empire du Nouveau Monde avec un archiduc autrichien, ou la formation d'une seconde et plus riche Algérie.

« Ou bien la France se contentera peut-être simplement, pour prix de son sang et de ses dépenses, d'une occupation temporaire comme celle de Rome. Peut-être les régiments français sont-ils destinés à se relever l'un l'autre pendant dix ou vingt ans dans la ville de Montézuma, y soutenant quelque président respectable mais sans pouvoir, et veillant à l'exécution de la loi et au maintien de l'ordre.

« Nous ne ferons pas de conjectures vaines à ce sujet, mais nous dirons seulement que l'Empereur semble avoir dans le général Forey un politique prudent aussi bien qu'un habile et heureux général, un homme pouvant consolider les avantages de la victoire par l'habileté de sa conduite vis-à-vis des vaincus.

« On dit que la proclamation du général a produit un effet très-favorable, et nous le croyons facilement. Il y a quelque temps, le peuple mexicain paraissait avoir dans les veines assez de sang espagnol pour résister à un Bonaparte envahisseur, comme l'a fait la mère patrie en 1808.

« A cette époque, les Français venaient au nom de la civilisation et du progrès. Ils venaient renverser un gouvernement

abominable et corrompu, détruire l'Inquisition et établir la liberté des cultes; faire des lois moins absurdes dans leurs principes et moins injustes pour la masse de la population; en un mot, avec les vues les plus libérales.

« Mais quelles qu'aient été d'abord les idées des Mexicains, aujourd'hui ils paraissent avoir donné leur acquiescement à la tutelle de la France. La proclamation du général Forey les satisfait; la bonne conduite de ses troupes leur donne confiance.

« Le général rassure le parti libéral, qui d'abord craignait l'arrivée des Français comme devant apporter avec eux la suprématie des réactionnaires. Il dit : « Abandonnez ces dénominations de libéraux et de réactionnaires qui ne font qu'engendrer la haine, perpétuer un esprit de vengeance et exciter les plus mauvaises passions. » Il déconcerte le parti clérical, qui comptait peut-être sur la vengeance et eût fait d'Almonte lui-même un instrument pour établir un gouvernement de conciliation et de compromis.

« La principale raison de cette prompte soumission des Mexicains est peut-être le terrible état d'insécurité dans lequel sont placées la vie et la propriété des citoyens. La grandeur nationale, l'indépendance nationale, les institutions libres, sont choses importantes, et peuvent exciter pour les défendre les passions les plus ardentes. Mais la sécurité, mais l'honneur des femmes, mais l'exemption de la spoliation sous le nom d'impôts ou de taxes, sont bien plus importants encore.

« Lorsque cela manque, le patriotisme perd bientôt de son feu, et l'ordre lui-même, qui est rétabli par un conquérant ou par un étranger, est tacitement salué comme le bienvenu. Tel paraît être le cas au Mexique. Le général Forey déclare qu'à l'avenir il n'y aura ni réquisition ni contribution forcée, et qu'il ne sera pas commis de crimes sans que leurs auteurs ne soient punis.

« La propriété sera placée sous la sauvegarde de la loi. L'armée sera régulièrement recrutée, et les hommes ne seront pas arrachés à leurs familles pour être incorporés dans les bandes des chefs en lutte les uns contre les autres. Les impôts seront régulièrement perçus suivant les moyens des citoyens.

« L'église catholique sera soutenue, bien que l'Empereur verrait avec plaisir l'établissement de la liberté des cultes, ce grand principe de la société moderne, si cela est possible. Le brigandage sera réprimé; l'administration de la justice sera purifiée, en sorte qu'elle ne sera plus désormais au service du plus offrant.

« Telles sont les promesses du protectorat français, et nous savons déjà qu'elles ont commencé à être mises à exécution.

« La ville de Mexico n'est déjà plus exposée à la violence de ce qu'on appelait des gouvernements ou à celle des malfaiteurs qui vivent de l'anarchie. On dit même que de tous les côtés du pays le général français reçoit des demandes de soldats pour protéger les habitants.

« La France peut donc être satisfaite du succès de l'expédition et du renom qu'elle a donné à ses armes dans le Nouveau Monde. Cependant elle a maintenant à accomplir une tâche plus ardue, alors que le général Forey va essayer d'établir et maintenir un gouvernement solide pour le pays.

« Une assemblée des notables va être convoquée, et ce corps élaborera de nouvelles institutions.

« On nous informe de plus que l'établissement d'une monarchie sera probablement le résultat de ses délibérations, et que le peuple verra avec plaisir cette forme de gouvernement. Nous ne ferons aucune conjecture à ce sujet.

« Nous espérons seulement que les Français agiront de manière à conserver leur popularité et à donner au pays une paix et un ordre constants. S'ils font cela, nous n'envierons ni leur triomphe actuel, ni l'influence qu'ils pourront établir pour l'avenir dans l'Amérique centrale. »

La presse européenne, sauf quelques exceptions, n'accueillit pas défavorablement la nomination de l'archiduc.

« Le choix de Maximilien d'Autriche, disait le *Sun*, est éminemment satisfaisant sous certains rapports. En élisant ce prince, le Mexique catholique s'est assuré un souverain catholique. Un prince autrichien a été élu par le Mexique au moment même où le gouvernement de Vienne commence à être regardé avec une grande faveur en Europe, parmi les partisans les plus ardents de la monarchie constitutionnelle, la meilleure de toutes les formes de gouvernement.

« Pour les institutions républicaines déchirées de l'Amérique du Nord, la nouvelle de la transformation du Mexique en empire, sous le sceptre de S. M. Maximilien Ier, ne peut pas être regardée autrement que comme un coup terrible et un grand découragement. Quant à l'Autriche elle-même, l'effet de ce choix de l'un des archiducs pour empereur futur d'un État conquis par l'épée de la France, ne peut que tendre à resserrer davantage et avec plus d'harmonie l'Autriche et la France. Résultat très-propice assurément pour les Polonais! Voilà les principales raisons (et il y en a encore beaucoup d'autres), pour lesquelles nous croyons être en droit d'envisager avec satisfaction l'élection par le Mexique de l'empereur Maximilien. »

Un journal qui s'était toujours déclaré partisan d'une modification gouvernementale au Mexique, la *France*, énuméra les motifs qui militaient pour elle. Nous ne partageons point entièrement les appréciations de ce journal, mais son article sur les *traditions monarchiques au Mexique* est un morceau d'histoire très-exact, où sont peintes fidèlement les tendances et les aspirations du parti qui dominait avec le concours de l'intervention française.

« La restauration, si facile et si prompte, du trône de Montézuma n'étonnera point les personnes qui ont prêté quelque attention aux affaires du Mexique. S'il était au monde une contrée qui ne fût pas faite pour subir le régime républicain, c'était, à coup sûr, la vaste colonie qui porta si longtemps le nom de Nouvelle-Espagne.

« Trois siècles de domination espagnole succédant aux monarchies primitives renversées par Fernand Cortez, étaient une singulière préparation à l'ordre de choses qui prévalut après l'affranchissement. Des vice-rois, représentants d'un maître tout-puissant mais éloigné, avaient accoutumé les esprits aux habitudes comme aux formes d'une royauté européenne. Ils étaient entourés d'une cour brillante, comme de nos jours encore, les gouverneurs anglais qui administrent l'Indoustan au nom de la reine Victoria.

« Au sein des populations mexicaines, rien non plus n'avait fait pressentir l'avénement d'une république. Les indigènes, courbés sous le poids d'une servitude trois fois séculaire, ne concevaient pas et ne pouvaient même concevoir l'idée d'une forme de gouvernement que si peu de peuples ont réellement appliquée. Il est encore aujourd'hui de nombreuses tribus qui s'imaginent vivre sous le sceptre du roi d'Espagne : l'émancipation de 1820 est pour elles comme non avenue.

« Les habitants d'origine européenne ont été surpris, eux aussi, par la déclaration d'indépendance. Le gouvernement de la métropole, soupçonneux et tracassier, ne les avait pas initiés à la pratique des affaires. Le Mexique n'avait ni autonomie, ni franchises. On ne trouvait nulle part le germe d'une de ces institutions qui ont permis aux colonies anglaises de l'Amérique du Nord de former, dès le lendemain de l'émancipation, autant de libres républiques.

« La monarchie s'offrait donc aux Mexicains comme une forme naturelle et inévitable de gouvernement. Au dedans, elle était la garantie assurée de l'ordre au sein d'une société où un homme seul, investi de la toute-puissance de la métropole, avait jusqu'alors pensé pour tous, agi pour tous. Au dehors, elle était un symbole d'union en face des États-Unis, qui avaient commencé leur marche envahissante. Elle était un lien de plus avec les vieilles nations européennes dont la jeune Amérique, quoi qu'elle fasse, aura encore longtemps besoin.

« Néanmoins, le Mexique dut se constituer en république.

« Il n'avait pas eu le bonheur de rencontrer devant lui le représentant énergique et résolu de quelque antique dynastie, qui vînt unir ses destinées aux destinées d'un nouvel État.

« Il n'avait pas eu non plus l'heureuse fortune de produire l'un de ces grands hommes qui apparaissent parfois au milieu des peuples en révolution et s'imposent à leurs contemporains par l'ascendant d'un génie organisateur.

« Quelle eût été la condition du Mexique si, comme au Brésil, un prince intelligent et décidé fût venu prendre hardiment la direction d'une société qui n'était pas alors en voie de dissolution? Que l'on jette un instant les yeux vers la jeune royauté constitutionnelle de Rio-Janeiro : ne sera-t-on pas frappé du contraste qui s'établit entre une monarchie populaire qui demande des réparations à l'Angleterre elle-même, et ce misérable gouvernement de Juarez que les soldats de la France ont châtié en le jetant à terre?

« Quelle eût été encore la condition du Mexique si, du sein de ses discordes civiles, fût surgi un héros, guerrier et homme d'État à la fois, qui eût protégé les citoyens de son épée et replacé la société sur ses vraies et naturelles bases?

« Le Mexique n'a pas eu son général Bonaparte, bien que les 18 *brumaire* ne lui aient pas fait défaut. Dans l'incroyable série de présidents tour à tour élus, détrônés ou fusillés, il n'y a pas eu un homme vraiment supérieur. Iturbide se hâta trop; Santa-Anna, qui occupa tant de fois la première place, ne fut guère qu'un Espartero doublé d'un *guerillero;* il manqua de décision, et probablement aussi de génie politique.

« Le Mexique se résigna à être une république en attendant que Dieu et la France lui vinssent en aide.

« Il est à croire que cette forme de gouvernement était soutenue encore et patronnée à Mexico par une grande Confédération voisine. Comment, après tout, s'imaginer que le régime républicain peut être fatal au Mexique, alors que, sur ses frontières, il était l'âme, la vie, la gloire de trente-cinq États, rapprochés par un simple lien fédératif, mais jouissant à tous égards de la plus large, de la plus complète autonomie?

« On oubliait seulement que les constitutions politiques ne s'improvisent pas. Elles sont le développement régulier, naturel de toute l'histoire d'un peuple; elles représentent, non pas l'aspiration d'une heure, mais toute une série de siècles.

« Le Mexique a expié cher, jusqu'à ce jour du moins, l'expérience contre nature qu'il a tentée. Quelle autre explication donner de ces révolutions continuelles, de ces *pronunciamentos* sans fin? Comment se rendre compte du passage incessant de la république unitaire, où le président vise au rôle de roi, à la république fédérative, où il n'est plus qu'un magistrat destitué d'autorité réelle, comme cela était à Washington avant Abraham Lincoln?

« L'établissement d'une monarchie tempérée au Mexique n'est donc pas seulement la solution de l'expédition française; il est encore la seule issue possible à l'état d'anarchie dans lequel ce malheureux pays était plongé.

« L'Assemblée constituante de Mexico (laissons-lui le nom que le *Moniteur* lui donne), composée de l'élite de la nation, n'a pas cédé uniquement à un élan spontané d'enthousiasme en proclamant la création d'une monarchie. Éclairée par quarante années de déplorables discordes pendant lesquelles elle a vu son territoire amoindri de moitié, sa considération anéantie au dehors, et ses ressources intérieures épuisées sans fruit, elle a émis un vote longuement médité. Après tant de bouleversements inutiles, il ne restait plus qu'une épreuve à tenter, — et celle-ci, nous le croyons, réussira, — c'était de revenir, à l'exemple d'autres peuples du vieux continent, aux vraies traditions nationales. »

SYLVESTRE.

CHAPITRE XXIX

La présentation des drapeaux.

Par une conséquence naturelle de l'éloignement, plusieurs semaines s'écoulaient entre les événements et les réflexions qu'ils suggéraient aux organes de l'opinion européenne, entre les victoires et leur célébration en France. Nous avons cité les articles du *Sun* et de la *France*, parce qu'ils ont une connexité intime avec le vote solennel du 10 juillet, et que les en écarter, c'eût été séparer le corollaire du texte; mais l'article du *Sun* est du 10 août, et celui de la *France* du 25. A l'heure où l'Assemblée des notables changea la forme du gouvernement mexicain, on ne savait pas même à Paris que Mexico avait ouvert ses portes au corps expéditionnaire. Ce fut seulement huit jours après, le 18 juillet, que la *Vera-Cruz*, paquebot de la compagnie transatlantique, parti le 15 juin, entra dans le port de Saint-Nazaire, avec cent quatre-vingt-onze passagers. Parmi eux était le marquis de Gallifet, chargé d'une mission spéciale. Il se hâta de faire connaître, par une dépêche, son arrivée à l'Empereur, qui était alors à Vichy.

L'officier d'ordonnance de l'Empereur en mission à Sa Majesté.

« SIRE,

« Le 31 mai dernier, à l'approche de la division Bazaine, l'ex-président Juarez, craignant d'être pris, s'est enfui à la hâte avec quelques troupes, se dirigeant sur San-Luis de Potosi. Le général Bazaine a fait occuper la ville où le général en chef a fait son entrée le 10 juin, à la tête de l'armée et accompagné du ministre de France et du général Almonte. L'enthousiasme était au comble. Cette marche triomphale au milieu de 200,000 habitants, aux cris de: Vive l'empereur! vive l'impératrice! vive l'intervention française! a produit une grande sensation dans tout le pays.

« Je suis chargé de présenter à Votre Majesté: 1° 5 drapeaux et 13 fanions, pris à l'ennemi à l'assaut de Saint-Xavier et au combat de San-Pablo del Monte; 2° les clefs en argent de la ville de Mexico: elles sont offertes à Votre Majesté par la municipalité de cette ville; 3° une lettre du général en chef; — à S. A. le prince impérial: un petit canon rayé de 3 avec son affût et son approvisionnement pour 30 coups. Ce canon, pris à Puebla, est offert à son Altesse impériale par l'armée du Mexique. »

Les drapeaux mexicains étaient en étoffe de soie, divisés en bandes vert, blanc et carmin. La bande médiane portait le vautour mexicain tenant sous ses griffes la queue en or et la tête du serpent; la hampe était recouverte de velours cramoisi et terminée par une pointe de lance pleine ou à jour.

Le premier des drapeaux était criblé de balles et presque en lambeaux.

Le second était un drapeau de cavalerie avec une hampe en bois tourné; et cette inscription 1ro *regimiento de caballeria de Durango.*

Sur le troisième, on lisait: 3ro *Movil del distrito.*

Le quatrième avait la hampe recouverte de velours vert, terminé par le vautour et le serpent en cuivre doré; l'inscription portait: *Republica mexica. — Bataillon de Zapadores.*

Celle du cinquième: *San-Luis Potosi. — 2e bataillon de guardiani.*

Les fanions, beaucoup moins grands, ne présentaient rien de bien remarquable; seulement sur quelques-uns étaient peints les insignes suivants: une ancre renversée; sur la tige sont croisés deux instruments d'agriculture; au-dessus une grenade, au centre de laquelle un grand Z barré.

Le marquis de Gallifet arriva le 19 juillet par un train spécial à Vichy; quoiqu'il fût onze heures du soir, il fût immédiatement reçu par MM. de Béville, de Toulongeon, Le Pic, de Clermont-Tonnerre et de Vassart, aides de camp et officiers d'ordonnance, et se rendit au châlet où logeait l'empereur et lui offrit les trophées dont nous venons de donner la description.

Le lendemain matin, à 10 heures et demie, les sous-officiers du 3e régiment de grenadiers de la garde furent mandés au châlet, avec une compagnie et la musique. L'empereur était sur la terrasse (*veranda*) de son châlet, avec toutes les personnes de sa maison: M. le marquis de Gallifet était au second plan, mais, lorsque les grenadiers sont arrivés, l'empereur lui dit:

« Distribuez vous-même les drapeaux aux sous-officiers de mes grenadiers qui auraient bien su les conquérir s'ils avaient fait la campagne du Mexique. »

Du châlet impérial les grenadiers, musique en tête, partirent triomphalement, et allèrent déposer leur glorieux butin autour du tertre qui portait le drapeau du 3e régiment.

Vers midi, M. de Gallifet était assis au Parc, causant avec quelques amis; une surprise des plus agréables lui était réservée. S. A. le prince Murat est venu lui remettre les épaulettes du grade de chef d'escadron.

Un bal d'enfants, des fanfares, une retraite aux flambeaux, animèrent la fin de la journée.

CHAPITRE XXX

Les prisonniers.

Cependant de vivants trophées de la victoire étaient amenés en France. Les prisonniers mexicains débarquaient à Brest et à Lorient, d'où ils étaient dirigés sur Nantes, Bourges, Tours, Évreux, Toulouse et autres villes. Ceux qui étaient à bord de la frégate à vapeur le *Darien*, entrèrent, le 26 juillet, dans le port de Lorient, d'où ils partirent immédiatement pour Tours et Bourges; toutefois, ils prirent le temps de rédiger une lettre que signa, au nom de tous, le général Mendoza. Elle était adressée au capitaine J. Ropert, commandant du *Darien*, pour être communiquée à l'état-major, composé de MM. Flandin,

lieutenant de vaisseau, second; Blanc, enseigne de vaisseau; Dolque, id.; Clute, aspirant de 1re classe; Denis, id.; Combe, chirurgien de 2e classe; Guinaud, chirurgien de 3e classe; Le Pontois, commis de marine.

« Lorient, 26 juillet.

« MONSIEUR,

« En touchant ce port, où nous arrivons de Vera-Cruz comme prisonniers de guerre, mon premier devoir est de vous adresser la présente lettre comme gage de notre gratitude et de notre reconnaissance pour les égards et les bontés que vous nous avez prodigués pendant tout le temps que nous avons passé à bord du *Darien*. Nous y avons reçu de vous, de vos recommandables officiers et de tout l'équipage, une hospitalité et des services de toutes sortes, dont nous conserverons toujours un souvenir reconnaissant.

« Je possède la liste nominative de toutes les personnes appartenant au *Darien*; je m'empresserai de la faire publier au Mexique, pour que tout bon Mexicain connaisse les noms de ceux dont nous demeurons, à si juste titre, les obligés; je vous assure, monsieur le Commandant, que nous avons admiré les qualités de vos subordonnés et que vos officiers sont des cavaliers (*caballeros*) aussi accomplis que dignes de porter les armes de la France.

« Permettez-moi, monsieur le Commandant, de publier cette lettre, et laissez-moi, je vous prie, au nom de tous les officiers mexicains prisonniers en France, vous offrir les témoignages de leur gratitude et leur respectueuse considération.

« DE MENDOZA,
« Général mexicain. »

Parmi les prisonniers que transporta le *Rhône* de la Vera-Cruz à Brest, était une jeune Indienne de vingt-trois ans. Mariée très-jeune à un militaire, elle le suivit, obtint de combattre à côté de lui, et à dix-huit ans, elle avait obtenu le grade de sous-lieutenant. Les soldats avaient pour elle un peu de ce respect superstitieux qu'inspirait Jeanne d'Arc. Si d'ailleurs quelqu'un l'avait insultée, elle aurait su le mettre à la raison, car elle avait acquis sur l'escrime une étonnante habileté.

Son mari fut tué dans une rencontre. Elle resta à son poste, devint lieutenant et capitaine, et le 5 mai 1862, repoussant les troupes que commandait le général de Lorencez, elle mérita le grade de lieutenant-colonel du régiment de Zacatecas. Elle avait contribué à la défense de Puebla et partagé le sort de la garnison.

Un convoi de prisonniers mexicains vint à Nantes par le train express de Lorient, dans la soirée du 27 juillet. En descendant de leur wagon les voyageurs se mêlent à la foule. C'étaient presque tous de jeunes hommes; plusieurs étaient imberbes et avaient plutôt l'air de collégiens en vacances que d'officiers. Ils étaient généralement maigres; leur stature était petite, néanmoins bien prise, ils avaient le teint cuivré, et dans leurs yeux noirs brillait comme un reflet de feu : en somme, malgré leur taille peu avantageuse, ils avaient un air décidé, presque martial. Ceux qui parlaient français, et c'était le plus grand nombre, engageaient volontiers conversation avec les curieux.

Ils saluèrent le maire avec respect.

Les cheveux blancs, la tête splendide de virile vieillesse du bon magistrat les avaient frappés.

— Le nom de ce majestueux *caballero!* demanda l'un d'eux.

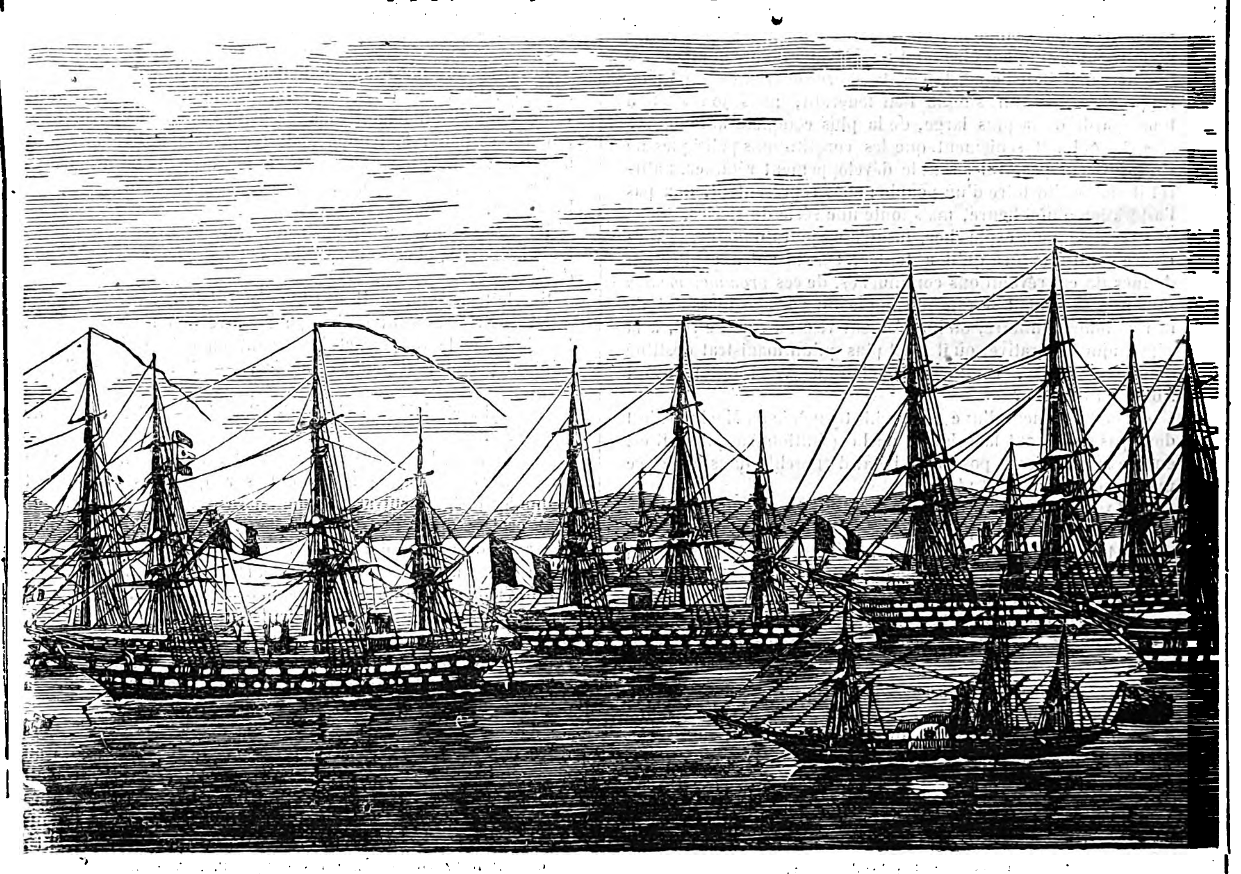
— Ferdinand Favre, sénateur de l'Empire et maire de Nantes depuis vingt ans, lui fut-il répondu.

— Que Dieu l'assiste, dit le Mexicain en inscrivant le nom sur ses tablettes.

« Nous n'avons pas remarqué, mandait de Nantes un témoin oculaire, qu'il y eût le moindre surveillant préposé à leur garde. Les prisonniers jouissaient de la liberté la plus absolue.

« Ils se sont empressés de rendre une visite cordiale au buffet de la gare, où les officiers supérieurs ont pris place à deux tables principales; les officiers subalternes se tenaient debout au milieu de la salle de réfection.

« Notre régime alimentaire paraît leur convenir à merveille,



La flotte française à Sacrificios.

ils ont fait honneur aux mets français avec un appétit brillant.

« Un jeune colonel qui tenait le milieu de l'une des tables, et dont l'uniforme semblait attester par sa richesse une haute position sociale, avait légèrement abattu sa casquette d'officier sur ses yeux, ne disait mot et cherchait à éviter les regards en tirant sa moustache avec un léger mouvement fébrile.

« Rien n'est bigarré et irrégulier comme tous ces costumes mexicains. Il n'y avait que quelques officiers dont la tenue fût propre et irréprochable; celle des officiers inférieurs était loin de faire honneur à l'administration militaire de Juarez.

« Il paraît que ces représentants de l'armée mexicaine connaissaient notre ville par ses harengs et ses sardines; car, lorsqu'on leur disait : « Vous êtes à Nantes, » ils ajoutaient : « A Nantes? Ah! la ville aux harengs et aux bonnes sardines? Bien, bien, nous connaissons. »

chargé de la conduite des travaux du génie pendant le siége; M. le général Huerta, amputé d'un bras, et M. de Gagern, d'origine prussienne, colonel des sapeurs du génie. Le plus jeune des généraux est M. Manuel Cosio, qui a vingt-sept ans, âge auquel on est capitaine en France, à la condition d'avoir rendu des services exceptionnels ou de s'être illustré par des actions d'éclat. »

Le *Journal d'Indre-et-Loire* annonçait l'arrivée à Tours, le 28 juillet, de quatre-vingt-dix-neuf officiers supérieurs, parmi lesquels se trouvaient vingt-deux colonels et quinze lieutenants-colonels. La plupart avaient conservé la tenue des corps dont ils faisaient partie. On remarquait que certains grades étaient indiqués par des galons disposés sur la manche comme ceux de nos maréchaux des logis de cavalerie et de nos sergents



Embarquement des chevaux.

« Parmi ces officiers était un fort bel homme, le plus grand de tous, parlant fort bien le français; un colonel qui remplissait près du général Ortega les fonctions d'aide-de-camp. Cet officier a habité cinq ans Paris, il espère obtenir d'y retourner. »

Évreux reçut dans la nuit du 28 juillet douze généraux, six colonels, un lieutenant-colonel, trois majors et deux capitaines faisant les fonctions d'aides-de-camp. Ils portaient leurs armes, que le maréchal Forey les avait autorisés à conserver en témoignage de la bravoure dont ils avaient fait preuve en résistant aux Français, qu'ils appelaient eux-mêmes ***les premiers soldats du monde***.

En l'absence du maire d'Évreux, M. Deschamps, auquel la perte récente de son fils, mort à Puebla, aurait rendu ce devoir trop pénible, les prisonniers furent reçus à la gare par M. Moissy, premier adjoint, assisté de M. le commandant de place et de M. le commissaire de police d'Évreux; puis ils furent conduits en ville et logés provisoirement dans divers hôtels.

« Le général le plus ancien en grade, disait le *Courrier de l'Eure*, est M. Gayoso, qui n'a que quarante-six ans. Viennent après lui M. Piaz, officier de mérite qui commandait l'artillerie de Puebla; M. Colombrès, jeune homme de trente-quatre ans,

Ce qui frappa les Tourangeaux, comme les Nantais, ce fut la jeunesse, la taille moyenne et le teint bronzé des officiers. A une heure après midi, ils furent réunis à l'hôtel de la gendarmerie pour soumettre leurs feuilles de route à l'autorité militaire et recevoir leur paye.

La presque totalité des prisonniers fait partie de l'armée qui avait défendu Puebla. Quelques chefs de grande famille avaient d'abord eu l'intention de refuser l'allocation que la France accorde à ses captifs; mais en considérant que ce refus pourrait froisser ceux de leurs camarades privés des dons de la fortune, ils acceptèrent la solde qui leur était acquise, selon leur grade, par les règlements. Quelques-uns obtinrent l'autorisation de venir à Paris, et M. Nicoullaud donnait sur eux les détails ci-après, dans l'*Illustration militaire* du 6 août :

« Les chefs principaux sont à Paris depuis deux ou trois jours, installés dans un hôtel du boulevard des Italiens; un d'entre eux même, le général Mendoza, chef d'état-major de leur armée, a été reçu par le ministre de la marine, avec lequel il s'est longuement entretenu.

« Ce général mexicain, le plus distingué parmi les prisonniers, a adressé une lettre récente pour les soins que lui et ses

frères d'armes ont reçus de M. Ropert, commandant la frégate à vapeur le *Darien*. C'est sur ce navire que M. de Mendoza a fait le trajet de Vera-Cruz à Lorient.

« —Vos officiers, dit-il au marin français, sont des *caballeros* aussi accomplis que dignes de porter les armes de la France...

« Les soldats mexicains sont généralement jeunes, quelques-uns sortent des écoles. Il y a entre autres un enfant de quinze ans qui s'est échappé du prytanée militaire.

« Ils sont de taille moyenne, bronzés pour la plupart et d'une physionomie assez intelligente; les plus jeunes se font remarquer par une tournure martiale.

« Les soldats et officiers inférieurs prisonniers ont un uniforme — dans lequel règne une certaine anarchie. — C'est le plus souvent sur la manche que s'inscrit le grade. — Le rouge est la couleur dominante. — Les aigrettes et les pompons sont faits avec les plumes si précieuses du Mexique — La plupart des sabres, qui ont été laissés courtoisement aux officiers, sont de fabrique européenne.

« Les officiers d'artillerie, comme en France, portent sur les boutons de leur capote deux canons croisés et la grenade au collet. Les boutons portent la marque d'une fabrique de Paris.

« Ce qui explique la diversité des costumes, c'est que les troupes permanentes, en temps de paix, ne se composent guère que de 2 à 3,000 soldats; lorsqu'on a besoin d'hommes, on fait une levée de volontaires qui s'habillent comme ils l'entendent. Ces volontaires, joints à la garde civique et à la troupe régulière, forment l'armée de la république. — Les officiers sont nommés par l'élection.

« La coiffure des soldats mexicains est généralement notre képi, si léger, si commode en campagne.

« Toutefois, quelques chefs subalternes, — quelques officiers de partisans, portent encore la veste espagnole et le sombrero, ce vaste chapeau illustré par les traîtres de mélodrames.

« A Lorient, à Nantes, à Tours, à Évreux, à Blois, partout où le Mexicain a logé chez l'habitant, il a été reçu comme l'hôte espéré et bienvenu.

« On ne s'est pas tenu à lui fournir strictement l'eau, le feu et le sel.

« On en a fait un convive... on a rempli son verre de ce vin généreux de France qui console et qui relève le cœur de l'affligé; de telle sorte qu'après quelques libations cordiales, le prisonnier confondait les mots. Il ne disait plus *Détention*, il disait *Hospitalité* des prisonniers.

« L'un d'eux, qui a habité Paris pendant cinq ans, s'est arrêté devant les affiches de spectacle aux mots de : PRISE DE PUEBLA.

« C'était l'annonce de la pièce nouvelle de l'Hippodrome.

« — Après les lions, les Mexicains, dit-il d'une voix enjouée... c'était justice... c'est la même famille.

« On a annoncé dans tous les journaux que l'Espagne allait ériger une statue à Fernand Cortez sur l'une de ses places publiques.

« Un Mexicain qui comprend le français a lu ce passage.

« — Ce pauvre Fernand! s'est-il écrié, lui qui a conquis le Mexique... On a mis bien du temps à lui payer sa note! »

CHAPITRE XXXI

La fête du 15 août. — Cantate de M. Édouard Fournier. — La fête du 15 août au Mexique. — Banquet de l'ayuntamiento. — Toast du maréchal Forey à l'Empereur.

Parmi la foule qui encombrait les spectacles ouverts au public, à l'occasion de la fête du 15 août, on remarquait plusieurs des prisonniers mexicains présents à Paris. Ils savaient que des vers de circonstance, relatifs à l'expédition du Mexique, allaient être récités ou chantés, et ils voulaient juger, sinon les pièces ci-dessus, du moins l'effet qu'elles produiraient sur le public. A l'Opéra, entraînés par le charme de l'harmonie, ils écoutèrent presque avec plaisir une cantate dont les paroles étaient de M. Édouard Fournier, et la musique de M. Léon Gastinel. Elle débutait par un chœur des dieux de la mer!

Qu'apportent donc sur nos ondes
Ces navires inconnus?
Est-ce l'espoir des Deux Mondes?
Seront-ils les bienvenus?

Ils partent des lieux que dore
L'aube heureuse du soleil.
Ce qui vient avec l'aurore
Ne peut être qu'un réveil.

La France s'avançait ensuite, et disait, en approchant la terre mexicaine :

Salut, terre que le ciel aime,
Où chaque pas touche un trésor,
Où le fruit vient s'offrir lui-même
Au fond d'une corbeille d'or.

Mais sous la main du mauvais maître,
Tout meurt dans sa fertilité,
Le fruit se perd, honteux de naître,
Et l'or même est la pauvreté.

Que te faut-il pour être forte,
O terre! ce qui vient trop tard,
La liberté! je te l'apporte
Dans les plis de mon étendard.

Les génies du Mexique intervenaient, et disaient, d'un air soupçonneux :

Réponds-nous, cette ardeur qui jusqu'ici t'entraîne
N'est-ce pas celle encor dont l'Espagnol s'arma?
Ne veux-tu pas pour ton écrin de reine
Les joyaux de Montézuma?

LA FRANCE.

Que m'importe l'or? Où je passe,
Mon pied le foule, et je permets
Qu'une autre vienne et le ramasse;
Non, l'or ne m'éblouit jamais.

Le progrès qui nous environne
Dans les chemins que nous frayons
Paye assez pour ceux qu'il patronne,
Et je ne veux pour ma couronne
Que des lauriers et des rayons.

LES GÉNIES DU MEXIQUE.

Ne vas-tu pas partout de royaumes en quête?
Nous avons vu Cortez, nous craignons la conquête.
Les Aigles que l'on voit sur ton drapeau planer
Disent que tu prendras si l'on ne veut donner.

LA FRANCE.

Leur serre est fermée, il n'en faut rien craindre.
Un souffle dans l'aile, et l'éclair aux yeux,
Ils font voir à tous ce qu'il faut atteindre;
Leur patrie est l'air, leur vie est aux cieux.

Je porte la paix dans mes mains armées.
Les abeilles d'or sur ces plis semées
Vous montrent mon but providentiel :
L'ordre et le Progrès, la ruche et son miel.

LE CHŒUR.

Mais quel est ce bruit de fanfare?

LA FRANCE.

C'est la victoire, en doutiez-vous?
Partout s'allument comme un phare
Terribles et bons, redoutés et doux,
Les feux d'avenir qui vont devant nous.

Puebla tombe, et Mexico se livre.
Noble ville, elle va revivre,
Libre du joug qui l'obsédait.
Ainsi qu'une sœur endormie
Qui s'éveille, elle ouvre en amie
A des frères qu'elle attendait.

L'union d'avance était faite;
Elle éclate comme une fête
Parmi les drapeaux et les fleurs,
Et la joie a seule des pleurs.

Pas une voix qui ne réponde
Quand se mêle au canon, qui gronde,
Ce cri, sublime avant-coureur,
Ce cri, fier Hosanna du monde :
Vive la France et l'Empereur!

LE CHŒUR.

Pas une voix qui ne réponde, etc.

LA FRANCE.

Ma course, d'avance tracée,
Suit l'impériale pensée,
Qui, mesurant l'espace humain,
M'a dit, par Dieu même poussée :
Hier tu fus ici, tu seras là demain.
Un peuple appelle-t-il la France,
Nous marchons au cri de souffrance,
Comme si la charge eût sonné :
Moi, le soldat de l'Espérance
Lui, le Vengeur prédestiné.

CHŒUR FINAL.

Tout cède à cet essaim de braves
Qui du climat même est vainqueur.
Soldats, qui brisez des entraves,
Le monde entier vous suit du cœur.

La route est partout aplanie
Où leur pied vaillant s'est posé;
Dieu fait une terre bénie
Du sol par leur sang arrosé.

La fête du 15 août fut célébrée au Mexique de même qu'en France, et les populations y prirent part avec empressement. A Mexico, des salves d'artillerie furent tirées; une messe solennelle, dite à la cathédrale en présence des autorités françaises et mexicaines, fut suivie d'une revue des troupes, passée par le maréchal commandant en chef. Le défilé se fit aux cris de *Vive l'Empereur!* au milieu d'une foule immense, qui encombrait la grande place et jusqu'aux monuments publics.

L'ayuntamiento donna dans la journée une course de taureaux à laquelle il invita une partie de la garnison.

Les monuments et les principales maisons de la ville, pavoisés aux couleurs de France et du Mexique, étaient brillamment illuminés; le soir, un feu d'artifice préparé par l'artillerie fut tiré sur la place.

Au banquet offert par l'ayuntamiento de Mexico, le maréchal Forey porta un toast en ces termes :

MESSIEURS,

A L'EMPEREUR!

A ce prince magnanime et généreux dont le regard d'aigle, toujours fixé sur les divers points du globe, sait y découvrir, quelque éloigné qu'il soit, celui où il y a une souffrance à soulager, un appui à prêter!

A l'Empereur, qui, sans ambition personnelle, sans calcul égoïste, toujours prêt à soutenir le faible, à reconnaître et proclamer les droits sacrés de la justice, s'est acquis la reconnaissance des peuples, dans l'ancien et le nouveau monde!

En Crimée, sa voix puissante a dit au colosse du Nord qui menaçait l'indépendance de l'Occident : Tu n'iras pas plus loin.

En Italie, Magenta et Solferino ont rendu à la liberté un peuple énervé par un long esclavage.

En Syrie, il a soustrait les chrétiens du Liban aux fureurs d'ennemis implacables et fanatiques.

En Chine, il a planté la croix du Christ à côté du drapeau de la France sur les murs de Pékin, où, à l'ombre de la première, à l'abri tutélaire du second, nos courageux missionnaires peuvent prêcher l'Évangile en toute sécurité, et appeler à la civilisation ces immenses contrées livrées au paganisme et à la barbarie.

A l'Empereur, qui, entendant au delà de l'Atlantique les plaintes du Mexique, n'a pu y rester indifférent et y a envoyé une armée, avec la mission non moins désintéressée qu'elle est grande d'aider ce malheureux pays à secouer le joug odieux que fait peser sur lui, depuis un demi-siècle, un déplorable et infructueux essai de république, essai pratiqué par des hommes sans vertu, sur laquelle, Montesquieu l'a dit, ce gouvernement repose.

Enfin, à l'Empereur, qui suit, avec l'intérêt et la sollicitude que mérite sa noble entreprise, la marche des événements providentiels qui s'accomplissent au Mexique.

A l'Empereur!

A la Soledad, les populations des villages voisins, accourues dès le matin, assistèrent à la messe et au *Te Deum*; elles organisèrent avec nos soldats des jeux, des feux d'artifice, et improvisèrent, au milieu de la campagne, un bal qui dura toute la nuit. A ces réjouissances prirent part les ouvriers employés à la construction du chemin de fer, dont l'effectif avait été augmenté, parce qu'il avait fallu réparer des parties de la voie dégradées par les pluies.

A Vera-Cruz, la fête de l'Empereur fut célébrée avec toute la pompe que les ressources de la ville permettaient de déployer. Des salves d'artillerie furent tirées en ville et en rade. L'armée, la marine, toutes les autorités civiles et les consuls étrangers assistèrent à la messe et au *Te Deum* célébrés dans la cathédrale. Après la cérémonie, le corps consulaire, ayant à sa tête le consul britannique et les autorités civiles, vinrent officiellement rendre visite au commandant supérieur; les maisons étaient pavoisées aux couleurs nationales françaises et mexicaines, et le soir la ville fut illuminée.

CHAPITRE XXXII

Toast du maréchal Forey au prince Maximilien. — Lettre du maréchal Forey sur le retard apporté aux opérations militaires dans l'intérieur.

Quelque temps avant la fête du 15 août, le maréchal Forey avait été l'objet d'ovations, et sa promotion avait été célébrée dans une fête à laquelle les notabilités de la ville avaient assisté.

Au banquet, le maréchal porta un toast au prince Maximilien :

« A son acceptation de la couronne du Mexique! Puisse son grand cœur lui faire comprendre que c'est Dieu qui le porte au trône pour remplir la plus grande mission qui puisse échoir à un prince sur la terre : celle de tirer un peuple généreux de l'anarchie dans laquelle il se débat depuis si longtemps, de lui donner de sages institutions, et de la replacer, parmi les nations, au rang que lui assigne son heureux climat, les richesses de son sol et le noble caractère de ses habitants, dont la grande majorité repousse avec énergie toute solidarité avec cette infime partie qui a perdu, dans les horreurs de la guerre civile, ces brillantes qualités de la mère patrie, distinguée entre toutes par ses sentiments chevaleresques.

« Au prince Maximilien, qui n'est pas, autant qu'on pourrait le dire, un étranger pour le Mexique. N'est-il pas de la race des empereurs d'Allemagne, dont le plus illustre, Charles-Quint, portait, en même temps que le sceptre des Césars, celui de toutes les Espagnes?

« Au prince Maximilien! »

Après cette allocution, un autre toast fut porté par un membre de l'ayuntamiento à l'Empereur et à l'Impératrice des Français.

Ces hommages que les principaux représentants du parti conservateur rendirent au maréchal Forey n'étaient pas entièrement désintéressés. Ils pressaient une solution conforme à leurs désirs, s'irritant de ne pas voir le gouvernement nouveau reconnu, sans aucune espèce de contestation, d'un bout à l'autre du territoire mexicain. Ils rêvaient d'aventureuses expéditions; ils demandaient au maréchal Forey une action plus énergique, et ils avaient fait publier, dans un journal français de Mexico, *l'Estafette*, la traduction d'une supplique qu'ils disaient lui avoir adressée. Le maréchal répondit sur-le-champ en s'adressant au rédacteur en chef de *l'Estafette* :

« Mexico, le 7 août 1863.

« Monsieur le directeur, j'ai été surpris de lire dans votre journal du 6 de ce mois une prétendue lettre qui m'aurait été adressée je ne sais par qui; car c'est par la lecture que j'en ai faite dans votre journal que j'en ai eu connaissance.

« Permettez-moi de me servir du même moyen pour adresser une réponse très-succincte et très-catégorique à ses auteurs.

« Je conçois que les populations de l'intérieur, encore sous le joug du gouvernement qui s'est suicidé lui-même, attendent avec impatience que nos armes libératrices allaient secouer ce joug insupportable et les rendre au repos, à la paix, à la liberté dont jouissent celles des contrées occupées par nos

troupes. Je sais parfaitement que plus notre arrivée au milieu de ces populations tardera, plus elles auront à souffrir. Mais que les auteurs de la lettre en question me permettent de leur dire qu'il faut que chacun fasse son métier et reste dans son rôle : à eux de faire des vœux, d'adresser des suppliques pour que l'armée française porte ses armes dans l'intérieur de ce pays; à moi, son chef, de juger le moment opportun; et, pour ne pas être Mexicain, je leur apprendrai, puisqu'ils ne connaissent pas leur pays, que vouloir faire pénétrer dans l'intérieur, pendant cette saison de pluies quotidiennes et torrentielles, une armée régulière, conduisant avec elle l'artillerie, les voitures et tout l'attirail qui lui est nécessaire, c'est l'exposer à une destruction complète par les maladies et par la certitude de laisser artillerie et bagages embourbés sur les routes que l'incurie de tous les gouvernements passés ont laissées dans l'état que tout le monde connaît, excepté, il paraît, les auteurs de la susdite lettre.

« J'ai su résister aux impatients de France qui trouvaient, eux aussi, que je tardais trop à marcher sur Puebla, et je m'en suis bien trouvé. — Je saurai résister aux impatients du Mexique, et cela dans leur intérêt même; car mettre l'armée en marche pour l'intérieur, dans cette saison, je le répète, serait tout compromettre.

« Que ces impatients se calment un peu et croient bien que nous ne restons pas oisifs. Je veux bien leur apprendre que l'armée franco-mexicaine occupe en ce moment soixante-six villes, bourgs ou villages depuis Vera-Cruz jusqu'à Mexico, et que les environs de la capitale se trouvent gardés dans un rayon de vingt-cinq à trente lieues, contre les exactions des bandes juaristes, par des colonnes toujours prêtes à se porter au secours des populations paisibles. Est-ce là, je le demande, de l'apathie?

« La pacification du Mexique ne peut être l'affaire d'un jour : elle ne s'obtiendra que peu à peu; et j'invite les impatients à avoir confiance dans le proverbe français par lequel je terminerai cette lettre, plus longue que je ne voulais la faire : Tout vient à point à qui sait attendre.

« Recevez, monsieur le directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Le maréchal de France, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,

« Forey. »

CHAPITRE XXXIII

Décrets rendus. — Nullités des ventes et donations ordonnées par Juarez. — Lettre de M. Budin. — Révision des ventes de biens appartenant à l'ayuntamiento et aux différentes corporations de bienfaisance de Puebla. — Abolition de l'enrôlement forcé. — Les raccoleurs.

Toutefois, tout en repoussant des requêtes exagérées, le maréchal Forey ne négligea point les mesures qu'il était nécessaire de prendre pour pacifier le pays et y opérer un travail d'unification, avec le concours de la Régence. Celle-ci, par décret du 18 août, considérant que tout gouvernement avait pour devoir de protéger et de défendre la propriété des citoyens, et que cette protection formait une des garanties les plus essentielles de l'ordre social, ordonna la nullité de toutes les ventes, aliénations et donations effectuées en vertu des confiscations de Juarez.

Déjà, sur la proposition de M. Budin, le maréchal Forey avait adopté des prescriptions analogues. Le receveur général des finances en mission lui avait écrit :

Puebla, 22 juillet 1863.

Mon Général,

Les corporations morales de la ville de Puebla, c'est-à-dire l'ayuntamiento et plusieurs administrations locales, possédaient, jusque dans ces derniers temps, des immeubles considérables dont les produits étaient destinés à subvenir aux frais d'utilité publique et de première nécessité. Contre tout droit et toute justice, le gouvernement auquel l'intervention succède provisoirement a vendu à vil prix tous ces immeubles destinés à défrayer convenablement les services qui, aujourd'hui, sont sans ressources et que le préfet déclare ne pouvoir garantir, à moins que des mesures réparatrices ne viennent annuler des ventes aussi scandaleuses. Il est facile de comprendre que ces ventes ont été consenties par un pouvoir sans scrupules pour lequel tous les moyens étaient bons, même les plus iniques, pourvu qu'il parvînt à se procurer les fonds nécessaires à ses dilapidations. Si les informations que j'ai recueillies sur cette grave affaire ne sont pas erronées, la mesure qui doit rendre aux corporations morales la possession des biens dont elles ont été dépouillées, n'atteindrait que des personnes peu dignes de notre intérêt; d'autant plus que ces personnes, animées de l'esprit qui dirigeait le gouvernement se sont rendues complices d'un acte que l'honneur réprouve, si la justice ne le condamne pas.

Pour toutes ces raisons, je n'hésite pas, mon général, à vous proposer de vous occuper de ces ventes frauduleuses, qui seraient la ruine des administrations locales si elles étaient maintenues. Néanmoins, ne voulant pas imiter le gouvernement précédent, j'ai inséré dans le décret que j'ai l'honneur de soumettre à votre signature, un article qui garantit les droits des acquéreurs. En effet, ils pourront conserver librement les biens ainsi vendus, pourvu qu'ils payent le prix complémentaire qui sera fixé par un jury chargé de l'évaluer, ou bien ils pourront les rendre et recevoir, en échange, le montant intégral de leurs débours en capital et en frais accessoires. Je suis persuadé, mon général, que ce décret ne soulèvera aucune objection sérieuse de la part des hommes de bonne foi. Il s'agit du patrimoine des pauvres, des ressources d'une grande ville indignement gaspillées; en un mot, c'est le bien général qu'il s'agit de dégager et de rendre à son utile destination.

Daignez accepter, mon général, l'expression de mes sentiments respectueux.

Le receveur général des finances en mission,

Budin.

Suivait un décret conforme :

Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,

Sur la proposition du receveur général des finances en mission, j'ai décrété ce qui suit:

Art. 1er. Une commission de cinq membres, composée du préfet politique, qui présidera; du préfet municipal et de trois autres notables, nommés par le général en chef, sur la proposition du président (le préfet politique), se chargera de reviser les ventes, faites par le gouvernement précédent, des biens qui ont appartenu à l'ayuntamiento et aux différentes corporations de bienfaisance de Puebla.

Art. 2. Cette commission procédera à l'évaluation exacte des propriétés ainsi vendues, et les acquéreurs auront la faculté de les conserver en payant l'augmentation du prix fixé, ou de les rendre dans l'état où elles se trouvent en recevant le montant de leurs débours, capital et intérêts. La manière dont se feront les payements ou les remboursements sera fixée par la même commission.

Art. 3. Les époques de payement du prix augmenté ou du remboursement des sommes payées par les acquéreurs, seront réglées à l'amiable entre la commission et les intéressés. En cas de désaccord, les parties se soumettront à la décision du juge de lettres (du tribunal civil) qui prononcera sans appel.

Art. 4. Les procès-verbaux de la commission devant laquelle les acquéreurs seront cités serviront de titres pour ou contre les parties, c'est-à-dire, équivaudront à un titre de cession en cas d'abandon par les possesseurs ou à un titre de vente définitive en faveur de ceux qui consentiront à payer l'augmentation de prix.

Art. 5. Ces procès-verbaux seront soumis aux mêmes formalités que les ventes ordinaires, et les frais, dans le cas où l'augmentation de prix serait acceptée par le possesseur, seront à sa charge. En cas d'abandon, ces formalités seront gratuites.

Art. 6. Le président désignera parmi les employés de la préfecture ou de l'ayuntamiento, un expéditionnaire chargé de rédiger, sous sa surveillance, les procès-verbaux de cette commission.

Art. 7. Tous les actes expédiés, qui seront remis aux parties pour leur servir de titres, seront certifiés par le président de la commission et rédigés sur papier timbré.

Art. 8. Le receveur général des finances en mission est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera publié et af-

fiché dans tous les lieux publics de Puebla et de toutes les localités de l'État.

Donné à Puebla, le 27 mai 1863.

Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire,

FOREY.

Par un autre décret du 19 août, le gouvernement de la régence, considérant que l'une des garanties les plus précieuses consiste dans la sécurité individuelle, abolit le système d'enrôlement forcé suivi jusqu'à ce jour au Mexique.

La manière dont, jusqu'à l'avénement du triumvirat, on faisait les levées de soldats mérite d'être racontée.

Un général avait-il besoin de renforcer sa troupe, il envoyait un sergent et dix hommes de ronde, vers le soir, à l'heure où les ouvriers sortent de leurs travaux, et en emmenait tous ceux que l'on pouvait saisir. Tous les expédients étaient bons. Quand les besoins de la milice devenaient urgents, on allait raccoler les Indiens aux portes de la ville et on les menait aux casernes en compagnie de leurs ânes, de leurs femmes et de leurs enfants. L'Indien était, bon gré mal gré, enrégimenté; ce qui lui appartenait séquestré et sa femme rudement éconduite.

L'intérêt du service n'était pas toujours le seul et véritable mobile du zèle des *raccoleurs*. On était arrivé dans ces derniers temps à considérer ces razzias comme une chasse très-productive. Aux ouvriers pris au lacet, on laissait le choix d'endosser les guenilles militaires ou de se libérer jusqu'à une autre fois au prix de cinq huit ou dix piastres.

Les levées dans les campagnes se faisaient plus brutalement encore et avaient tout l'air d'une razzia de bêtes humaines. On cernait les habitations et les marchés; on prenait, pêle-mêle, tous les mâles qui tombaient sous la main, et on vous attachait tout ce troupeau coude à coude, en longues files, et on les conduisait, sous la verge, à la ville voisine; c'est de là qu'est venu aux soldats mexicains le surnom de *volontaires du cordeau*.

On peut se figurer de quel cœur ces volontaires allaient à la bataille. Aussi ne se faisaient-ils pas faute de déserter quand l'occasion s'en présentait.

CHAPITRE XXXIV

Mouvements militaires. — La garde urbaine d'Ozumba. — La mort de Baltazar Tellez. — Mort du commandant Stœcklin. — Arrêté du commandant Cousin contre Tlalpam. — Juarez et ses ministres.

Le maréchal Forey réorganisa l'administration des finances, et fit rendre à divers établissements ecclésiastiques leurs biens et leurs fonds séquestrés. Il présida la société de bienfaisance Franco-Helvético-Belge, association éminemment utile à la colonie européenne.

Ces occupations civiles ne l'empêchèrent pas de veiller à la dispersion des bandes. Celles de Cuellar et de Carbajal, quittant les environs d'Assan, s'étaient jetées dans les montagnes du Rio Frio, et avaient essayé de rançonner les villages du district de Mexico. Elles avaient attaqué Ozumba avec 600 cavaliers. La garde urbaine, dirigée par le commandant de police, fit une résistance énergique : bientôt, secondée par les gens d'un village voisin accourus au bruit du tocsin, elle repoussa les bandits, qui éprouvèrent de grandes pertes. Le commandant militaire de Chalco, appuyé par deux escadrons de chasseurs d'Afrique, se mit à leur poursuite; mais ces bandes, très-mobiles, lui échappèrent en fuyant dans la montagne; descendues dans l'État de Puebla, elles furent poursuivies par le général Brincourt, qui les dispersa en leur enlevant 110 chevaux et 80 hommes.

Baltazar Tellez, une célébrité sanglante, fut traqué dans les montagnes, arrêté par les Indiens, livré par eux à l'autorité française, et passé par les armes. Plusieurs chefs ennemis, actifs et influents, entre autres Honorato Dominguez, Ignacio Rodriguez et Roldan, firent leur soumission; ce qui, joint à l'expédition dirigée par un détachement de fusiliers marins et de volontaires de la Martinique, sur la rivière de Tlacotalpan, qu'infestait une bande de pillards, compléta la pacification de l'État de Vera-Cruz.

Les débris de quelques bandes s'étant ralliés à Jatilpan, le commandant Stœcklin voulut les disperser. Parti le 6 août, au point du jour, de Minatitlan, il arriva avec 25 cavaliers seulement devant Jatilpan, qu'il trouva occupé par 150 hommes. Peu habitué à compter avec ses adversaires, M. Stœcklin chargea immédiatement les avant-postes de cavalerie et pénétra jusqu'à la place du village; mais là il fut entouré et succomba sous le nombre, victime de sa téméraire bravoure.

Des soldats français ayant été maltraités dans la ville et dans le district de Tlalpam, le commandant militaire et chef politique Cousin, après avoir pris l'avis du maréchal Forey, arrêta les dispositions ci-dessous :

« Le commandant supérieur militaire et chef politique de Tlalpam, d'après les ordres de M. le maréchal commandant en chef de l'armée française, aux habitants et propriétaires de cette ville, fait savoir ce qui suit :

Art. 1er. Sont suspendues temporairement, et jusqu'à nouvel ordre, les attributions de la justice et de l'administration civile.

Art. 2. Le commandant supérieur de Tlalpam exercera tous les pouvoirs dans le district.

Art. 3. Comme châtiment de l'assassinat du zouave Muller, une amende de 6,000 piastres sera imposée à la ville de Tlalpam. Cette amende devra être payée intégralement dans les quatre jours qui suivront la publication du présent décret.

Art. 4. Les individus de cette ville qui ont été arrêtés et conduits à la capitale répondent de la vie des soldats français et des citoyens honorables qui ont fait acte d'adhésion au nouveau gouvernement. Pour chaque citoyen honorable ou soldat assassiné à Tlalpam, un des prisonniers susdits sera exécuté à titre de représailles.

Art. 5. Tous les habitants de Tlalpam devront obéir strictement aux ordres donnés par le commandant supérieur; en cas de résistance, M. le maréchal se verrait dans la nécessité de prendre des mesures de rigueur.

Tlalpam, le 27 août 1863.

Le commandant militaire et chef politique,

COUSIN. »

On avait pensé un moment que le général Doblado se rallierait au pouvoir nouveau; et ce fut avec surprise qu'on apprit en Europe, par l'*Eco de Vera-Cruz* du 12 septembre, qu'il avait accepté la présidence du cabinet de Juarez, et qu'il proposait, pour résister à l'intervention :

1° De borner la guerre avec les Franco-Mexicains aux montagnes, en leur permettant d'occuper les capitales des départements;

2° De réunir les hommes indépendants de tous les partis pour en former un parti national;

3° De consentir à une intervention telle que celle proposée dans le traité de Londres, en joignant les États-Unis aux autres puissances, et de désavouer tous les actes politiques actuellement accomplis au Mexique.

Ce cabinet, présidé par le général Doblado, eut pour ministres :

A la guerre, le général Uraga;

A la justice, Lerdo de Zejada;

Au trésor, Nuñez.

Zarco, un des amis de Juarez, refusa de faire partie du cabinet, protesta contre Doblado, et écrivit à une personne de confiance la lettre suivante :

« MON CHER AMI,

« Mon silence vous aura sans doute fait croire que je vous ai oublié; il n'en est rien; jamais je n'ai autant pensé à vous que dans les circonstances actuelles. La presse et le papier que vous nous avez envoyés sont arrivés sans accident. Avec cette arme, bien plus qu'avec des fusils et des canons, nous ferons une rude guerre aux Français et à leurs alliés.

« Pourtant, les choses vont mal, très-mal ici. Nos chefs désertent chaque jour, et il faut que vous, ainsi que les amis P. et C., vous fassiez connaître ceux qui se présentent là-bas.

« Il n'y a pas de peuple dans notre pays; c'est en vain que l'on parle aux Mexicains. La paix que leur promet le soi-disant empire flatte leurs espérances. Quant à nous, nous serons obligés de nous réfugier à Durango ou à la frontière du Nord. En ce qui me concerne, j'ai l'intention de partir pour les États-Unis et d'attendre dans ce pays le dénoûment de la situation.

« Notre D. Benito Juarez, avec ses caprices, gâte tout. Le voilà entêté d'une nouvelle idée, et, faisant sa cour à Doblado, l'hypocrite, le fourbe, et à Uraga, le perfide.

« Le premier, homme double à tous égards (*doblado en todo*), trahira à l'heure où il le jugera utile à ses intérêts.

« Quant au second, si on lui donne quatre hommes et un caporal, il passera avec eux aux impérialistes, pour peu qu'on lui laisse son grade de général de division et les maisons que monsieur s'est adjugées.

« Votre ami dévoué,

« F. Z. »

Don Juan Antonio de la Fuente fut envoyé comme ministre aux États-Unis. Celui-ci, dans une circulaire, s'efforça de définir quelques points de droit international, et déclara retirer l'*exequatur* aux consuls français résidant au Mexique, en représailles du traitement essuyé, au Havre et à Paris, par les consuls mexicains nommés par Juarez.

De son côté le ministre des affaires étrangères, président du conseil, publia un manifeste par lequel il s'attachait à démontrer que la présence des Français au Mexique n'avait d'autre objet que de transformer ce pays en une colonie française.

Il appelait le peuple à la résistance et lui demandait, en termes éloquents, de se porter au secours de la patrie envahie.

Cet appel trouva de l'écho en diverses parties du Mexique, et fut repoussé sur beaucoup d'autres points. Des pronunciamientos contraires eurent lieu dans la Bajaca et dans l'État de Chiapas, les contrées importantes de la Misteca et de la Huasteca, soulevées en faveur du nouvel ordre de choses, s'armèrent, à défaut de fusils, avec des fourches, des bâtons et des frondes, et firent une chasse sans merci aux bandes qui tenaient la campagne en se livrant au brigandage. Ainsi traquées de toutes parts, ces bandes furent successivement anéanties ou se soumirent.

Afin de prouver aux indigènes qu'ils pouvaient compter sur une protection efficace, et que la justice serait impartiale pour tous, on fit un exemple, et la *Gazette officielle* de Mexico reçut de l'état-major général une note ainsi conçue :

Mexico, 5 septembre 1863.

Le 19 avril dernier, un soldat du 81e de ligne s'arrêtait près d'une maison du village de San Gregorio de Asumpa, aux environs de Cholula, pénétrait dans cette maison, et là, sans provocation, poussé par l'instinct du mal, frappait de mort un jeune Indien.

Ce militaire, traduit devant un conseil de guerre, a été condamné à l'unanimité à la peine de mort.

Des ordres ont été donnés pour que la juste sentence prononcée contre ce criminel reçût son exécution, et ce matin, à neuf heures, sur la place Santo Domingo, à Mexico, il expiait son attentat.

Les populations du Mexique pourront ainsi se convaincre que la justice de l'armée française est la même pour tous. Si nous sévissons contre les Mexicains coupables de crimes envers leurs concitoyens ou envers les soldats français, nous frappons avec la même impartialité et la même sévérité ceux de nos soldats coupables d'attentat contre les indigènes.

Je vous prie d'insérer ces faits dans votre plus prochain numéro, afin que les populations qui ont été témoins du crime, sachent bien que justice a été faite.

Recevez, monsieur le directeur, l'expression de ma considération très-distinguée.

Le maréchal commandant en chef.

Par ordre ;

Le général, chef d'état-major général,

D'Auvergne.

De nombreuses plaintes étaient portées au commandant supérieur de la Vera-Cruz sur l'excessive cherté du pain. M. Jenderyres en fit fabriquer, pour se rendre compte du prix de revient, et put se convaincre que les boulangers gagnent, tous frais quelconques payés, plus de 400 0/0 sur le pain ordinaire et 80 0/0 sur le pain fin. Il se hâta d'enjoindre qu'à l'avenir le poids et le prix du pain seraient fixés par l'autorité.

Les prisonniers faits à Puebla et transférés en France, n'avaient pas tous des ressources financières, et quelques-uns, dans leur départ précipité, avaient laissé des affaires embarrassées. Une souscription fut ouverte, à Mexico, au bénéfice de leurs familles, et les officiers du corps expéditionnaire tinrent à honneur de s'inscrire les premiers.

CHAPITRE XXXV

Nécessité de sortir du provisoire. — La députation mexicaine et l'archiduc Maximilien.

Le meilleur moyen de faire cesser les luttes intestines était de sortir du provisoire ; aussi, le maréchal Forey et le triumvirat hâtèrent-ils le départ de la députation chargée d'aller porter à l'archiduc Maximilien la décision de l'assemblée des notables.

Cette opinion est exprimée presque dans toutes les correspondances, et en termes presque identiques.

M. de Malzac mandait au journal *la France* :

Vera-Cruz, 17 septembre.

Les prélats mexicains Labastida, Marquia et Covarrubias viennent d'arriver ici sans accident. Ils ont été reçus sur le môle par la municipalité *bajo de masas*, suivant la locution espagnole, c'est-à-dire avec les emblèmes officiels, et accompagnés par une commission du corps municipal, depuis le port jusqu'à l'église, où un *Te Deum* a été chanté. Les balcons d'un grand nombre de maisons étaient pavoisés, et l'on s'attend, pour ce soir, à de brillantes illuminations.

Mes correspondances de la capitale annoncent que le maréchal Forey n'en partira que dans les premiers jours d'octobre. C'est à cette époque aussi que nos troupes se mettront en mouvement pour l'intérieur. On est certain ici que tout sera militairement terminé en novembre. Les adhésions se succèdent de toutes parts. On compte parmi les départements qui se sont prononcés, l'île del Carmen, Tabasco, l'isthme de Tehuantepetl, Vera-Cruz, Puebla, Tlascala, la vallée de Mexico, Toluca, ainsi que plusieurs États partiellement occupés par des troupes mexicaines ralliées à l'intervention, entre autres le Yucatan et sa capitale, Chiapas, Dasaca et Guerrero, ce qui veut dire que la majeure partie de la nation est acquise *de facto* au nouvel ordre de choses.

Cela paraîtra plus évident encore si l'on songe que l'importance des adhésions obtenues s'accroît des conditions de population des départements et des villes dont elles font partie. Les provinces les plus éloignées du centre sont, au Mexique, les plus vastes comme territoire, mais les moins garnies comme population, et l'archiduc Maximilien ne saurait attendre, pour accepter la couronne, que ces parties à demi désertes du sol mexicain soient complétement pacifiées. C'est à lui, souverain du Mexique, qu'écherront ce soin et cette œuvre.

Dès que nos vaillants soldats, devenus sur tous les points si populaires, porteront leurs aigles vers Queretaro, on obtiendra instantanément, nous écrit-on, avec l'adhésion de ce département, celles de Guanajuato, San Luis Potosi, Aguas Calientes, Zacatecas, Jalisco et Mechoacan, provinces qui toutes ont déjà contre Juarez de grandes *partidas* armées.

On s'est réjoui d'apprendre l'accueil fait par la France au vote émis pour l'archiduc Maximilien. Un mot affirmatif de ce prince dénouerait à l'instant même la situation, et aurait un triomphant écho d'une extrémité à l'autre du pays.

On écrivait de Mexico au *Times*, le 23 septembre :

« Le changement qu'a éprouvé la ville de Mexico est quelque chose de si merveilleux, qu'on ne peut guère s'en faire une idée. Les gens peuvent sortir le soir sans s'affubler de l'attirail obligatoire, de revolvers et de cannes plombées. On peut accepter maintenant des invitations à des parties de whist ; les réunions, les bals, choses dont il n'était plus question depuis des années, redeviennent à la mode. Si, par un pouvoir magique, les habitants de l'intérieur pouvaient être transportés pour un instant dans la capitale, ils n'auraient plus qu'un cri pour l'intervention. Mais tant que Juarez et son parti tiendront dans leur serre une partie du pays, tant qu'ils propageront, par l'organe d'une presse dégradée les plus atroces calomnies sur la France et l'armée française, on ne peut s'attendre à une démonstration décidée.

« Il est de ces journaux qui représentent les Français comme des mécréants, renversant les autels et foulant aux pieds tout ce qui est sacré. D'autres les représentent brûlant et saccageant les villes, outrageant les femmes et massacrant les hommes. Il en est un qui a osé avancer qu'une jeune femme, dénoncée par un zouave pour avoir tenu des propos contre l'intervention, a été fouettée, la tête dans un sac, et est morte

sous les coups. Je n'ai pas besoin d'avancer qu'il n'y a pas un mot de fondé dans ces ignobles assertions. Si les Français ont donné dans un excès, ç'a été dans l'excès de la clémence, car ils ont épargné bien des gens dont la conduite avait mérité un châtiment.

« C'est presque se souiller que de faire seulement allusion à ces calomnies; mais, en ma qualité de correspondant du *Times*, je croirais manquer à la loyauté envers une des nations les plus braves et les plus civilisées du monde, si je laissais de pareilles calomnies se propager sans leur donner le démenti le plus absolu et le plus indigné.

« A mesure que les troupes françaises avancent, de nouvelles populations éprouvent les avantages dont nous jouissons déjà, et, sûres de leur sécurité, se prononcent librement et spontanément. Je n'ai jamais douté de l'existence d'un vif sentiment monarchique dans ce pays, et aujourd'hui ce fait est pour moi plus évident que jamais. Chaque jour nous apporte le nom de quelques villes ou villages qui ont donné leur adhésion au nouvel état de choses. Dès qu'un district est occupé par les troupes françaises, il adresse au conseil de régence une déclaration en faveur de l'empire.

« Si l'archiduc accepte le trône, sa présence fera plus pour pacifier le pays que 50,000 hommes de troupes. L'empire sera alors un fait accompli, et la masse flottante s'y ralliera. Il sera pourtant nécessaire d'y maintenir pour quelque temps une force étrangère. Guillaume III a agi de même, et certes, à cette époque, l'Angleterre était loin d'être aussi démoralisée que le Mexique actuel.

« Il est de notoriété publique que des agents de Doblado s'étaient mis en communication avec les autorités françaises; on assurait même déjà que des arrangements satisfaisants pour les deux parties étaient sur le point de se conclure. Tout à coup, à la surprise générale, Doblado adresse, le 28 juillet, aux populations de l'État de Guanajuato, un manifeste contre l'expédition française, qu'il traite d'invasion, et se déclare prêt à verser la dernière goutte de son sang pour la cause de la liberté et de l'indépendance. Si Doblado continue à se battre comme il l'a fait à Salamanca, les Français n'ont pas grand'chose à craindre.

« Il est à remarquer que dans ce manifeste Doblado n'emploie pas une seule fois le mot intervention; il affecte de croire que l'expédition française ne s'est faite que dans un but de conquête, et, pour se servir de ses propres termes, qu'on va faire de la république mexicaine une colonie française.

« Il n'est pas du tout improbable que cette proclamation n'a pas d'autre but que d'endormir Juarez. Entre Doblado et l'ex-président, il ne peut y avoir entente cordiale. Il est impossible qu'ils puissent jamais être d'accord.

« Miramon est arrivé ici; il a donné son adhésion à l'empire.

« Un décret vient de réduire de moitié les droits d'importation par la Vera-Cruz : cette mesure était nécessitée par un récent décret de Juarez, admettant les importations à des droits extrêmement réduits, dans les ports de Tampico et de Tuspan, ce qui avait détourné de Vera-Cruz le courant commercial. Du reste, Tampico vient d'être réoccupé par les troupes françaises, qui ne l'abandonneront pas cette fois.

« L'anxiété est immense ici au sujet de la réponse que l'archiduc Maximilien fera à la députation. »

Cette députation fut composée de :

MM. Gutierrez de Estrada, président;
Juarez Peredo, comte del Valle,
J. Hidalgo,
Antonio Escandon,
J. Landa,
Docteur J. Miranda,
Général Adrien Woll,
Colonel Velasquez de Léon,
J. Aguilar y Marocho,
Docteur Iglesias, secrétaire.

Les cinq premiers membres de cette députation se trouvaient en Europe. Les quatre autres et le secrétaire, M. Iglesias, s'embarquèrent à Vera-Cruz sur le paquebot. La députation, avant de se rendre à Vienne, avait ordre de s'arrêter en France pour offrir à l'Empereur l'expression du respect et de la reconnaissance de la nation mexicaine.

La députation mexicaine quitta Paris, le dimanche 27 septembre, pour se rendre à Trieste par Vienne. Pendant son long trajet, elle fut traitée partout avec distinction. La Compagnie de l'Est lui avait, sur la recommandation de M. Drouyn de Lhuys, préparé des wagons spéciaux. S'associant à la pensée du ministère des affaires étrangères de France, les légations de Bade et de Bavière à Paris avaient avisé leurs gouvernements du départ de la députation, qui fut partout affranchie des visites de la douane, et trouva des moyens spéciaux préparés pour la transporter. Il en fut de même pour le parcours de Vienne à Trieste, grâce aux soins prévenants de la compagnie autrichienne des chemins du Sud.

La députation arriva à Vienne dans la matinée du mardi, 29 septembre. Le même jour à midi, son président, M. Gutierrez de Estrada, fut reçu en audience par le comte de Rechberg, qui lui fit l'accueil le plus gracieux.

L'empereur François-Joseph était absent de Vienne; il s'était rendu à Inspruck, dans le Tyrol, pour assister à la célébration d'un anniversaire national. La députation ne pouvait donc être reçue par l'empereur d'Autriche qu'en revenant de Trieste.

La députation mexicaine quitta Vienne, pour Trieste le jeudi, premier octobre. L'archiduc avait fait retenir pour elle le premier étage du principal hôtel de la ville. Elle fut reçue à son arrivée par deux chambellans de service.

Les personnes les plus considérables de Trieste avaient mis à la disposition de la députation leurs plus brillants équipages.

La députation se rendit à Miramar, le samedi, 3 octobre, à midi, dans les équipages de l'archiduc. Elle fut reçue par l'archiduc, entouré de ses aides de camp, de ses chambellans et de toute sa maison, en grand uniforme.

Elle apportait avec elle le vote de l'Assemblée des notables de Mexico, transcrit sur un rouleau de parchemin. Ce rouleau était enfermé dans la hampe d'un sceptre en or massif, que la députation avait apporté de Mexico, où il avait été exécuté en quinze jours par des artistes mexicains. Il représentait deux aigles accolés qui supportent la couronne impériale; ils tenaient dans leur bec un serpent, et étaient entourés de rameaux de lauriers et d'olivier. C'était une œuvre d'une grande beauté, et prouvait que les traditions de la grande orfèvrerie ne sont point perdues au Mexique.

Le président de la députation, M. Gutierrez de Estrada, porta la parole au nom de tous ses collègues. Il traça rapidement l'historique des vicissitudes qui avaient amené la nation mexicaine à chercher dans le rétablissement de la monarchie le terme de ses dissensions, et il présenta cette détermination comme la conséquence logique des faits qui se sont succédé depuis l'émancipation des anciennes colonies de l'Espagne.

Après avoir payé un tribut d'hommages à Napoléon III et à la France, il ajouta qu'en faisant choix d'un prince autrichien, les notables avaient rendu hommage aux traditions les plus populaires du pays; que la domination des aïeux de l'archiduc avait été l'époque la plus prospère que le Mexique eût connue.

Voici son discours :

« PRINCE,

« A peine rendue à la liberté par la main d'un monarque magnanime, la nation mexicaine nous a envoyés vers Votre Altesse Impériale, objet aujourd'hui de ses vœux les plus purs, comme aussi de ses plus chères espérances.

« Nous ne nous appesantirons par sur les longues tribulations que le Mexique a souffertes; cruelles infortunes, connues de tous, et qui ont fini pas en faire un théâtre de désolation et de ruines!

« Pas de moyens auxquels nous n'ayons recouru, pas de tentatives, prince, que nous n'ayons faites pour sortir d'une situation pleine d'angoisses dans le présent et de menaces dans l'avenir; pour franchir, en un mot, le cercle fatal où le pays s'était placé en adoptant, avec une crédule inexpérience, les institutions républicaines, si contraires à sa constitution naturelle, à ses mœurs, à ses traditions, — institutions qui ont pu faire la grandeur et l'orgueil d'un peuple voisin, mais qui n'ont été, sans interruption pour nous, qu'une source de tristes épreuves et de mécomptes désespérants.

« Près d'un demi-siècle, prince, s'est écoulé pour le Mexique au sein de stériles souffrances et d'intolérables humiliations, sans éteindre pourtant en nous tout esprit de vie et tout espoir.

« Remplis d'une inébranlable confiance dans le régulateur et le souverain arbitre des sociétés, nous n'avons cessé de solliciter avec ardeur et d'attendre avec conviction un remède à nos malheurs toujours croissants.

« Vaine n'a pas été cette foi, et visibles sont aujourd'hui les voies providentielles par lesquelles nous avons été conduits à l'ère nouvelle qui frappe d'étonnement, par son imprévu, les intelligences les plus élevées.

« Maître, une fois encore, de ses destinées, instruit de ses erreurs par ses maux, le Mexique fait dans ce moment un suprême effort pour les réparer. Il transforme ses institutions, convaincu que celles qu'il adopte lui seront plus propices encore qu'au temps où il formait la colonie d'une monarchie européenne, surtout s'il lui est donné de placer à leur tête un prince catholique, qui joint à son mérite supérieur et reconnu cette noblesse de sentiments, cette énergie de volonté, cette rare et haute abnégation, privilége de ceux que Dieu choisit, à l'heure décisive de la désorganisation sociale et des périls publics, pour sauver et régénérer les peuples.

« Monseigneur, le Mexique attend beaucoup, je le répète, de l'esprit des institutions qui l'ont régi pendant trois siècles, et qui lui avaient, même en s'effaçant, légué un splendide héritage que nous n'avons pas su conserver sous la république démocratique.

« Mais, si grande qu'elle puisse être, notre foi dans l'efficacité des institutions monarchiques ne deviendra complète que si elles sont personnifiées au Mexique dans Votre Altesse Impériale.

« Un souverain, sans d'éminents dons d'intelligence et de caractère, peut faire le bonheur de son peuple, quand ce prince n'est que la continuation d'une antique monarchie. Mais il lui faut des qualités tout exceptionnelles quand il est le premier d'une série de rois, en un mot, le fondateur d'une dynastie et l'héritier d'une république.

« Sans vous, prince, croyez-en des lèvres qui n'ont jamais flatté ni trompé, nos efforts seraient impuissants à tirer la patrie de l'abîme où elle est encore; les vues généreuses du grand souverain dont l'épée nous a délivrés et dont le bras nous soutient à la dernière heure demeureraient stériles.

« Avec vous, prince, exercé déjà à la science difficile du gouvernement, les institutions seront ce qu'il faut qu'elles soient pour garantir l'indépendance et le bonheur de votre nouvelle patrie; car elles auront pour base cette liberté féconde, parce qu'elle est vraie, dont l'alliance avec la justice est la première condition, et non cette liberté fausse qui ne s'est fait connaître à nous que par ses ravages et ses excès. Ces institutions, avec les modifications que conseille la prudence et qu'exige l'esprit des temps, donneront ainsi d'inébranlables fondements à notre indépendance nationale.

« Ces vœux, ces sentiments, ces espérances, nourris dès longtemps par les vrais amis du Mexique, sont aujourd'hui parmi nous sur toutes les lèvres, dans toutes les âmes; et, en Europe même, quelles que soient les sympathies ou les résistances, il n'est qu'une voix à l'égard de Votre Altesse Impériale et de son Auguste Compagne, placée si haut par ses mérites et ses vertus, et qui bientôt, en partageant à la fois et votre trône et nos cœurs, n'aura besoin que d'être connue pour se voir adorée de tous les Mexicains.

« Interprètes des aspirations et des intimes souhaits de la patrie, nous venons, en son nom, vous offrir, Monseigneur, la couronne du Mexique, qu'un décret solennel de l'assemblée des notables, déjà consacré par l'adhésion de tant de provinces, et qui le sera bientôt, nous l'espérons, par la nation entière, vous décerne librement et spontanément. Nous ne pouvons oublier, prince, que cet acte s'accomplit, par une heureuse coïncidence, au jour même où le Mexique vient de célébrer l'anniversaire de l'entrée triomphale à Mexico de l'armée nationale qu'abritait le drapeau de l'indépendance et de la monarchie, personnifié dans un archiduc d'Autriche, les infants d'Espagne faisant défaut.

« Que Votre Altesse Impériale exauce, en les acceptant, nos prières et nous accorde la joie d'annoncer la bonne nouvelle à un pays qui l'attend avec tant de désir et d'anxiété. Bonne nouvelle, Monseigneur, non-seulement pour nous, Mexicains, mais encore pour la France, dont le nom reste à jamais inséparable de notre gratitude et de notre histoire; pour l'Angleterre et l'Espagne, qui ont commencé cette œuvre réparatrice à la convention de Londres, après avoir été les premières à reconnaître sa justesse et à proclamer sa nécessité, et enfin pour l'auguste maison d'Autriche, que d'anciens et glorieux souvenirs rattachent au nouveau continent.

« Nous ne saurions d'ailleurs nous dissimuler, prince, toute la grandeur d'abnégation dont a besoin Votre Altesse Impériale, et dont elle témoignera en agréant un devoir envers la Providence (qui ne fait pas en vain les princes, et ne les dote pas en vain de grandes qualités), et dans toutes les conséquences qu'elle entraîne, une tâche si ardue, en s'arrachant à cette Europe, centre et foyer de la civilisation du monde.

« Oui, prince, cette couronne que vous apporte notre amour est aujourd'hui lourde à porter; mais elle sera bientôt enviable, grâce à la vertu de vos sacrifices, à vos nobles efforts, à notre ardent concours, à notre loyauté et à notre gratitude inaltérables.

« Car si nos erreurs ont été profondes, et notre décadence accablante, nous sommes, Monseigneur, les fils de ceux qui, aux noms vénérés de Religion, Roi et Patrie, ces trois grandes choses dont la liberté est sœur, n'ont reculé devant aucune entreprise, si grande qu'elle pût être, subissant les plus rudes adversités avec une impassible constance.

» Tels sont les sentiments et les vœux que le Mexique renaissant nous a chargés d'exposer respectueusement à Votre Altesse Impériale et Royale; au digne rejeton de la puissante dynastie qui compte parmi ses gloires d'avoir importé la civilisation chrétienne sur ce même sol où nous aspirons, prince, à vous voir, dans ce siècle déjà mémorable à tant de titres, implanter l'ordre et la vraie liberté qui sont les heureux fruits de cette civilisation.

« L'entreprise est grande, mais plus grande est encore notre confiance dans la Providence; et elle doit l'être en voyant ce dont nous venons d'être témoins à Mexico et ce qui se passe à Miramar dans ce glorieux jour. »

Quelques difficultés naissaient des dispositions spéciales qui réglaient la succession à la couronne d'Autriche.

L'archiduc Maximilien, en sa qualité de frère de l'empereur, était appelé à la régence, si François-Joseph venait à mourir avant la majorité du prince héréditaire.

Celui-ci, l'archiduc Rodolphe-François-Charles-Joseph, né le 21 août 1858, n'atteignait sa majorité qu'en 1876.

L'archiduc Maximilien ne pouvait donc disposer de sa personne, accepter aucune situation à l'extérieur, parce qu'il était tenu de se tenir prêt aux éventualités prévues par la constitution de son pays.

S'il s'éloignait, il fallait que les droits à la régence fussent transférés à son frère puîné l'archiduc Charles-Louis-Joseph-Marie, né en 1833, pour le cas où François-Joseph viendrait à décéder avant 1876.

Ces difficultés étaient probablement arrangées, car, sans y faire la moindre allusion, l'archiduc Maximilien répondit :

« Je suis profondément touché du désir exprimé par l'assemblée des notables de Mexico. Il ne peut être que flatteur pour notre maison que les regards de vos compatriotes se soient portés sur la descendance de Charles-Quint. C'est une belle tâche que d'assurer l'indépendance et la prospérité du Mexique, sous la protection d'institutions libres et durables.

« Je dois cependant reconnaître, pleinement d'accord en cela avec l'empereur des Français, dont la glorieuse initiative rend possible la régénération du Mexique, que la monarchie, dans ce pays, ne peut être rétablie sur de solides et légitimes bases, sans que la nation tout entière ait confirmé, par une manifestation libre de sa volonté, les vœux de la capitale.

« Du résultat du vote de l'ensemble du pays, je dois donc d'abord faire dépendre l'acceptation du trône offert. D'autre part, le sentiment des devoirs les plus sacrés d'un souverain lui ordonne aussi de demander pour l'empire à rétablir toutes les garanties qui sont indispensables pour l'assurer contre les dangers qui menacent son intégrité et son indépendance. Si des garanties solides sont acquises pour l'avenir, et si le suffrage universel du noble peuple mexicain s'adresse à moi, je serai prêt, avec l'assentiment du chef illustre de ma famille, et en me confiant à la protection du Tout-Puissant, à accepter la couronne.

« Dans le cas où la Providence m'appellerait à la haute mission civilisatrice qui est attachée à cette couronne, il faut, Messieurs, que je vous fasse part, dès à présent, de ma ferme résolution d'ouvrir à votre pays, par un gouvernement constitutionnel, la voie à un progrès basé sur l'ordre et la civilisation ; et dès que l'empire sera complétement pacifié, de sceller par mon serment le pacte fondamental conclu avec la nation.

« C'est ainsi seulement qu'on pourra constituer une politique vraiment nationale, à laquelle tous les partis, oubliant leurs anciennes dissidences, pourront s'associer, afin d'élever le Mexique à ce haut rang qu'il doit acquérir sous un gouvernement dont le premier principe sera l'usage de l'équité dans le droit. Je vous prie de communiquer mes intentions, franchement exprimées, à vos compatriotes, et de faire en sorte que la nation puisse se prononcer sur le gouvernement qu'elle entend se donner. »

Après avoir passé deux jours au château de Miramar, les députés mexicains revinrent à Trieste, où des fêtes leur étaient préparées.

Le 23 octobre ils étaient à Paris, où ils obtenaient une audience de l'Empereur. En les félicitant du résultat de leur mission, Napoléon III exprima toutes ses sympathies pour la régénération du Mexique. Avant de se retirer, M. Gutierrez de Estrada lui remit, au nom de la régence de l'empire, le vote de remercîment de la junte des notables, déposé dans une longue boîte oblongue d'argent massif, du travail le plus délicat et qu'entouraient des rubans aux couleurs nationales du Mexique (rouge, blanc, et vert).

Fin de l'année 1863.

CHAPITRE XXXVI

Quoique subordonnnée à certaines conditions, l'acceptation à la couronne par l'archiduc Maximilien n'était pas douteuse. L'expédition française pouvait donc être considérée comme touchant à sa fin ; aussi le maréchal Forey remit-il, le 15 septembre, le commandement au général Bazaine. La veille, il avait écrit à l'Empereur une lettre dont nous extrayons les passages ci-dessous qui résument la situation :

Mexico, le 14 septembre 1863.

En partant, Sire, je laisserai nos troupes dans l'état le plus satisfaisant. J'ai passé hier en revue toutes celles qui sont à Mexico, y compris le corps mexicain.

Ces dernières sont habillées, équipées et armées, et offrent enfin l'aspect de soldats.

Quant aux nôtres, il est impossible de voir de plus belles troupes. Le repos dont elles jouissent depuis notre arrivée à Mexico leur a permis de remettre en état tout ce que la campagne avait détérioré. La tenue est magnifique, la santé meilleure qu'elle ne le serait en France ; les attelages de l'artillerie, les mulets de l'administration sont reposés et bien nourris. Jamais les troupes n'ont été mieux disposées pour entrer en campagne s'il le faut, et, en voyant ce beau corps expéditionnaire défiler devant moi, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver des regrets à la pensée de le quitter.

J'avais reçu un envoi de décorations et de médailles que le dernier convoi m'avait apporté de la Vera-Cruz quelques jours auparavant, en sorte que j'ai profité de cette revue pour distribuer celles des plus anciens décorés ou médaillés.

Je viens aussi de passer une visite minutieuse de tous nos établissements militaires : hôpitaux, magasins, casernes, écuries. Les malades sont aussi bien installés qu'en France et l'objet des soins les mieux entendus.

Les denrées sont de bonne qualité, dans un état de conservation parfaite. Tous les besoins de l'armée sont prévus pour tous les cas, et je n'ai qu'à me louer des services de l'intendance dirigés avec une haute intelligence et un zèle incessant par M. l'intendant Wolff.

L'armée est donc sous tous les rapports, dans un état florissant. Je n'ai à regretter que l'obligation d'imposer des courses assez pénibles à quelques colonnes mobiles ; mais encore les troupes qui forment ces colonnes sont, d'après mes fréquentes recommandations, l'objet de la sollicitude des commandants des colonnes qui leur épargnent toutes fatigues non indispensables, et leur état sanitaire est aussi bon que celui des troupes au repos.

Tepeji, au sud de Tepeaca, a été attaqué par une bande de 400 juaristes, venus de l'Etat de Oaxaca, le pays de Juarez, une trentaine d'hommes de la garde urbaine se sont enfermés dans l'église et y ont soutenu un siége ; mais l'ennemi ayant allumé des matières incendiaires autour de ce réduit, et ayant promis la vie sauve à ces braves gens qui s'étaient défendus jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus de munitions, plusieurs sont parvenus à s'échapper, mais ceux qui ont ajouté foi aux promesses des juaristes ont été fusillés. De Puebla et de Tehuacan, quelques compagnies ont été dirigées sur ce point.

Les environs de Tlascala, où est le général de la Canorgue, étant débarrassés des bandes qui m'avaient engagé à l'y envoyer, je l'ai dirigé sur Zacatlan, non loin d'Apan et de Tulancingo, qui sont occupés par des troupes de Marquez et par le colonel Aymard. Le général Brincourt ayant, de son côté, envoyé un détachement à Zacapoaxtla, village au nord de San Juan de los Llanos et qui est bien disposé pour nous, il s'ensuit que tout le nord de l'état de Puebla et de celui de Mexico, depuis Perote jusqu'à Pachuca, est protégé par une ligne continue de points occupés par nos troupes et celles de nos alliés.

Zacapoaxtla était occupée par une bande de 500 juaristes avec de l'artillerie. Son enlèvement a été une jolie affaire qui a duré six heures. La position est très-difficile, et l'ennemi y a perdu beaucoup de monde. Nos pertes ont été de 1 officier tué et 2 soldats ; 11 de ces derniers ont été blessés. Nous avons pris un drapeau et deux pièces de canon aux juaristes.

Le général la Canorgue est en ce moment à Zacatlan et Tlasco, se reliant avec Apan et Tulancingo, de sorte qu'avec Zacapoaxtla nous occupons une ligne au nord de Puebla et de Mexico, où règne la plus grande sécurité, et qu'il est à désirer de voir compléter par l'occupation de Jalapa et de Perote, pour que de Vera-Cruz à Mexico notre ligne d'opérations soit à l'abri de toute tentative.

Le général Pavon, préfet de Tulancingo, donne les meilleures nouvelles au gouvernement de la régence au sujet des populations de la Sierra de ce côté, qui adhèrent en masse au nouvel empire et proposent de se joindre aux troupes régulières pour marcher contre Negrete, armées de machetes et de faux, faute de fusils. Il est bien regrettable que nous n'ayons pas d'armes à donner aux populations qui en demandent à cor et à cris.

A ces renseignements, que le *Moniteur universel* fit paraître dans son numéro du 31 octobre, était annexé un rapport du maréchal commandant en chef au ministre de la guerre, sur différents engagements qui avaient eu lieu snr les hauts plateaux entre les guerilleros et nos troupes.

Parmi ces engagements, les plus remarquables étaient ceux d'Iztlahuaca et de Zacapoaxtla.

A Iztlahuaca, le colonel Garnier, du 51e de ligne, qui occupait ce poste depuis le 5 septembre, faisait battre le pays par de nombreuses reconnaissances. L'une d'elles, composée de deux compagnies du 51e de ligne, et d'une compagnie du 7e bataillon de chasseurs à pied (capitaine Bonneville), rencontra l'ennemi, fort d'environ 300 cavaliers, sur la route de San Felipe. C'était, disait-on, l'avant-garde de Maraviato. Le colonel Garnier se porta aussitôt sur ce point avec un peloton de chasseurs à cheval et trois compagnies. L'ennemi tenta de résister, mais à la première attaque, se voyant chargé par les chasseurs à cheval, il prit la fuite.

Le 15, Romero ayant paru à Ocotitlan avec 200 cavaliers, le colonel Garnier se porta à sa rencontre et le mit en fuite après un court engagement.

D'après les ordres du maréchal Forey, le colonel Aymard, du 62e, occupa Tulancingo ; le général de la Canorgue, Zacatlan ; et le général Leceaga, Apan, afin de cerner le général mexicain Negrete, qui s'était retranché à Nexara.

Pour couvrir le mouvement du général de la Canorgue sur Zacatlan, une colonne, forte de six compagnies de zouaves, d'une section d'artillerie et des cavaliers de Rodriguez, aux ordres du commandant Lalanne, partit de San Juan de Los Llanos pour aller prendre position à Zacapoaxtla et à Tesuitlan où se trouvaient des bandes ennemies. Le commandant Lalanne arriva le 12 septembre devant Zacapoaxtla, petite ville d'un abord difficile, bâtie sur un mamelon, au fond d'une gorge étroite, et défendue par un fortin en pierre avec une avancée en terre et par un retranchement entourant l'église et armé d'une pièce de canon. Après avoir abrité son convoi derrière un pli de terrain, il divisa ses forces en deux colonnes pour tourner la ville ; celle de droite avec la section d'artillerie

devait prendre le retranchement, pendant que celle de gauche, sous les ordres du commandant Lalanne, enlevait trois mamelons occupés par l'ennemi et opérait son mouvement tournant. La colonne de droite, capitaine Blot, après avoir éteint le feu de la pièce ennemie, s'est élancée dans le ravin et a escaladé les pentes du retranchement de l'église. Elle pénétra ainsi dans la ville, que l'ennemi abandonna en toute hâte en laissant 50 hommes hors de combat. Les Français perdirent le sous-lieutenant Merlier et un zouave tués et 9 hommes blessés. Dans cet engagement nos troupes avaient pris deux pièces de canon, des munitions et un drapeau.

Malgré les courses multiples et pénibles que plusieurs corps avaient dû faire contre les guérilleros, l'état sanitaire était excellent grâce à la bonne direction donnée à tous les services et aux soins vigilants dont nos hommes étaient entourés. Les hommes fatigués ou malingres se rétablissaient et rentraient dans les rangs. Dans les Terres Chaudes, par suite des vents du nord, le vomito avait disparu.

Le commandant supérieur de Vera-Cruz faisait connaître que la situation politique des Terres Chaudes allait sans cesse en s'améliorant. A Vera-Cruz même tout esprit d'opposition avait cessé, et dans les autres points de la côte les adhésions à l'intervention française étaient nombreuses.

Les nouvelles publiées par le *Moniteur*, les 9 et 12 novembre, ne modifiaient point la situation.

La présence du général qui avait conquis Puebla et occupé Mexico n'étant plus nécessaire, il remit le commandement au général Bazaine, et fit en ces termes ses adieux aux troupes et à la population :

Soldats !

L'Empereur m'avait mis à votre tête pour abaisser l'orgueil des prétendus vainqueurs de Guadalupe, en prenant Puebla, et pour rendre le Mexique à lui-même en chassant de la capitale un gouvernement dont la tyrannie et la cupidité ont rempli depuis trop longtemps ce beau pays de ruines et de misère.

Puebla ayant succombé sous vos coups, et Mexico ayant été délivrée de ses oppresseurs, l'Empereur a pensé que la mission qu'il m'avait confiée était terminée, et il me rappelle en France.

Le plaisir que je ressens à la pensée de revoir bientôt notre belle patrie, après avoir rempli un grand devoir, à la satisfaction de notre bien-aimé souverain, n'est pas sans être mêlé de regrets. Comment, en effet, pourrais-je oublier que c'est à votre vaillance dans les combats, à votre persévérance dans les fatigues et les privations, à votre résignation dans les moments difficiles, à votre dévouement en toutes circonstances, que je dois mon bâton de maréchal, bien plus qu'à mon mérite ?

Avec des soldats comme vous, quels obstacles sont insurmontables ? quelle victoire est douteuse ?

Mais, si je pars avec le regret de ne plus partager les travaux qui vous restent à accomplir, j'aime à croire que j'en laisserai quelques-uns parmi vous, dont je me suis constamment attaché à prévoir et satisfaire tous les besoins, à épargner le sang dans les combats, à faire valoir les services, à récompenser les plus méritants, à exalter les vertus guerrières.

Ce sont ces vertus qui font la force et la supériorité de notre armée, et que vous ne cesserez de pratiquer sous les ordres de votre nouveau chef.

Je n'ai pas besoin de vous faire son éloge. Vous savez aussi bien que moi tout ce qu'il vaut, et, pour ne parler que de ses services au Mexique, souvenez-vous de San Lorenzo, où, à la tête de quelques bataillons, il a détruit tout un corps d'armée dont les débris, ne se croyant pas en sûreté derrière les fortifications de la capitale, se sont enfuis jusqu'aux frontières des États-Unis d'Amérique.

Rappelez-vous encore que la prise du fort de San-Xavier a commencé le siége de Puebla, que celle du fort de Totiméhuacan l'a terminé, et que c'est sous son intelligente et vigoureuse direction que ces deux faits d'armes ont été accomplis.

Alors vous serez fiers d'avoir un tel chef à votre tête. Si vous avez de nouveaux combats à livrer, vous serez certains de la victoire ; et votre ancien général en chef applaudira de loin à vos succès, s'il ne lui est plus donné de les partager avec vous.

Et puis, lorsque, à votre tour, vous reviendrez en France, si les hasards de la guerre vous plaçaient de nouveau sous mes ordres, ce serait avec bonheur que je me retrouverais à la tête de mes vaillants soldats du Mexique.

Au quartier général, à Mexico, le 30 septembre 1863.

Le maréchal de France, Forey.

Mexicains,

C'est la dernière fois que je vous adresse la parole, et c'est pour vous faire mes adieux.

L'Empereur, considérant comme terminée la mission qu'il m'avait confiée au Mexique, me rappelle en France.

Que cette détermination de mon souverain ne vous cause aucune crainte sur le résultat final de l'entreprise à laquelle je vais cesser de prendre part ; elle n'implique point de changement dans la politique de l'Empereur. L'armée vous reste, et à sa tête un général en qui vous pouvez avoir toute confiance.

Avant de quitter le commandement du corps expéditionnaire, j'aurais voulu que tous mes désirs fussent satisfaits, en voyant les partis opposés réunis en un seul, le parti de la nation tout entière. Parvenir à constituer ce parti a été mon rêve, et s'il ne s'est pas encore réalisé, c'est que les loyales intentions de l'Empereur ont été méconnues et perfidement dénaturées par ceux qui, sous le masque du patriotisme, trompent les crédules et se servent de vils instruments pour se cramponner au pouvoir qui leur échappe.

Mais, en quittant le Mexique, j'emporte l'espoir que la vérité ne tardera pas à dessiller les yeux des moins clairvoyants, et que les faux patriotes qui ont couvert ce malheureux pays de ruines, en prenant la licence, le désordre, l'anarchie pour la liberté, seront bientôt abandonnés à eux-mêmes.

Alors les vrais patriotes, les bons Mexicains, en comptant ceux qui les ont mis à deux doigts de leur perte, seront étonnés de leur petit nombre.

Je sais bien que leur audace supplée à leur faiblesse ; que, dans leur orgueil, ils traitent avec dédain, avec mépris même le gouvernement actuel, et qu'ils se vantent de renverser ce que la nation, par l'organe de ses meilleurs citoyens, a fondé. Mais Dieu, qui dirige l'épée de la France dans ses desseins, ne le permettra pas et confondra leurs projets fratricides.

Adieu, Mexicains ! Je pars plein de confiance dans l'avenir de votre beau pays, pour le bonheur duquel je ne cesserai de faire des vœux, heureux et fier d'avoir mis la main à la grande œuvre de sa régénération, que la Providence, par l'aide de l'Empereur Napoléon, mènera à bonne fin.

Unissez-vous donc dans un même sentiment, celui de la concorde. C'est la prière que, du navire qui va me ramener en France, je vous adresserai en jetant un dernier regard sur cette terre du Mexique arrosée par le sang de nos meilleurs soldats. Puisse-t-il la fertiliser et y faire fleurir enfin la paix, l'ordre et la vraie liberté, après lesquels vous courez depuis si longtemps sans en avoir encore atteint que l'ombre !

Mexico, le 30 septembre 1863.

Le Maréchal de France, Forey.

Le maréchal Forey quitta Mexico le 1er octobre et s'embarqua le 20, à bord de la frégate le *Panama*.

A son successeur incombait un travail de pacification. Les années 1862 et 1863 formaient une première période, comme l'indiqua le décret du 31 août, dont voici le dispositif :

Art. 1er. Il est créée une médaille commémorative de l'expédition du Mexique en 1862 et 1863. — Art. 2. La médaille sera en argent et du module de trente millimètres. Elle portera d'un côté l'effigie de l'Empereur, avec ces mots : NAPOLÉON III, EMPEREUR, et de l'autre côté, en légende : EXPÉDITION DU MEXIQUE, 1862-1863, et en inscription les noms : CUMBRES, CERRO-BORREGA, SAN LORENZO, PUEBLA, MEXICO. Ce médaillon sera encadré des deux côtés par une couronne de laurier. — Art. 3. Les personnes qui auront obtenu la médaille la porteront sur le côté gauche de la poitrine, suspendue à un ruban blanc, avec une bande rouge et verte en croix, et au milieu l'aigle mexicaine tenant un serpent dans son bec. — Art. 4. La médaille sera accordée par l'Empereur à tous ceux qui auront pris part à l'expédition du Mexique, sur la proposition du ministre dont dépend le corps ou le service auquel ils auront été attachés.

Cette médaille sera le pendant de celles de Crimée et d'Italie.

Les résultats acquis pendant les années 1862 et 1863 furent indiqués, à l'ouverture de la session des chambres, le 5 novembre 1863, par ce passage du discours du trône :

« Après une résistance inattendue, que le courage de nos soldats et de nos marins a surmontée, nous avons vu les populations nous accueillir en libérateurs. Nos efforts n'auront pas été stériles et nous serons largement dédommagés de nos sacrifices lorsque les destinées de ce pays, qui nous devra sa régénération, auront été remises à un prince que ses lumières et ses qualités rendent digne d'une aussi noble mission. Ayons donc foi dans nos entreprises d'outre-mer : commencées pour venger notre honneur, elles se termineront par le triomphe de nos intérêts, et si des esprits prévenus ne suivent pas ce que renferment de fécond les germes déposés pour l'avenir, ne laissons pas dénigrer la gloire acquise, pour ainsi dire, aux deux extrémités du monde, à Pékin comme à Mexico. »

CHAPITRE XXXVII

Convention de Miramar. — Débats du 11 mai 1865 au Corps législatif. — Arrivée de Maximilien Ier à Mexico. — Mouvements militaires. — Lettre d'un sous-lieutenant.

Les observations auxquelles les paroles impériales donnèrent lieu pendant la discussion de l'adresse, n'eurent l'importance ni de celles que nous avons rapportées ni de celles qui se produiront ultérieurement. Une vive polémique n'aurait pas été en rapport avec les événements. Tout ce qu'avait à faire le maréchal Bazaine, en attendant l'installation de l'archiduc Maximilien, c'était de hâter la destruction des bandes de guérilleros. Elles se maintenaient sur plusieurs points des États de Guerrero et Pajacos; elles avaient réoccupé Minatitlan et Tabasco, après le départ des troupes françaises qui les avaient chassées de ces villes.

Le chef de l'expédition française secondait la régence dans ses essais de réorganisation administrative. Un député au Corps législatif, M. Corta, muni de pleins pouvoirs du ministre des finances, vint à Mexico pour examiner la situation financière, et indiquer les mesures à prendre dans l'intérêt du service.

En somme, il y avait stagnation. Partisans ou adversaires du nouveau pouvoir attendaient qu'il fût installé.

Ce fut le 10 avril 1864 que l'archiduc Maximilien accepta définitivement le trône du Mexique. La députation mexicaine se présenta pour la seconde fois au château de Miramar. Le président, M. Guttierrez de Estrada, prononça un second discours dans le sens du premier, et l'archiduc répondit qu'il se rendait aux vœux des Mexicains. Après cette déclaration, l'abbé de Lacroma, la mitre en tête et la crosse en main, entra dans la salle suivi de son clergé. Un des chapelains présenta l'Évangile au nouvel empereur, et Sa Majesté, la main droite appuyée sur le saint livre, répéta d'une voix forte le serment dont M. Velasquez de Léon, ministre d'État, lut la formule.

L'archiduc était en grande tenue d'amiral et l'archiduchesse Charlotte portait un étincelant diadème. Les ambassadeurs de France et de Belgique étaient présents.

Pendant que cette cérémonie s'accomplissait à Miramar, l'évêque de Trieste faisait chanter dans la cathédrale un *Te Deum*, auquel assistaient toutes les autorités de la ville.

Le soir, il y eut grand dîner à Miramar. L'empereur Maximilien (Maximiliano primo) y parut en uniforme de lieutenant général mexicain; il portait les insignes de l'ordre de la Vierge de Guadalupe et les couleurs nationales du Mexique.

Pendant cette journée si remplie, Maximilien posa les bases d'un emprunt de 200 millions, et signa plusieurs décrets, dont les principaux donnaient à la dette mexicaine une organisation nouvelle et un développement considérable, en émettant un certain nombre de titres de rentes et en constituant une commission destinée à en assurer le paiement. Un autre décret régla les statuts de l'ordre de Guadalupe; mais l'acte le plus important du 10 avril 1864 fut la signature de la convention dite de Miramar.

Il importait d'assurer les conditions et de fixer les frais de l'intervention française. M. Joaquim Velasquez de Léon, créé ministre d'État sans portefeuille, entra en négociation avec M. Herbet, directeur au département des affaires étrangères, agissant au nom de la France, et la convention suivante fut conclue dans cette mémorable journée du 10 avril 1864.

CONVENTION.

Le gouvernement de S. M. l'empereur des Français et celui de S. M. l'empereur du Mexique, animés d'un désir égal d'assurer le rétablissement de l'ordre au Mexique et de consolider le nouvel empire, ont résolu de régler par une convention les conditions du séjour des troupes françaises dans ce pays, et ont nommé pour leurs plénipotentiaires, à cet effet, savoir :

S. M. l'empereur des Français, M. Charles-François-Édouard Herbet, ministre plénipotentiaire de 1re classe, conseiller d'État, directeur au ministère des affaires étrangères, grand officier de son ordre impérial de la Légion d'honneur, etc.;

Et S. M. l'empereur du Mexique, M. Joaquim Velasquez de Léon, son ministre d'État sans portefeuille, grand officier de l'ordre distingué de Notre-Dame de Guadalupe, etc.;

Lesquels, après s'être communiqué leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants :

Art. 1er. Les troupes françaises qui se trouvent actuellement au Mexique seront réduites, le plus tôt possible, à un corps de 25,000 hommes, y compris la légion étrangère.

Ce corps, pour sauvegarder les intérêts qui ont motivé l'intervention, restera temporairement au Mexique dans les conditions réglées par les articles suivants :

Art. 2. Les troupes françaises évacueront le Mexique au fur et à mesure que S. M. l'empereur du Mexique pourra organiser les troupes nécessaires pour les remplacer.

Art. 3. La légion étrangère au service de la France, composée de 8,000 hommes, demeurera encore pendant six années au Mexique, après que toutes les autres forces françaises auront été rappelées, conformément à l'art. 2. A dater de ce moment, ladite légion passera au service et à la solde du gouvernement mexicain. Le gouvernement mexicain se réserve la faculté d'abréger la durée de l'emploi au Mexique de la légion étrangère.

Art. 4. Les points du territoire à occuper par les troupes françaises, ainsi que les expéditions militaires de ces troupes, s'il y a lieu, seront déterminés de commun accord et directement entre S. M. l'empereur du Mexique et le commandant en chef du corps français.

Art. 5. Sur tous les points où la garnison ne sera pas exclusivement composée de troupes mexicaines, le commandement militaire sera dévolu au commandant français.

En cas d'expéditions combinées de troupes françaises et mexicaines, le commandement supérieur de ces troupes appartiendra également au commandant français.

Art. 6. Les commandants français ne pourront intervenir dans aucune branche de l'administration mexicaine.

Art. 7. Tant que les besoins du corps d'armée français le nécessiteront, il y aura, tous les deux mois, un service de transports entre la France et le port de Vera-Cruz; les frais de ce service, fixés à la somme de 400,000 francs par voyage (aller et retour), seront supportés par le gouvernement mexicain et payés à Mexico.

Art. 8. Les stations navales que la France entretient dans les Antilles et dans l'océan Pacifique enverront souvent des navires pour montrer le drapeau français dans les ports du Mexique.

Art. 9. Les frais de l'expédition française au Mexique à rembourser par le gouvernement mexicain sont fixés à la somme de 272 millions pour tout le temps de la durée de cette expédition jusqu'au 1er juillet 1864. Cette somme sera productive d'intérêts à raison de 3 0/0 par an.

A partir du 1er juillet, toutes les dépenses de l'armée mexicaine resteront à la charge du Mexique.

Art. 10. L'indemnité à payer à la France par le gouvernement mexicain, pour dépense de solde, nourriture et entretien des troupes du corps d'armée, à partir du 1er juillet 1864, demeure fixée à la somme de 1,000 francs par homme et par an.

Art. 11. Le gouvernement mexicain remettra immédiatement au gouvernement français la somme de 66 millions en titres de l'emprunt au taux d'émission, savoir : 54 millions en déduction de la dette mentionnée dans l'art. 9, et 12 millions comme à compte sur les indemnités dues à des Français en vertu de l'art. 14 de la présente convention.

Art. 12. Pour le payement du surplus des frais de guerre

et pour l'acquittement des charges mentionnées dans les art. 7, 10 et 14, le gouvernement mexicain s'engage à payer annuellement à la France la somme de 25 millions en numéraire. Cette somme sera imputée : 1° sur les sommes dues en vertu desdits articles 7 et 10; 2° sur le montant, en intérêts et principal, de la somme fixée dans l'art. 9; 3° sur les indemnités qui resteront dues à des sujets français en vertu des art. 14 et suivants.

Art. 13. Le gouvernement mexicain versera, le dernier jour de chaque mois, à Mexico, entre les mains du payeur général de l'armée, ce qu'il devra pour couvrir les dépenses des troupes françaises restées au Mexique, conformément à l'art. 10.

Art. 14. Le gouvernement mexicain s'engage à indemniser les sujets français des préjudices qu'ils ont indûment soufferts, et qui ont motivé l'expédition.

Art. 15. Une commission mixte, composée de trois Français et de trois Mexicains, nommés par leurs gouvernements respectifs, se réunira à Mexico dans un délai de trois mois pour examiner et régler ces réclamations.

Art. 16. Une commission de révision, composée de deux Français et de trois Mexicains, désignés de la même manière, siégeant à Paris, procédera à la liquidation définitive des réclamations déjà admises par la commission désignée dans l'article précédent, et statuera sur celles dont la décision lui aura été réservée.

Art. 17. Le gouvernement français remettra en liberté tous les prisonniers de guerre mexicains dès que l'empereur du Mexique sera entré dans ses États.

Art. 18. La présente convention sera ratifiée et les ratifications en seront échangées le plus tôt que faire se pourra.

Fait au château de Miramar, le 10 avril 1864.

Signé : HERBET

JOAQUIM VELASQUEZ DE LÉON.

Le *Moniteur* publia dès le 16 août la convention de Miramar, et elle devint dès le 11 mai l'objet de l'attention du Corps législatif. M. Berryer se préoccupa des charges qu'elle nous imposait. M. Rouher, ministre d'État, opposa aux « appréhensions défavorables et pessimistes » un tableau de nos succès militaires et des bonnes dispositions du peuple mexicain. Le lendemain, M. Jules Favre insista sur la partie financière de l'arrangement. « Pour payer les frais de la guerre, dit-il, on a trouvé un procédé nouveau : c'est de les faire payer par la puissance victorieuse, car la France émet 66 millions de titres qui ne sont que des billets de complaisance sous sa signature. (Exclamations).

« La convention insérée au *Moniteur* du 16 avril a réglé les conditions du séjour des troupes françaises au Mexique. Nous voilà bien loin des déclarations du rapport de M. Larrabure : nos troupes resteront au Mexique; combien de temps? tant que le nouvel empire ne sera pas consolidé, car voilà en réalité l'œuvre de la France. Il faut consolider l'empire de Maximilien. On trompe la France quand on dit que l'expédition est finie : elle ne fait que commencer. (Bruits confus.)

« Nous laissons 25,000 hommes au Mexique, sans délai déterminé; les circonstances politiques seules pourront fixer le jour du rappel de nos troupes. On dit que ces troupes seront payées par le gouvernement du Mexique; c'est là une chose déplorable pour la France. (Interruption.) Nos troupes sont ainsi mises à la solde d'un prince étranger; elles obéiront à une politique étrangère: elles pourront être engagées dans des entreprises, dans des aventures, dans des périls. »

« Il faut, répliqua M. Rouher, traiter une fois encore la question du Mexique. L'honorable M. Jules Favre vous a dit que le traité conclu avec l'empereur Maximilien violait les engagements que nous avions pris devant vous; il vous a parlé des menaces d'intervention américaine suspendues comme une épée de Damoclès sur le nouvel empire mexicain.

« Pendant que j'entendais les éloges ironiques donnés à l'éloquence des orateurs du gouvernement lorsqu'ils faisaient le tableau des prospérités promises et déjà assurées au Mexique, peu touché de cette ironie, je lisais patiemment le *Courrier du Mexique*. »

Ici M. Rouher donna lecture d'une note de M. de Montholon sur l'amélioration qui se manifestait dans la situation générale du Mexique. Il nia que le traité de Miramar contînt des engagements contraires aux déclarations du gouvernement.

Pendant ces débats, le nouvel empereur prenait la route de sa capitale; il avait différé son départ pour visiter, accompagné de l'impératrice Charlotte, Léopold à Bruxelles, Napoléon III à Paris, la reine Victoria à Londres, Pie IX à Rome. Parti de Trieste le 14 avril, à bord de la frégate autrichienne *Novara*, il entra le 12 juin à dix heures du matin dans la capitale de son empire, où, d'après le *Moniteur*, il reçut un accueil qui dépassait tout ce que l'on aurait pu espérer ou imaginer.

Tant d'enthousiasme aurait dû décourager Juarez, mais l'opiniâtre président lança un décret qui convoquait les membres du congrès fédéral à Monterey, la guerre se ralluma et de nombreux détachements français employèrent les six derniers mois de l'année à parcourir le pays, franchissant parfois par des sentiers et chemins des montagnes qui semblaient inaccessibles, escaladant des rochers, longeant des précipices, ou forçant des défilés que barraient de formidables défenses.

On va juger des obstacles que rencontraient les opérations militaires par ce fragment d'une lettre écrite de Durangos, le 15 décembre 1864, par un sous-lieutenant d'infanterie à ses parents. Bien qu'elle soit postérieure de deux ans, elle trouve naturellement sa place ici, parce qu'elle a trait moins à des faits particuliers qu'à l'ensemble d'une situation.

« J'ai reçu ici, dit-il, votre lettre du 13 septembre dernier. Comme vous désirez d'abord savoir l'état de ma santé, je vous dirai qu'elle est on ne peut meilleure, malgré les quatre cents lieues que je viens de parcourir.

« Vous demandez si mon séjour au Mexique doit se prolonger; pour vous répondre, il faudrait aborder des questions ardues qui se rattachent à la politique et que je ne veux pas traiter. Je me bornerai à vous donner quelques renseignements sur mes impressions personnelles.

« On a dit que le Mexique était riche. Ce serait vrai si la richesse d'un pays se mesurait à son étendue, car, si l'on y faisait un partage égal des terres, chaque habitant pourrait en avoir au moins quatre lieues carrées; mais une population plus nombreuse y vivrait difficilement, quelles que fussent son intelligence et son activité. Je viens de traverser le Mexique ou à peu près, puisque je me trouve à cent lieues du Pacifique; eh bien! je ne crois pas avoir traversé plus de cinq cours d'eau, et encore dans les *tierras calientes* de l'océan Atlantique. Pendant mes derniers soixante jours de marche, je n'ai pas aperçu le moindre ruisseau.

« Il pleut à torrents pendant les mois de juin, juillet, août et septembre; alors tout est inondé, la circulation est interrompue; mais, pendant le restant de l'année, il ne tombe plus une goutte d'eau, et celle qui a été retenue au moyen de travaux considérables sert à alimenter la population. Toutes les eaux qui tombent restent sur le sol, excepté près des deux océans; mais sous l'action brûlante du soleil, l'évaporation est trop considérable pour qu'elles puissent donner la moindre activité à la végétation.

« Donc, si le Mexique n'est pas peuplé, à quelques exceptions près, et dans les Terres chaudes où la fièvre jaune ne vous permet pas de faire de vieux os, c'est qu'il ne peut l'être davantage à cause de la pauvreté de son sol.

« On parle de mines d'or et d'argent; je viens de traverser le pays où on trouve celles d'argent, à Zakatekas, à Fremillon, à Sombrerete, etc., etc. Je les ai toutes visitées en compagnie d'un ingénieur français envoyé par le gouvernement de France pour constater leur richesse; d'après les renseignements que j'ai recueillis, j'ai constaté que ces mines peuvent être d'une bonne exploitation pour l'industrie privée, mais qu'elles ne peuvent avoir un intérêt assez grand pour occuper un gouvernement aussi sérieux que celui de la France.

« Voilà donc la richesse du Mexique, qui suffit à peine à nourrir les indigènes et qui ne peut en rien nous attirer en dehors des Terres chaudes, qui seraient peu recherchées.

« La population comprend des Espagnols, des Indiens, des métis et des Indiens sauvages, appelés *barbaros* ou *bravos*. Les hommes de race espagnole sont vaniteux, indolents, égoïstes; les Indiens, doux, dociles, crédules, mais leurs inclinations primitives, développées par les instructions du clergé, les privent d'initiative et les rendent incapables de repousser les bandes qui les rançonnent.

« Ma destination était d'abord Mazatlan, port de mer de l'océan Pacifique; mais comme en arrivant à Durango j'apprends que la route, difficile par elle-même, de Durango à Mazatlan, est occupée par les dissidents et qu'on n'est pas d'avis d'envoyer

de Durango une forte colonne pour la débarrasser, il est probable que je reste ici. Cependant, comme Mazatlan continue d'être occupé par une garnison française que l'on ravitaille par mer et que je fais partie du détachement en partance pour ce point, il ne serait pas extraordinaire que je reçusse l'ordre de retourner près de Mexico pour de là prendre un chemin libre encore conduisant à Semblas, aussi port du Pacifique, et là m'embarquer pour Mazatlan. Par cette dernière route, j'aurais au moins quatre cents lieues à faire par terre et deux cents par mer pour me rendre à mon poste, tandis que d'ici j'en suis à cent lieues au plus. Seulement, si je fais la route la plus courte, je traverserai une chaîne de montagnes tellement élevées qu'on y trouve de la glace à toutes les époques de l'année, et pendant les mois de janvier, novembre et décembre, 16 degrés au dessous de zéro, c'est-à-dire les froids les plus rigoureux du nord de la France, et deux jours plus bas, une température tellement chaude qu'on ne peut s'en faire une idée en France. Si je fais ce voyage, je prendrai les précautions nécessaires pour éviter la transition qui a déjà produit trop de mal dans l'armée. Je me suis fait faire un vêtement en peau d'ours, qu'on trouve dans les montagnes près de Durango, pour être en mesure de faire le voyage; mais j'espère néanmoins qu'on se passera bien de moi à Mazatlan; pour mon compte, je désire compléter la traversée du Mexique, voir les ports de mer de l'océan Pacifique; si je me trouvais sur le Pacifique au moment de l'évacuation, j'aurais beaucoup de chances pour revenir par la Californie, l'isthme de Panama, l'Amérique et l'Angleterre.

« Les courriers n'arrivent pas régulièrement, sont parfois enlevés et mettent autant de temps pour venir à Mexico qu'on en met pour aller de la Vera-Cruz en France. Adressez-moi vos lettres au Mexique, sans désignation de localité; aujourd'hui je suis à Durango, demain je pourrai partir pour Mazatlan, Gaaymos, Très, Chihuohua, et les lettres pourraient courir longtemps après moi, attendu que ces points sont éloignés de trois ou quatre cents lieues les uns des autres, et que les courriers n'y vont qu'avec des colonnes. A Mexico, on sait l'adresse de tous les détachements.

« Ecrivez-moi souvent; à cette grande distance, dans ces solitudes, on est bien heureux, je vous assure, de recevoir des nouvelles de la patrie. »

CHAPITRE XXXVIII

Événements de 1865. — Les deux Diaz. — Prise d'Oajaca. — Actes du gouvernement mexicain. — Paroles de Napoléon III. — Discours du maréchal Forey. — Débats législatifs. — Rapports de la France et des États-Unis.

Au mois de janvier 1865, le maréchal Bazaine se porta en personne sur Oajaca. C'était une ville de 40,000 habitants, siége d'un évêché, chef-lieu d'un état, située à 320 kilomètres de Mexico. 60 pièces d'artillerie garnissaient les remparts; la garnison, composée de 4,000 hommes, avait pour chef le général Porfirio Diaz, vaillant soldat qu'on a parfois confondu mal à propos avec son frère, Félix Diaz, guérillero coupable de déprédations et de cruautés.

L'effectif des forces dont disposait le maréchal Bazaine était de 6 bataillons d'infanterie, 4 compagnies du génie, 12 bouches à feu de siége, 4 escadrons de cavalerie régulière, 4 escadrons mexicains, en tout 5,800 hommes et 3,000 chevaux.

Le 31 janvier, le maréchal transporta son quartier général à l'hacienda de Montoyac, au centre des attaques. Pour les travaux d'investissement, comme pour l'ouverture des routes qui avaient permis l'arrivée de notre artillerie devant Oajaca, les Indiens nous prêtèrent le concours le plus utile et le plus dévoué; grâce à eux, une ligne de circonvallation, de 34 kilomètres de développement, put être formée en dix jours.

Le maréchal Bazaine avait dirigé ses principaux efforts sur le cerro de la Soledad et le cerro Dominante, à l'ouest d'Oajaca. Quatre batteries armées de pièces de douze et de mortiers, et plusieurs cheminements les reliant entre elles, étaient établis à la date du 8 février; en même temps, trois autres batteries, également armées de pièces de siége, menaçaient la place du côté sud. Ces opérations ne purent s'accomplir sans amener des engagements avec l'ennemi; le plus sérieux de tous eut lieu à l'hacienda de Aguilera, enlevée avec une extrême vigueur par le 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

Dans la journée du 4 février, trois de nos batteries ouvrirent le feu sur la place, dont les abords souffrirent gravement; pendant la nuit du 7 au 8 nos travaux étaient arrivés à environ 150 mètres du redan du cerro Dominante; les cheminements se faisaient sur le roc; il fallait employer les sacs à terre. Le maréchal Bazaine rend compte ainsi qu'il suit du dénoûment :

« Le 8 au soir, toutes les batteries ouvrirent le feu entre 5 et 6 heures, afin de bouleverser les ouvrages du Dominante que je devais attaquer. Vers 4 heures du matin, je devais tenter une surprise sur les cerros de la Soledad et de la Libertad avec trois compagnies du 3e zouaves; à 5 heures et demie, je devais faire ouvrir de nouveau le feu de toutes les batteries, et, vers six heures, lancer nos colonnes d'assaut contre la flèche, en avant du Dominante.

« Tous les ordres étaient donnés. Les troupes étaient à leur poste de combat, attendant avec impatience l'heure de l'assaut, lorsque Porfirio Diaz, accompagné de deux colonels, ses aides de camp, s'est présenté à une heure et demie du matin à mon quartier général, me remettant la place d'Oajaca et se rendant à discrétion, lui et toute la garnison. J'ai immédiatement donné l'ordre de faire cesser le feu sur toute la ligne. Aujourd'hui même j'ai pris possession de la ville et des forts. » (9 février.)

Des dépêches arrivées par la voie de New-York annonçaient que Porfirio Diaz avait été passé par les armes; mais on apprit plus tard que le maréchal Bazaine avait accordé au vaincu tous les égards qu'exige le courage malheureux.

Soutenu si efficacement par les armes françaises, Maximilien comprenait que leur protection lui manquerait un jour, et ses agens dirigeaient sur la Vera-Cruz des recrues belges et autrichiennes. Un décret du mois de février 1865 partagea l'empire en sept divisions pour le service militaire, et fixa l'effectif de l'armée à 30,044 hommes en temps de guerre et 22,374 en temp de paix.

Le nouveau monarque s'occupa aussi de régler les rapports de l'État et du clergé, et il fit remettre au nonce du pape quatre propositions fondamentales :

1° Tolérance des cultes et reconnaissance de la religion catholique comme religion de l'État;

2° Cession à l'État de tous les biens du clergé;

3° Gratuité du service des cultes et rémunération du clergé par l'État;

4° Remise des registres des paroisses aux officiers de l'état civil dans toutes les localités où l'empereur le jugera convenable.

Après avoir examiné le projet, le nonce répondit que ses pouvoirs ne lui permettaient pas de le discuter, et qu'il devait en référer à son gouvernement. L'empereur, qui jugea promptement les dangers de cette tactique, donna un délai assez bref au nonce pour se prononcer, et, passé ce délai, il prit sur lui de procéder à l'exécution d'un statut organique.

En présence de ces avantages militaires et de ces efforts de rénovation tentés par le gouvernement, Napoléon III put dire aux chambres, le 15 février 1865 :

« Au Mexique, le nouveau trône se consolide, le pays se pacifie, ses immenses ressources se développent : heureux effet de la valeur de nos soldats, du bon sens de la population mexicaine, de l'intelligence et de l'énergie du souverain!

« Ainsi toutes nos expéditions touchent à leur fin : nos troupes de terre ont évacué la Chine; la marine suffit à maintenir nos établissements de Cochinchine; notre armée d'Afrique va être réduite, celle du Mexique rentre déjà en France; la garnison de Rome reviendra bientôt, et, en fermant le temple de la guerre, nous pourrons, avec fierté, inscrire sur un nouvel arc de triomphe ces mots : A LA GLOIRE DES ARMÉES FRANÇAISES POUR LES VICTOIRES REMPORTÉES EN EUROPE, EN ASIE, EN AFRIQUE ET EN AMÉRIQUE.

Le projet d'adresse lu au sénat dans la séance du 6 mars, répondit par ces mots :

« L'année dernière, le Mexique n'était encore qu'un champ de bataille où tout se trouvait obscur, si ce n'est la supériorité militaire de la France. Aujourd'hui il en est sorti un empire sur le berceau duquel sont gravés les noms de Napoléon III et de Charles-Quint. Puissent ces noms lui inspirer les vertus qui fondent les États, et lui faire oublier les passions qui les déchirent!

« Quelques graves questions ont survécu aux guerres civiles.

« Espérons que le prince éclairé et ferme que le Mexique a mis à sa tête saura les trancher par des résolutions énergiques et promptes, et que la France apprendra par le témoignage de ses soldats, bientôt rapatriés, qu'il règne sur un peuple désormais abrité par le drapeau de l'ordre.

« Du reste, l'opinion universelle sait maintenant que si votre gouvernement a persévéré avec tant de résolution dans sa difficile entreprise, ce n'est pas pour susciter des antagonismes de race et nous créer des fondations lointaines, mais pour rapprocher les deux mondes par les échanges pacifiques et bienfaisants de la civilisation.

« Sire, Votre Majesté a prononcé une grande parole, qui a vibré en France et dans le monde : *Le temple de la guerre va être fermé*. La paix sera donc désormais la politique de l'avenir. Vous avez en même temps décerné à nos armées un des plus magnifiques triomphes dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Avant que ce paragraphe fût adopté, le maréchal Forey, dans la séance du 18 mars, voulut protester contre les allégations des gens qui prétendaient qu'il fallait désespérer de l'avenir du Mexique. Sans doute, après cinquante années d'anarchie, il y avait tout à refaire dans ce pays, où il n'y avait plus de sens moral, plus de vertu, plus d'administration, plus de justice, plus d'esprit national, où de prétendus généraux n'étaient que d'abominables brigands. Mais ce n'était pas une raison pour désespérer de son avenir.

« Avec son jeune empereur, plein d'excellentes et libérales intentions, tout Autrichien qu'il était. (On rit.) Avec sa souveraine, Française par le cœur et le modèle des plus hautes vertus ; avec le concours de notre armée, qui, depuis trois ans, donnait au Mexique, comme partout ailleurs, l'exemple de l'ordre, de la discipline, de la fidélité au drapeau et du dévouement aux institutions de la France et à son noble souverain, le maréchal pensait que le Mexique, se souvenant de sa glorieuse origine castillane, se relèverait de ses ruines, et que l'armée mexicaine aurait un jour les sentiments de la loyauté de notre généreuse armée.

« On a fait depuis plusieurs jours, ajoute l'orateur, bien des professions de foi ; je veux faire aussi la mienne. Je suis catholique et très-bon catholique ; je crois en Dieu. Eh bien, je ne puis pas croire, puisque Dieu a inspiré à notre empereur l'idée de s'armer de l'épée de la France pour aller rétablir l'ordre et la justice dans ce malheureux pays, je ne puis pas croire que Dieu abandonne le Mexique. (Très-bien ! très-bien !)

« L'empereur a dû dire que son intervention au Mexique constituerait une des belles pages de son règne. Je ne sais si Sa Majesté a dit cela, mais l'avenir prouvera la vérité de ces paroles. »

M. Rouher, ministre d'État, au lieu de discuter, se borna à dire : « Pour rassurer ceux qui s'inquiètent des événements du Mexique, aussi bien que pour conserver au sénat le sentiment de légitime confiance, mon devoir est de lui communiquer une dépêche télégraphique reçue il y a quelques heures et adressée par M. le maréchal Bazaine à M. le ministre de la guerre.

« Elle est datée d'Oajaca, le 9 février 1865 ; en voici le texte :

« Oajaca a capitulé la nuit dernière. Le général Porfirio Diaz et toute la garnison se rendent à discrétion ; le matériel et l'armement restent en notre pouvoir et intacts : environ 4,000 prisonniers et 50 à 60 bouches à feu. »

« Ainsi se trouve confirmée officiellement la nouvelle apportée par une voie officieuse. »

Un vif sentiment de satisfaction se manifesta dans le sénat et des applaudissements éclatèrent.

Le paragraphe 16 fut mis aux voix et adopté.

Au Corps législatif, le projet d'adresse portait : « Nous constatons avec Votre Majesté les résultats obtenus au Mexique, où grâce à la valeur de nos soldats, à la sagesse du souverain et au concours des populations, l'ordre, la sécurité, le travail reprennent leur empire. Il est heureux que de tels succès préparent le retour prochain de nos troupes. »

Deux amendements furent déposés : le premier, par MM. Armand, de Luzy-Pellissac, F. David, Daltheil, de Parieu, réclamait seulement contre l'omission de l'action coopérative de la marine. Le second était signé de MM. P. Bethmont, H. Carnot, Dorian, Jules Favre, Garnier-Pagès, Glais-Bizoin, Guéroult, Havin, Hénon, Lanjuinais, J. Magnin, E. Pelletan, E. Picard, Jules Simon.

« Au Mexique, nous déplorons plus que jamais le sang versé pour un prince étranger, la souveraineté nationale méconnue, l'avenir de notre politique engagé.

« Conformément aux déclarations du gouvernement, nous attendons le rappel de nos troupes. »

A la séance du 10 avril, M. Jules Favre soutint l'amendement, en examinant la question du Mexique au point de vue du choix du souverain, de l'État, de la pacification du pays, du chiffre de l'armée française qui restait encore, enfin de l'éventualité d'une guerre avec les États-Unis. M. Corta lui répondit dans un discours qui ne fut complété qu'à la séance suivante, et qui peignait le Mexique sous de séduisantes couleurs. La chambre, après avoir entendu MM. Picard et Rouher, repoussa l'amendement au scrutin par 225 voix contre seize.

L'appréhension d'un conflit avec les États-Unis n'était nullement chimérique. Dès le 23 mars 1865, le ministre des affaires étrangères avait mandé à M. de Geoffroy, chargé d'affaires de France à Washington, qu'il comptait sur la neutralité des États-Unis à l'égard du Mexique ; le cabinet de Washington s'expliqua franchement, par l'organe de M. Bigelow, son ministre à Paris : « Le peuple des États-Unis, dit-il à M. Drouyn de Lhuys, dans une entrevue qu'ils eurent vers la fin d'avril, est sincèrement attaché aux institutions républicaines ; il les regarde, d'après l'expérience qu'il en a faite, comme les plus propres à assurer la prospérité et la grandeur d'une nation, et n'a pu envisager avec faveur l'établissement du système monarchique chez ses voisins. Le Cabinet de Washington doit suivre l'opinion du pays ; cependant il comprend que des conditions particulières de race, de climat, de situation géographique, certaines habitudes du passé et des souvenirs traditionnels puissent porter un autre peuple à préférer pour lui-même un régime différent de celui qui était jugé le meilleur aux États-Unis. Il faut bien reconnaître que l'épreuve des institutions démocratiques et républicaines, faite depuis près d'un demi-siècle au Mexique, est loin d'être favorable, et qu'elle a causé à cet infortuné pays plus de maux qu'elle ne lui a procuré de biens. Le Gouvernement des États-Unis n'a donc pas l'intention de s'opposer à ce que l'expérience nouvelle tentée en ce moment s'accomplisse en pleine liberté. Rien ne serait aussi contraire à ses principes que d'empêcher une nation voisine de choisir à son gré telle ou telle forme de gouvernement. Résolu d'observer, à l'égard de tout ce qui se passera au Mexique, une scrupuleuse et impartiale neutralité, il a la confiance que cette attitude préviendra toute difficulté entre la France et lui. Les inquiétudes que l'intervention française a fait concevoir à l'opinion américaine étaient nées de la crainte de voir inaugurer par vous tout un système de propagande monarchique dans le Nouveau-Monde ; elles étaient excitées aussi par l'idée que, dans la crise redoutable qui déchirait les États-Unis, vous entreteniez des dispositions hostiles envers le cabinet de Washington. Le Gouvernement fédéral ne se laissera point entraîner par ces préventions, et tant que l'honneur et les intérêts de la République ne seront pas lésés, il ne déviera pas de la ligne de conduite qu'il s'est tracée.

M. le ministre des affaires étrangères félicita M. Bigelow des sages dispositions dont il était l'interprète : « Notre expédition, répondit-il, a eu pour cause unique la nécessité de soutenir les justes réclamations de nos nationaux, réclamations auxquelles le gouvernement, alors installé à Mexico, n'avait ni la volonté ni le pouvoir de faire droit. Ce gouvernement, sans racines dans le pays, bien que le brigandage qui sévit dans quelques provinces paraisse soutenir encore son drapeau, est tombé à notre approche. Nous avons facilité par notre concours la consolidation d'un nouveau régime qui, en travaillant consciencieusement à la réorganisation politique de ces riches contrées, semble promettre aux intérêts que nous allions défendre la protection à laquelle ils ont droit, et au pays tout entier une ère de paix et de sécurité depuis longtemps inconnue. Mais il n'y a eu dans notre conduite, à cette occasion, ni système absolu de restauration monarchique, ni dessein d'implanter en Amérique une forme de gouvernement de préférence à une autre, ni surtout la moindre velléité de conquête ou de propagande. A l'égard des États-Unis, pendant l'épreuve douloureuse qu'ils traversent depuis quatre ans, nous sommes toujours restés fidèles aux devoirs d'une exacte neutralité, et nous avons fait entendre nos vœux pour le rétablissement de la paix au sein d'une grande nation que rattachent à nous des sympathies séculaires. Les difficultés de détail qui, à plusieurs

reprises, se sont élevées malgré la scrupuleuse impartialité de notre conduite, montrent assez combien, dans de pareilles circonstances, avec la volonté la plus loyale, on est exposé, dans la pratique, à paraître dévier parfois de la neutralité qu'on s'est promis d'observer. Nous nous plaisons donc à espérer que le gouvernement des États-Unis, en face de l'ordre de choses régulier qui se fonde au Mexique et paraît devoir assurer aux instincts sagement libéraux de la nation une satisfaction légitime, sera amené peu à peu à établir avec le nouveau gouvernement de ce pays des relations franchement amicales. Les intérêts commerciaux appellent, d'ailleurs, entre les deux peuples un rapprochement qui, nous le souhaitons, ne tardera pas à s'accomplir également dans le domaine de la politique. »

Dans le courant du mois de mars, M. Drouyn de Lhuys eut plusieurs autres entretiens avec M. Bigelow, ministre des États-Unis; il y exprima la satisfaction avec laquelle la France avait accueilli l'assurance des dispositions amicales du peuple des États-Unis. « Nous sommes, ajouta-t-il, fondés à compter sur la vigilance et sur la fermeté de votre gouvernement pour prévenir ou réprimer tous les actes qui pourraient, à propos du Mexique, altérer la cordialité de nos rapports. »

M. Bigelow se montra animé de l'esprit de conciliation. « Sans doute, dit-il, en substance, nous ne voyons pas d'un œil favorable une monarchie s'établir au Mexique; sans doute, nous préférons les formes républicaines, mais nous respectons la volonté des peuples et nations. Maintenant que l'expérience a été commencée, les Américains désirent la voir compléter dans des circonstances de nature à faire connaître, définitivement et pour toujours, si un système de gouvernement européen est celui qui convient le mieux au peuple du Mexique. S'il devenait évident qu'il en est ainsi, et que la tranquillité publique fût rétablie, aucune nation ne serait plus intéressée à un pareil résultat que les voisins immédiats. Le succès des institutions américaines dans l'Amérique espagnole n'a pas été tel qu'il puisse nous encourager à tenter de les y propager autrement que par notre exemple; enfin, un gouvernement quelconque qui serait acceptable pour les Mexicains nous satisferait. »

A la suite de ces explications les dissidences s'apaisèrent; les instructions données par l'attorney général aux attorneys des districts prévinrent les armements illicites, et les tentatives faites pour organiser une émigration armée au Mexique perdirent un peu de leur importance. Néanmoins la guerre, en se déplaçant et se rapprochant de la frontière des États-Unis, pouvait d'un jour à l'autre amener des complications.

CHAPITRE XXXIX

Mouvements militaires en 1865.—Décret du 3 octobre.—Protestation. Lettre du maréchal Bazaine.

Bien que les auxiliaires autrichiens et belges commençassent à entrer en campagne, c'étaient toujours les Français qui soutenaient le plus activement la lutte contre les juaristes.

Au mois d'avril, le général Castagny avait brûlé San-Sebastien et fait prisonnier Romero, qui, conduit à Mexico pour être traduit devant une commission militaire, fut condamné à mort et fusillé avec trois autres chefs mexicains.

Un corps de trois cents hommes, la plupart belges, commandé par le major Tydgadt, fut cerné dans la ville de Tacambaro, le 11 avril, et détruit ou fait prisonnier par trois mille juaristes. Le 24 du même mois, le colonel de Potier les atteignit à Ranijago et les dispersa. Poursuivant sa route, le colonel de Potier défit, le 23 mai, la guérilla de Pueblita, mais elle se reforma, et, unie à celle de Regules et d'Artcaga, elle s'empara d'Urcuapan, dans l'état de Michoacan. Cette ville fut, bientôt après, reprise par le colonel de Clinchant.

Au mois de juillet, le colonel Jeanningros occupa Monterey. Du côté de Saltilla, un lieutenant de Negreto, Escobedo, qui s'était séparé de son chef avec un millier de partisans, fut battu à Santa-Maria-del-Rio par une colonne française sortie de San-Luis.

La tranquillité de la province de Oajaca fut compromise pendant le mois d'août. Le guérillero Figueroa, profitant de la réduction de la garnison de Tehuacan, attaqua cette place avec des forces supérieures et s'en empara, le 14 août dans l'après-midi, après avoir battu un détachement austro-mexicain sorti de la citadelle pour aller à sa rencontre. Le lieutenant-colonel d'Ornano, débarqué six jours auparavant à la Vera-Cruz, apprit cet événement à Aculcingo, à six lieues au delà d'Orizaba, où il se trouvait de passage avec deux détachements de recrues destinées aux 51e et 62e de ligne. Il se mit tout aussitôt en marche sur Tehuacan, où il entra le 16 à cinq heures du matin.

Les dissidents, à la nouvelle de ce mouvement, s'étaient retirés vers le sud, où le colonel d'Ornano les poursuivit deux jours sans réussir à les atteindre. Figueroa ayant continué sa route vers Oajaca, rencontra à quelque distance de cette place une faible colonne aux ordres du major autrichien Klein, qui sortait de la ville pour porter secours à Tehuacan. Le major Klein, reconnaissant l'inégalité de ses forces avec celles de l'ennemi, battit en retraite; mais, attaqué par derrière et sur ses flancs, il éprouva des pertes sérieuses avant de pouvoir regagner Oajaca.

Negreto, chef de guérillas, que harcelait le général Aymar, parvint à lui échapper et à se joindre au guérillero Cortinas pour mettre le siége devant Matamoros, où le général impérialiste Méjia avait établi son quartier général.

Cette ville importante de l'État de Tamaulipas est située sur la rive droite du Rio-Grande del Norte, qui sépare le Mexique du Texas. Sur la rive gauche étaient des forces américaines placées sous les ordres des généraux Weitzel et Sheridan. On peut juger de l'esprit qui les animait par l'extrait d'une lettre de ce dernier, lue, le 3 août, dans un dîner donné à New-York au général Ortega : « A quoi bon battre les buissons, il faut donner un gouvernement permanent à cette république (Mexique)? Jusque-là, nous n'aurons jamais fini d'écraser la rébellion confédérée; l'avénement de Maximilien fait partie de cette rébellion, et il faut qu'il tombe avec elle.

« La plupart des soldats mexicains de l'armée de Maximilien jetteront leurs armes au moment où nous traverserons le Rio-Grande.

Le général Grant disait aussi dans un meeting, pour expliquer l'opposition des États-Unis contre l'empire militaire mexicain :

« Le nouvel empire mexicain ne sera jamais, quoi qu'il advienne, qu'un empire militaire. Un prince, même parfaitement assis sur son trône, aura toujours une nombreuse armée, ne fût-ce que pour donner au monde une preuve matérielle de sa puissance; tout souverain aime à jouer au soldat. A plus forte raison Maximilien, qui n'est pas encore affermi, qui ne le sera peut-être pas de longtemps, sera-t-il obligé de conserver un grand état militaire. Si les Français se retirent, il devra s'entourer de troupes rigoureusement disciplinées, formées en grande partie de soldats de profession, et peu sympathiques à la population mexicaine. La présence d'une semblable armée sur la frontière sud de l'Union forcerait le gouvernement américain à tenir sur pied, de son côté, par simple mesure de prudence, des forces au moins aussi considérables, et, par suite, on verrait s'inaugurer sur le continent américain ce système de menaces réciproques auquel les puissances européennes se sont condamnées au prix de si énormes dépenses, même en temps de paix profonde.

« Quel serait l'effet d'un tel système sur la constitution des États-Unis? Nul ne saurait le prévoir. Cependant on pourrait craindre que le peuple américain n'en vînt, dans un temps donné, à se familiariser avec les procédés sommaires du militarisme, qu'il se laissât éblouir par la promptitude et l'efficacité supérieure des effets qu'on en obtient, et qu'il ne devînt plus impatient des lenteurs et des allures plus lourdes du libre gouvernement, et plus disposé à excuser tout empiétement de pouvoir, qui aboutirait à des résultats immédiats et d'ailleurs désirables en eux-mêmes. Qui sait aussi si l'apparition dans le Nouveau-Monde d'une caste militaire, aidée du voisinage d'une cour princière, n'y éveillerait pas l'esprit militaire, ne pénétrerait pas la société de cet esprit, n'y introduirait pas cette distinction entre soldats et *pékins*, si usitée en Europe, et n'amènerait pas les masses à regarder la profession des armes comme surpassant toutes les autres en dignité et en importance? Du jour où cette idée de la supériorité relative du métier de soldat se serait généralisée au sein de la démocratie américaine, qui ne comprend qu'on serait à la veille de modifications profondes dans le mode de gouvernement?

Les généraux Weitzel, Steele et autres officiers supérieurs de l'armée fédérale assistèrent pourtant au bal qui fut donné à Matamoros, le 24 septembre, à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance mexicaine; mais cette entente ne devait pas être durable.

Exaspéré de la résistance qu'il rencontrait, l'empereur Maximilien rendit, le 3 octobre, un décret en vertu duquel tous les prisonniers juaristes étaient assimilés à des bandits, et comme tels livrés à des commissions militaires et exécutés sans délai après la sentence, et le général Mendez en fit l'application aux dissidents du Michoacan qui tombèrent entre ses mains. Aussitôt le général Weitzel adressa au général Méjia des protestations énergiques, «au nom des États-Unis et du monde entier. » De leur côté, les Belges qui avaient été faits prisonniers au combat de Tacamburo écrivirent à Maximilien Ier :

« Sire,

« Nous avons appris avec horreur et consternation l'acte commis par le colonel Mendez, qui, en violation de toutes les lois de l'humanité et de toutes les lois de la guerre, a mis à mort un certain nombre d'officiers de l'armée libérale, qu'il avait faits prisonniers. Dans tous les pays civilisés, les officiers respectent les prisonniers de guerre. L'armée libérale, — à laquelle vous refusez même le nom d'armée, — professe elle-même un plus grand respect pour ces lois que le font les chefs de vos forces; car, nous qui sommes prisonniers, nous sommes respectés par tous, depuis les généraux jusqu'aux simples soldats.

« Si nous ne nous trouvions pas entre les mains de troupes franchement libérales, l'acte du colonel Mendez provoquerait de sanglantes représailles; et nous, Belges, qui sommes venus au Mexique dans le seul but d'agir comme gardes d'honneur auprès de notre princesse, mais que vous avez forcés de combattre contre des principes identiques aux nôtres propres, nous aurions pu avoir à expier avec notre sang le crime d'un homme qui est un traître à son propre pays.

« Nous espérons, Sire, que l'acte barbare du colonel Mendez ne restera pas impuni, et que vous voudrez bien donner des ordres pour que les lois existant entre nations civilisées soient observées. Nous protestons donc énergiquement contre cet acte inqualifiable.

« Breuer,
« Guyot,
« Flachat,
« van Hollenbeck
« *et deux cents autres.* »

Ils adressèrent en même temps la pétition suivante au parlement de Belgique :

« *Aux représentants de la nation belge.*

« Messieurs,

« La question mexicaine a fréquemment été discutée par vous, mais principalement au point de vue de la légalité ou de l'illégalité du recrutement pour la légion belge. Aujourd'hui, un événement de la plus haute gravité nous oblige à appeler de nouveau votre attention sur cette question. Il y va de la vie de deux cents prisonniers belges.

« Reprenant la question d'un peu loin, nous rappelons que nous devions exclusivement faire le service d'une garde d'honneur volontairement offerte pour la protection d'une princesse belge. Mais l'empereur ne tenant compte ni du service spécial pour lequel la légion avait été enrôlée, ni de la neutralité de la légion belge, nous a ordonné d'entrer en campagne, et poussés par l'ardeur guerrière propre aux soldats belges, nous avons obéi, et nous avons résolûment marché en tête des rangs.

« Bien que nous ayons eu des succès, nous avons aussi malheureusement subi des revers, et deux cents d'entre nous ont été faits prisonniers. N'ayant aucun égard pour notre situation particulière, l'empereur a récemment publié un décret qui peut avoir de terribles conséquences. Ce décret annonce aux républicains que, passé le 15 novembre, toutes les personnes prises les armes à la main seront fusillées.

« Au commencement de ce mois, un colonel impérialiste nommé Mendez, — un ex-républicain qui s'est vendu à l'empire, — un homme qui n'a pour les Belges que de la haine, a fait dans un combat un grand nombre de prisonniers à l'armée républicaine, parmi lesquels deux généraux et plusieurs officiers supérieurs. Il les a fait fusiller, en violation des lois militaires, sans même attendre que le délai fixé par le décret fût expiré. Il a dit après l'exécution, à ceux qui lui adressaient des remontrances sur l'énormité de cet acte : « Eh bien, qu'ils se vengent sur les Belges. » — Tous les autres prisonniers (Français) ont, en effet, été échangés.

« Nous nous attendions à ce que tous les prisonniers belges fussent mis à mort; mais la république mexicaine, grande et généreuse comme toutes les nations libres, n'a rien voulu faire jusqu'à ce qu'elle eût appris quelle conduite l'administration de l'empire tiendrait à l'égard du colonel Mendez.

« Messieurs, il vous appartient d'intervenir. La légion belge désire depuis longtemps retourner dans son pays natal; elle désire ne plus prendre aucune part à cette guerre injuste, et ne veut pas servir plus longtemps un empire où l'on permet d'accomplir de pareils actes.

« Comme représentants de la nation, vous devez agir chaque fois que le nom belge est engagé. Ce n'est pas ici une question de parti, mais une question de nationalité.

« Représentants de la Belgique, rappelez-vous notre devise : « Union et Force. » Nous nous adressons à vous au nom de la Belgique, dont on a trompé l'honnête confiance. Il vous appartient d'empêcher que le sang belge soit sacrifié. Au nom du pays, accomplissez votre devoir.

« Au nom de tous les Belges prisonniers de l'armée républicaine,

« Breuer. »

L'adresse à Maximilien et la pétition au parlement belge furent remis à M. Riva Palacio, général en chef de l'armée juariste du centre, avec la lettre suivante :

« Monsieur le général,

« Aussitôt que nous avons eu connaissance du crime commis par le colonel impérialiste Mendez sur plusieurs officiers de l'armée que vous commandez (il les avait fait fusiller conformément au décret du 3 octobre), notre cœur s'est soulevé d'indignation, et nous n'avons pu nous empêcher d'adresser à Maximilien la protestation ci-jointe. Nous sommes convaincus qu'elle sera approuvée par tous nos frères d'armes. Nous vous prions donc, monsieur le général, de la faire communiquer aux autres prisonniers qui se trouvent à Zirandaro, et tous, sans doute, s'empresseront de la signer.

« Agréez, monsieur le général, les sentiments respectueux de vos prisonniers reconnaissants,

« Breuer, Guyot, van Hollenbeck, Flachat, etc.

Le général Riva Palacio s'empressa de se conformer au désir exprimé par les prisonniers, et leur protestation fut envoyée à Maximilien, par l'intermédiaire du maréchal Bazaine. Le capitaine Minon, porteur des pièces, avait également à remettre au maréchal une lettre particulière du général Riva Palacio, dans laquelle se trouvaient formulées les bases les plus équitables pour l'échange des prisonniers.

La réponse du maréchal dégagea, dans cette triste affaire, la responsabilité de la France.

CORPS EXPÉDITIONNAIRE DU MEXIQUE.
Cabinet du commandant en chef.

Mexico, le 16 novembre 1865.

« Monsieur le général,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée par l'entremise du capitaine Minon. J'ai vu avec plaisir les sentiments d'humanité que vous professez et qui vous font agir dans cette circonstance. Très-désireux moi-même de vous aider dans cette voie, je suis disposé à faire tout mon possible pour arriver à nous mettre d'accord. J'ai donc l'honneur de vous informer que je donne des ordres pour que l'échange des prisonniers ait lieu dans le village de Acuicho, le 2 décembre, de 8 à 10 heures du matin.

« Dans cet échange, je mets à votre disposition :

« 1° Le général Canto et tous les officiers faits prisonniers avec lui par le colonel de Potier;

« 2° Tous les officiers faits prisonniers à Tacambaro par le colonel Vandermissen;

« 3° Tous les officiers faits prisonniers à Amatlan par le colonel Mendez;

« 4° Tous les soldats prisonniers qui se trouvent à Morélia;

« 5° Enfin, selon vos désirs, les généraux Tapia et Ramirez, faits prisonniers à Apaca et détenus à Puebla.

« Tous les prisonniers qui se trouvent à Morélia vous seront remis le 2 décembre.

« Quant aux généraux Tapia et Ramirez, je prends sur ma parole d'honneur l'engagement de les mettre en liberté à Puebla, avec des sauf-conduits, pour qu'ils puissent aller où ils voudront, aussitôt que je serai informé que l'échange a eu lieu.

« J'ai confié au capitaine Bocarmé, du régiment belge, la mission de présider à l'échange des prisonniers; il sera accompagné du capitaine Salgado, et il sera escorté, pour aller au village d'Acuicho, par une compagnie belge de 50 à 60 hommes et quelques cavaliers mexicains.

« Je désire, monsieur le général, que vous soyez bien convaincu de la bonne volonté dont je fais preuve en cette occasion. Je ne veux pas terminer cette lettre sans vous remercier des excellentes dispositions et des sentiments de bienveillance que vous avez toujours eus envers tous vos prisonniers.

« Agréez, monsieur le général, l'assurance de ma considération très-distinguée.

« Le maréchal de France,

« BAZAINE. »

L'échange de tous les prisonniers eut lieu le jour indiqué, et, en arrivant à Morélia, les officiers belges envoyèrent à M. Riva Palacio leurs portraits avec ces mots : « Souvenir et reconnaissance à M. Riva Palacio, général en chef de l'armée républicaine du centre. »

CHAPITRE XL

Affaire de l'*Antonia*. — Prise de Baydad. — Correspondances entre les généraux Weitzel et Méjia.

D'autres incidents provoquèrent une nouvelle correspondance entre les généraux Weitzel et Méjia.

Une canonnière mexicaine à vapeur, l'*Antonia*, à bord de laquelle se trouvaient des marins français, avait remonté le Rio-Grande et était arrivée à Matamoros; le commandant, le lieutenant de vaisseau français Lucien de la Bédollière, fit, en débarquant, le rapport qui suit :

« *Au général Méjia.*

« Matamoros, 8 novembre 1865.

« Général,

« J'ai l'honneur de vous informer que, tandis que je remontais le Rio-Grande avec le steamer mexicain *Antonia*, j'ai été attaqué par les libéraux postés près de Ranchito, sur la rive mexicaine du fleuve. Après l'engagement, j'ai vu deux cavaliers traverser la rivière derrière nous. Ils ont abordé à la rive texienne, et quelques minutes après trois coups de feu nous furent tirés du bord américain ; ils furent suivis de trois autres, puis d'un autre encore, en tout sept coups de feu.

« J'ai eu grand' peine à retenir mes hommes et à les empêcher de faire feu sur la rive américaine. J'ai donné l'ordre de ne tirer dans aucun cas sur la côte texienne, et cet ordre a été strictement obéi. Les deux cavaliers qui avaient tiré sur nous galopaient le long de la berge dans la direction de Brownsville, et je suis convaincu que ce sont les mêmes qui ont fait feu sur nous dans la dernière affaire qui a eu lieu à environ quatre milles de Matamoros.

« Quand nous fûmes arrivés en face du camp américain, ces deux cavaliers y furent accueillis par les salutations et les poignées de main des officiers américains. Plusieurs hommes, portant le même uniforme, et qui avaient sans nul doute franchi la rivière après l'engagement, avaient rejoint les deux premiers et semblaient également bien reçus par les Américains.

« Dans la matinée, nous avons été continuellement inquiétés par des cavaliers qui tiraient sur nous à l'abri des branches et des broussailles. Arrivés à un endroit appelé, je crois, Lampecrena, nous avons vu le steamer américain *Tampico* amarré à la rive mexicaine et chargé de troupes. Les libéraux ont continué à tirer sur nous jusqu'à ce que nous eussions disparu à leur vue, cachés par le *Tampico*. En passant, ils ont communiqué avec ledit steamer, et ils ont recommencé à tirer sur nous quand nous ne pouvions leur riposter, à moins d'atteindre le *Tampico*.

« Peu de temps après, lorsque la supériorité de notre tir les a contraints à la fuite, ils sont retournés au *Tampico*, ont de nouveau communiqué avec lui et nous ont encore suivis. Je présume qu'ils sont allés demander aux Américains, soit des munitions, soit des renseignements sur notre armement.

« J'ai cru, général, qu'il était de mon devoir de vous faire connaître ces faits.

« Agréez, etc.

« L. DE LA BÉDOLLIÈRE. »

Le général Méjia adressa, le lendemain, ce rapport au commandant fédéral, et se plaignit de ce qui s'était passé.

« La neutralité est violée, écrivait-il :

« 1° Le steamer mexicain *Antonia*, remontant le fleuve avec des troupes françaises à bord, a été attaqué *de la rive texienne* sans aucune provocation. Cette insulte aux drapeaux français et mexicain, qui flottaient tous deux sur le bâtiment, n'a nullement été punie.

« 2° Les assiégeants de Matamoros, détachés de leurs lignes d'attaques du côté du Mexique, ont traversé le Rio-Grande en armes sans que les autorités américaines y missent la moindre opposition, et recevant au contraire des officiers et soldats un accueil chaleureux.

« 3° Les mêmes bandits ont été en communication directe avec le steamer américain *Tampico*, pendant l'action. La relation de M. de la Bédollière est confirmée par les traces non équivoques laissées sur l'*Antonia* par les projectiles partis de la rive texienne. »

Après avoir énuméré divers faits de même nature, le commandant de la province de Camaulipas concluait en disant :

« De pareilles insultes, qu'on ne peut naturellement expliquer, ont été notées, et on en transmettra la relation au gouvernement mexicain et à S. Exc. le maréchal Bazaine, afin qu'ils décident du caractère réel de semblables procédés. »

Voici quelle fut la réponse du général américain :

« District de Rio-Grande, Brownsville (Texas),

« le 13 novembre.

« Général,

« J'ai l'honneur d'accuser réception de votre communication du 9 courant. En votre qualité de soldat, vous devez savoir qu'il faudrait toute la cavalerie de l'Europe et de l'Amérique pour surveiller tout le cours de la rivière et pour empêcher des individus isolés de commettre des délits tels que ceux dont se plaint M. de la Bédollière. Il ne serait pas juste de faire mon pays responsable des actes de pareils individus. Tout ce que je puis faire, c'est d'arrêter les coupables et de les traiter comme on me l'a ordonné. Or, j'avais pris des mesures pour agir ainsi, avant d'avoir reçu votre lettre, et dès que j'entendis parler de ces faits. . . . .

« Vous me dites que les traces de balles que porte l'*Antonia* à tribord prouvent qu'elle a reçu le feu de personnes placées sur la rive texienne. Cependant le cours du fleuve est tellement tortueux qu'un navire peut recevoir, en le remontant, tant à bâbord qu'à tribord, des projectiles lancés de la rive mexicaine. Vous vous plaignez de ce que mes officiers et soldats reçoivent cordialement les libéraux. Cela n'a rien d'étonnant. Les libéraux affirment qu'ils combattent pour leur liberté. Leur cause est donc de nature à provoquer la plus vive sympathie dans toutes les poitrines américaines.

« Il me serait aussi impossible d'empêcher ces sentiments, si j'en avais l'intention, que d'arrêter le mouvement de la terre. Mais telle n'est pas mon intention. Pendant notre guerre civile, les officiers et les hommes des navires de guerre français et anglais qui se trouvaient dans nos ports étaient sans cesse en relation avec nos ennemis (comme, par exemple, à la Nouvelle-Orléans et à Norfolk), et cependant, on n'a jamais cru nécessaire de leur faire des remontrances à ce sujet. On leur a permis de choisir eux-mêmes leurs amis.

« Vous n'avez pas, général, le droit de vous plaindre de ma conduite pendant le siége de Matamoros. J'ai permis aux femmes et aux enfants de cette ville de se diriger sur la rive texienne; j'ai laissé les vivres traverser le fleuve pour ravitailler vos soldats et vos habitants. L'humanité le voulait. D'un autre côté, j'ai donné aux blessés de l'armée libérale, qui manquaient de soins et d'abris, des médicaments et de la

nourriture. J'ai toujours agi ainsi lorsqu'il s'agissait de soldats appartenant à une armée que je combattais. Pour qui ai-je fait le plus dans la circonstance actuelle?

« Et encore, vous m'aviez promis de remettre en liberté des citoyens américains incorporés dans votre armée contrairement aux traités entre le Mexique et les États-Unis, et cependant j'apprends que vous n'en avez rien fait. Je crois que cela tient à la négligence de vos subordonnés, et je ne vous en accuse pas.

« Enfin, vous avez converti un vapeur américain en canonnière et arboré à son mât le drapeau mexicain, sans l'avoir acheté et avoir changé sa nationalité, conformément aux lois. Je proteste contre cet acte, et si l'on n'y remédie pas, j'en ferai part à qui de droit.

« Comme M. Clouet, commandant de la division navale du golfe du Mexique, m'a aussi écrit à propos de ce qui précède, je vous prierai de lui envoyer une copie de cette lettre, attendu que je ne crois pas pouvoir correspondre avec deux commandants différents.

« Agréez, etc.

« GODEFROY WEITZEL,
« Major général. »

Toute la correspondance des deux commandants est sur le même ton.

Le 27 novembre, le général américain signifie au général Méjia qu'afin d'observer la neutralité, les autorités des États-Unis ne tolèreront aucun ravitaillement des garnisons mexicaines venant de la rive texienne.

Le 19 décembre, il somme d'avoir à considérer comme belligérants les bandes juaristes du Mexique, et ne pas leur appliquer le nom de bandits (*outlauts*), attendu que le gouvernement des États-Unis reconnaît celui de Juarez, pour lequel combattent ces troupes.

Le général Méjia répond, le 21 décembre, qu'il regardera dorénavant comme non avenue toute lettre écrite en termes semblables, les autorités mexicaines ne recevant d'ordre que du gouvernement de Mexico.

Il y avait évidemment, des deux parts, les dispositions les plus hostiles.

Un nouveau personnage parut en scène, à la fin de décembre 1865, c'était le général Crawford. Il se présentait avec une commission du major général de l'armée républicaine du Mexique, ayant pleins pouvoirs pour lever une division de volontaires au nom de Juarez, qui était à Paro-del-Norte. Il avait pour chef d'état-major le colonel Reed. En arrivant à Brownsville, ville de la côte texienne, il fit afficher dans toutes les rues ce singulier avis :

« Cinquante dollars par mois, en or, l'habillement, la nourriture et toutes les dépenses nécessaires, seront payés et fournis à tous ceux qui voudront me servir d'escorte jusqu'à Monterey.

« Des affaires d'importance m'obligent à traverser une région remplie de bandes errantes de soldats et, pour ma sûreté personnelle, je désire me faire accompagner d'une escorte armée. Écrire ou s'adresser au colonel A. F. Reed, Brownsville, Texas. »

Clay Crawford distribua des brevets dont voici le spécimen :

« République mexicaine; division américaine, près de Matamoros, Mexique.

« Le gouvernement mexicain ayant dûment autorisé le major général Crawford à lever et équiper une division de troupes pour le service mexicain, ainsi qu'à nommer les officiers de ladite division, vous êtes nommés par les présentes *capitaine* et autorisé à lever une compagnie de 64 hommes.

« A. F. REED,
« Chef d'état-major. »

Aussitôt que le général Méjia eut eu connaissance de ce qui se passait, il fit renforcer les fortifications de Matamoros et organisa sur un pied permanent le service de la garde civique.

Le général Crawford prit, pour ainsi dire, position en écrivant au général Godefroy Weitzel :

Bronwsville (Texas), 1er janvier 1866.

Général, j'apprends à l'instant qu'un certain nombre de soldats appartenant à l'armée de la république mexicaine ont été faits prisonniers ce matin par les troupes du soi-disant empereur du Mexique, et qu'ils doivent, par l'ordre du traître Méjia, être fusillés demain au point du jour.

Je veux, général, protester au nom de l'humanité contre la violation des usages de la guerre, et je vous prie d'empêcher, au nom de la république et du peuple des États-Unis, cet assassinat des patriotes, sur le point d'être commis de sang-froid par les instruments de l'usurpateur autrichien.

L'opinion du peuple et du gouvernement des États-Unis, sur les ordres inhumains de Maximilien est bien connue.

Laisser massacrer les soldats d'une république sœur avec laquelle nous entretenons des relations diplomatiques, et cela en vue du drapeau et à côté d'une armée des États-Unis, ce serait donner un démenti à tous les principes chers aux citoyens américains.

Je vous requiers sérieusement, général, en votre qualité d'officier de l'armée de la république américaine, d'empêcher l'accomplissement de ce crime affreux.

J'ai l'honneur, etc.

R. CLAY CRAWFORD.

Le lendemain, deux lettres étaient échangées entre Weitzel et Mejia :

Au major général Thomas Méjia, commandant la ligne du Rio-Grande.

Brownsville (Texas), 2 janvier 1866.

Général, j'ai appris que vous aviez fait prisonniers dix-sept soldats de l'armée libérale, et que votre intention est de les exécuter. Au nom de la civilisation et du monde entier, je proteste contre un tel acte de barbarie.

Je crois fermement que ce serait noter d'infamie à tout jamais le gouvernement que vous représentez. Exécuter des Mexicains combattant dans leur propre pays et pour sa liberté contre une puissance étrangère, serait une action qui, à notre époque, attirerait l'exécration universelle. Je ne peux la laisser commettre sous les yeux de mon gouvernement sans faire en son nom cette protestation solennelle.

Je suis, etc.

G. WEITZEL.

Quartier général mexicain.

Matamoros, 2 janvier 1866.

Général, je vous accuse réception de votre communication en date de ce jour. Je me trouve dans la nécessité de repousser hautement la participation à laquelle vous prétendez dans les affaires intérieures de ce pays. La question qui fait l'objet de la protestation contenue en votre note a été portée actuellemeut devant les tribunaux compétents et nul n'a le droit de suspendre leur action.

Pour votre gouverne personnelle, j'ajouterai que les individus dont vous parlez sont accusés d'avoir enlevé par force, et les armes à la main, 13 chariots, 36 mules et chevaux, et dévalisé 13 personnes.

Il serait vraiment étrange, général, qu'au milieu du XIXe siècle, les bandits et les voleurs obtinssent l'aide et la protection du monde civilisé.

Par la même occasion, je me vois obligé de vous rappeler le contenu de la lettre que j'eus l'honneur de vous adresser le 21 décembre dernier.

Je renverrai sans réponse toutes communications de la nature de celle que j'ai sous les yeux en ce moment et conçues dans le même langage.

Acceptez, etc.

THOMAS MÉJIA.

Les rapports devinrent si tendus que le commandant mexicain arma des retranchements en face de Brownsville, en menaçant de canonner cette ville à la première agression. De son côté, Weitzel ordonna de préparer des pontons, de reconstruire le vieux fort Brown et d'y placer des pièces de Parrott de 32.

Quant à Crawford, il réunit à Clartsville (Texas) environ quatre cents hommes, la plupart nègres ou mulâtres, dont une partie traversa le Rio-Grande dans la soirée du 4 au 5 à minuit. Ce premier détachement, sous les ordres de Reed, surprit et désarma les gardes du bac, s'empara des embarcations les plus légères et alla chercher du renfort sur la rive texienne. Dans la matinée, les flibustiers envahirent et pillèrent la ville de Baydad, dont ils firent la garnison prisonnière; ils attaquèrent

la canonnière impériale *Antonia*, mouillée près de la rive droite; mais elle répondit à leur feu par deux bordées qui les dispersèrent.

Dans la matinée du 6, la corvette à vapeur *le Chaptal*, ayant à bord le capitaine de vaisseau Clouet, commandant la subdivision navale du Mexique, et la canonnière *la Pique*, arrivèrent devant Bagdad, dont Escoledo avait pris le commandement. Un détachement du 118e régiment fédéral partit alors de la rive gauche, avec la mission de protéger les citoyens américains résidant à Bagdad; mais ce fut une précaution inutile, les vainqueurs d'un jour, comprenant qu'ils ne pourraient conserver leur conquête, évacuèrent volontairement la ville.

Le passage et le stationnement momentané des troupes régulières des États-Unis sur la rive mexicaine, et ont donné lieu à un nouvel échange de lettres :

Au général Méjia, commandant sur la ligne du Rio-Grande.

« Quartier général, Crowsville, 18 janvier.

« Général, des instructions du commandant du département du Texas m'enjoignent de vous expliquer les raisons qui m'ont déterminé à envoyer un détachement de mes soldats à Bagdad, et vous faire part des ordres que je leur ai donnés.

« J'ai envoyé trois cents de nos soldats à Bagdad *à la requête du général Escobedo*. Ils sont encore dans cette ville. C'était un acte de pure humanité, dicté par les intérêts des citoyens de Bagdad, et entièrement étranger à la cause pour laquelle les forces opposantes se battent en ce moment.

« Les ordres que j'ai donnés à l'officier commandant portent qu'il ait à maintenir la tranquillité et à protéger l'existence et la propriété des citoyens de Bagdad; qu'il n'obéisse à d'autres ordres qu'à ceux émanant de ses supérieurs de ce côté-ci du fleuve; que sous aucun prétexte, il ne fasse de service militaire pour l'un ou pour l'autre parti; qu'en cas d'attaque il reste dans la ville, s'il ne se trouve pas trop exposé; que, si les Français réussissent à s'en emparer, il ait une entrevue avec l'officier qui les commandera, sous drapeau parlementaire, et, après lui avoir exposé les motifs de sa présence à Bagdad, qu'il retire ses troupes; que s'il trouve ses soldats trop exposés dans la place, il les retire quand il jugera opportun de le faire.

« J'ai également reçu l'ordre d'instituer une enquête sur les circonstances qui ont accompagné la prise de Bagdad.

« Je suis, Monsieur, votre obéissant serviteur.

« G. WEITZEL. »

Au général Weitzel, commandant le district occidental du Texas.

« Quartier général, Matamoros, 19 janvier.

« Général, j'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre en date d'hier. J'ai fait part à mon gouvernement de tous les événements qui ont eu lieu à Bagdad.

« Acceptez, général, l'assurance de mon respect tout particulier.

« THOMAS MÉJIA. »

Au général commandant les forces des États-Unis sur le Rio-Grande.

« A bord du *Tartare*, au large de Bagdad, 19 janvier.

« Général, vos troupes ont traversé le Rio-Grande; elles sont en ce moment à Bagdad. Quel qu'en soit le prétexte, je proteste au nom du gouvernement français contre cette invasion du territoire mexicain.

« HENRI DE LA PLANCHE. »

Le 28 janvier 1866, M. de Montholon, ministre de France aux États-Unis, donnait en ces termes, au ministre des affaires étrangères, des renseignements sur les suites de l'affaire de Bagdad :

« Les nouvelles qui nous parviennent depuis quelques jours de Rio-Grande, par la voie des journaux de la Nouvelle-Orléans, seraient fort graves, disent-ils, si l'on devait y ajouter une foi entière. Heureusement elles sont fort exagérées, et je m'empresse de dire à Votre Excellence que le sous-secrétaire d'État m'a déjà donné la preuve que, quels que soient les faits, le gouvernement fera respecter la neutralité par les autorités militaires auxquelles les ordres les plus précis et les plus sévères ont déjà été envoyés.

« D'après les dépêches télégraphiques reçues ici avant-hier, soixante hommes d'un régiment de nègres stationné sur le bas du fleuve auraient quitté leur camp pendant la nuit du 5 au 6 janvier, et, traversant la rivière, seraient parvenus, grâce aux intelligences qu'ils avaient sans nul doute dans la place, à s'emparer de Bagdad, qui aurait été immédiatement livré au pillage par les soldats faits prisonniers qui se seraient déclarés libéraux, et par les nègres venus du Texas.

« Un bâtiment ancré dans le fleuve aurait en même temps été attaqué, mais sans succès. Instruit de ces faits, le général commandant a immédiatement envoyé des troupes à Bagdad, dont la soi-disant garnison s'était réfugiée dans le haut de la ville, et en aurait fait prendre possession momentanément pour empêcher la continuation du pillage. Il avait en outre donné un ordre de ne remettre la place qu'à l'autorité impériale, quand elle se présenterait.

« Aussitôt que ces faits m'ont été signalés, je me suis rendu chez M. Hunter, faisant fonctions de secrétaire d'État, pour lui domander compte de la conduite des troupes chargées de maintenir l'ordre sur la frontière et d'empêcher, ainsi qu'il me l'avait souvent répété, toute infraction aux lois de la neutralité. Le département d'État n'avait encore reçu aucune nouvelle officielle; mais, sur le bruit qui s'était répandu de la prise de Bagdad par les flibustiers, M. Hunter avait aussitôt demandé des informations au ministre de la guerre.

« Le lendemain, je suis retourné au ministère pour savoir ce qu'il en était, et c'est alors que M. Hunter m'a montré une série de dépêches télégraphiques écrites par le général Shéridan à M. Stanton, et qui sont de la nature la plus satisfaisante. Le général Sheridan, attribuant les méfaits qui se sont produits aux efforts d'un Américain du nom de Crawford, qui, se disant général mexicain, cherche depuis quelque temps à recruter des troupes pour Juarez, annonce qu'il va le faire arrêter, ainsi qu'un sieur Reed, qui se présente comme colonel de Juarez et chef d'état-major de Crawford. La correspondance reproduite par la presse suffit pour démontrer le rôle que jouent ces deux individus, et pour justifier leur mise en arrestation. Ce qui se comprend même difficilement, c'est que le général Weitzel ait cru devoir entrer en correspondance officielle avec le soi-disant général Crawford.

« Quoi qu'il en soit, le général Weitzel n'a plus de commandement, et la correspondance du général Sheridan nous est un témoignage satisfaisant, non-seulement de la volonté du gouvernement de faire maintenir la neutralité, mais de la détermination du général de faire exécuter strictement les ordres qu'il a reçus à cet effet. En attendant de plus amples informations, je dois donc renouveler à Votre Excellence l'assurance que le gouvernement est bien décidé à ne pas se laisser entraîner dans un conflit avec vous par les flibustiers et les agents de Juarez.

Il est à remarquer que le général Sheridan termine sa dernière dépêche en exprimant des doutes sur l'opportunité qu'il y avait à envoyer des troupes à Bagdad pour préserver la ville du pillage, et en disant néanmoins qu'il espère que les impérialistes ne lui en voudront pas, puisque c'est pour eux et dans leur intérêt qu'on a agi de la sorte. En effet, comme je l'ai dit plus haut, l'ordre était donné à l'officier commandant de ne se retirer que devant l'autorité impérialiste, à laquelle Bagdad appartenait avant la surprise. Si, comme je l'espère, les autorités de l'autre côté de la frontière comprennent la situation, cet incident aura eu ici, en fin de compte, un effet salutaire, en prouvant au gouvernement américain combien il est urgent qu'il se prémunisse contre le retour de faits semblables. Le contre-coup de cette échauffourée sera funeste à ses auteurs. »

CHAPITRE XLI

Tableau du Mexique en 1866. — Voyage de l'Empereur et de l'Impératrice. — Tremblement de terre. — Entreprises industrielles. — Discours d'ouverture de la session de 1866.

Tout l'intérêt de la guerre était concentré sur les bords de Rio-Grande del Nortel, et le reste du Mexique était relativement calme, comme le prouvaient les correspondances parties de la Vera-Cruz le 13 janvier 1866, et adressées au gouvernement français :

« Les rapports ne signalent, dans la quinzaine qu'ils em-

brassent, qu'un nombre très-restreint d'opérations militaires ou de mouvements de troupes.

« En vue de faciliter la pacification du Guerrero, le maréchal commandant en chef a fait ouvrir une route carrossable qui, partant de Mexico, était, à la date du 25 décembre, terminée jusqu'à Mexcala. Les populations ont apporté leur actif concours à l'exécution de ce travail, dont elles comprennent toute l'importance pour leur sécurité et pour l'avenir de leurs transactions commerciales.

« Une démonstration des dissidents du Michoacan contre Morelia a complétement échoué; de concert avec le général Rozas, récemment arrivé à Toluca, le général Mendez a pris d'énergiques dispositions pour rejeter dans le sud les bandes déjà démoralisées par leur infructueuse tentative.

« Un détachement du 62e régiment d'infanterie et la brigade du général mexicain Rivas sont arrivés par mer à Mazatlan le 17 décembre. Cette brigade a dû commencer, de concert avec le général Lozada et ses Indiens, ses opérations contre Corona, qui, on se le rappelle, s'était montré, après le départ du général Aymard, dans les districts de la Concordia et de la Noria, de l'État de Sinaloa.

« Le commandant Billot, à la tête d'une colonne légère, est entré à Chihuahua le 11 décembre. Juarez en était parti le 9, prenant la route de Paso del Norte, avec une escorte de 25 cavaliers et laissant derrière lui Patoni se dirigeant sur le Présidio del Norte pour rejoindre Ortega et Negrete à San Antonio de Bexar. On assure, d'un autre côté, qu'à la suite du décret par lequel l'ex-président prorogeait de sa propre autorité les pouvoirs qu'il tenait de l'ancienne constitution, Patoni s'est séparé de son ancien chef.

« Suivant l'exemple des populations de la Sonora, les habitants d'Alaquines et Valle del Maïs n'ont pas hésité à lutter courageusement contre les dissidents avec leurs propres ressources; appuyés par leurs gardes rurales, ils ont attaqué l'ennemi à Oja de Agua et l'ont complétement défait.

« Le commandant en chef, à la date de ses derniers rapports, ne connaissait la prise de Bagdad que par une dépêche télégraphique, et n'avait encore aucun détail sur cet événement, dont s'est, avec raison, vivement préoccupée l'opinion publique.

« L'état sanitaire des troupes est satisfaisant; le mouvement de rapatriement des hommes qui ont accompli leur temps de service est en cours d'exécution; le transport *la Meuse*, ayant à bord un convoi de libérables, a dû quitter Vera-Cruz le 14 janvier, et devait être suivi, dans les premiers jours de février, par *le Jura*, portant un semblable chargement.

« En se rendant au-devant de l'impératrice, l'empereur Maximilien avait le projet d'aller à Cuernavaca visiter les curieuses grottes de Cacahuamilpa; mais Leurs Majestés Impériales ont été arrêtées dans cette intéressante excursion par la nouvelle de la mort du roi Léopold; les arcs de triomphe élevés par les populations ont été immédiatement détruits, tous les préparatifs de fêtes contremandés, et Leurs Majestés Impériales sont rentrées incognito à leur résidence de Chapultepec. »

« On a ressenti à Mexico, le 2 janvier, vers six heures un quart du soir, un violent tremblement de terre qui a duré environ trente secondes. La secousse s'est fait sentir à la fois sous la double forme d'oscillation et de trépidation, et s'est éteinte graduellement. Bien qu'il y ait plusieurs dégâts à regretter, cette commotion a été bien loin d'avoir l'intensité et la durée de celle du 3 octobre 1864. Malheureusement nous apprenons qu'à Orizaba les secousses ont été plus fortes et ont causé des dommages matériels sérieux, ainsi qu'à Maltrato, à Coscomatepec et à Cordova. A Vera-Cruz on n'a éprouvé qu'une secousse inoffensive. Certes, ces malheurs sont grands, mais tous ceux qui ont habité l'Amérique savent avec quel courage les populations les supportent, et avec quelle rapidité ils relèvent leurs maisons et leurs édifices.

« Les entreprises industrielles continuent à se développer. La compagnie anglaise dirigée par M. Lloyd pousse activement les travaux de la grande ligne ferrée; M. Garay s'occupe de l'écoulement des eaux de la vallée de Mexico et de la consolidation des digues qui bordent les lacs; M. Carayon est autorisé à établir des bateaux à vapeur sur le lac Chapala et sur le Rio-Grande de Santiago.

« Ce lac, situé à quinze lieues au sud-est de la grande ville de Guadalajara, entre les riches provinces de Jalisco et de Michoacan, est entouré de terrains très-fertiles. Il se trouve à environ 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, a 120 lieues de circonférence, et présente un phénomène analogue à celui du Rhône dans le lac de Genève. Il est traversé par le Rio-Grande de Santiago, qui, après un cours sinueux et accidenté de deux cents lieues, débouche dans la mer Pacifique, non loin du port de San Blas. Au milieu du lac de Chapela apparaît l'île de Mescala, où est construit un bagne qui a souvent renfermé jusqu'à douze cents malfaiteurs.

« A Mexico, les établissements d'instruction prennent leur essor. Le 2 janvier, la société lancastrienne a inauguré sa réouverture. Elle compte six écoles qui, pour 1865, avaient 2,596 élèves inscrits, non compris les adultes qui fréquentent les cours du soir et ceux du dimanche.

« Le 15, les écoles spéciales du commerce et d'agriculture ouvriront leurs cours. Leurs programmes sont satisfaisants et l'on sait déjà que ces deux établissements auront de nombreux élèves. Il est inutile de dire que les langues française, anglaise et allemande figurent au premier rang parmi les matières de cet enseignement professionnel.

« Le mouvement de reprise des affaires commerciales, déjà indiqué dans la dernière quinzaine, continue, et les négociants des villes de l'intérieur viennent faire des achats assez considérables. Ce mouvement se régularise, il n'est plus la suite d'une longue stagnation, et il est aisé de voir que dorénavant les encombrements dont les entrepôts se sont plaints n'auront plus lieu. Pendant le cours du mois de décembre, l'hôtel des Monnaies de Mexico a frappé 482,436 piastres fortes. »

La situation du Mexique fit, dans le discours d'ouverture des chambres, le 22 janvier 1866, l'objet du paragraphe suivant :

« Au Mexique, le gouvernement fondé par la volonté du peuple se consolide; les dissidents, vaincus et dispersés, n'ont plus de chef; les troupes nationales ont montré leur valeur, et le pays a trouvé des garanties d'ordre et de sécurité qui ont développé ses ressources et porté son commerce avec la France seule de 21 à 77 millions.

« Ainsi que j'en exprimais l'espoir l'année dernière, notre expédition touche à son terme. Je m'entends avec l'empereur Maximilien pour fixer l'époque du rappel de nos troupes, afin que le retour s'effectue sans compromettre les intérêts français que nous avons été défendre dans ce pays lointain. »

« L'Amérique du Nord, sortie victorieuse d'une lutte formidable, a rétabli l'ancienne Union et proclamé solennellement l'abolition de l'esclavage; la France, qui n'oublie aucune noble page de son histoire, fait des vœux sincères pour la prospérité de la grande république américaine et pour le maintien de relations amicales, bientôt séculaires. L'émotion produite aux États-Unis par la présence de notre armée sur le sol mexicain s'apaisera devant la franchise de nos déclarations. Le peuple américain comprendra que notre expédition, à laquelle nous l'avions convié, n'était pas opposée à ses intérêts. Deux nations, également jalouses de leur indépendance, doivent éviter toute démarche qui engagerait leur dignité et leur honneur. »

CHAPITRE XLII

Actes diplomatiques.

A l'appui de ses déclarations, le gouvernement français avait à produire, selon l'usage, les documents diplomatiques. Une considération le fit hésiter, et le *Livre Jaune*, ce recueil de pièces relatives aux affaires extérieures, fut distribué aux Chambres avec cette note en tête du volume : « La publication de la correspondance au sujet du Mexique pouvant présenter en ce moment des inconvénients au point de vue des négociations qui sont ouvertes, le gouvernement de l'Empereur se réserve de communiquer ultérieurement ces pièces aux grands corps de l'État. » Jugeant ensuite cette précaution inutile, le gouvernement donna au *Livre Jaune* un supplément, en tête duquel on lisait : « En ajournant la publication des papiers relatifs au Mexique, l'intention du gouvernement de l'Empereur avait été de différer également celle de la correspondance des États-Unis qui se rapporte à cette question. Mais il ne croit pas devoir retarder davantage la communication de cette correspondance, par suite de la publicité donnée en Amérique aux documents présentés au Congrès. »

Les curieuses et importantes dépêches que renferme le *Livre Jaune* ont pour point de départ les conversations que nous avons rapportées entre MM. Drouyn de Lhuys et Bigelow.



Par une lettre en date du 18 octobre 1865, à M. de Montholon, le ministre des affaires étrangères de France, il renouvelle l'assurance du vif désir qu'éprouve le gouvernement français de retirer son corps auxiliaire dès que les circonstances le permettront.

Le gouvernement français est prêt à adopter sans tarder la base d'une entente avec le gouvernement de Washington. Ce qu'il demande aux États-Unis, c'est l'assurance qu'ils n'empêcheront pas la consolidation du nouvel ordre de choses fondé au Mexique. La meilleure garantie que peut désirer le gouvernement français serait la reconnaissance fédérale de Maximilien.

Le 16 novembre, M. Seward écrit à M. Bigelow pour lui représenter que les opérations de l'armée française au Mexique et l'autorité qu'elle y exerce sont une cause de profond regret pour les États-Unis. Néanmoins les objections des États-Unis sont plus générales encore et s'élèvent contre l'autorité même que l'armée française soutient ainsi, et qui est en antagonisme direct avec la politique du gouvernement fédéral et le principe sur lequel celle-ci est fondée. Chaque jour de plus que dure cette expérience confirme le gouvernement fédéral dans les vues qu'il a exprimées à l'époque ou cette tentative a été commencée.

Les États-Unis considèrent toujours la tentative faite pour établir d'une manière permanente un gouvernement étranger et impérial au Mexique comme condamnable et impraticable, parce que les États-Unis ne peuvent consentir à transiger sur la position qu'ils ont prise jusqu'à présent. Ils ne sont pas disposés à reconnaître ou à s'engager à reconnaître plus tard au Mexique des institutions politiques opposées au gouvernement républicain, avec lequel ils ont pendant si longtemps entretenu des relations amicales.

M. Seward insiste sérieusement sur ce côté des relations politiques, parce qu'à présent cette considération l'emporte sur celle du commerce dans l'esprit des Américains.

Dans une entrevue qui a lieu à Paris, vers le milieu du mois de novembre, M. Bigelow énumère les raisons pour lesquelles le cabinet de Washington ne songe pas à établir des relations diplomatiques avec le gouvernement mexicain :

1° L'origine de ce gouvernement;

2° L'antagonisme entre sa forme et la constitution républicaine;

3° Le peu de progrès que fait Maximilien Ier dans la confiance de ses sujets.

Sur le premier point, M. Drouyn de Lhuys répond : « Les causes qui ont déterminé l'expédition du Mexique sont les mêmes que celles qui amenèrent, il y a plusieurs années, le drapeau fédéral à Mexico. Une double question d'intérêt et de dignité nous a contraint de recourir à la voie des armes, après avoir inutilement épuisé tous les autres moyens de faire rendre justice à nos nationaux. Ne trouvant dans l'administration de M. Juarez ni réparations pour le passé, ni garanties pour l'avenir, nous nous sommes félicités de voir le peuple mexicain se donner un autre gouvernement, et, fidèles aux maximes de notre droit public, nous avons applaudi à une manifestation de la volonté nationale. Notre armée n'a pas exercé la moindre pression sur ce grand acte, et le nouveau gouvernement une fois établi, nous nous sommes fait une loi absolue du respect de son indépendance. »

Sur le second, M. Drouyn de Lhuys répond « que la forme monarchique, loin de constituer une innovation, a sa racine dans les traditions du Mexique; l'autre système de gouvernement n'a pas assuré à la nation mexicaine assez de force, de bien-être et de stabilité pour qu'on puisse la blâmer de la résolution qu'elle a prise. Il ne conteste pas ce que les institutions républicaines ont donné de grandeur et de prospérité aux États-Unis; mais il n'y a rien d'absolu en politique, et tel gouvernement qui convient à un pays ne convient pas à un autre. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y avait au Mexique, avant le nouveau règne, que désordre et anarchie. Le cabinet de Washington n'a-t-il pas été le premier à se plaindre de cette situation violente et troublée? Son intérêt, comme celui de toutes les autres puissances, n'était-il pas de voir s'établir dans cette contrée un ordre de choses plus normal et plus en harmonie avec les conditions de vitalité des sociétés modernes? La forme monarchique n'est assurément une menace pour personne. Un empire au Mexique n'est pas plus incompatible avec la dignité des États-Unis qu'un empire au Brésil. Il y a d'ailleurs en cette matière un principe qui domine tous les autres, c'est la liberté qui appartient à chaque nation de choisir son régime politique, et les États-Unis ont un trop juste sentiment de leur propre indépendance pour vouloir mettre des entraves à celle de leurs voisins. »

Sur le troisième point, les rapports qui parviennent au cabinet des Tuileries ne concordent pas avec ceux que reçoit le cabinet de Washington.

Dans une dépêche du 6 décembre 1865, à M. de Montholon, M. Seward met en parallèle les vues du gouvernement français et celles du gouvernement fédéral :

« Le sens des suggestions de l'Empereur, lorsqu'on les réduit à une forme pratique, semble être que la France est disposée à se retirer du Mexique aussitôt qu'elle le pourra, mais qu'elle ne saurait le faire sans inconvénient avant d'avoir reçu des États-Unis l'assurance de dispositions amicales ou tolérantes envers le pouvoir qui s'est approprié (*assumed*) la forme impériale dans la ville capitale de Mexico. Le président est heureux des assurances que vous lui donnez ainsi des bonnes dispositions du gouvernement français. Je regrette toutefois d'être obligé de vous dire que la condition mise en avant est une de celles qui nous semblent complétement impraticables.

« Il est incontestablement vrai que la présence de forces étrangères dans une contrée limitrophe ne peut, en toutes circonstances, que nous causer malaise et inquiétude. Cela nous entraîne à des dépenses gênantes, sans parler des dangers d'une collision. Néanmoins, je ne puis que déduire de la teneur de votre communication que la principale raison du mécontentement qui existe aux États-Unis à l'égard du Mexique n'est pas pleinement appréciée par le gouvernement de l'Empereur. La raison principale n'en est pas qu'il y ait au Mexique une armée étrangère, encore moins que cette armée soit française. Nous reconnaissons à toute nation souveraine le droit de faire la guerre à une autre, pourvu que cela n'empiète pas sur nos droits, ou ne menace pas notre sécurité ou notre juste influence. La véritable raison du mécontentement des États-Unis est qu'en envahissant le Mexique, l'armée française attaque un gouvernement républicain, profondément sympathique aux États-Unis et choisi par la nation, pour le remplacer par une monarchie qui, tant qu'elle existerait, serait regardée comme une menace pour nos propres institutions républicaines.

« J'admets que les États-Unis ne se croient pas appelés à entreprendre une guerre de propagande républicaine dans toutes les parties du monde, et même sur ce continent. Nous avons assez de foi dans le succès futur de la cause républicaine sur ce continent, par le seul fait de ses effets moraux et matériels, pour que cela nous engage à ne pas nous départir de l'état de choses que nous avons trouvé ici, alors que notre République recevait sa forme et son développement. D'un autre côté, nous avons constamment maintenu et nous nous croyons encore obligés de maintenir que le peuple de tout État du continent américain a le droit de s'assurer pour lui-même une forme de gouvernement républicain, s'il le juge convenable, et que l'intervention de toute puissance étrangère, dans le but d'empêcher ledit peuple de jouir du bienfait des institutions qu'il s'est données, de son propre gré, est injuste en droit et hostile dans ses effets à la forme libre et populaire du gouvernement existant aux États-Unis. Nous trouverions injuste aussi bien qu'imprudent de la part des États-Unis de chercher à renverser par la force les gouvernements monarchiques d'Europe dans le dessein de les remplacer par des institutions républicaines. De même, il nous paraît inadmissible que les gouvernements européens prétendent intervenir dans les États situés sur ce continent dans l'intention de détruire les institutions républicaines pour substituer des monarchies ou des empires.

« Ayant ainsi franchement défini notre position, je soumets la question à l'appréciation de la France, en souhaitant sincèrement que cette grande nation puisse trouver qu'il est compatible avec ses véritables intérêts, de même qu'avec son honneur si haut placé, d'abandonner l'attitude agressive qu'elle a prise au Mexique en se retirant en temps convenable et raisonnable, de manière à laisser au peuple mexicain la libre jouissance du système du gouvernement républicain qu'il s'est choisi, et auquel il a donné des preuves d'attachement qui ont paru aux États-Unis aussi décisives et concluantes qu'elles ont été touchantes. Il conserve d'autant plus l'espoir d'arriver à une telle solution de la difficulté, qu'en tout temps, jusqu'aux quatre dernières années, lorsqu'on demandait à un homme d'État ou à un citoyen américain quel était le pays d'Europe qui avait, à ses yeux, le moins de chances de jamais

s'aliéner l'affection des États-Unis, la réponse était aussitôt : la France.

« L'amitié de la France a toujours été considérée par le peuple américain comme importante et comme lui étant particulièrement agréable. Tout citoyen américain la regarde comme étant non moins importante et désirable pour l'avenir que pour le passé.

« Le président sera heureux de connaître l'accueil qui aura été fait par l'Empereur aux suggestions contenues dans cette note.

« Je suis, etc.

W.-H. Seward.

En conformité des avis qu'il a exprimés, le cabinet de Washington accrédita un agent auprès de la république mexicaine. Averti par M. de Montholon, le ministre des affaires étrangères lui écrit :

Le Ministre des Affaires étrangères au Ministre de France à Washington.

Paris, le 8 décembre 1865.

« Monsieur le Marquis, j'ai reçu la dépêche dans laquelle vous me rapportez l'entretien que vous avez eu avec M. Seward, relativement à la nomination du général Logan en qualité de Ministre des États-Unis près la République mexicaine, et les explications que M. le Secrétaire d'Etat a jugé nécessaire de vous donner au sujet de cette mesure, pour en atténuer la fâcheuse impression. Nous ne saurions dissimuler notre regret de la détermination qu'a prise le Gouvernement fédéral, et les opinions publiquement manifestées par le général Logan sur notre expédition au Mexique nous la font paraître plus inopportune encore. Le Gouvernement de l'Empereur, lorsqu'il a étendu au Mexique la protection qu'attendent de lui tous ses nationaux, n'a poursuivi que l'accomplissement d'une impérieuse obligation; il devait à la fois assurer aux intérêts français de légitimes réparations pour le passé et des garanties pour l'avenir. Cette tâche une fois remplie, son action sera dégagée, car aucune arrière-pensée de conquête ou de domination ne retiendra nos armes au dela de l'Océan. »

« Le 16 décembre, M. Seward approuve l'attitude de M. Bigelow, et, au nom du président des États-Unis, appuie sur les deux points suivants :

« 1° Les États-Unis désirent sérieusement cultiver l'amitié sincère de la France;

« 2° Cette politique serait mise en péril, à moins que la France ne jugeât conforme à son intérêt et à son honneur de s'abstenir de continuer l'intervention armée au Mexique pour renverser le gouvernement actuel républicain et établir sur ses ruines une monarchie étrangère.

« En terminant, M. Seward dit que les États-Unis ne reconnaîtront pas Maximilien, quand même la France retirerait ses troupes du Mexique. »

Après avoir reçu le message du président Johnson au congrès des États-Unis, M. Drouyn de Lhuys écrivit, le 28 décembre 1865, à M. de Montholon :

Le Ministre des Affaires étrangères au Ministre de France à Washington.

Paris, le 26 décembre 1865.

« Monsieur le Marquis, j'ai lu avec intérêt le message que Son Excellence M. le Président Johnson a adressé au congrès des États-Unis et dont vous m'avez fait parvenir un exemplaire. Mon attention s'est portée plus spécialement sur les parties de ce document qui pouvaient avoir trait aux questions intéressant à la fois la politique du cabinet de Washington et la nôtre. M. Johnson, dans un passage qui semble faire allusion à notre expédition au Mexique, se livre à des considérations qu'il ne m'appartient pas de discuter ici, sur les vicissitudes des Constitutions monarchiques et républicaines dans les deux hémisphères. Je vous ferai simplement observer que la poursuite de nos griefs contre le Mexique n'a aucune connexité avec l'existence, dans ce pays, de telle ou telle forme de gouvernement, et qu'elle n'a pu dépendre davantage d'une question de géographie. Si, au moment où nous exigions pour nos nationaux de justes réparations, le pouvoir qui nous les refusait eût été une monarchie, cette circonstance ne nous eût certes pas fait renoncer à revendiquer notre droit, et en quelque partie du monde qu'habitât la nation qui eût lésé les intérêts français, la protection de l'Empereur, due à tous ses sujets, s'y fût de même légitimement étendue. Je ne puis croire que le premier magistrat de l'Union ait eu la pensée d'élever des doutes sur des notions aussi évidentes.

« Le même passage du manifeste présidentiel parle de « provocation qui obligerait le peuple américain à défendre le républicanisme contre l'intervention étrangère, » de « desseins hostiles à la forme de Gouvernement des États-Unis, » et enfin « d'agression de la part des Puissances européennes. » Nous ne pouvons nous sentir atteints par ces expressions, car elles ne s'appliquent en rien à la politique que nous avons suivie. Il serait superflu de vous rappeler que les sentiments de constante amitié, témoignés par l'Empereur envers les États-Unis, excluent toute hypothèse d'une provocation ou d'une agression de notre part. Quant à menacer la forme de gouvernement que ce pays s'est donnée, et que la France elle-même a contribué à fonder au prix de son sang, rien ne saurait être plus étranger qu'une pareille entreprise aux traditions et aux principes du Gouvernement impérial.

« Je ne vois donc rien, dans le langage de M. Johnson, qui soit vraiment de nature à soulever les inquiétudes sur la durée des relations amicales entre la France et les États-Unis, et s'il règne quelque ambiguité dans les termes employés à propos des questions qui préoccupent les deux peuples, d'autres parties du message, en fixant la portée des paroles du Président, dissipent heureusement toute incertitude. La mise de l'armée fédérale sur le pied de paix et la réduction considérable de ses cadres, en même temps que la diminution des forces navales de l'Union, prouvent les intentions pacifiques du cabinet de Washington, et l'annonce de ces mesures par M. le Président Johnson est pour nous un gage de la confiance réciproque qui doit continuer à animer nos deux Gouvernements.

« Recevez, etc.

« Drouyn de Lhuys. »

CHAPITRE XLIII

Relations entre la France et les États-Unis au commencement de 1866.

L'immense intérêt qui s'attache aux documents du *Livre Jaune* nous impose l'obligation d'en reproduire les passages essentiels. Dans la dépêche du 7 janvier, à M. de Montholon, le Ministre des Affaires étrangères de France reprend les arguments omis par le Ministre des Affaires étrangères américaines, et les réfute un à un !

« Suivant M. Seward, la présence d'une force étrangère dans une contrée voisine de l'Union ne saurait être qu'une cause de malaise et d'inquiétude. Cet état de choses entraîne pour le Gouvernement fédéral des dépenses gênantes et peut amener des collisions. Toutefois, le principal motif du déplaisir des États-Unis n'est pas qu'il y ait au Mexique une armée étrangère, encore moins que cette armée soit française. Le cabinet de Washington reconnaît à toute nation souveraine le droit de faire la guerre, pourvu que l'usage de ce droit ne menace point la sécurité et la légitime influence de l'Union. Mais l'armée française est allée au Mexique afin de renverser un gouvernement national républicain et dans le but avoué de fonder sur ses ruines un gouvernement monarchique étranger. M. Seward établit à ce sujet combien le peuple des États-Unis est attaché aux institutions qu'il s'est données, et, repoussant toute idée de propagande en faveur de ces institutions, il réclame pour les divers peuples du Nouveau-Monde le droit de s'assurer, selon leurs convenances, cette forme de Gouvernement. Il regarderait comme inadmissible que les puissances européennes intervinssent dans ce pays avec la pensée de détruire la forme républicaine pour y substituer des royaumes et des empires.

« Ayant ainsi franchement défini notre position, ajoute M. Seward, je soumets la question au jugement de la France en souhaitant sincèrement que cette grande nation puisse trouver qu'il est compatible avec ses véritables intérêts, de même qu'avec son honneur si haut placé, d'abandonner l'attitude agressive qu'elle a prise au Mexique.

« M. Seward rappelle, en terminant, comme une raison de son espoir d'arriver à une heureuse solution, l'ancienne affection des États-Unis pour la France et le prix que tout citoyen américain a constamment attaché dans le passé et attache pour l'avenir à notre amitié.

« Je n'ai pas manqué de placer cette communication sous

les yeux de l'Empereur, et, après avoir mûrement examiné les considérations exposées par M. Seward, le gouvernement de Sa Majesté demeure convaincu que la divergence des vues entre les deux cabinets est, avant tout, le résultat d'une appréciation erronée de nos intentions.

« Notre expédition, ai-je besoin de le dire, n'avait rien d'hostile aux institutions des peuples du Nouveau-Monde, et encore moins assurément à celles de l'Union. La France ne saurait oublier qu'elle a contribué de son sang à les fonder, et au nombre des souvenirs glorieux que nous a légués l'ancienne monarchie, il n'en est pas un seul dont Napoléon Ier se soit montré plus fier et que Napoléon III soit moins disposé à répudier. Si, d'ailleurs, nous eussions été dirigés par une pensée malveillante envers cette République, aurions-nous cherché, dès le principe, à obtenir le concours du gouvernement fédéral, qui avait, comme nous, des réclamations à faire valoir? Aurions-nous observé la neutralité dans la grande crise que les États-Unis ont traversée? Et aujourd'hui, serions-nous disposés, comme nous le déclarons avec la plus grande franchise, à rapprocher autant qu'il nous sera possible le moment du rappel de nos troupes?

« Notre unique but a été de poursuivre les satisfactions auxquelles nous avions droit, en recourant aux moyens coërcitifs, après avoir épuisé tous les autres. On sait combien les réclamations des sujets français étaient nombreuses et légitimes. C'est en présence d'une série de vexations flagrantes et de dénis de justice éclatants que nous avons pris les armes. Les griefs des États-Unis étaient certainement moins nombreux et moins importants, lorsqu'ils ont été amenés, eux aussi, il y a quelques années, à employer la force contre le Mexique.

« L'armée française n'a point apporté les traditions monarchiques sur le sol mexicain dans les plis de son drapeau. Le cabinet de Washington ne l'ignore pas : il y avait dans ce pays, depuis un certain nombre d'années, un groupe d'hommes considérables qui, désespérant de trouver l'ordre dans les conditions du régime alors existant, nourrissaient la pensée de revenir à la monarchie. Leurs idées avaient été partagées par l'un des derniers présidents de cette République, qui avait même offert d'user de son pouvoir pour favoriser l'établissement d'une royauté. En voyant le degré d'anarchie où était tombé le gouvernement de Juarez, ils avaient jugé le moment venu de faire appel au sentiment de la nation, fatiguée comme eux de l'état de dissolution dans lequel s'épuisaient ses ressources. Nous n'avons pas cru devoir décourager ce suprême effort d'un parti puissant, dont l'origine est bien antérieure à notre expédition; mais, fidèles à des maximes de droit public qui nous sont communes avec les États-Unis, nous avons déclaré que cette question relevait uniquement du suffrage du peuple mexicain.

« La pensée du gouvernement de l'Empereur a été définie par Sa Majesté elle-même, dans une lettre adressée au commandant en chef de notre armée, après la prise de Puebla :
« Notre but, vous le savez, disait l'Empereur, n'est pas d'im-
« poser aux Mexicains un gouvernement contre leur gré, ni de
« faire servir nos succès au triomphe d'un parti quelconque.
« Je désire que le Mexique renaisse à une vie nouvelle, et que,
« bientôt régénéré par un gouvernement fondé sur la volonté
« nationale, sur les principes d'ordre et de progrès, sur le
« respect du droit des gens, il reconnaisse, par des relations
« amicales, devoir à la France son repos et sa prospérité. »

Le peuple mexicain s'est prononcé. L'empereur Maximilien a été appelé par le vœu du pays. Ce gouvernement nous a paru de nature à ramener la paix à l'intérieur et la bonne foi dans les relations internationales. Nous lui avons accordé notre appui.

« Nous sommes donc allés au Mexique pour y exercer le droit de guerre, que M. Seward nous reconnaît pleinement, et non en vertu d'un principe d'intervention sur lequel nous professons la même doctrine que les États-Unis. Nous y sommes allés, non pour faire du prosélytisme monarchique, mais pour obtenir les réparations et les garanties que nous avons dû réclamer, et nous appuyons le gouvernement qui s'est fondé avec le concours des populations, parce que nous attendons de lui la satisfaction de nos griefs, ainsi que des sécurités indispensables pour l'avenir.

« Comme nous ne recherchons ni un intérêt exclusif ni la réalisation d'une pensée ambitieuse, notre vœu le plus sincère est de rapprocher, autant que possible, le moment où nous pourrons, avec sûreté pour nos nationaux et avec dignité pour nous-mêmes, rappeler ce qui reste dans ce pays du corps d'armée que nous y avons envoyé. Ainsi que je vous l'ai dit dans la dépêche à laquelle répond la communication de M. Seward, il dépend beaucoup du gouvernement fédéral de faciliter à cet égard l'accomplissement du désir qu'il nous exprime. La doctrine des États-Unis reposant, ainsi que la nôtre, sur le principe de la volonté nationale, n'a rien d'incompatible avec l'existence d'institutions monarchiques; et M. le président Johnson, dans son message, comme M. Seward dans sa dépêche, repousse toute idée de faire de la propagande, même sur le continent américain, en faveur des institutions républicaines. Le cabinet de Washington entretient des relations amicales avec la cour du Brésil, et il ne s'était pas refusé à nouer des rapports avec l'empire mexicain en 1822. Aucune maxime fondamentale, aucun précédent de l'histoire diplomatique de l'Union ne crée donc un antagonisme nécessaire entre les États-Unis et le régime qui a remplacé au Mexique un pouvoir qui a continuellement et systématiquement violé ses obligations les plus positives envers les autres peuples.

« M. Seward semble faire un double reproche au gouvernement de l'Empereur Maximilien des difficultés qu'il rencontre et du concours qu'il emprunte à des forces étrangères. Mais les résistances contre lesquelles il s'est vu obligé de lutter n'ont rien de particulier à la forme des institutions. Il subit le sort assez ordinaire des pouvoirs nouveaux, et son malheur est, surtout d'avoir à supporter les conséquences des désordres qui se sont produits sous les gouvernements antérieurs. Quel est en effet celui de ces gouvernements qui n'ait pas trouvé des compétiteurs armés et qui ait joui en paix d'une autorité incontestée? Les révoltes et les guerres intestines étaient alors l'état normal du pays, et l'opposition faite par quelques chefs militaires à l'établissement de l'Empire n'est que la suite naturelle des habitudes d'indiscipline et d'anarchie dont les pouvoirs auxquels il succède ont été les victimes.

« Quant à l'appui que le gouvernement mexicain reçoit de notre armée et que lui prêtent aussi des volontaires belges et autrichiens, il ne porte aucune atteinte ni à l'indépendance de ses résolutions, ni à la parfaite liberté de ses actes. Quel est l'état qui n'ait pas eu besoin d'alliés, soit pour se constituer, soit pour se défendre? Et les grandes puissances, telles que la France et l'Angleterre, par exemple, n'ont-elles pas entretenu presque constamment des troupes étrangères dans leurs armées? Lorsque les États-Unis ont combattu pour leur émancipation, le concours donné par la France à leurs efforts a-t-il fait que ce grand mouvement populaire cessât d'être véritablement national? Et dira-t-on que la lutte contre le Sud n'était pas également une guerre nationale parce que des milliers d'Irlandais et d'Allemands combattaient sous les drapeaux de l'Union? On ne saurait donc contester le caractère du gouvernement mexicain et considérer comme un motif de désaffection à son égard ni les résistances qu'il doit vaincre pour se consolider, ni les troupes étrangères qui l'auront aidé à faire renaître la sécurité et l'ordre dans un pays si longtemps et si profondément bouleversé.

« Une pareille entreprise est assurément digne d'être appréciée par une nation aussi éclairée que les États-Unis, particulièrement appelée à en recueillir les avantages. A la place d'un pays sans cesse troublé, qui leur a donné tant de sujets de plainte et auquel ils ont été eux-mêmes obligés de faire la guerre, ils trouveraient une contrée pacifiée, offrant désormais des gages de sécurité et de vastes débouchés à leur commerce. Loin de léser leurs droits ou de nuire à leur influence, c'est surtout à eux que doit profiter le travail de réorganisation qui s'accomplit au Mexique.

« En résumé, M. le marquis, les États-Unis reconnaissent le droit que nous avions de faire la guerre au Mexique; d'autre part, nous admettons, comme eux, le principe de la non-intervention. Cette double donnée renferme, à ce qu'il me semble, les éléments d'un accord. Le droit de faire la guerre, qui appartient, ainsi que le déclare M. Seward, à toute nation souveraine, implique le droit d'assurer les résultats de la guerre. Nous ne sommes point allés au delà de l'Océan uniquement dans l'intention d'attester notre puissance et d'infliger un châtiment au gouvernement mexicain

« Après une série d'inutiles réclamations, nous devions demander des garanties contre le retour des violences dont nos nationaux avaient si cruellement souffert, et ces garanties, nous ne

pouvions les attendre d'un gouvernement dont nous avions constaté, en tant de circonstances, la mauvaise foi. Nous les trouvons aujourd'hui dans l'établissement d'un pouvoir régulier, qui se montre disposé à tenir honnêtement ses engagements.

«Sous ce rapport, nous espérons que le but légitime de notre expédition sera bientôt atteint, et nous efforçons de prendre avec l'empereur Maximilien, les arrangements qui, en satisfaisant nos intérêts et notre dignité, nous permettent de considérer comme terminé le rôle de notre armée sur le sol mexicain. L'Empereur m'a donné ordre d'écrire en ce sens à son ministre à Mexico.

« Nous rentrons dès lors dans le principe de la non intervention, et du moment où nous l'acceptons comme règle de notre conduite, notre intérêt, non moins que notre honneur, nous commande d'en réclamer de tous l'égale application. Confiants dans l'esprit d'équité qui anime le cabinet de Washington, nous attendons de lui l'assurance que le peuple américain se conformera à la loi qu'il invoque, en maintenant à l'égard du Mexique une stricte neutralité. Lorsque vous m'aurez informé de la résolution du gouvernement fédéral à ce sujet, je serai en mesure de vous indiquer le résultat de nos négociations avec l'Empereur Maximilien pour le retour de nos troupes.

« Je vous invite à remettre à M. Seward une copie de cette dépêche en réponse à sa communication du 6 décembre dernier, en le priant de vouloir bien la placer sous les yeux de M. le président Johnson, et je m'en rapporte avec confiance, pour l'examen des considérations qu'elle renferme, aux sentiments traditionnels rappelés dans la note de M. le secrétaire d'Etat de l'Union.

« Recevez, etc.

« DROUYN DE LHUYS. »

La correspondance diplomatique fut transportée sur un autre terrain par l'effet que produisirent aux États-Unis plusieurs décrets de l'empereur Maximilien. Nous avons parlé de celui du 3 octobre, un autre favorisait l'immigration des noirs, un troisième déclarait héritier du trône le petit-fils d'Iturbide, dont nous avons, dans notre premier chapitre, raconté l'aventureuse histoire. La mère de cet enfant était citoyenne américaine, et la chambre des représentants de Washington adopta une résolution demandant au président la communication de la correspondance au sujet de l'enlèvement du fils de cette dame dans la ville de Mexico par l'usurpateur de cette république s'intitulant empereur, enlèvement qui a eu lieu sous prétexte de faire de cet enfant un prince. La résolution demandait encore si les États-Unis avaient été priés d'intervenir pour faire rendre l'enfant à ses parents, et quelle décision on avait prise.

Le ministre des affaires étrangères français, auquel ces faits furent communiqués, répondit simplement en déclinant toute explication sur des mesures auxquelles le gouvernement de l'empereur était absolument étranger et qui étaient d'administration intérieure. (Dépêche du 15 janvier 1866.) M. Bigelow en prit acte en ces termes :

Le ministre des États-Unis au Ministre des affaires étrangères.

Monsieur, j'ai eu l'honneur de recevoir la communication de Votre Excellence, en date du 15 de ce mois, relativement à certains décrets récemment promulgués au Mexique, au sujet de l'immigration et de la colonisation. Votre Excellence refuse toute explication au sujet des passages inadmissibles d'un de ces décrets, sur lesquels j'ai eu l'honneur d'appeler son attention par une note en date du 22 novembre dernier, par le motif qu'il s'agissait de mesures d'administration intérieure dont le gouvernement de l'empereur n'avait point à s'occuper.

Bien que la ligne qui sépare la responsabilité du gouvernement impérial de celle de l'organisation politique qu'il a établie (*planted*) au Mexique, soit tracée assez indistinctement, je suis certain que mon gouvernement apprendra avec satisfaction que la France, qui a été une des premières puissances à signaler l'esclavage à l'exécration de l'humanité, décline toute responsabilité au sujet de la tentative (quoique faite sous la protection de son drapeau) de rétablir cette institution dans un pays qui l'avait expressément flétrie et abolie.

Je profite de cette occasion, etc.

JOHN BIGELOW.

Quoiqu'il eut décliné toute explication, M. Drouyn de Lhuys consentit à formuler une opinion sur l'incident dans les deux dépêches du 25 janvier :

Le Ministre des affaires étrangères au Ministre de France à Washington.

Paris, 25 janvier 1866.

Monsieur le marquis, les journaux américains nous apportent des extraits de publications diplomatiques faites aux États-Unis, où sont relatées des conversations que j'ai eues avec M. Bigelow au sujet de certaines mesures adoptées par le gouvernement de l'empereur Maximilien. Les observations de M. le ministre des États-Unis et mes réponses portent notamment sur les décrets du gouvernement mexicain qui sont relatifs à l'admission des noirs et à la colonisation, à la répression du brigandage et à la situation faite à la famille Iturbide. Je n'ai pas sous les yeux le texte officiel et complet des documents américains; c'est donc sous la réserve des réflexions ultérieures qu'ils peuvent me suggérer que je crois utile de préciser le sens des explications auxquelles les questions que je viens de rappeler ont donné lieu entre M. Bigelow et moi. Ces explications sont, du reste, consignées dans la dépêche que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 29 novembre dernier, et je me bornerai à résumer, en m'y référant, la partie de cette dépêche qui s'y rapporte.

Lorsque M. le ministre des États-Unis est venu me faire part des appréciations du cabinet de Washington, j'ai dû lui déclarer que je déclinais toute controverse officielle sur les actes d'un gouvernement étranger, agissant dans sa pleine indépendance, et que je ne pourrais recevoir qu'à titre de simple renseignement les communications qu'il voudrait me faire à cet égard.

Il ne pouvait point nous convenir, en effet, d'accepter la responsabilité de résolutions qui émanaient de la libre initiative du gouvernement mexicain. Admettre une pareille discussion autoriserait à dire, contrairement à toutes nos déclarations et à l'attitude que nous avons rigoureusement observée, que nous nous considérons nous-mêmes comme investis au Mexique des droits de la souveraineté. Or, l'appui que nous prêtons à l'empereur Maximilien et à la nation mexicaine a précisément pour but de les aider à constituer, comme ils l'entendent, un pouvoir indépendant et responsable de ses actes. Cette réserve bien nettement établie, j'ai pu faire observer à M. Bigelow, dans la forme d'une conversation ordinaire, que les mesures signalées par lui étaient d'ordre purement administratif, et qu'elles ne me paraissaient constituer aucune de ces dérogations exceptionnelles aux principes généraux qui peuvent peut-être parfois autoriser un gouvernement à s'immiscer dans les affaires intérieures d'un pays voisin. Chaque Etat règle comme bon lui semble, l'admission sur son territoire des émigrants, noirs ou blancs, et les conditions de colonisation de son sol. Il est évident que ces conditions, offertes à des étrangers, ne s'appliquent qu'à des personnes qui les ont acceptées librement. De même le gouvernement mexicain n'a fait qu'user d'un droit qui lui appartenait incontestablement en déclarant qu'à ses yeux la guerre civile n'existait plus sur son territoire; et, cessant de reconnaître à des bandes errantes le caractère d'un belligérant, il a pu édicter contre elles les pénalités sévères qu'en tout pays on a appliquées à la répression du brigandage. Encore moins, selon moi, pouvait-il être interpellé sur un acte assignant dans l'Etat, un rang quelconque à telle ou telle famille. En tous cas, la portée de ces mesures ne dépassait pas les frontières du Mexique, et elles ne me paraissaient dès lors constituer aucun grief dont un gouvernement étranger pût demander compte. Si cependant on en jugeait autrement à Washington, je comprenais qu'on éprouvât quelque incertitude sur les moyens de faire parvenir à qui de droit les réclamations qu'on s'y croyait autorisé à formuler. Mais, en définitive, parce qu'il ne convenait pas au gouvernement fédéral de reconnaître comme existant en droit le gouvernement de fait de l'empereur Maximilien, et que, d'autre part, il lui paraissait dérisoire de s'adresser au pouvoir qu'il considérait comme légal, mais qui avait disparu en fait, je ne pouvais pas admettre comme conséquence qu'on fût fondé à s'en prendre à nous pour sortir d'embarras, et à nous demander des explications sur des actes émanant de l'autorité souveraine d'un gouvernement étranger.

Recevez, etc.

DROUYN DE LHUYS.



Le Ministre des Affaires étrangères au Ministre de France à Washington.

Paris, le 25 janvier 1866.

« Monsieur le marquis, M. le ministre des Etats-Unis avait désiré que la communication qu'il m'avait faite de la lettre de l'attorney général à M. Seward, relative aux décrets de l'Empereur Maximilien, concernant l'immigration et la colonisation au Mexique, fût constatée par écrit. J'avais, en conséquence, adressé à M. Bigelow un accusé de réception. Il a cru devoir y répondre par la lettre dont vous trouverez ci-joint copie. Il m'eût été facile de lui répliquer à mon tour en discutant sa réponse. Je n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire de le faire. Je me suis borné à relever dans les explications verbales que j'ai échangées à ce propos avec M. le ministre des États-Unis deux points qu'il ne m'était pas permis de laisser sans observation. J'ai dit d'abord à M. Bigelow que je n'admettais pas l'expression de *planted*, appliquée au rôle du gouvernement français dans les événements qui ont modifié le régime politique du Mexique. Il connaissait assez les causes qui nous avaient conduits en ce pays pour que je n'eusse pas à les lui rappeler, et quant à l'organisation actuelle de cet État, c'était le peuple mexicain qui y avait pourvu lui-même selon ses vœux et ses intérêts.

« En second lieu, j'ai fait remarquer à M. le ministre des États-Unis que j'avais décliné toute discussion avec lui sur les décrets de l'empereur Maximilien lorsqu'il était venu m'en entretenir, qu'il n'était donc pas autorisé à m'attribuer une opinion quelconque à ce sujet, pour en prendre acte vis-à-vis de moi, ainsi qu'il semblait vouloir le faire dans la dernière phrase de sa lettre. J'ai ajouté que, s'il tenait cependant à connaître ma manière de voir sur la question, je n'hésitais pas à lui dire que les mesures de l'empereur Maximilien si vivement incriminées n'avaient pas, à notre avis, le caractère et le but qu'on leur attribuait. Il m'a paru bon de ne pas vous laisser ignorer de quelle manière s'était clos cet incident.

« Recevez, etc.

« Drouyn de Lhuys. »

CHAPITRE XLIV

Débats législatifs sur le Mexique en 1866.

La publication de tant de pièces diplomatiques était de nature à éclairer le Sénat et le Corps législatif. La discussion de l'adresse vint au Sénat à la séance du 10 février, et le maréchal Forey reprit la thèse qu'il avait développée l'année précédente. Il pensait que le peuple mexicain s'était donné librement à l'empereur Maximilien, et exprimait le vœu que le retour des troupes françaises s'effectuât, mais quand il serait véritablement possible. Il était facile de répliquer à l'orateur que si l'empereur Maximilien avait été proclamé unanimement il n'avait plus, dès à présent, besoin de l'appui de nos armes. Le maréchal prévit cette objection et y répondit :

« Oui, le gouvernement de l'empereur Maximilien est l'expression du vœu national; je l'affirme, et ceux qui connaissent le Mexique, qui l'ont visité, l'affirmeront avec moi, s'ils sont sincères; cependant ce gouvernement a encore besoin de notre appui, et je m'explique. Tous ceux qui se sont occupés de la question savent que, depuis la déclaration de l'indépendance, une quantité innombrable de gouvernements se sont succédé au Mexique, et comme il n'y avait pas de pouvoir central suffisamment fort, tous ont vu leur autorité méconnue; l'anarchie n'a pas cessé de régner dans ce malheureux pays. Eh bien, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'anarchie ait eu pour conséquence la formation de ces troupes de bandits vivant dans le désordre au lieu de chercher dans le travail des moyens d'existence, et préférant détrousser les voyageurs, piller les *haciendas*, opprimer, mettre à contribution des populations paisibles, craintives, qui ne savaient se défendre.

« Il faut bien le dire, la peur est le grand mal du Mexique; c'est elle qui a rendu les populations incapables de se défendre, de résister à leurs oppresseurs. J'ai vu au Mexique des villages, des bourgs, des villes dont les habitants, pourvus d'armes, de munitions, pouvaient résister, et se laissaient piller, incendier par des bandes de guerilleros; et cependant il s'agissait de leur fortune, de leur vie et de celles de leurs femmes et de leurs enfants. C'est ainsi que des populations, cent mille fois plus nombreuses que leurs assaillants, se sont laissé désarmer, piller, tuer sans résistance.

« Sont-elles plus à plaindre qu'à blâmer? Je ne me prononcerai pas; cependant, on ne doit pas oublier que le propre de l'anarchie est de conduire les honnêtes gens à courber trop facilement la tête. Eh! mon Dieu! nous n'avons pas besoin d'aller si loin pour rencontrer des exemples de ces défaillances. (Mouvement d'approbation.)

« Il faut laisser à ces populations le temps de relever leur moral au contact de nos soldats, et de gagner par ce rapprochement l'esprit d'ordre, l'honnêteté, le courage qui les animent et auquel chacun est forcé de rendre hommage. (Très-bien!) »

Le maréchal Forey terminait ainsi :

« Quand il a fait l'expédition du Mexique, l'Empereur a été dirigé par une grande pensée, qu'il a développée dans la lettre mémorable adressée au chef de l'expédition, au commencement de cette entreprise.

« Lorsque je vois l'impatience avec laquelle on supporte en France le séjour de nos troupes au Mexique, je me demande si cette grande pensée de l'Empereur a été bien comprise par le pays, et s'il n'aurait pas dû s'y associer, comme il s'est associé à une autre expédition conduite par l'Empereur lui-même, à la guerre d'Italie.

« Le but est cependant le même; là, il s'agissait de rendre à un grand peuple son indépendance ravie par l'étranger; aujourd'hui il s'agit de restituer à un autre peuple son indépendance compromise par l'anarchie; et je vous demande la permission de m'arrêter sur ce mot indépendance.

« On a dit que les dissidents combattaient pour l'indépendance de leur pays. Eh bien, au contraire; par qui cette indépendance a-t-elle été compromise, sinon par les partisans de Juarez, qui s'est vu conduit à spolier les étrangers, à mettre au pillage le trésor public qui devait servir aux besoins de la nation mexicaine, et cela pour enrichir ses sicaires?

« L'armée de Juarez combattre pour l'indépendance du Mexique! Ceux qui le disent ne le pensent pas, ou ils ignorent complétement l'état des choses. Quelle était donc cette armée de Juarez?

« A l'exception de quelques rares officiers qui avaient fait des études spéciales, qui avaient suivi les rangs de la hiérarchie, tels par exemple que le général Mendoza, le vrai défenseur de Puebla, et que l'Empereur Maximilien a eu le bon esprit de nommer préfet de Mexico, sauf, dis-je, ces rares exceptions, tous les généraux de Juarez, loin d'avoir aucun talent militaire, étaient des avocats sans cause et souvent sans honneur, comme Gonzalez Ortega, ou d'anciens chefs de bandes, tels que Rosas, Carvajal, Porphyrio Diaz. Quant aux officiers subalternes, vous pouvez en juger par l'échantillon qui a été envoyé en France; et il suffit de les avoir vus dans les différentes villes où ils ont été internés, pour en apprécier la valeur. C'étaient sans exception, des misérables de la pire espèce, valant certes moins que leurs soldats.

« Ces soldats, vous le savez, n'étaient pas des Mexicains; non! Tous les Mexicains veulent être généraux ou colonels. C'étaient des Indiens, ces pauvres Indiens réduits à l'esclavage et qui ont acclamé l'empereur Maximilien dès qu'ils ont été libres.

« Vous n'ignorez pas comment on les enrôlait. Ils étaient arrachés violemment à leurs familles, emmenés et conduits la corde au cou; et voilà ce qu'on appelle une armée nationale; non! Ces malheureux étaient soldats parce qu'ils ne pouvaient faire autrement, et aussitôt que l'occasion de déserter se présentait, ils ne manquaient pas d'en profiter.

« A Puebla ils auraient déserté en masse s'ils n'avaient pas été incessamment sous la surveillance de leurs chefs, qui les obligeaient à combattre, en les enfermant dans les églises et dans les couvents, sans leur laisser d'issue; il en a été de même à Oajaca.

« Qu'on ne vienne donc pas dire que l'armée de Juarez était une armée nationale. La vérité, c'est qu'il n'y a pas d'esprit national au Mexique; il n'existe pas encore ou bien l'anarchie l'a détruit, si jamais il a existé, et il ne peut se reconstituer qu'à l'abri de notre drapeau.

« Selon moi, il y aurait les plus grands périls à rappeler

immédiatement nos troupes. L'Empereur a déclaré que nous étions alliés au Mexique pour sauvegarder les intérêts français et pour défendre nos nationaux.

« Eh bien, si on rappelait notre armée du Mexique, tous les Français seraient obligés de revenir avec elle, ou ils seraient victimes de violences bien autres que celles que nous avons vues.

« Enfin, si nous avons les intérêts de nos nationaux à défendre, il y en a d'autres encore que nous devons protéger.

« Est-ce que notre devoir n'est pas de protéger ces populations qui nous ont reçus à bras ouverts, qui se sont compromises pour nous, qui ont crié vive Maximilien! Est-ce que notre honneur n'y est pas intéressé? Je sais que l'on pourra me dire : elles ont crié vive Maximilien, eh bien! qu'elles le soutiennent.

« Mais qu'on veuille bien réfléchir qu'elles n'ont pas encore de confiance dans leurs propres forces, qu'elles ont été démoralisées par les autorités qui les opprimaient et les exploitaient. Il faut leur laisser le temps de reprendre force et courage, il faut leur continuer notre appui, les aider à soutenir le pouvoir qu'elles se sont donné.

« La France ne voudrait pas encourir le reproche de n'avoir pas compris la grande pensée de l'Empereur; elle ne voudra pas livrer ces malheureuses populations à la fureur de leurs anciens oppresseurs.

« A la première nouvelle de notre retraite, les fauteurs de discorde se réveilleront; les bandits qui sont aujourd'hui en fuite se rallieront sous le drapeau de Juarez, et les Mexicains eux-mêmes subiront les vengeances de ces hordes barbares, qui ont fait leurs preuves en fait d'atrocité!

« C'est si vrai qu'aujourd'hui même, à mesure que les villes sont abandonnées par nos troupes, elles sont évacuées par leurs habitants, tant on redoute les représailles cruelles des partisans de Juarez.

« Que voyons-nous au Mexique? L'empereur Maximilien travaille avec ardeur à la régénération de ce malheureux pays. Il réorganise l'armée, la justice, les finances, l'instruction publique, toutes les forces vives de la société. Il reçoit les conseils d'hommes que la confiance de notre Empereur lui a désignés, et les Mexicains ont devant les yeux, comme un modèle, le courage et la discipline de notre armée.

« Il ne m'appartient pas de traiter la question des rapports entre la France et les États-Unis. Mais qu'il me soit permis de dire que j'ai trop d'estime pour la grande république américaine pour croire qu'elle préférerait au Mexique une république de spoliateurs et de bandits à une monarchie d'honnêtes gens, fondée sur les principes de la civilisation. (Approbation sur quelques bancs.)

« Et maintenant que faut-il faire pour achever l'œuvre de moralisation et de progrès que nous avons entreprise au Mexique? Le Sénat va se récrier; mais il faut que je dise mon opinion, qui est d'ailleurs une opinion toute personnelle.

« Il faudrait peut-être envoyer de nouvelles troupes au Mexique. (Rumeurs.) Il faudrait peut-être aussi faire encore quelques nouveaux sacrifices d'argent. (Nouvelles rumeurs.)

« On a dit un jour que la France était assez riche pour payer sa gloire; ne sera-ce donc pas une gloire pour nous que de ne pas laisser inachevée l'œuvre que nous avons entreprise sur ces rivages lointains?

« Certainement l'argent a son importance. (Bruit.) Mais faut-il donc, pour une somme d'argent, compromettre le succès de cette entreprise, basée sur une grande pensée de l'Empereur. Non, Messieurs, cela ne doit pas être. Et voilà pourquoi la France a applaudi au langage tenu par le souverain, voilà pourquoi elle s'associera aux sentiments dont votre projet d'Adresse est le fier interprète. »

D'après l'argumentation du maréchal Forey, l'occupation ne devait être limitée que par la régénération complète des populations mexicaines, et les sacrifices de la France se trouvaient éternisés. Le ministre d'État, représentant le gouvernement, ne pouvait s'associer à cette doctrine; aussi se borna-t-il à dire : « Le Sénat comprend que je n'ai pas le projet de répondre au discours de l'honorable maréchal. Il a eu soin, d'ailleurs, d'indiquer lui-même qu'il ne parlait que sous l'impression d'une opinion personnelle.

« Quant à l'opinion du gouvernement, elle n'a pas été modifiée par les paroles que vous venez d'entendre. Elle reste telle qu'elle a été formulée dans le discours du Trône et dans le paragraphe de l'Adresse que vous êtes appelés à voter. » (Marques générales d'approbation.)

Ce paragraphe fut voté tel qu'il avait été conçu.

En voici le texte :

« Quelle que soit la richesse d'un pays, il faut que ses dépenses s'harmonisent avec ses recettes. Votre Majesté a voulu que le budget fût présenté sur la base d'un équilibre garanti par un excédant de ressources. Des économies sont proposées pour réaliser ce résultat; et ce qu'il y a de satisfaisant, c'est qu'elles ne diminuent pas le budget des travaux publics, ni celui de l'enseignement. C'est là surtout que l'argent employé est un argent bien placé; les grandes entreprises de l'État généralisent le bien-être au profit des particuliers; l'instruction publique rend les citoyens plus capables de la mission réservée à l'homme chez un grand peuple.

« Nous avons été non moins heureux d'apprendre que les économies faites dans le budget de la guerre n'altéreront pas notre organisation militaire et ne porteront pas d'obstacle sérieux à la marche régulière de l'avancement. Vous êtes, Sire, le gardien naturel des intérêts de l'armée. Ce n'est pas Votre Majesté qui, après l'avoir conduite à la victoire, oublierait pendant la paix des services glorieux! N'est-elle pas d'ailleurs, et en tout temps, la sauve-garde de l'honneur français, et le boulevard de l'ordre et des lois? C'est elle qui, à l'heure qu'il est, donne sur la terre lointaine du Mexique l'exemple de la discipline, de la constance et de toutes les vertus militaires, qui sont comme une féconde semence qu'elle jette sur son passage.

« Votre Majesté a annoncé que cette mémorable expédition du Mexique touche à son terme, et que vous vous entendez avec l'empereur mexicain pour fixer l'époque du rappel des troupes. C'est dire à la France satisfaite que la protection de ses intérêts commerciaux sera assurée sur ce vaste et riche marché, rendu par notre concours à la sécurité.

« Quant aux États-Unis, si, par l'effet d'un malentendu, la présence du drapeau français sur le continent américain leur paraît moins opportune qu'à une autre époque très-illustre de leur histoire, les communications fermes de votre gouvernement ont montré que ce ne sont pas les paroles altières et menaçantes qui détermineront notre retour; la France n'a l'habitude que de marcher à son heure. Mais elle aime à se souvenir de sa vieille amitié pour les États-Unis. Ce que vous leur demandez, c'est la neutralité et le droit des gens. Par là, ils verront plus promptement qu'une guerre entreprise dans le but tant de fois déclaré de protéger nos nationaux contre un gouvernement sans loyauté ne devient pas, parce qu'elle est heureuse, une guerre de conquête, de domination ou de propagande. »

Le projet de réponse du Corps législatif fut lu dans la séance du 20 février, et parlait ainsi du Mexique :

« Notre expédition du Mexique touche à son terme. Le pays en a reçu l'assurance avec satisfaction. Conduits au Mexique par le devoir impérieux de protéger nos nationaux contre d'odieuses violences et de poursuivre le redressement de griefs trop légitimes, nos soldats et nos marins ont dignement rempli la tâche que Votre Majesté avait confiée à leur dévouement. Cette expédition a attesté une fois de plus dans ces contrées lointaines le désintéressement et la puissance de la France. (Très-bien! très-bien!) Le peuple des États-Unis qui connaît, de longue date, la loyauté de notre politique, les sympathies traditionnelles dont elle s'inspire, n'a pas à prendre ombrage de la présence de nos troupes sur le sol mexicain. Vouloir subordonner leur rappel à d'autres convenances que les nôtres serait porter atteinte à nos droits et à notre honneur. (Mouvement d'approbation.) Vous en avez la garde, Sire, et le Corps législatif sait que vous y veillerez avec une sollicitude digne de la France et de votre nom. (Très-bien! très-bien!) »

Deux amendements furent proposés :

MM. P. Bethmont, Garnier-Pagès, Jules Favre, Eugène Pelletan, le duc de Marmier, Ernest Picard, Hénon, le vicomte Lanjuinais, Magnin, Jules Simon, Carnot, Girot-Pouzol, Glais-Bizoin, Léopol Javal, demandèrent qu'on modifiât ainsi les paragraphes 3, 4 et 5 :

« Nous avons condamné l'expédition du Mexique à son début, en signalant les embarras et les sacrifices qu'elle imposerait à la France.

« L'année dernière, le retour de nos soldats était solennel-

lement annoncé ; nous regrettons qu'il ait subi un retard que ne justifient pas les intérêts français.

« Le pays n'a point oublié les déclarations premières du gouvernement sur les causes de l'expédition, il s'étonne de voir notre armée vouée aujourd'hui à la défense d'un trône étranger. »

Un autre amendement, concernant le paragraphe 3, avait été signé par MM. le baron Jérôme David, B. Cazelle, Roy de Loulay, baron Vast-Vimeux, L. Arman.

« Nos armes ont obtenu au Mexique toutes les satisfactions désirables ; nous ne pouvons cependant rappeler nos soldats sans la certitude que le peuple mexicain restera maître de ses destinées. Il importe à la dignité de la France que la politique de non-intervention, à laquelle nous adhérons pleinement, ne soit pas, après le retour de nos troupes, violée, sous une forme ou sous une autre, par des gouvernements étrangers. »

Cet amendement fut retiré ; l'autre fut, dans la séance du 2 mars, l'objet d'une intéressante discussion. Avant qu'elle s'entamât, M. Rouher, ministre d'État, vint dire :

« La grave question mexicaine se présente sous un double aspect : les rapports de la France avec les États-Unis, et les rapports de la France avec le gouvernement du Mexique. Il y a entre ces deux questions une connexité que je ne méconnais à aucun degré. Si ces deux thèses pouvaient être séparées, le gouvernement serait prêt à discuter la question du Mexique dans ses rapports avec les États-Unis. Toutes les dépêches sur ce point ont été publiées, tous les documents sont connus ; l'opinion de la Chambre peut donc facilement se former.

« En ce qui concerne spécialement le Mexique, des communications ont été adressées par le gouvernement français au gouvernement de l'empereur Maximilien. Ces communications n'ont pas encore reçu et n'ont pas pu recevoir de réponse : le temps et la distance ne l'ont pas permis.

« Aussi, dans le livre des dépêches diplomatiques, distribué au Corps législatif, avons-nous eu besoin d'indiquer que la correspondance avec le Mexique serait l'objet d'une publication ultérieure. Je n'ai pas besoin de faire ressortir devant la Chambre l'impossibilité qu'il y a, au point de vue diplomatique, de publier des dépêches qui ne sont pas encore parvenues à leur destination, et qui n'ont pu être encore l'objet d'une réponse de la part d'un gouvernement régulier. (Très-bien !)

« Cette objection semble au gouvernement devoir déterminer la Chambre à ne pas aborder immédiatement la question mexicaine. Elle se présentera naturellement dans le cours de cette session.

« Le gouvernement est aussi désireux que la Chambre, aussi désireux que l'opinion publique de l'aborder et de la discuter à fond ; mais il doit désirer pouvoir le faire d'une manière opportune. L'opportunité ne semble pas exister à l'heure actuelle, et je crois me conformer au sentiment de la Chambre elle-même en la priant de voter le paragraphe sans débat. »

Un assez grand nombre de députés appuya immédiatement cette motion ; toutefois, M. Ernest Picard fit observer que, puisque la discussion était ajournée, il ne convenait pas à la Chambre de se prononcer définitivement sur la grande question du Mexique, et il demanda la suppression du paragraphe de l'Adresse qui y était relatif. Alors, sans qu'on s'expliquât sur les conclusions de M. Picard, l'amendement fut mis de suite en délibération.

M. Segris. Cette question me paraît importante. Nos débats se passent sous les yeux du pays, et, on peut le dire, sous les yeux de l'Europe. Eh bien ! quelle est la situation qui se produit en ce moment ? On vient de nous dire avec beaucoup de raison : la question du Mexique, aujourd'hui, dans l'état où elle se présente, est dans les conditions telles qu'une discussion pourrait faire naître de graves inconvénients.

« Cela étant, je demande : Comment concilier une proposition aussi juste, aussi raisonnable, avec le vote immédiat d'un paragraphe auquel deux amendements sont proposés, que nous ne pouvons voter qu'avec parfaite connaissance de cause ?

« Comment ! si tout le monde reconnaît que la discussion doit être ajournée... (Interruptions diverses.)

M. le président Waleswski. Vous proposez donc de ne pas voter le paragraphe de l'Adresse ?

M. Segris. Je prie M. le commissaire du gouvernement de vouloir bien s'expliquer. Serait-ce ajourner que de commencer par voter le paragraphe ?

Plusieurs voix. Le renvoi à la commission !

M. Rouher, ministre d'État. Je ne nie pas ce qu'il peut y avoir de délicat dans le fait d'un vote sans discussion préalable. Je reconnais que, dans les usages ordinaires, il appartient au Corps législatif de discuter à fond une question avant d'émettre son sentiment.

« Mais la thèse qui s'agite ici est-elle dans des conditions normales et ordinaires ? Et voter le paragraphe de l'Adresse, est-ce s'interdire le droit de discuter consciencieusement, d'une manière approfondie, en temps opportun, toutes les questions relatives au Mexique ?

« Dans les questions de cette nature, les explications échangées entre le gouvernement et la Chambre, sont la sauvegarde et la dignité de chacun.

« Eh bien ! qu'est-ce que nous avons l'honneur de dire à la Chambre ? Un débat étendu sur la politique du gouvernement au Mexique, sur les propositions récentes à peine parvenues entre les mains du gouvernement de l'empereur Maximilien, non encore appréciées par lui, n'ayant pu motiver aucune réponse de sa part, ce débat aurait quelque chose de prématuré.

« Nous demandons donc à la Chambre de l'ajourner à une époque ultérieure, le gouvernement soumettra au Corps législatif les dépêches échangées depuis la dernière session et qui n'ont pas été comprises dans le Livre-Jaune.

« Mais le discours du trône vous a exprimé une pensée, celle de la cessation prochaine de notre expédition ; il a déclaré que l'expédition touche à son terme. Cette pensée, c'est la pensée commune du gouvernement et du Corps législatif ; et ici, je n'ai point à distinguer entre la majorité et l'opposition : elle est la pensée de l'opinion publique. Cette pensée est exprimée dans le projet d'Adresse.

« Y a-t-il quelque nuance ? Soit ! elle demeure réservée. Qu'y aurait-il donc d'inacceptable à ce que, tout de suite, sur cette grande thèse, sur cette pensée commune du retour prochain de nos troupes, la commission et le Corps législatif expriment immédiatement leur pensée, toutes réserves faites pour une discussion ultérieure, au point de vue de la conduite de l'expédition, de ses résultats, au point de vue des rapports avec les États-Unis. Ne laissez pas une lacune dans le projet d'Adresse que vous avez à présenter à la couronne. Seulement, qu'il soit bien entendu, et pour l'opinon de la Chambre, et pour l'opinion du pays, et pour l'opinion du monde, qui s'intéresse à nos débats, que les sentiments respectifs sont complétement réservés, et que la dignité de personne n'est engagée. (Très-bien ! très-bien ! — Aux voix ! aux voix !)

M. Buffet demande à M. le ministre d'État si, à l'époque que le gouvernement lui-même jugera convenable pour cette discussion, elle pourra aboutir à l'expression d'une opinion collective, comme la Chambre peut en formuler une dans l'Adresse. S'il est bien entendu qu'il en sera ainsi, si à cette époque le Corps législatif peut formuler son opinion par un ordre du jour motivé, par une adresse spéciale, il n'y aurait alors aucune espèce d'objection à voter, quant à présent et sous le bénéfice de ces réserves, le paragraphe en discussion.

M. Rouher, ministre d'État. Une époque opportune se présentera pour discuter la question du Mexique dans toute son étendue, c'est lors de la discussion du budget rectificatif de 1866 ; on pourra alors très-naturellement, très-complétement étudier cette question spéciale et la soumettre à la Chambre. Alors, et sous la forme d'une réduction de crédits, qui est la forme habituellement employée pour manifester l'approbation ou l'improbation des actes du gouvernement, il appartiendra à la Chambre d'exprimer complétement son opinion.

« Du reste, cette question est prématurée. S'il y avait une difficulté quelconque à ce qu'au moment où le gouvernement communiquera ses documents diplomatiques, le Corps législatif pût exprimer nettement et entièrement son opinion au pays, le gouvernement prendrait des mesures pour lui en faciliter le moyen.

« Ce que nous voulons, c'est la lumière, la vérité, l'harmonie entre les grands pouvoirs, et jamais le gouvernement n'hésitera à prendre les mesures nécessaires pour atteindre un but si fécond, dans l'intérêt de la prospérité publique. (Très-bien ! très-bien ! — Aux voix ! aux voix !)

M. Latour-du-Moulin. Nous prenons acte de l'engagement.

M. Ernest Picard ne croit pas que la Chambre puisse s'arrêter à la proposition qui est faite, sans y réfléchir mûrement.

Deux questions se présentent : la première, très-nettement posée par l'honorable M. Buffet, c'est la question de savoir comment on discutera ultérieurement. Cette première question ne peut pas être résolue; car, d'après la Constitution et le règlement, il n'y a qu'une seule occasion où la Chambre puisse formuler l'expression de sa politique : cette occasion, c'est la discussion de l'Adresse; et, à moins qu'une seconde discussion d'Adresse soit ouverte, il sera impossible, sur la question du Mexique, de s'exprimer avec la même liberté qu'aujourd'hui.

« La seconde question est celle-ci : elle appartient à la Chambre uniquement et non à M. le ministre d'État et à ses collègues ; c'est une question de dignité, et il est impossible (bruit), il est impossible de voir, dans une assemblée politique, transformer un vote en une simple formalité qui précède la discussion.

« On comprend dans une certaine mesure... l'opinion exprimée... par M. le ministre d'État sur la suppression du paragraphe, même avant la discussion. Le silence complet peut paraître au gouvernement déplaisant, et il peut, jusqu'à un certain point, demander à la conscience de la Chambre d'exprimer, dès à présent, un avis avant la discussion, dans des termes qui ne puissent pas amener de méprises de la part de l'opinion publique; mais ce n'est pas ici le cas d'un vote, que personne ne comprend aujourd'hui, que personne surtout ne comprendra demain.

« C'est le cas d'un renvoi de ce paragraphe à la commission (bruit), qui, en présence d'une situation nouvelle, trouvera une formule qui soit conforme à la vérité des faits et à la dignité de cette assemblée. (Réclamations diverses.)

M. le président Walewski. Retirez-vous votre amendement? (Aux voix ! aux voix !)

M. Ernest Picard. Non! non!

Ces explications échangées, le président mit au voix l'amendement, qui fut rejeté; puis le paragraphe trois, que la Chambre adopta. Entre ces deux votes, M. Garnier-Pagès s'écria : « Sous toutes réserves ! » Et M. Picard ajouta : « Il est entendu que le vote ne préjuge rien ! »

Cependant, deux éminents personnages partirent de France, pour examiner de près la situation du nouvel empire. M. Langlais était chargé de donner son avis sur la réorganisation des finances; M. le baron Saillard, qui arriva le 13 février à Mexico, devait traiter de l'évacuation des troupes françaises. Tandis que l'organisation financière et les négociations diplomatiques se poursuivaient, des mouvements militaires avaient lieu en vue de la pacification.

Le régiment de cavalerie, dit de l'Impératrice, sous les ordres du colonel Lopez, dispersait, à San-Salvador, cinq cents guerilleros, qui laissaient sur le terrain, en se retirant, quarante-trois tués, dont trois officiers, et emportaient un grand nombre de blessés dans la direction de Galeana. Dans le Michoaca, les dissidents avaient laissé sept cents prisonniers entre les mains du général Mendez avec beaucoup d'armes et de munitions. Les généraux mexicains Lozada et Rivas continuaient leur marche sur l'État de Sinaloa, où des bandes ont reparu à la suite du départ de nos troupes. Le maréchal Bazaine se louait du concours des Indiens Opatas et Pimas, dont le chef Tanori ne cesse de rendre des services à la cause de l'empire. Garcia Morales, qui entretenait le trouble dans le nord de cette province, avait été battu et rejeté au delà de la frontière américaine dans le plus grand désordre.

La présence du lieutenant-colonel d'Albici au Parral avait permis d'organiser le Chihuahua ; les résultats obtenus dans cette région étaient fort satisfaisants. Le lieutenant-colonel Brincourt, qui opère aux environs de Parraz, était parvenu à atteindre les guerillas ; Gonzalez Herrera, qui les commandait, avait pris la fuite dans la direction de Monclova. Un autre engagement a eu lieu à Pesqueria, où le commandant Saussier, du régiment étranger, avec deux compagnies et soixante chevaux de la garde rurale, avait fait éprouver des pertes sérieuses aux dissidents.

Tels étaient les événements qui, pendant le premier trimestre de 1866, faisaient présager le terme de l'expédition française, et le moment où le gouvernement de l'empereur Maximilien entrerait dans une période de défense personnelle, et réglerait lui-même ses propres destinées.

FIN.

Paris. — Imprimerie P.-A. Bourdier et Cie, 6, rue des Poitevins.

GEORGES BARBA

LIBRAIRE-ÉDITEUR, 7, RUE CHRISTINE, A PARIS

PUBLICATIONS POPULAIRES ILLUSTRÉES

Les ouvrages marqués d'un * peuvent être estampillés

* MALTE-BRUN. — GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, illustrée par G. Doré. 110 cartes, 115 livraisons.

On vend séparément :

Géographie complète, 3 v. gr. in-8. . . . 45 »
— Relié. . . . . 55 »
— 2 v. de texte. br. 23 »
L'Atlas complet, cartonné. 22 »
Asie, Afrique, Amérique, Océanie, broché. . . . 25 »
Le même, relié. . . . . . 29 »

Europe, br. . . . . . . 20 »
— relié. . . . . . . 24 »
France. 3 20
Iles Britanniques. . . . 1 80
Espagne, Portugal. . . . 1 80
Suisse, Hollande, Belgique 1 40
Italie. . . . . 2 »
Confédération german. . 2 20

Prusse. 1 40
Autriche . . . . 2 »
Danemark, Suède et Norwége 1 20
Russie 2 60
Grèce et Turquie. . . . 1 40
Asie . . . . 7 »
Afrique. . . . . 5 »

Amérique. . . . . 5 »
Océanie. 1 80
Introduction, histoire générale 7 »
Par livraison séparée. . . . » 40
Par série de 5 livraisons . . 2 10
Par volume séparé. . . . . » »

* V.-A. MALTE-BRUN. — LA FRANCE ILLUSTRÉE. 108 cartes, 117 livraisons.

ON PEUT TOUJOURS SOUSCRIRE AU CHOIX :

1° Par département avec carte, 40 c. — 2° Par série de cinq départements avec cartes, 2 fr. 10 c. — 3° Par volume ou atlas séparés

L'ouvrage complet, 2 vol. gr. in-8 et atlas. — Prix : br. **45** fr.; rel. **55** fr.

1re SÉRIE.
1 **Cher.** . . . . » 40
2 **Nord.** . . . . » 40
3 **Seine-et-Marne.** . . . » 40
4 **Loiret** . . . . » 40
5 **Pas-de-Calais** . . . . » 40

2e SÉRIE.
6, 7 **Rhône** . . . . » 80
8 **Doubs** . . . . » 40
9 **Bas-Rhin.** . . . . . . » 40
10 **Oise.** . . . . » 40

3e SÉRIE.
11 **Haut-Rhin** . . . . . . » 40
12 **Indre-et-Loire.** . . . » 40
13, 14 **Seine-Inférieure.** . » 80
15 **Charente-Inférieure.** . » 40

4e SÉRIE.
16, 17, 18 **Seine-et-Oise.** . 1 20
19 **Loire-Inférieure.** . . » 40
20 **Indre.** . . . . » 40

5e SÉRIE.
21, 22 **Eure** . . . . » 80
23 **Aisne** . . . . » 40
24 **Nièvre** . . . . » 40
25 **Ain** . . . . » 40

6e SÉRIE.
26, 27 **Bouches-du-Rhône.** » 80
28 **Calvados.** . . . . . . » 40
29 **Yonne** . . . . » 40
30 **Corse.** . . . . » 40

7e SÉRIE.
31, 32 **Gironde** . . . . . . » 80
33 **Eure-et-Loir.** . . . . » 40
34 **Orne.** . . . . » 40
35 **Ille-et-Vilaine.** . . . » 40

8e SÉRIE.
36 **Saône-et-Loire.** . . . » 40
37 **Lot.** . . . . » 40
38 **Somme.** . . . . » 40
39 **Manche.** . . . . » 40
40 **Drôme.** . . . . » 40

9e SÉRIE.
41 **Isère.** . . . . » 40
42 **Charente.** . . . . » 40
43 **Morbihan.** . . . . » 40
44 **Loir-et-Cher.** . . . . . » 40
45 **Allier** . . . . » 40

10e SÉRIE.
46 **Côtes-du-Nord.** . . . » 40
47 **Ariége.** . . . . » 40
48 **Finistère.** . . . . . . » 40
49 **Hautes-Alpes.** . . . . » 40
50 **Basses-Pyrénées.** . . » 40

11e SÉRIE.
51 **Marne** . . . . » 40
52 **Haute-Vienne** . . . . » 40
53 **Tarn.** . . . . » 40
54 **Aube.** . . . . » 40
55 **Maine-et-Loire.** . . . » 40

12e SÉRIE.
56 **Pyrénées-Orientales.** . » 40
57 **Basses-Alpes** . . . . . » 40
58 **Aude** . . . . » 40
59 **Haute-Marne** . . . . . » 40
60 **Dordogne.** . . . . » 40

13e SÉRIE.
61, 62 **Côte-d'Or.** . . . . . » 80
63 **Vaucluse** . . . . » 40
64 **Ardennes.** . . . . . . » 40
65 **Mayenne** . . . . » 40

14e SÉRIE.
66 **Sarthe.** . . . . » 40
67 **Vienne.** . . . . » 40
68 **Hérault** . . . . » 40
69 **Lot-et-Garonne** . . . » 40
70 **Creuse.** . . . . » 40

15e SÉRIE.
71 **Haute-Loire.** . . . . . » 40
72 **Gers.** . . . . » 40
73 **Vendée.** . . . . » 40
74 **Landes.** . . . . » 40
75 **Deux-Sèvres** . . . . . » 40

16e SÉRIE.
76 **Corrèze** . . . . » 40
77, 78 **Haute-Garonne** . . » 80
79 **Var** . . . . » 40
80 **Jura.** . . . . » 40

17e SÉRIE.
81 **Loire.** . . . . » 40
82 **Gard.** . . . . » 40
83 **Vosges.** . . . . » 40
84 **Haute-Saône** . . . . . » 40
85 **Ardèche** . . . . » 40

18e SÉRIE.
86 **Tarn-et-Garonne.** . . » 40
87 **Meurthe** . . . . » 40
88 **Lozère.** . . . . » 40
89 **Hautes-Pyrénées.** . . » 40
90 **Cantal.** . . . . » 40

19e SÉRIE.
91 **Moselle.** . . . . » 40
92 **Puy-de-Dôme** . . . . . » 40
93 **Meuse** . . . . » 40
94 **Aveyron** . . . . » 40
95 **Colonies d'Amérique.** » 40

20e SÉRIE.
96 **Colonies d'Asie et d'Afrique** . . . . » 40
97 **Algérie.** . . . . » 40
98, 99, 100 **Seine** 1 20

21e SÉRIE.
101 **La France,** *Géographie* Carte physique . . . » 40
102 **La France,** *Histoire*, Cartes par Provinces et par Départements . . » 40
103 **La France,** *Littérature*, Cartes des communications. . . . . . . » 40
104, 105 **La France,** *Industrie*, Carte générale (double). . . . . » 80

22e SÉRIE.
106 **Savoie.** . . . . » 40
107 **Haute-Savoie.** . . . . » 40
108 **Alpes-Maritimes.** . . » 40
109 à 112 **Dictionnaire des Communes** . . . 2 »

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE

* LE NOUVEAU PARIS

Histoire de ses 20 arrondissements

Illustrée par G. Doré; br. . 13 »
Le même, relié. . . . . . 15 »

On vend séparément :

Chaque arrondiss. avec carte. » 50

1 **Louvre.**
2 **Bourse.**
3 **Temple.**
4 **Hôtel-de-Ville.**
5 **Panthéon.**
6 **Luxembourg.**
7 **Palais-Royal.**
8 **L'Élysée.**
9 **Opéra.**
10 **Enclos Saint-Laurent.**
11 **Popincourt.**
12 **Reuilly.**
13 **Les Gobelins.**
14 **L'Observatoire.**
15 **Vaugirard.**
16 **Passy.**
17 **Batignolles-Monceaux.**
18 **Buttes Montmartre.**
19 **Buttes Chaumont.**
20 **Ménilmontant.**
21, 22 **Dictionnaire des besoins usuels.**
23, 24 **Dictionnaire des rues de Paris.**
25 **Histoire générale de Paris.**
26 Titre, Table, Carte.

* HISTOIRE DES ENVIRONS DE PARIS

Illustrée par G. Doré, br. . 13 »
Le même, relié . . . . . . 15 »

On vend séparément.

Chaque localité. . . . . . . » 50

1 **Sceaux.**
2 **Meudon.**
3 **Versailles.**
4 **Saint-Cloud.**
5 **Mont-Valérien.**
6 **Marly-le-Roy.**
7 **Saint-Germain.**
8 **Forêt de St-Germ. et Poissy.**
9 **Asnières.**
10 **Enghien.**
11 **Saint-Denis.**
12 **Romainville.**
13 **Vincennes.**
14 **Choisy-le-Roi.**
15 **Montrouge.**
16 **Le Raincy.**
17 **Fontainebleau.**
18 **Pontoise.**
19 **Chantilly.**
20 **Compiègne.**
21 **Mantes et Meulan.**
22 **Chartres.**
23 **Rambouillet.**
24, 25, 26 **Dictionnaire des environs de Paris,** avec Carte d'ensemble, Titre et Table.

* HISTOIRE DE LA GUERRE D'ITALIE

Illustrée par J. Lange. 6 cartes coloriées, 6 portraits gravés sur acier
2 vol. brochés. . . . . . . 14 »
Le même, relié en 1 vol. . . 16 »

On vend séparément.

Solferino, Magenta, etc. . 2 »
J. Garibaldi. . . . . . . 2 »
Histoire d'Italie, par Ricciardi . . . . 2 »
Villafranca 1 50
Naples et Palerme . . . 1 50
Histoire de Savoie, par C. Genoux 1 50
Histoire de l'indépendance italienne. . . . 1 50

* HISTOIRE DE LA GUERRE DU MEXIQUE

2 Cartes géographiques coloriées.

Puebla. 1 50
Mexico. 1 50

* LONDRES & LES ANGLAIS

Illustrations de Gavarni, br. 12 »
— relié. . . . . 14 »
L'ouvrage forme 24 séries à » 50 comprenant chacune une livraison de texte et une gravure de Gavarni.

* HISTOIRE DE LA GUERRE D'ORIENT

Illustrée par J. Lange, br. . 12 »
Cartes géographiques, rel. . 15 »
Les Turcs et les Russes 1 30
* **La Russie et l'Europe.** . 1 30
* **Sébastopol.** 1 30
* **Histoire de Crimée.** . . » 70

1er VOL., BROCHÉ. . . . 4 »
Le même, relié en toile. . 6 »

* **Inkermann.** 1 30
* **Malakoff.** 1 50
* **Histoire de Pologne.** . 2 »

2e VOL., BROCHÉ. . . . 4 »
Le même, relié en toile. . 6 »

* **Kinburn.** 1 50
* **Le Congrès de Paris.** . 1 30
* **Histoire de Turquie.** . 1 10

3e VOL., BROCHÉ. . . . »
Le même, relié en toile. 6 »

Paris. — Imp. de P.-A. Bourdier et Ce, rue des Poitevins, 6.